



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

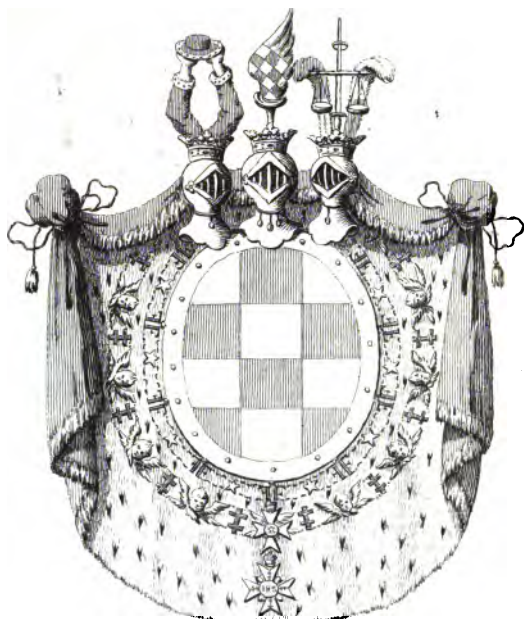
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

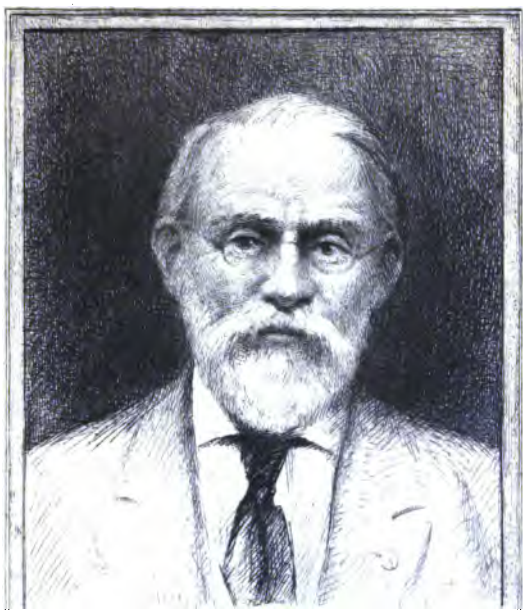
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Z
1007
B584



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

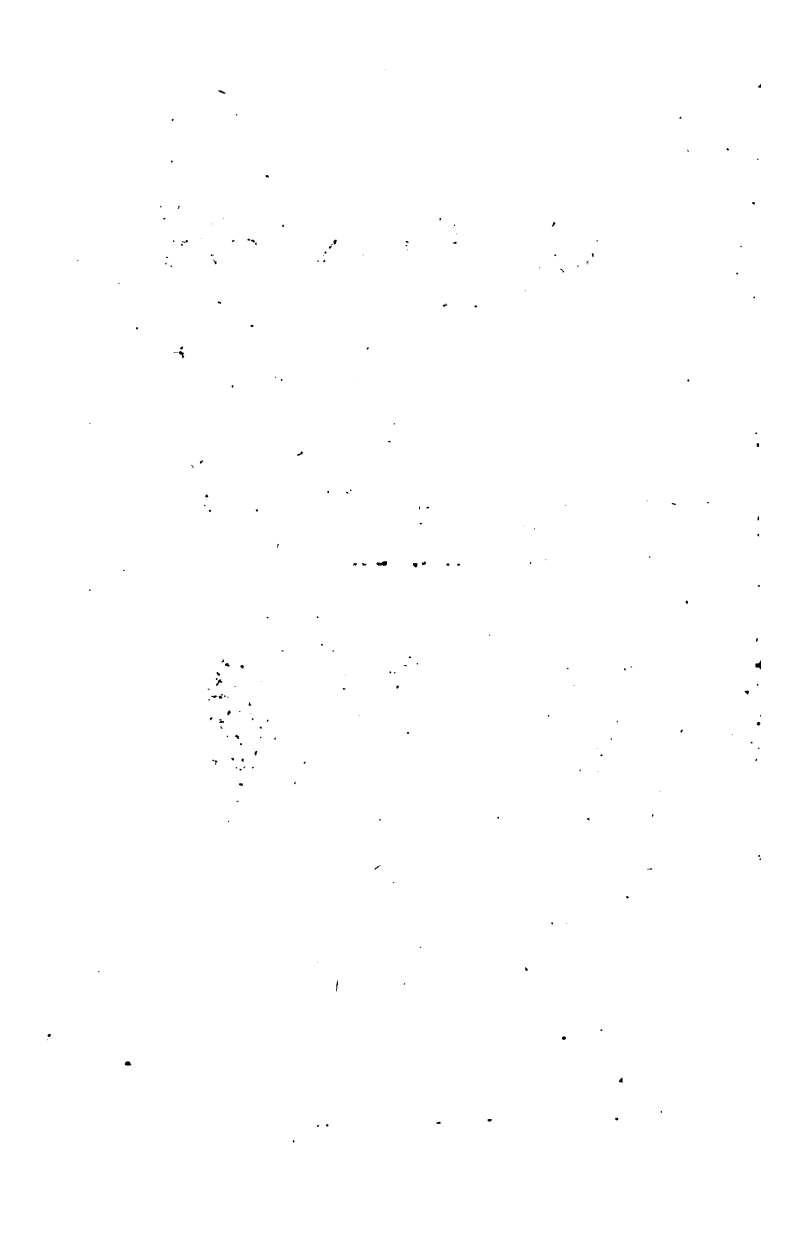
BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES

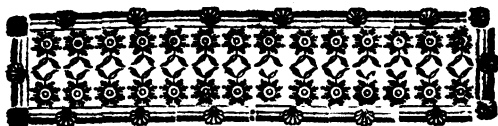
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE,
MDCCLXXII.
TOME TRENTE ET HUITIEME.
PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXXII.





Dunning
Gottschalk

11-27-39

39327

T A B L E

D E S

ARTICLES.

ART. I. **E**SSAI sur la nature & l'im-
mutabilité de la VERITE',
par M. BEATTIE, III^e. Ex-
trait. - - - - pag. 1

II. OEUVRES DE M. ROLLIN 22

III. HISTOIRE DE LA CONVERSION
DU COMTE DE STRUENSEE,
par le Dr. MUNTER - - 38

IV. LE VENTRILOQUE, par M. DE
LA CHAPELLE - - 64

V. ANTHOLOGIE DE SENTENCES
ARABES, traduits par M. H.
A. SCHULTENS - - 89

VI. LEÇONS DE MORALE, par M.
GELLERT - - 93

VII.

IV TABLE DES ARTICLES.

VII. L'ART DE LA PORCELAINÉ,
par M. le Comte DE MILLY 125

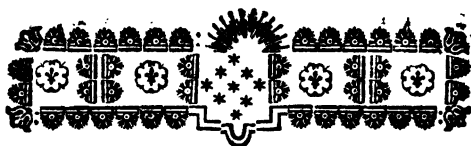
VIII. INSTITUTIONS POLITIQUES
par M. le Baron DE BIEL-
FELD, Tom. III. - 131

IX. JEAN HENNUYER, Evêque de
Lizieux, Drame - - 161

X. HISTOIRE L'ACAD. ROY. DES
INSCRIPTIONS & B.-L. Tome
XXXIV^e. Second Extrait. 175

XI. MÉMOIRES DE Mlle. DE STERN-
HEIM, publiés par M. WIE-
LAND . . . 192

XII. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 204



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S,

P O U R L E S M O I S

D E

J U I L L E T, A O U T, S E P T E M B R E,

M D C C L X X I I



ARTICLE PREMIER.

**ESSAI sur la nature & l'immutabilité
de la VÉRITÉ', par Mr BEAT-
TIE, &c.**

Tome XXXVIII. Part. I. A Troi-

Troisième Extrait.

 Ne seconde question dans laquelle les Sceptiques ont porté leurs recherches au delà des principes du Sens commun, c'est celle qui a la nécessité & la liberté pour objet. Tous les hommes, dans tous les temps, ont reconnu que certaines intentions, certaines actions sont en elles mêmes, indépendamment de leurs conséquences, bonnes & louables; que ~~d'autres sont~~ mauvaises, blâmables, punissables. C'est-là un principe clair, naturel & irrésistible. Tous sont obligés, par le sentiment intérieur, d'avouer encore que nous avons le pouvoir de faire certaines choses ou d'en faire d'autres; l'idée de pouvoir & d'agir est commune à tous, elle est simple & sans obscurité. Mais Mr. *Hume* s'avise, malheureusement de l'analyser, & sa Métaphysique lui sert à la défigurer merveilleusement. Selon son hypothèse favorite, toute idée est la copie d'une impression qu'elle représente, mais
nous

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 3

nous n'éprouvons jamais une impression qui contienne quelque pouvoir, quelque énergie, nous n'avons donc aucune idée du pouvoir. A l'en croire, tout se que nous appercevons quand nous croyons que notre ame agit effectivement sur la matière, ce sont deux objets ou deux événemens, qui se suivent dans le temps ou dans le lieu; mais nous n'avons aucune connoissance, par aucun moyen, de la connexion de l'énergie qui les unit l'un à l'autre. Ce n'est qu'une habitude de notre imagination qui passe rapidement du premier au second, & qui nous y fait voir une connexion que nous croyons nécessaire. Cette prétendue connexion n'existe que dans notre ame. — Fêlicitons nous de cette brillante découverte : le feu n'a pas le pouvoir de fondre les métaux, ce n'est pas ma volonté qui remue mon bras ; nous savons à présent qu'il suffit d'imaginer d'associer l'idée ou l'impression de la volonté avec celle du mouvement de ce bras. Si cela est un peu difficile à

4 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

croire, un peu obscur, c'est que la doctrine est inintelligible. Mais est-ce sérieusement que Mr. Hume avance des paradoxes si ridicules, ou si ingénieux, car nous ne disputerons pas des épithètes qu'on leur donne? Cela n'est que trop vrai à en juger par les conséquences qu'il en déduit, & qu'il applique à des sujets trop sérieux & trop importants, pour admettre le moindre badinage ou la moindre incertitude. Comme sa grande maxime est qu'on ne doit jamais croire, **qu'un objet** ou une qualité existe dès que nous ne pouvons nous en former une idée, il conclut de cette théorie, que nous ne pouvons avoir d'idée de pouvoir ni d'un être doué de pouvoir, moins encore d'un pouvoir infini. Les amis de la vérité, de la vertu, & de l'humanité lui ont des obligations infinies.

Selon sa définition, toute cause est un objet qui précède en situation un autre objet, ou qui lui arrive antérieurement dans le temps, qui lui est uni de manière que l'idée de l'un détermine
l'ame

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 5

l'ame à se former une idée plus vive de l'autre : c. à d. donc selon lui que de deux maisons contiguës bâties l'une avant l'autre, l'une est la cause efficiente de l'autre ; ainsi le jour est la cause de la nuit, & la nuit celle du jour, ou pour mieux dire le jour est en même temps la cause & l'effet de la nuit, & cela dépend de mon imagination. Mais suffit-il pour réfuter cette Métaphysique, de montrer qu'on ne peut l'admettre sans admettre les absurdités les plus grossières & les plus impies ? Mr. B. le croit, mais il va plus loin, il nie tous les principes d'où l'on a déduit ces conclusions, il en démontre la fausseté, l'incompréhensibilité. Il établit la véritable idée de pouvoir, fondée sur les déclarations évidentes des sens tant internes qu'externes.

Une 3^{me} Vérité de sens commun c'est celle du mérite & du démérite de nos actions. Il y a autant de raison de me soutenir que je suis aveugle & sourd, que je ne sens point la chaleur du feu quand je m'en approche ; que de me nier qu'il y ait en moi un sentiment

6 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

naturel qui me fait blâmer un tort, une injure faite avec l'intention de nuire, & qui me fait louer, approuver un acte de bienfaisance qui est l'effet d'une intention généreuse. Je sens que je ne mérite ni récompense ni blâme, pour ce qui n'est pas en mon pouvoir ou ce qui arrive contre ma volonté. Le plus rigide supralapsaire suppose toujours la liberté compatible, d'une manière ou d'une autre, avec les décrets éternels & absolus; s'il ne peut expliquer la nature de cette convenance, si l'appelle un mystère, cela surpasse sa raison. Les intérêts de la Science & de la Vertu sont encore en sûreté dans cette façon d'exposer ce sujet difficile. Mais quand les Philosophes Sceptiques veulent établir par la raison, prouver ou contester par des argumens ce que je sens évidemment vrai par mon instinct, ils abandonnent le seul moyen qu'ils ont de connoître cette vérité, pour se servir d'un instrument qui n'est point propre à la faire appercevoir.

La

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 7

La même voie les conduit à analyser aussi par la raison & à nier les axiomes géométriques. Que si l'on dit qu'il faut laisser aux enfans & aux Philosophes leurs jouets, on a raison dans la supposition qu'ils n'en feront pas des armes dangereuses, qu'ils ne porteront pas des coups mortels. C'est à quoi aboutit cependant l'examen qu'ils ont fait de cette question célèbre. C'est à établir une nécessité aveugle & fatale, à anéantir l'importante, l'évidente distinction qu'il y a entre la nécessité absolue ou physique & la nécessité morale, à représenter le sentiment de notre liberté comme un sentiment faux & trompeur, l'homme comme une machine mue irrésistiblement dans tous les cas, & dans toutes ses actions. Mr. B. fait voir en exposant les opinions des anciens Philosophes sur ce sujet, des Stoïciens mêmes, qu'il étoit réservé au Scepticisme de nos jours, d'avancer des doctrines directement contradictoires à la conviction, & à la conduite de tous les hommes dans tous les siècles, & que leurs prétendues démon-

strations sur ce sujet n'ont jamais opéré une persuasion réelle & efficace, en supposant même, ce qui est faux, que leurs paralogismes n'eussent jamais été pleinement réfutés.

Mais, dira-t-on, le Philosophe n'est responsable que de la vérité de sa doctrine, & ne l'est point des conséquences dangereuses qui pourroient malheureusement en résulter. Et c'est là le raisonnement favori des Sophistes d'aujourd'hui. Aussi-tôt qu'on fait voir qu'elles renversent toute Religion & toute Morale, ils s'écrient qu'on met des bornes à l'examen, à la recherche du vrai, qu'on veut les rendre odieux. Mr. B. convient que cette objection est fondée lors qu'il s'agit de vérités indubitables; mais il ne s'agit ici que d'affertions obscures, incertaines, inintelligibles: toute vérité est nécessairement utile, mais la subtilité n'est pas la vérité, & qu'est-ce qu'une Philosophie qui ne tend qu'à attirer la haine des gens de bien? Ceux qui l'attaquent par les conséquences, loin de détourner d'un examen attentif,
ne

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 9

ne font qu'en montrer l'importance, qu'empêcher qu'on n'adopte à la légère ces principes équivoques. Il fait ensuite l'application de cette réponse au système de la fatalité, il montre qu'il est en contradiction avec une vérité indubitable, ainsi que celui de la non-existence des corps, que l'homme qui le suivroit dans ses actions seroit le plus insensé des hommes & le plus dangereux, & il termine cette Partie par cette sage observation: Il y a toujours la plus forte présomption contre toute opinion nouvelle dans la Morale, dès qu'elle se trouve contraire à l'opinion universellement reçue; car il n'est pas à présumer que tous les hommes ayant dans le cœur la source de l'évidence en matière de Morale, persistent longtemps dans une erreur que le sentiment intérieur, & leur expérience journalière, n'auroit pu manquer de rectifier. On doit donc examiner avec soin l'évidence de cette nouvelle doctrine: si elle produit clairement une pleine conviction, & qu'en même temps elle serve

TO BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

à expliquer les causes de l'universalité & de la durée des anciennes erreurs, elle doit être certainement regardée comme vraie. Mais si elle ne produit qu'un assentiment incertain, vague, indéfini, peu satisfaisant; si elle révolte la nature & le sens commun; si elle impose des façons de penser inconcevables & des façons d'agir impraticables: cette doctrine n'est ni ne peut être véritable, quelques plausibles ou quelques subtils que puissent être les argumens par lesquels on veut l'établir.

Si ceux qui ne considèrent la vertu que comme un objet de curiosité, qui pensent que les principes de la Science des mœurs doivent être traités avec la même indifférence, la même insensibilité que les propriétés de la Cycloïde, n'ont pas trouvé des éloges dans les deux premières Parties de cet Ouvrage, la III^e destinée à répondre aux objections, à apprécier la Métaphysique à la mode, ne leur offrira rien d'agréable de la part d'un Auteur qui regarde la félicité comme le but de notre existence & de nos desirs,

&

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 11

& qui n'appelle Philosophie que ce qui sert à nous y conduire.

On lui objectera peut-être ; que son Ouvrage tend à décourager d'un examen impartial & libre , à établir une foi implicite. Il fait voir au contraire qu'il tend à établir la véritable méthode d'examen dans ces Sciences , dont les principes sont en nous mêmes , dont l'évidence est à la portée des hommes simples & droits , comme à celle des Philosophes , dont l'expérience confirme toujours la certitude.

Si par une foi implicite on entend l'acquiescement à ce que notre propre raison , notre propre cœur nous dicte constamment , la vraie Philosophie exige cette foi implicite , c'est la seule que nous puissions admettre , c'est l'évidence elle même. Si l'on entend par cette expression prise dans son sens ordinaire , un acquiescement aveugle & sans examen aux opinions , aux sentimens des autres hommes , rien de ce que l'Auteur a dit ne tend à approuver une pareille foi. Il n'a voulu bannir des Sciences
que

que ces recherches déraisonnables, ces raisonnemens subtils fondés sur l'obscurité & l'équivoque, qui vont au delà de ce qui est évident & qui ne tendent qu'à substituer les ténèbres à la lumière. S'il n'a pas suivi toutes les règles de cette Logique qui rend habile à défendre le pour & le contre, à disputer, à élever des objections, il a suivi celle qui lui est directement opposée, celle qui conduit à la recherche du vrai, qui s'appuie sur les faits & l'expérience, qui est conforme au bon sens, à la saine Philosophie, aux idées & à la conduite de tous les hommes.

La Métaphysique, cette Science si dangereuse dans les mains de ceux qui s'embarrassent peu du sens commun, doit son nom à une erreur peu connue. Andronicus le Rhodien, qui revit & republia les œuvres d'Aristote, ne trouvant pas de titre général qui convint à quatorze Livres de ce Philosophe, les appella *Ta meta physica*, les Livres qui suivent la Physique.

Les

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 13

Les sujets qu'il y traite sont très variés, mais les Péripatéticiens les regardèrent comme contenant une Science particulière, qui devoit tenir place dans le système. Les Scholastiques ne s'en tinrent pas là, ils séparèrent la Science de l'ame de celle de la Physique à laquelle Aristote l'avoit jointe, & l'ajoutèrent à la Métaphysique. Cette erreur qui confondit dans une même branche de la Philosophie, Dieu, les Anges, les ames humaines tous êtres individuels, avec les modes & les attributs communs à tous les êtres, quelque légère quelle paroisse d'abord a eu des suites importantes. Elle a fait employer la même méthode dans la tractation de tous ces sujets, & confondu des vérités de fait avec les vaines distinctions & les subtilités de l'Ontologie, qui ne pouvoit répandre aucun jour sur la Pneumatologie & la Théologie naturelle. Mr. Locke en fut le réformateur, mais il ne la purifia pas entièrement : son premier Livre est scholastique; il ne vit pas toute l'am-
bigui-

biguité des expressions, il adopta trop précipitamment la théorie des qualités secondaires des Cartésiens. Ses successeurs, excepté Butler & Hutcheson n'ont pas été fort heureux; Berkley Mandeville, & Mr. Hume sur-tout sont inexcusables. Mr. B. expose les opinions qu'ils ont osé présenter aux hommes comme des principes de Philosophie; nous ne le suivrons pas dans ce détail où il relève leurs faux exposés, leurs équivoques, leurs absurdités. Mr. H. a voulu confirmer sa théorie par les autorités des Anciens; Mr. B. montre avec quelle bonne foi il l'a fait, en citant les mêmes Auteurs, les mêmes passages dont Mr. H. s'étoit servi pour établir que selon eux, comme selon lui, n'y a que peu ou point de différence entre les vertus naturelles, les intellectuelles, & les morales. Cela le conduit à donner au Public la recette pour composer un Livre ou un Système de paradoxes métaphysiques propre à étonner & à éblouir l'Univers. Il l'a découverte en

ana-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 15

analysant les Ouvrages de ces Philosophes. Prenez , dit-il , un terme, (le plus abstrait est le meilleur) qui admette plus d'une signification , puis au moyen d'un attribut & d'une copule, formez en une proposition qui convienne à votre système , à votre goût , à tout excepté à la vérité. Quand vous aurez employé ce terme dans l'une ou l'autre de vos prémisses dans un sens, prenez le dans l'autre sens en formant votre conclusion. Après cela insistez fortement sur quelques faits équivoques légèrement examinés , joignez quelques citations des Anciens justes ou fausses selon le besoin , quelques réflexions un peu gaies sur la Religion , comme sur une chose peu philosophique, quelque raillerie sur un Livre de piété , & vous convaincrez l'Univers que vous êtes un Philosophe, un ami de la vérité , un penseur hardi , un Ecrivain agréable & ingénieux. Est-ce donc là ce qu'on appelle génie ? Et quel nom faudra-t-il donner à un jugement sain , uni à la sensibilité du cœur ,

cœur, au talent d'une observation juste & étendue? Appellera-t-on droit & sain un jugement qui s'en laisse imposer par des mots? Nommmera-t-on sensibilité de cœur cet état d'indifférence, d'insensibilité pour les sentimens qui sont en nous, cette inattention pour ceux de tous les hommes? Le talent d'observer laissera-t-il ignorer ou déguiser les faits, les vrais phénomènes de la nature? La beauté & la vigueur du corps consiste dans la proportion de toutes ses parties, le vrai génie ne peut se trouver dans une force de la faculté qui raisonne disproportionnée à celle du sentiment & de l'imagination, dans la défiance de ce qu'il éprouve dans son ame. Comment celui qui connoitroit les charmes de ces affections, la douceur de ces sentimens qu'inspirent la Religion, la nature & la vertu, la satisfaction qui naît de ce que la vraie Philosophie nous dicte de Dieu, de la Providence, & de l'homme, comment pourroit-il, dis-je, imaginer, désirer, supporter des opinions qui

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 17

qui anéantissent ces sentimens , ces plaisirs, ces espérances , pour le plonger avec l'Univers dans la tristesse du doute & la confusion du Chaos? Outre le peu de soin que l'on a pris d'unir dans la Morale ce que dicte le cœur à ce que dicte la raison , Mr. B. trouve une autre cause de la décadence de cette Science dans la négligence des observations que les anciens Philosophes nous présentent. Ils étoient plus près que nous de la nature, ils n'avoient ni nos préjugés ni nos étiquettes, ni nos vertus de convention dont l'influence déguise si fort les vrais mouvemens de nos cœurs. L'Histoire, & sur-tout l'ancienne, est le vrai champ du Philosophe moral. Celui qui l'étudie ne nous donnera pas un système de l'homme tel que celui des sophistes pour une représentation de la nature humaine dans tous les temps & dans tous les lieux. Celui même qui aujourd'hui , persuadé avec Horace que la sagesse & le bon sens est la source de l'art d'écrire, & que la conduite des hommes est le mi-

Tome XXXVIII. Part. I. B *roir*

roir de leurs principes intérieurs, joint à un sens droit une observation attentive des hommes, sur-tout de ceux qui ont conservé le plus la vérité & la simplicité de la nature, évitera les écueils où échouent l'esprit de paradoxe & de singularité. Mais trop souvent, par malheur, le Philosophe parle & écrit sans expérience, & l'homme du monde sans principes & sans réflexion.

Enfin on objectera que les conséquences du Scepticisme métaphysique ne sont pas si dangereuses que Mr. B. les représente, que ces disputes de mots n'influeront pas sur la conduite du vulgaire, & très peu sur celle des Philosophes. Mais n'est-ce rien que la perte du temps qu'on y donne & le mauvais usage de nos facultés? Il avoue que toutes ces erreurs ne sont pas également nuisibles, que leur obscurité en diminue l'influence, mais n'ont-elles fait aucun mal? n'ont-elles jamais altéré la ferme conviction de la vérité? Quelques unes sont si grossières, il est vrai, qu'elles ne sauroient produire d'autre

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 19

tre effet que de nous faire rire;-- C'est là une excellente apologie des absurdités du Scepticisme. Dira-t-on que certaines erreurs perdent leur danger, quand les principes naturels qui s'opposent à leur influence sont puissans & en grand nombre? mais ces principes sont-ils indestructibles, ne peuvent-ils pas cesser d'agir? Le sentiment du devoir ne peut-il s'éteindre? Quelques unes de ces opinions attaquent indirectement les intérêts du genre humain, telle que celle de Hobbes sur la distinction du juste & de l'injuste, qu'il suppose artificielle, dépendante de la force. Voyez les conséquences qui en résultent; Mr. H. est rempli de pareilles suppositions qui tendent à la destruction de toute société, de tout sentiment humain. Qui marquera le degré de corruption dans la croyance & dans la conduite des hommes, que peut produire cette doctrine sortie des ténèbres? Qu'on en juge par le mal qu'elle a fait. Ce Siècle appelé un Siècle de lumière & de Philosophie, est celui où l'Athéisme s'est

montré publiquement & comme un dogme auquel on veut donner des preuves. Ces preuves sont absurdes, il est vrai, plus propres à confirmer dans la vérité qu'à ébranler la persuasion de ceux qui pensent, & c'est à tort que des personnes plus zélées qu'éclairées les représentent comme séduisantes. Mais enfin on voit clairement que le Scepticisme, lassé du doute, se change en affirmation, que ceux qu'il conduit ont à la fin découvert par la force de leur génie, la seule chose certaine, savoir que Dieu, la Religion, l'ame & l'immortalité ne sont que des mots. O gloire de la Métaphysique, triomphe de l'esprit philosophique, tu ne peux aller plus loin; Prosternez vous mortels, adorez ces génies puissans, ces modèles de candeur, de modestie, ces héros généreux qui répandent sur vous ces bénédictions, qui travaillent à vous ôter toute consolation & à rendre votre condition pire que celle des brutes qui périssent. Mais que l'ami de la vérité se rassure: la mode du Scep-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 21

Scepticisme & des sophismes passera promptement. Sa mesure est comble, & ses aveugles disciples en sont déjà rassasiés. La vérité fera entendre sa voix dans leurs cœurs, & les droits seront vengés. Tel est le vœu de l'Auteur, & celui de ceux qui liront son excellent Ouvrage. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous en avons dit; il ne nous reste qu'à en désirer une traduction dans notre Langue, non de celles qui défigurent & affoiblissent les meilleures productions, qui ne servent qu'à les faire oublier; mais une Traduction dirigée par la zèle & l'amour de la vérité, dont Mr. B. est un glorieux défenseur, conforme à la force & à la beauté du style qui fait l'agrément de cet Ouvrage.





ARTICLE SECOND.

OEUVRES de feu Mr. ROLLIN,
ancien Recteur de l'Université de
Paris; contenant diverses Lettres
qu'il a écrites ou reçues, ses Ha-
rangues, Discours, Complimens,
Mandemens, &c. & ses Poésies;
avec son Eloge historique par M.
de Boze, & des Notes sur cet
Eloge; chez les Frères Estienne,
1772. grand in 12. deux Vol.
dont le 1^r. est de 467. pp. & le
2^d. de 444.

CE Recueil sera sans doute agréable
& utile au Public. Il existe enco-
re bien des Disciples de feu M. ROL-
LIN, qui lui doivent peut-être leurs
lumières & leurs vertus. D'ailleurs
quelque frivole que soit ce Siècle, il y a
encore des gens qui lisent les Ouvrages
de

GUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 23

de cet excellent homme , & qui seront bien aises de posséder tout ce qui est sorti de sa plume. M. *Crévier*, Légataire du défunt & possesseur de ses papiers, s'étoit proposé de les publier ; mais la mort l'ayant surpris avant qu'il eût pu exécuter ce projet, Mrs. *Etienne* qui ont eu des liaisons particulières avec M. *Rollin* , & qui honorent sa mémoire comme celle de l'ami & du bienfaiteur de leur Famille , se sont fait un plaisir & un devoir de recueillir autant qu'il leur étoit possible les productions d'un homme si universellement estimé , & à qui ils sont si redevables.

On trouve d'abord dans le premier Tome de cette Collection, l'Eloge Historique de M. *ROLLIN* , prononcé par M. *de Boze* dans l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres , & accompagné de diverses Notes de M. *Crévier*, qui n'avoient point encore paru. Toutes ces Notes ne sont pas également intéressantes: il y en a d'assez minutieuses sur les détails de la vie privée de M. R. sur ses pratiques de dévotion, sur les

désagremens que son attachement au Jansénisme lui attira ; mais il s'en trouve plusieurs qu'on lira avec plaisir, & qui font de plus en plus connoître cet Homme respectable, dont les Ecrits & les qualités personnelles ont fait honneur aux Lettres & à l'humanité. Le célèbre Avocat *Cochin* étoit lié d'une amitié fort étroite avec lui. ,, Un jour M. R. lui dit qu'il iroit l'entendre au Châtelet dans une cause qui faisoit beaucoup de bruit. M. Cochin se proposa de profiter de cette occasion , pour satisfaire à ce qu'il croyoit devoir à l'amitié. Comme dans cette cause il avoit à reprocher à la mémoire d'une mère, d'avoir remis à des mains infidèles l'éducation de sa fille ; il établit, à ce sujet, l'obligation dont la nature & l'ordre civil font une loi aux pères & aux mères de veiller par eux mêmes à l'éducation de leurs enfans ; ou de ne s'en rapporter qu'à la vertu la plus épurée ; & là dessus l'Orateur fit venir l'éloge de son illustre Ami. Quoi qu'il le fit très adroitement & d'une manière indi-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772 23

indirecte, tout l'Auditoire tourna les yeux sur M. R. qui confondu dans la foule ne s'attendoit pas à recevoir des éloges dans un endroit où il n'étoit venu que pour applaudir. Le Public, le Tribunal, & sur-tout le Chef, témoignèrent combien ils étoient satisfaits de la digression: il n'y eut que celui qui en étoit l'objet qui ne le fut pas, & qui se plaignit amèrement d'avoir été pris en trahison par quelqu'un dont il ne se feroit pas désié.

M. R. étoit extrêmement désintéressé: il ne faisoit aucun cas de l'argent, si ce n'est autant qu'il pouvoit l'employer en bonnes œuvres relatives à son état. Le Premier Président de Mesmes voulut lui procurer une pension sur quelque Bénéfice. „ *A moi, s'écria-t-il, Monseigneur, une pension! Eh! quel service ai-je rendu à l'Eglise pour posséder des revenus Ecclesiastiques?* Il étoit aisé de lui répondre que l'éducation chrétienne donnée à une nombreuse jeunesse, étoit un important service rendu à l'Eglise: & de plus le Magistrat lui fit observer que

n'étant pas riche, il ne devoit pas refuser le secours qui lui étoit offert. *Monsieur*, reprit M. R., *je suis plus riche que le Roi*. Il remercia M. le P. Président de sa bonté, & le pria de ne point suivre cette affaire." Le concours nombreux qu'il eut au Collège de Beauvais, pouvoit lui rendre un émolument considérable & très légitime: il pouvoit également tirer beaucoup du produit de ses Ouvrages: il négligea tous ces moyens, & toute sa fortune, accrue de celle de son frère dont il avoit hérité, ne se montoit pas quand il mourut à 1500 livres de rentes perpétuelles. Les autres revenus qu'il possédoit consistoient en ses pensions de Doyen des Professeurs Royaux, & de Professeur Emérite de l'Université, qui réunies pouvoient faire près de 2000 francs. Avec une fortune si bornée, il étoit quelquefois tenté de se regarder comme trop riche. „ Il s'aperçut un jour qu'il avoit devant lui 3000 francs d'argent comptant: une telle opulence le rendit si honteux, qu'il y mit bon

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 27

ordre par des aumônes abondantes , & qu'il n'eut pas long-temps à supporter cette honte". Ses aumônes furent toujours très abondantes, au delà même de ce que sembloit lui permettre la modicité de son revenu. Il donnoit régulièrement cent francs par mois, sans compter les libéralités extraordinaires, qui montoient encore quelquefois à des sommes considérables. En 1740 ayant appris à Asfeld où il étoit alors, que le pain devenoit cher il écrivit à son oecologue en ces termes : *Mon cher ami, doublez & triplez, s'il le faut, ce que j'ai coutume de donner. Ne craignez point de m'appauvrir en donnant trop: c'est placer mon argent à gros intérêt.* Les fonds d'où il tiroit les moyens d'exercer sa libéralité, étoit la simplicité dans laquelle il aimoit à vivre, & son éloignement de toute dépense superflue. Cette même simplicité l'enhardissoit à parler aux Grands & aux gens en place avec liberté, parce qu'elle le mettoit en état de ne leur jamais rien demander. L'Archevêque d'A*** avoit ar-
rêté

rété pour Gouverneur de ses Neveux
 un homme de mérite, élève de l'Ecole
 de Sainte-Barbe. M. R. fut invité à un
 dîner où devoit se conclurre l'affaire.
 Malheureusement dans l'intervalle, l'Ar-
 chevêque reçut une Lettre du Cardinal
 de Fleury, qui le prioit de ne point se
 hâter de mettre un Gouverneur auprès
 de ses Neveux, parce qu'il vouloit, di-
 soit-il, lui en donner un de sa main.
 Cela n'empêcha pas que les arrange-
 mens pris pour le dîner ne tînssent:
 M. R. y vint avec le Gouverneur dé-
 signé. Il commença par féliciter le Pré-
 lat sur la sagesse de son choix: mais il
 vit que son compliment embarrassoit
 M. d'A***, qui fut enfin obligé de lui
 parler de la Lettre du Cardinal Ministre.
 „ Eh! quoi, Monseigneur, *lui dit M.*
 „ R. est-ce que vous avez de l'ambi-
 „ tion? Non, répondit le Prélat, &
 „ l'on me rend justice là dessus dans
 „ le public; mais je ne veux pas nui-
 „ re à mes neveux, en mettant auprès
 „ d'eux un homme suspect à M. le Car-
 „ dinal. M. Rollin insista: s'il falloit,
 „ dit-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 25

„ dit-il, M^{sr}, que pour leur conserver
„ les bonnes graces de M. le Cardinal,
„ il vous en coutât cinquante mille
„ francs, consentiriez-vous à faire le
„ sacrifice de cette somme? L'Arche-
„ vêque avoua ingénument qu'il ne
„ le feroit pas. Ainsi, M^{sr}, reprit M.
„ R. la perte de cinquante mille francs
„ vous affecte plus que la perte de tout
„ le bien que feroit à Mrs. vos Neveux
„ un bon & sage Guide, qui les met-
„ troit sur le chemin de la vertu”.

Le caractère propre de M. R. étoit de
se porter avec ardeur, & comme par une
sorte d'instinct, vers toute espèce de
bien dont l'occasion s'offroit à lui.
Quelque ouverture qu'on lui fît, qui
tendit au progrès des Lettres, à perfec-
tionner l'éducation de la jeunesse, à
rendre service aux parens qui souhai-
toient de bien élever leur famille, &
aux Maîtres publics & particuliers, à
faire connoître & aimer la vertu, son
cœur s'y livroit avec une incroyable
activité. „ Tant qu'il gouverna le Col-
lège de Beauvais, il y fut le lien de la
paix

paix entre tous les Maîtres, & il entretenoit parmi eux un concert admirable pour le bien. S'il y voyoit naître quelque sujet de légère dissention, il l'éteignoit dans le moment, & personne ne pouvoit résister à sa charité pleine de douceur & de raison. Il avoit toujours eu ce caractère, & pendant qu'il régentoit au Collège du Plessis, il étoit le pacificateur de toutes les petites querelles qui s'y élevoient. Il donnoit même souvent un repas simple & modeste, où il réunissoit les contendans, & scelloit gaiement leur réconciliation; en sorte qu'il est arrivé que de jeunes Maîtres d'humeur badine, feignoient de concert une querelle, pour se procurer l'agrément d'un petit repas chez M. ROLLIN".

A la suite des Notes, dont nous venons de rapporter quelques morceaux, viennent diverses Lettres de M. R. avec quelques unes qu'il avoit reçues, & d'abord celles qui lui avoient étoient été adressées par le Roi de Prusse. Nous n'en dirons rien parce qu'on les a vues ailleurs. M. Seguy connu par son intimité avec *Roussseau*, & par sa belle

Edi-

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 31

Edition des Oeuvres de ce Poëte, a remis à MM. *Eslienne* les Lettres de M. ROLLIN à cet Homme, presque aussi renommé par ses malheurs que par ses Ouvrages. Il est fâcheux qu'on n'ait pas pu recouvrer toutes les Lettres de Rousseau : il n'y en a que cinq, & elles avoient déjà été imprimées dans le Recueil de ses Lettres, publié à Genève en 1750 en cinq Volumes. On a inséré ici l'Epître en vers que Rousseau adressa à M. ROLLIN. Celui-ci en fut très reconnoissant, mais il crut que sa reconnoissance même l'obligeoit à parler franchement à son ami. „ Les sentimens, *lui dit-il*, non seulement de probité, mais de Religion & de piété qui éclatent de temps en temps dans votre Epître, m'ont touché presque jusqu'aux larmes, & j'y ai été sensible au delà de tout ce que je puis vous dire. Mais, j'aurois désiré que dans d'autres endroits vous vous fussiez exprimé en des termes plus timides, & qui marquassent moins d'assurance. Vous n'ignorez pas combien le Public est

est prévenu contre vous. Certaines Pièces de vers, qu'on dit être contraires à la Religion & à la pureté des mœurs, (car je ne les ai point lues) vous ont absolument décrié dans son esprit, & ce sentiment est presque universel. C'est devant ce Public, justement allarmé & indigné du tort que font ces dangereux vers à la piété & aux mœurs, que vous paroissez aujourd'hui trop plein, ce me semble, de confiance en vous-même & dans votre vertu, comme si elle étoit sans tâche & sans reproche. Une innocence bien reconnue, une réputation bien affermie, qu'on entreprend de décrier par de fausses & de noires accusations, est en droit de se défendre avec force, & même avec quelque hauteur contre la calomnie. Mais, quand on y a donné quelque lieu, un ton plus doux & plus humble convient quand on paroît devant ses Juges. Le repentir du passé peut seul nous réconcilier avec eux.

— Au reste, Monsieur, ce n'est point le Tribunal seul du Public qui

m'oc-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 37

m'occupe à votre égard. J'en envisage un autre bien plus terrible, qui m'inquiette, qui me trouble, qui m'alarme pour un ami que j'aime avec toute la tendresse possible, mais que j'aime pour l'éternité. Si j'agis ici avec imprudence, si je marque aux égards que je vous dois, si je pousse la liberté jusqu'à l'indiscrétion, pardonnez, je vous en conjure toutes ces fautes à un zèle peut-être trop vif & trop inquiet, mais qui part d'un tendre & sincère attachement &c."

Cette Lettre peut servir de modèle de la sincérité avec laquelle il faut parler à un ami, aussi bien que de la politesse, des ménagemens, de la tendre affection qui doivent accompagner les avis que l'on donne. Mais à peine fut-elle partie, que M. ROLLIN se reprocha presque de l'avoir écrite: son ame honnête & sensible ne pouvoit supporter la pensée d'avoir offensé, ou du moins affligé son ami. Il se hâta donc d'écrire une seconde Lettre, avant même que Rousseau eût pu répondre à la première.

Tome XXXVIII. Part. I. C re,

re, & rien de plus touchant que la manière dont il y exprime ses regrets & son inquiétude. Le Poète ne tarda pas à le rassurer. Nous ne savons ce qu'il put dire pour se justifier sur les reproches qu'on lui faisoit. Mais il paroît que M. ROLLIN en fut satisfait & édifié. Voici quelques morceaux de la réplique qu'il lui fit. „ Je reconnois, Monsieur, que dans ce que je vous ai écrit, j'ai trop compté sur le jugement d'autrui, n'ayant jamais lu aucun des vers trop libres qu'on vous impute, & ne connoissant point les arrêts dont vous me parlez. J'ai trouvé ici les esprits presque généralement prévenus contre vous, je parle des personnes les plus modérées & les plus équitables; & je me suis laissé entraîner sans examen à une opinion que je croyois bien fondée: en quoi, Monsieur, je reconnois que j'ai fait une grande faute, dont je vous demande pardon de tout mon cœur, & qui me laisseroit une douleur inconsolable, si votre Lettre ne me faisoit connoître que cette faute, quelque sen-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 35

sensible qu'elle vous ait été, ne change rien de vos dispositions à mon égard. J'ai d'autant plus de tort de m'être livré aveuglément à des jugemens étrangers, que depuis que j'ai fait une amitié particulière avec vous, je n'ai rien connu de votre part que de sage, de réglé, de vertueux. Vos Lettres ne respirent par-tout que probité, que raison, & même que Religion. J'ai ai parlé ainsi à tous mes amis. Je me suis fait un plaisir d'en montrer quelques endroits plus propres à faire connoître vos sentimens & votre caractère. Je n'ai pu vaincre les préjugés anciens, & j'ai eu le malheur d'y céder moi même, au lieu de les combattre & de les surmonter par ce qu'une longue expérience m'avoit fait connoître de vos dispositions. Mon imprudence & ma témérité m'auront du moins procuré cet avantage, d'effacer de mon esprit tout soupçon, & d'en écarter tous les nuages, qui sans cela, y auroient toujours laissé quelque obscurité. — Je vous supplie de jeter dans le feu ma Lettre, si cela n'est

pas déjà fait: je n'ajoute point, & d'oublier tout ce qu'elle contenoit de téméraire & d'injuste; la votre me répond pleinement de votre bon cœur, & du pardon sincère que vous m'accordez. Plaise à Dieu d'en faire autant à mon égard. — Je finis, Monsieur & cher ami, le cœur resserré de douleur pour celle que je vous ai causée si imprudemment; mais cependant plein de confiance, ou plutôt d'assurance, que vous êtes toujours le même à mon égard: comme de mon côté, ce qui m'est arrivé n'a fait que redoubler mon estime, mon respect, & ma tendresse au vôtre".

Dans une autre Lettre que M. ROLLIN écrit à Rousseau, il lui parle de M. Pluche & il en fait les plus grands éloges. Il apprend à son Ami que les trois premiers Volumes du *Spéctacle de la Nature*, les seuls qui parûssent alors, avoient procuré à M. Pluche cent pistoles de revenu en fonds.

Le second Tome de la Collection que nous avons sous les yeux, est composé
des

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 37

des Harangues de M. ROLLIN, de plusieurs petits Discours relatifs aux différentes places qu'il avoit occupées, de quelques Mandemens, de Complimens, & de Poésies. Les amateurs de la belle Latinité verront tout cela avec plaisir. Il est vrai que l'éloignement des circonstances doit causer à présent un intérêt moins vif que celui qu'on y prit d'abord. Mais, comme on le remarque dans l'Avertissement, tout le mérite de ces Pièces ne consiste pas dans le rapport qu'elles avoient aux événemens. On y admirera toujours „ la pureté & l'élégance de la Latinité, l'heureuse facilité du style, la noblesse des pensées & des sentimens, l'esprit de Philosophie & de Religion: on y voit toujours l'Homme de goût & le Savant, plus encore l'honnête-homme & le Chrétien: en un mot ces Discours peuvent servir de modèle à ceux que leur état engage dans la carrière de l'Eloquence”,



ARTICLE TROISIEME.

BEKEHRUNGS GESCHICHTE *des*
vormaligen GRAFEN und Konigli-
chen Danischen Geheimen Cabinets
Ministers JOHANN FRIEDERICH
STRUENSEE, *nebst deselben ein-*
gehandiger Nachricht von der Art,
wie er zur Aenderung seiner Gesinnun-
gen uber die Religion gekommen ist,
Zum Druck gegeben von D. BAL-
THASAR MUNTER;

C'est à dire,

HISTOIRE DE LA CONVERSION du ci-de-
vant Comte J. F. STRUENSEE, pu-
bliée par le D^r MUNTER, *Copenhague*
chez Roth & Proft 1772 grand 8°
de 312 pp.

Nous connoissons peu d'Ouvrages
plus intéressans que celui-ci, plus
dignes d'être connus, & qui méritent
mieux le succès dont il jouit: l'import-
tance des vérités qu'on y traite, la ma-
nière

nière dont elles sont présentées, le tableau des erreurs & du repentir d'un personnage célèbre & malheureux: tout le rend propre à produire d'utiles impressions. D'ailleurs il offre un modèle de conduite à ceux que leur vocation appelle à éclairer les Incrédules, à ramener les coupables, & à consoler les infortunés. Mais si tout ce Livre offre des preuves de la charité & des lumières du Docteur MÜNTER, on ne sauroit non plus mettre en doute la vérité des faits qu'il avance. L'Ouvrage est terminé par un Ecrit, qui en est en quelque sorte l'extrait, où le Comte *Struensee* rend compte au Docteur des différentes causes qui l'avoient fait tomber dans l'irréligion, & où il lui rappelle les lectures, les argumens, & les réflexions qui par degrés l'ont conduit à la foi. Ce long exposé (1) est entièrement inex-

(1) Mr. MÜNTER dans sa Préface invite ceux qui auront des doutes sur l'authenticité de ce morceau, à le venir confronter chez lui avec l'Original écrit de la main même de *Struensee*.

inexplicable si le Comte *Struensee* n'est pas devenu Chrétien; pour avoir feint de l'être, on ne peut lui supposer nulle vue raisonnable, nul motif d'intérêt: sa conversion devoit lui obtenir grace au tribunal du Juge suprême, mais pouvoit-il se flatter qu'elle lui obtint l'impunité en cette vie? Peut-on concevoir que la Religion aie pu trouver un Apôtre dans un Incrédule placé en de telles circonstances? Du faite des grandeurs précipité dans les fers avec la perspective d'une mort affreuse, comment *Struensee* eut-il gardé assez de liberté d'esprit pour faire le Roman de sa conversion, pour lier une longue chaîne de raisonnemens sur un sujet si peu familier pour lui? Non, pour parler ainsi de la Religion à la veille du supplice, il faut en être intimement convaincu, il faut éprouver le calme de la conscience, & se nourrir de l'espoir d'un avenir heureux. Si l'on objecte que la seule Philosophie a pu être le principe de sa fermeté, nous répondons que l'idée se détruit d'elle même, le vrai Philosophe ne se permet point d'être hypocrite.

Ja-

JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 41

Jamais *Struensee* ne fut soupçonné de l'être; mais la volupté & l'ambition furent les grandes erreurs de sa vie. Il sacrifia tout au desir de se rendre aussi heureux dans ce monde qu'il est possible de l'être; de là ses vertus & ses fautes eurent une source commune: quand il faisoit le bien, c'est parce qu'il trouvoit du plaisir à le faire. Il choisit le Système le plus favorable à ses passions, & parvint à se persuader, sans cependant avoir lu *La Mettrie*, que l'homme est une machine dont l'existence finit avec la dissolution des parties qui la composent. Prévenu contre la Religion & ses Ministres, Mr. M U N T E R en reçut l'accueil le plus froid à la première visite qu'il lui fit dans sa prison. *Struensee* craignoit les déclamations & les menaces du Théologien; mais l'habile Ministre sut employer des moyens plus sages. Avant de chercher à emouvoir son cœur, il s'efforça de convaincre son esprit: il le fit convenir qu'il s'étoit trompé dans le choix de la route qui devoit le conduire au bonheur, & offrit de lui servir de gui-

de dans une voie plus sûre. *Struensee* prêta l'oreille au langage de la raison, exposa son système, écouta les objections du Docteur, conserva long-temps des doutes, mais finit enfin par abjurer ses principes.

Voici comme il s'explique lui même sur la méthode employée par le Docteur: „ Si quelqu'un venoit à observer que vous avez choisi pour me convaincre la voie philosophique préférablement à l'évangélique, ne vous inquiétez point de ce reproche. Je vous proteste que vous n'eussiez trouvé nul accès dans mon ame, par toute autre route que celle que vous avez suivie. Trois moyens seulement pouvoient être mis en usage: il falloit ou déclamer, ou m'émouvoir l'imagination, ou bien me conduire à examiner de sang froid. Que vous eussiez employé les déclamations, je me serois dit aussitôt: si la cause de cet homme est bonne, d'où vient ne m'expose-t-il pas ses argumens sans recourir à l'art, car si Dieu a révélé une Religion il faut qu'elle puisse soutenir
l'é-

preuve du raisonnement. D'un autre côté, si vous aviez fait des efforts pour ébranler mon imagination, il eût fallu la remplir de l'idée effrayante d'une éternité de misère, & vous eussiez moins réussi encore par cette voie que par la précédente. Je croyois trop fermement n'avoir rien à craindre ni à espérer après la mort, de là les impressions de terreur que vous auriez pu faire naître, se seroient bientôt affoiblies & le souvenir de mon ancien Systême en se présentant à moi les eût entièrement effacées. Il ne restoit donc d'autre voie que celle ou vous m'avez guidé: la voie d'un paisible examen".

Les Livres que lui fournit Mr. M U N T E R & qui concontribuèrent le plus à l'éclairer sont *La Morale de Gellert*; l'Ouvrage de Mr. Reimar sur les principales vérités de la Religion Naturelle; un autre de Mr. Spalding (2). *La Résurrection de J. C.* par Mr.

(2) *Vom Wehrt der Gefühle im Christenthum.*

44 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Mr. West, les Recherches de M. Bonnet, sur les preuves du Christianisme ; un Ouvrage du Docteur Less sur la vérité de la Religion Chrétienne ; celui de Benson, & celui du Dr Noffelt ; Le Traité de Mr. Claparède sur les Miracles de J.C. ; Les Considérations sur la Religion par l'Abbé Jerusalem ; Le Traité des Prophéties par Newton ; les Sermons de Mrs. Spalding, Cramer, Alberti & Schlegel ; l'Histoire des trois dernières années de la vie de J. C. publiée à Zurich. Pensées sur l'Eternité, par Mr. Lavater, les Cantiques de MM. de Haller & Gellert.

Il est intéressant de suivre les progrès de la lumière dans l'ame du malheureux Comte : une fois rendu à la vérité, l'esprit sçut convertir le cœur ; il détesta ses fautes, bien moins parce qu'elles attiroient sur lui la vengeance des hommes, que parce qu'elles l'exposaient à la colère divine ; il ne songea plus qu'à la fléchir, & quand il conçut l'espoir du pardon il bénit ses fers & la rigueur de ses Juges, persuadé que sans sa disgrâce, toujours esclave de ses passions, il eût quitté la vie sans en connoître le
prix

JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 45

prix & l'usage. Enfin il s'efforça de mettre à profit tous les momens qui lui restoient, & ne tint plus à la terre que par le regret d'avoir fait le malheur de ceux qu'il avoit le plus aimés.

Les bornes d'un Extrait ne nous permettant point l'analyse des divers Entretiens qui composent cet Ouvrage, nous nous contentons d'en traduire le dernier, où l'on trouvera le résultat des autres.

38. Entretien du 23 Avril.

„ Suivant le récit de l'Officier qui avoit veillé, cet homme qui certainement alors n'étoit plus malheureux, s'étoit couché de bonne heure le soir précédent, avoit lu pendant quelque temps, & dormi durant cinq ou six heures d'un sommeil paisible. Le matin à son réveil, il parut plongé long-temps dans une rêverie profonde, puis il sortit du lit, s'habilla & s'entretint tranquillement avec l'Officier.

Je le trouvai habillé comme il vouloit
rè.

l'être pour se rendre au lieu du supplice, & couché sur son canapé. Il lisoit un Sermon de *Schlegel* sur la Passion, & me reçut comme à l'ordinaire avec un visage serain & gracieux. Je croyois hier au soir, me dit-il, que pour m'aider à soutenir les approches de la mort, je ferois bien de remplir mon imagination d'agréables peintures de l'éternité & des joies qu'elle nous offre. L'Ouvrage de *Lavater* (3) étoit bien propre à remplir ce but, mais je n'ai point osé le hasarder. Je crois que pour le grand pas qui me reste à faire, le calme de la réflexion convient beaucoup mieux. Une fois mise en mouvement l'imagination est sujette à des écarts, il pourroit arriver que perdant de vue ces images flatteuses, la mienne s'arrêtât sur les circonstances effrayantes de ma mort, & que je perdisse par là toute présence d'esprit. Je ne veux donc point m'y abandonner en chemin, mais occuper ma pensée des dernières circonstances de la mort de Jésus, & m'en faire des applications.

En-

(3) *Ausichten in die Ewigkeit.*

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 47

Ensuite il me pria , d'assurer de nouveau, en lieu convenable & au cas que je le jugeâsse nécessaire , que tous les aveux qu'il avoit faits devant ses Juges , étoient en tout point conformes à la vérité , & qu'il n'avoit omis volontairement rien de ce qui pouvoit tomber à sa charge ou à celle des autres.

Quand je me suis réveillé ce matin , dit-il, & que j'ai apperçû le jour, un tremblement universel m'a saisi. Mais aussitôt j'ai eu recours à la prière, & me suis représenté tout ce que la Religion contient de propre à me rassurer. J'ai prié en même temps pour le Roi , j'ai prié Dieu de le gouverner par sa Sagesse & par sa Grace, & de le combler personnellement de tous les biens qui peuvent le rendre heureux. Bientôt après je me suis remis. A présent je suis tranquille & content, & je sens à n'en pas douter que je resterai tel. D'où vient serois-je inquiet , puis que je suis pleinement convaincu de mon salut ? Dieu m'a pardonné mes péchés, ceux mêmes dont je
n'ai

n'ai pu me souvenir ; il pardonne également ce qui lui déplait encore en moi, ce que malgré mes recherches je n'ai pu découvrir, & par conséquent à quoi je n'ai pu renoncer. Dieu ne peut pardonner au genre sans pardonner à l'individu. Le souvenir des souffrances de Jésus qui a satisfait pour les péchés de tous les hommes, m'en donne la certitude : avec cette assurance de mon salut je ne crains point la mort. Il ne m'est plus permis de la craindre si je crois à la miséricorde divine, si j'ai conçu l'espérance du bonheur. Je ne dois point douter de l'une, ni regarder l'autre comme incertaine : or ces deux cas auroient lieu si j'avois peur de la mort lors que la volonté de Dieu est que je la subisse. Je ne puis non plus me récrier sur la rigueur de mon sort : je le fais & le reconnois, j'ai mérité ce que j'éprouve & davantage encore. Mais à présent que je suis au nombre des élus de Dieu, qui est-ce qui m'accusera ? qui est ce qui me condamnera ?

Je

- Je saisis l'occasion qu'il me fournissoit pour lui lire en entier le huitième Chapitre de l'Eptre de St. Paul aux Romains, entremêlant de courtes prières l'application de tant de passages qui se rapportoient à son état précédent & actuel. Un sentiment de paix se répandit sur son front, & plus d'une fois il m'interrompit pour s'adresser à lui même les choses que j'étois sur le point de lui dire pour affermir sa foi.

Jusqu'où m'est-il permis, demanda t-il alors, d'employer des moyens naturels pour soutenir ma constance? par exemple, pour garder toute la présence d'esprit possible, ne pas me laisser maîtriser par l'imagination &c. Si Dieu, lui répondis-je, vous a donné une certaine fermeté d'ame, il veut aussi que vous en fassiez usage dans le temps où elle vous est le plus nécessaire. Seulement qu'il ne s'y mêle point un orgueil secret, un retour complaisant sur vous-même. Il ne faut rien faire dans la vue d'inspirer aux spectateurs une haute idée de votre courage, & vous devez vous é-

Tome XXXVIII. Part. I. D le-

lever fort au-dessus de semblables considérations. Dieu aime la droiture, qui consiste dans l'accord des dispositions extérieures avec celles du dedans. Montrez vous donc tel que vous ferez. Et s'il vous vient à l'esprit de verser des larmes, ne cherchez pas à les retenir & n'en ayez point honte car elles ne vous en font aucune. Jusqu'au dernier moment vous ne pouvez vous dissimuler ce qui vous fait subir la mort. Vous auriez donc un tort réel, & vous affligeriez les Chrétiens raisonnables, si vous vouliez mourir avec cette liberté d'esprit, qui ne doit être le partage que de ceux qui souffrent pour la vérité & la vertu. Je souhaite appercevoir en vous sur l'échafaud des marques visibles de repentance & de tristesse; mais en même temps cette paix de l'ame qui naît de l'assurance du pardon des péchés. Je verrois même avec peine que vous dissimulassiez l'effroi naturel que doit causer la mort. Mon dessein, répondit-il, n'est pas de faire ostentation de courage devant les hommes. Rien à présent n'est impor-

por-

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 31

portant pour moi que de plaire à Dieu & de surmonter les frayeurs de la mort. Si je m'efforçois à revêtir de fausses apparences, il en seroit de moi comme d'un homme qui appelé à parler devant un Grand, auroit médité d'avance tout ce qu'il doit dire, mais qui bégaye quand il est question de parler, puis s'arrête & devient muet par la peine qu'il se donne pour ne plus bégayer. Je veux autant qu'il me sera possible, diriger mes pensées vers Dieu, & ne me distraire par aucun effort pour satisfaire l'attente des spectateurs. C'est pourquoi, arrivé au lieu du supplice, je parlerai très peu & seulement quand vous m'en fournirez l'occasion. „ Je vous assure que ce n'est ni pour vous ni pour moi le lieu de beaucoup parler. Quand une fois vous serez là vous pourrez vous dire dans le sens le plus complet: j'oublie les choses qui sont derrière moi & je tends vers celles qui sont en avant”.

A présent que je suis si près de la mort, dit-il ensuite, à présent seulement je sens dans toute sa force la né-

cessité de cette assurance positive que Jésus Christ nous donne de l'immortalité, & la grandeur d'un tel bienfait. Si j'en étois privé, la seule raison me répondroit d'une manière peu satisfaisante à cette question : dans quelques heures restera-t-il quelque chose de moi ? Je puis vous dire aussi par ma propre expérience , qu'une mauvaise conscience est un mal bien plus grand que la mort ; ce que j'éprouve est un état de calme en comparaison de ces tourmens & aussi long - temps que je les ai sentis je n'ai point connu de paix. Je crois que je serois tombé dans l'endurcissement si cette plaie n'eût été guérie.

Vous aurez observé que j'ai évité de m'occuper trop fortement de l'heureuse perspective qu'offroit à mes yeux l'assurance d'avoir part à la miséricorde divine. Elle auroit pu retarder ou diminuer les efforts que j'ai faits pour corriger mon cœur & régler mes sentimens : à l'heure qu'il est j'ai la consolation de pouvoir me dire que j'ai
fait

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 53

fait tout ce qui dépendoit de moi pour me rendre agréable à Dieu.

Daas sa Lettre au Chambellan Brandt, il s'étoit dit la cause innocence du malheur de son frère. Il me pria d'expliquer ainsi ces paroles au Chambellan: il avoit attiré ici son ami Brandt dans de bonnes vues, & l'avoit empêché d'en sortir quoique l'occasion s'en présentât. —

Alors s'ouvrit la porte de la prison sur laquelle j'avois souvent jetté, mais non pas lui, un regard d'inquiétude & d'effroi. Un Officier entra & me pria de partir le premier. Je me sentis très ému: celui qui alloit perdre la vie m'excita au courage comme s'il n'eût point été question de lui. Rassurez - vous, mon cher ami, me dit-il, en songeant aux biens qui m'attendent, & par l'idée que c'est vous que Dieu a choisi pour me les procurer. Je l'embrassai, je le recommandai à la miséricorde de Dieu, & me rendis au lieu de l'exécution.

Quand, peu après mon départ, on l'eut appelé, il se leva aussitôt & suivit

ceux qui devoient l'accompagner. Au sortir de la prison, & jusqu'au carrosse, il salua ceux qui étoient à l'entour, & durant le chemin qui le conduisoit au supplice, tantôt il s'entretint avec l'Officier qui étoit près de lui, tantôt il s'occupa de ses propres idées.

Aussi-tot que les deux criminels, chacun dans un carrosse à part, furent arrivés au pied de l'échafaud, sur lequel Brandt monta le premier, j'allai m'asseoir auprès de Struensee, & je fis tourner la voiture afin que nos regards ne tombassent point sur l'échafaud. *Je l'ai déjà vu*, dit-il. J'avois de la peine à contenir mon trouble, il s'en aperçut & me dit en souriant: gardez-vous sur-tout de m'attendrir. Je le vois, vous souffrez. Souvenez-vous que vous êtes l'instrument dont Dieu s'est servi pour me rendre heureux. Je sens combien cette idée doit avoir pour vous de douceur: & dans l'éternité je bénirai Dieu avec vous de ce que vous avez sauvé mon âme. Plus attendri qu'auparavant, je lui répondis que l'heureux succès dont
Dieu

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 55

Dieu avoit béni & récompensé mes efforts, me feroit toujours mettre au nombre des plus importants de ma vie les soins que je lui avois consacrés: Qu'il étoit bien consolant pour moi d'oser espérer que notre amitié continueroit dans le monde futur. — Je devois être son consolateur, & c'étoit lui qui me consolait.

Ensuite il me pria de saluer de sa part plusieurs de ses connoissances, & de dire à quelques unes d'entr'elles, que si ses discours ou sa conduite leur avoient fait prendre de fausses idées de la Religion & de la vertu, il les prioit en qualité de mourant qui reconnoît son erreur, d'effacer ces impressions & de lui pardonner de les avoir fait naître.

Après quelques instans de silence, il me fit cette question: si Dieu découvroit par sa Toute Science qu'au cas que ma vie fut prolongée, je ne persisterois point dans mes principes & mes dispositions actuelles, cela n'auroit-il pas une influence désavantageuse sur le jugement que je vais recevoir? Dieu,

lui répondis-je, juge les hommes sur les actions qu'ils ont faites, & ne sauroit les condamner sur celles qui n'ont pas eu lieu; il juge les hommes d'après les dispositions où il les trouve au sortir de ce Monde, & prend si peu plaisir à la mort des pécheurs, que nul d'eux ne sera condamné s'il meurt dans les dispositions auxquelles il a attaché la grace.

Il est sûr, dit-il, que j'ai bien tardé à revenir à Dieu. Mais je fais qu'il n'a point égard à l'espace du temps que les hommes emploient à lui plaire. Notre Sauveur dit, sans déterminer cette circonstance: celui qui vient à moi ne sera point rejeté. Je ne veux donc point me laisser abattre par l'idée que durant si long-temps, je me suis éloigné de Dieu, de la vérité & de la vertu.

En jettant les yeux sur la foule nombreuse des spectateurs, je lui dis que parmi ces milliers de personnes, il s'en trouvoit certainement beaucoup qui demandoient grace pour lui au Trône de Dieu. Je l'espère, dit-il, & cette pensée me réjouit. Immédiatement après

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 57

Il ajouta : c'est un grand spectacle que celui de la réunion de tant de milliers de personnes , mais que font ces milliers si on les compare à la somme entière des créatures de Dieu ? Et en comparaison d'elle à quoi se réduit un seul homme ? Cependant Dieu a tant d'amour pour ce seul homme , qu'il a préparé sa félicité par le sacrifice de son fils. Quel amour que celui de Dieu !

„ Vous me voyez à présent, continua t-il , tel que je suis en effet.” Je ne trouvai aucun changement en lui durant cet entretien dans le carrosse, sinon qu'il étoit pâle & qu'il lui en coûtoit plus de penser & de s'exprimer qu'à l'ordinaire & que le matin même. Du reste, il avoit toute sa présence d'esprit, reconnoissoit plusieurs personnes autour de lui, les saluoit en ôtant son chapeau & quelquefois d'un air gracieux. Ce calme , ajouta t-il , n'est point forcé : je ne le dois, je pense, à aucune cause qui puisse déplaire à Dieu , & je ne prétends point m'en faire honneur aux yeux des hommes. Je ne promets pas non
D 5 plus

plus de ne point laisser voir d'inquiétude sur l'échafaud, mes sens éprouvent à l'heure qu'il est des impressions désagréables, bientôt elles redoubleront & je ne chercherai point à les cacher. Mais soyez certain, que c'est avec un sentiment de paix & d'espérance que mon ame regarde au delà du tombeau. Et à quoi se réduisent mes souffrances, si je les compare à celles qui ont accompagné la mort de Jésus. Souvenez-vous de ces paroles: Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as tu abandonné! Et figurez vous les douleurs inexprimables que sa suspension à la croix durant quelques heures a du seule lui causer. Je l'exhortai à persister dans son dessein, & à ne point affecter dans ses derniers instans une constance qu'il n'auroit pas. Un tel déguisement, ajoutai-je, déplairoit à Dieu, & s'il est encore temps pour vous d'attacher quelque importance au jugement des hommes, soyez sûr qu'il n'y auroit qu'un petit nombre d'esprits bornés à qui cette feinte constance pourroit en imposer.

Jé-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772 59

Jésus, lui dis-je ensuite , a prié sur la croix pour ses meurtriers : puis-je compter que vous quittez la vie avec des dispositions semblables à l'égard de ceux que vous regardez peut-être comme vos ennemis ? Premièrement, répondit-il , je ne veux pas croire que j'aie des ennemis personnels, mais que ceux qui ont causé mon infortune ont agi par amour pour le bien. Je fais d'ailleurs que déjà je dois me regarder comme un citoyen du monde futur, & revêtir ainsi les sentimens qui y règnent. Je suis très-certain que si je vois jouir ceux qui peuvent me vouloir du mal de cette même félicité où j'aspire , j'en éprouverai la plus vive joie : & je prie Dieu avec ardeur que s'ils viennent à se repentir de leurs sentimens de haine , ce soit pour eux une occasion de travailler à obtenir ce salut que j'ose attendre de la miséricorde divine.

Quoique je ne pûsse point voir l'échafaud , j'aperçus par le mouvement des spectateurs, que Struensée étoit sur le point d'y monter. Je cherchai à l'y pré-

préparer par une courte prière , & quelques instans après nous fumes appelés. D'un air humble & décent, il passa au travers des spectateurs dont-il salua quelques uns , & monta l'escahier avec quelque peine. Quand nous fumes en haut, je commentai en peu de mots, & sans élever la voix, ces paroles de Jésus-Christ: Celui qui croit en moi encore qu'il soit mort il vivra. Il m'eût été impossible quand je l'aurais voulu de parler haut & longtemps.

Je remarque encore ici que je n'observai jusqu'à la fin nul art , nul apprêt dans sa conduite: tout annonçoit en lui l'homme qui s'avoue que ce sont ses péchés qui le conduisent sous le glaive du bourreau. Il étoit pâle, il lui en coûtoit de parler , les terreurs de la mort étoient peintes sur son visage: mais la soumission, la paix, l'espérance y gravoient aussi leur empreinte.

Alors on fit lecture de sa sentence & de

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772: 61

de la confirmation royale, & ses armes de Comte furent brisées devant lui. Pendant qu'on délioit ses chaînes, je lui adressai les questions suivantes: Vous repentez-vous de tout votre cœur de toutes les offenses que vous avez faites à Dieu & aux hommes? „ Vous con- „ noissez là-dessus mes sentimens, & je „ vous proteste qu'ils sont les mêmes „ dans cet instant ". Pour obtenir grace auprès de Dieu vous confiez-vous uniquement sur la satisfaction de Jesus-Christ? „ Je ne connois point „ d'autre moyen pour obtenir grace au- „ près de Dieu; aussi je me confie uni- „ quement sur celui-là ". Quittez vous la vie sans avoir pour qui que ce soit des sentimens de haine? „ Je ne veux „ point croire être personnellement haï „ de quelqu'un. Au reste, vous con- „ noissez mes dispositions à cet égard „ & j'en appelle à ce que je vous ai dit „ il n'y a qu'un instant ". Je posai la main sur sa tête & lui dis: allez donc dans le repos où Dieu vous appelle! Que sa grace soit avec vous!

Alors

Alors il commença à se deshabiller, s'informa aux bourreaux jusqu'où il devoit se découvrir, & les pria de l'aider; puis il courut au bloc, teint encore du sang de son ami, s'y coucha avec précipitation, & prit ses mesures pour bien placer le col & le menton. Quand la main fut coupée, tout le corps fut saisi de convulsions: Dans l'instant où le bourreau levoit la hache pour abattre la main, je commençai lentement à lui adresser ces paroles: souvenez-vous de Jésus-Christ, le Crucifié, qui est mort, qui est aussi ressuscité! Avant que j'eusse achevé de prononcer ces mots, la tête séparée du corps étoit à mes pieds.

Que les voies de Dieu sont merveilleuses, & quel soin n'a-t-il pas des hommes qui peuvent encore être ramenés à la vérité! Mais aussi combien le jugement qu'il faut porter de ces hommes d'après les principes du Christianisme, ne diffère-t-il pas de celui que le monde prononce sur eux! Si le Comte
Struett

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 63

Struensée étoit resté dans sa situation précédente & qu'une mort naturelle eût terminé sa vie, peut-être qu'aux yeux de ceux que l'apparence éblouit, il eût passé pour un personnage grand & illustre, quoiqu'au fonds il pouvoit n'être qu'un scélérat. A présent le monde l'a vu mourir comme tel, mais la manière dont il s'est conduit en mourant, oblige tous les Chrétiens raisonnables à lui pardonner la honte dont il a souillé sa vie, & à bénir Dieu de ce qu'il a fait une fin salutaire.



AR.



ARTICLE QUATRIÈME.

LE VENTRILOQUE ou l'Engastrimythe; par Mr. DE LA CHAPPELLE, Censeur Royal à Paris, de l'Académie de Lyon, de celle de Rouen, & de la Société Royale de Londres; Paris, chez la Veuve Duchesne, 1722. in 12. deux Parties qui font ensemble 572. pp.

C'est une vraie bonne fortune pour un Auteur, que de trouver un sujet aussi piquant & aussi neuf, que celui que Mr. DE LA CHAPPELLE traite dans cet Ouvrage. Nous disons *aussi neuf*, car il n'y a jamais eu de vrai Traité sur les *Ventriloques*, ou l'*Engastrimythe*, quoi qu'il y aît deux Livres qui portent ce titre: le premier en Grec & du quatrième Siècle, est de la composition

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 65

tion d'*Eustathe*, Archevêque d'Antioche, mais l'objet de ce Prélat étoit uniquement de prouver que la Pythonisse que Saül consulta, parloit du ventre par le pouvoir qu'elle avoit reçu du Démon. Le second Traité sur les Ventriloques est d'*Allazzi* (*Leo Allatius*), qui écrivit là-dessus dans le 17^e. Siècle, & qui publia son travail sous le titre de *Leonis Allatii de Engastrimytho Syntagma*. Il se trouve à la suite de la Traduction Latine qu'*Allatius* avoir faite de l'Ouvrage d'Eustathe, & il ne roule aussi que sur la prétendue évocation de l'Ombre de Samuel. Ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux Traités, on ne voit rien qui tende à expliquer physiquement l'Engastrimysme. *Allatius* aussi bien qu'Eustathe met tout l'artifice sur le compte du Démon, & ne soupçonne pas même que cela puisse être le produit de quelque faculté humaine. Le but de Mr. DE LA CHAPELLE est, au contraire, de montrer qu'il n'y a rien que de naturel dans l'art des Ventriloques, & il veut prévenir par là les

Tome XXXVIII. Part. I. E fri-

Friponneries de toute espèce que pourroient faire ceux qui ont cette singulière & dangereuse faculté, & qui voudroient en abuser. Car rien n'est plus étonnant, plus effrayant même, que leurs opérations; & les personnes qui ne seroient pas instruites de l'artifice, ne pourroient guère se défendre d'y soupçonner du surnaturel.

Qu'on se représente, en effet, un homme qui a l'art de former des sons sans remuer sensiblement les lèvres, en sorte que ceux qui sont tout à côté de lui, s'imaginent que ses paroles sortent du ventre (1), ou même qu'elles viennent de fort loin, de plusieurs centaines de toises dans toutes les directions possibles, du sein de l'Air, du creux de la Terre, du fond des Abymes, &c. Combien facilement un tel homme ne pourroit-il pas se rendre maître des esprits,

(1) C'est la signification du mot de *Ventri-loque*, qui est formé du Latin, comme celui d'*Engastrimythe* l'est du Grec : l'un & l'autre signifient un homme qui parle du ventre.

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 67

esprits, séduire la crédulité humaine, troubler l'Etat & l'Eglise, souffler de toutes parts la superstition, le fanatisme, l'esprit de révolte & de sédition ! La Politique & la Religion sont donc également intéressées à ce que l'artifice soit découvert, & Mr. l'Abbé DE LA CHAPELLE a très bien mérité du Public en expliquant les causes naturelles de ce prétendu prodige.

C'est d'abord une erreur de croire que les personnes réputées Ventriloques, parlent effectivement du ventre : la chose est impossible, puis que le ventre n'est point organisé pour rendre des sons articulés. MM. de Fauchy & le Roy, Commissaires nommés par l'Académie Royale des Sciences, pour examiner le Ventriloque dont nous parlerons ci-après, s'assurèrent en mettant la main sur son ventre, que cet organe n'avoit aucun mouvement particulier qui pût concourir à la formation de la voix, & ils trouvèrent qu'elle venoit uniquement d'une certaine constriction de la

gorge acquise par l'habitude. Tout l'art des Engastrimythes consiste donc à modifier leur voix dans la gorge, de manière qu'en sortant sa force corresponde à la distance d'où l'on veut qu'elle paroisse venir. C'est „ un resserrement, ou une constriction ménagée dans les muscles de l'arrière-bouche ou du pharynx, qui étranglent, atténuent, ou modifient la voix. Le son modifié par là, comme s'il venoit de loin, soutenu par nos jugemens d'habitude, avant que l'expérience ait appris à les corriger: c'est là toute la cause & tout l'effet des Ventriloques". Les jugemens de nos sens dépendent, en général, & de la sensation actuelle, & de l'habitude que nous avons de juger de telle ou de telle manière. La même illusion a lieu pour les sens comme pour les images; de sorte que toutes les fois qu'un son que nous entendons tout près de nous, est aussi foible que s'il venoit d'une distance considérable, nous sommes naturellement portés, sur-tout, lors que nous

ne

ne sommes pas prévenus, à le rapporter à cette distance. Si l'on a de la peine à concevoir qu'un homme, parlant à côté de nous, puisse faire que sa voix paroisse venir à cinquante toises de là, il n'y a qu'à se rappeler ce qui se pratique dans le jeu de l'Orgue, lors que l'on veut y produire ce que l'on y appelle des *écchos*. On ne fait que mettre une armoire devant la partie du jeu, qui doit répéter les sons, sans rien mettre derrière. La diminution des sons qui en résulte, les éloigne, au jugement des sens, à plus de 50 toises de leur source: & c'est bien là précisément la voix des Ventriloques. „ On fait que la voix exerce sa plus grande force, suivant la direction de l'axe des lignes vocales: or supposons que la plus grande amplitude, ou la plus grande portée d'une pareille voix soit jugée de quarante toises. Le Ventriloque, en parlant, escamote un peu sa physionomie; il a soin, sans affectation, de tourner son visage, & de diriger la voix du côté d'où il veut qu'elle paroisse venir. Si

c'est du côté de la terre, elle paroîtra donc venir de son fond, à 40 toises de sa surface. S'il la dirige vers le Ciel, ce sera à 40 toises de haut, d'où l'on s'imaginera qu'elle vient, & ainsi à volonté, en suivant toutes les directions quelconques. Il n'est pas besoin d'ajouter, que le prestige augmentera d'intensité & de merveilleux au milieu d'une forêt de haute futaie, parmi les rochers, dans les montagnes & les vallons ". Dans la forêt de Dodone, par ex. un Ventriloque qui se trouvoit à côté de ceux qui venoient consulter l'Oracle, devoit nécessairement leur faire l'illusion la plus complète, & leur persuader que les réponses qu'ils entendoient étoient rendues par les Chênes dont ils étoient environnés. Mr. DE LA CHAPPELLE explique avec la même facilité par l'Engastrimyste, tout le manège de la Pythonisse d'Endor, les réponses de la Pythie de Delphes, les Oracles, les possessions modernes &c. „ Des Prêtres ou des femmes Ventriloques, art que l'on peut apprendre en huit jours,

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 71

jours, quand on a quelque disposition au métier ; instrument que l'on porte par-tout avec soi, & au dedans de soi : voilà tout le secret de la Divination ou des Prophéties Payennes ”.

On voit que notre Auteur croit que cet art singulier peut s'apprendre en peu de temps. Il est du à un jeu particulier des muscles du pharinx ou du gosier ; jeu que tout homme organisé à l'ordinaire , pourra acquérir par un exercice constant & soutenu , joint à une volonté opiniâtre & bien déterminée d'y plier ces organes. Cela n'a pas coûté plus de huit jours à Mr. *Saint-Gille* , qui l'apprit à la Martinique , à force de vouloir imiter un Ventriloque , avec lequel il s'étoit lié d'amitié dans ce Pays-là.

Mr. *Saint-Gille* est un Marchand Epicier , établi à Saint-Germain en Laye , à quatre lieues de Paris. C'est un homme franc , sans mystères , d'une probité à toute épreuve , qui s'est livré sans réserve à la curiosité de Mr. DE LA CHAPELLE , & à celle des deux Com-

missaires que nous avons nommés plus haut. Il n'a pas même refusé de paroître devant l'Académie des Sciences. Il y fut examiné le 22 Decembre 1770, & notre Auteur rapporte en détail ce qui se passa dans cette Assemblée. Mr. Saint-Gille n'a jamais fait usage de son talent que pour amuser les honnêtes gens, ou pour corriger les ridicules & les mauvais caractères. Un nombre infini des scènes qu'il raconte sans fard, avec un grand sens & une simplicité très intéressante, offre une variété de tableaux réjouissans & même comiques. Mr. DE LA CHAPELLE rapporte plusieurs de ces aventures; en voici une des plus amusantes.

„ M. St. Gille se promenoit dans la Forêt de Saint-Germain en Laye, avec un vieux Militaire, qui marchoit toujours tête levée, & avec de grands écarts de poitrine. Il ne parloit, & il ne falloit jamais parler avec lui que de batailles, de marches, de garnisons, de combats singuliers &c. Pour réprimer un peu cette fureur assommante de parler.

ler toujours de son métier, M. St. Gille s'avisa de lui servir un plat du sien. Rien n'amuse & ne corrige mieux qu'un ridicule en action. Arrivés en un endroit de la Forêt assez découvert, le Militaire crut entendre qu'on lui crioit du haut d'un arbre: *on ne fait pas toujours se servir de l'épée qu'on porte.* Qui est cet impertinent? Apparemment, dit M. S. Gille, quelque Pâtre qui déniche des oiseaux: Passons notre chemin. C'est un drôle, reprit le Militaire, en branlant la tête avec un visage dur & refroidi. *Approche,* repartit la voix qui descendoit le long de l'arbre, *tu as peur?* Oh, pour cela, non, dit le Militaire, en enfonçant son chapeau sur sa tête, & se disposant à l'attaque. Qu'allez vous faire, dit M. St. Gille, en le retenant? On se moquera de vous. *La bonne contenance n'est pas toujours signe de courage,* continua la voix, toujours en descendant. Ce n'est pas là un Pâtre, M. St. Gille? Je le ferai bientôt repentir de ses impertinences. *Témoin Hector fuyant*

devant Achille, cria la voix du bas de l'arbre. Alors le Militaire, tirant son épée vint l'enfoncer, à bras raccourci, dans un buisson qui étoit au pied. Il en sortit un lapin, qui se mit à courir à toutes jambes. Voilà Hector, lui cria M. St. Gilles, avec sa voix ordinaire, & vous êtes Achille. Cette plaisanterie désarma & confondit le Militaire. Il demanda à M. St. Gilles ce que tout cela signifioit. Deux choses, lui dit-il. La première, qu'avant de former une attaque, il faut bien savoir à qui l'on a affaire. Avec cette ruse, dont je suis l'Auteur, on pourroit dresser de bonnes embuscades ; faire croire qu'il y a du monde d'un côté, pour empêcher qu'on ne courût au secours d'un autre. Et la seconde, que vous venez de faire là une action de Dom Quichotte. Vous êtes si fort entêté de guerre, que vous en rêvez tout éveillé, & plutôt que de ne pas vous battre, vous vous battez avec des buissons. Il faut vous avouer que j'ai deux voix, qui font de moi comme deux

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 73

deux personnes: une à l'ordinaire, avec laquelle je vous parle actuellement; & une autre qui m'éloigne de moi même à une assez grande distance. Je m'en suis servi dans toute la scène, dont nous venons d'être les acteurs l'un & l'autre &c".

M. l'Abbé DE LA CHAPELLE avoit déjà fait connoissance avec M. Saint-Gille, lors qu'on lui parla d'un autre Ventriloque actuellement existant à Vienne en Autriche. C'est M. Ferd, Baron de Mengen, de Horde, Lieutenant-Colonel, homme plein d'esprit, & de lumières, & qui possède dans un degré éminent l'art en question. Notre Auteur lui écrivit & en reçut une réponse très honnête, très instructive, & très bien raisonnée, qui se trouve toute entière dans l'Ouvrage dont nous rendons compte. M. de Mengen est persuadé, comme M. DE LA CHAPELLE, qu'il n'y a point de vrais Ventriloques, „l'organisation ordinaire du ventre & de l'estomac de l'homme, ne paroissant point du

du tout faite pour articuler des tons ou prononcer des paroles". Pour lui , quand il veut exercer son talent , il a la précaution de tenir en réserve , dans le gosier , une portion d'air suffisante soit pour chanter , soit pour parler à l'ordinaire , sans que le ventre ou l'estomac y aient part ; & c'est uniquement avec cette portion d'air en réserve , modérée , retenue , & échappée avec effort , qu'il produit la voix qu'il a dessein de faire entendre. Il a d'ailleurs dans sa langue une disposition très subtile & peu commune , moyennant laquelle il articule fort intelligiblement toutes les paroles sans se permettre le moindre mouvement des lèvres , & il est attentif à retenir jusqu'à la fin de chaque période l'air qui sort des poumons pour le renouvellement de la respiration ; ce qui exige une très bonne poitrine. Dès son enfance il s'y étoit exercé , de sorte que cet art est beaucoup plus du à l'habitude qu'il s'en est faite , qu'à aucun principe qui l'ait dirigé dans son exé-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 77

exécution. Il croit que le moyen âge de l'homme, c. à d. l'intervalle de 20 à 55 ans, est le temps le plus propre à l'exercice de cette faculté.

Nous avons dessein de rapporter une scène très amusante, que M. le Baron de Mengen donna à la Cour de Bareith, avec une espèce de Poupée qui paroissoit parler, pendant que c'étoit lui qui formoit les sons, sans que les Spectateurs, étonnés, remarquassent aucun mouvement sur son visage. Mais cette aventure prendroit trop d'espace, & nous devons encore dire quelque chose des digressions, dont l'Ouvrage de M. DE LA CHAPELLE est parsemé, & des Notes abondantes qu'il a trouvé à propos de faire. Ces Notes sont d'un goût très singulier. L'Auteur y suppose une étrange ignorance dans ses Lecteurs, & il se croit obligé de leur expliquer les termes les plus communs, comme ceux de *récapitulation*, de *prospectus*, de *digression*, de *déclamateur*, de *phénomène*, de *Postilles*, de *Muses*, de *Tuileries*, de
Lou-

Louvre &c. Il est vrai que ces explications superflues & minutieuses, amènent souvent des digressions intéressantes; mais ces digressions mêmes contribuent à donner à l'Ouvrage un air tout-à-fait singulier. Qui s'attendroit, par ex. à trouver dans un Traité sur les Ventriloques, des recherches historiques sur le Louvre; des remarques sur le procès d'Urbain Grandier; une Dissertation sur les motifs qui portèrent Alexandre le Grand à se faire déclarer fils de Jupiter Hammon; des réflexions sur les Egoïstes & les Philosophes modernes, sur le caractère de Cicéron, sur les Traductions, sur l'abus de traduire les noms propres, sur les dangers de la solitude, sur l'utilité du travail &c. Quelquefois même une digression en amène une autre; c'est ainsi que la Note sur Cicéron conduit l'Auteur à en faire une sur feu M. de Mailran: l'une & l'autre méritent d'être rapportées.

„ Le nom de Cicéron est dans la bouche de tous les hommes. On ne sauroit

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 79

roit trop vanter son éloquence & sa philosophie. Il passa par toutes les grandes charges de la République Romaine, jusqu'à celle de la gouverner en qualité de Consul. Affligé d'affaires de toute espèce, au milieu d'intrigues, de séditions, de conjurations, & d'attentats perpétuels à sa liberté & même à sa vie, quel devoit être le courage d'esprit de Ciceron? Quelle devoit être sa merveilleuse facilité de penser & d'écrire? Depuis près de deux mille ans, le loisir le plus parfait, la privation d'affaires la plus complète, l'éducation la plus soignée, la méditation la plus assidue n'ont pu encore lui donner de rival dans les différents genres de Littérature, où il s'est distingué de son temps. Je ne sais combien de gens à *petit amour-propre*, lui reprochent le sien. Il seroit défendu à un homme qui contenoit si fort les autres, d'être content de lui même! Quelle barbarie! Il n'y auroit donc point de récompense pour les grands travaux & les grands talens! Il a dit tout haut, suivant

vant la juste & très ingénieuse expres-
 sion de M. de Mairan , il a dit tout
 haut ce que les autres disent tout bas :
 mais ses droits étoient sublimes ; ils a-
 voient captivé l'admiration & la recon-
 noissance de tout le monde. Où sont,
 & quels sont ceux de ses détracteurs ?
 S'occuper soi même, & vouloir que les
 autres s'occupent de l'élégance de notre
 chaussure, de la recherche dans nos vê-
 temens, du bel air de notre maintien,
 de la mignardise de nos manières, des
 gentilleses & des petites faillies de notre
 esprit, de la malignité de nos railleries,
 de la légèreté de nos écrits &c. , voilà
 de la pure vanité. Cela ne peut qu'of-
 fenser les autres, sans leur faire aucun
 bien. Mais défendre la vie des Citoyens,
 confondre les intrigues, arrêter les sédi-
 tions, découvrir & anéantir les conjura-
 tions, veiller perpétuellement pour le
 repos & le salut d'un grand Empire, ra-
 vir enfin ses contemporains, avec les
 races futures, par l'abondance de ses
 pensées, ou les charmes de sa diction,
 &

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 84

& manifester soi-même sa sensibilité pour de si sublimes avantages; si c'est là de l'amour propre, heureuse vanité, m'écrierai-je, qui a fait les délices de son temps, & celles des temps à venir". —

Nous supprimons le reste de cette digression, pour rapporter celle qui s'y trouve comme enchaînée. A l'endroit où **M. DE LA CHAPELLE** cite une pensée de *M. de Mairan*, il place la Note suivante, & nous serions bien trompés s'il n'avoit eu pour le moins autant d'envie de faire la satire de quelques Ecrivains, que l'éloge de l'Académicien qu'il regrette.

Mr. de Mairan, de l'Académie des Sciences, de l'Académie Française, &c. mort le 20 Février 1771, âgé de 93 ans & quelques mois. Il étoit mon ami dans toute l'étendue du mot, & j'ai pleuré mon ami. Toute l'Europe savante, & la Chine, qui fait tant d'honneur à l'Asie, sont en possession de ses titres & de ses droits sur l'estime publique. Mr. de Fouchi, son ami & le mien, Secrétaire perpétuel de
Tome XXXVIII. Part. I. F PA.

l'Académie Royale des Sciences, chargé de publier ces monumens, les a décrits avec une noble simplicité, & le Public lui a témoigné, par des applaudissemens redoublés, combien un tableau fidèle & sagement dessiné, étoit supérieur à la vaine pompe des sentences & des épigrammes. Mais les hommes célèbres sont quelquefois aussi louables par les mauvaises qualités qu'ils n'avoient pas, que par les bonnes qu'ils avoient. Dire que Mr. de Mairan n'eut point de jaloux, ce seroit dire qu'il n'eut point de mérite. J'ai connu quelques uns de ses ennemis; je ne l'ai connu ennemi de personne. Il n'entendoit point le bien qu'on disoit d'un autre, comme une espèce de mal qu'on disoit de lui. Ses belles qualités n'étoient point un miroir, où il ne cessât de se regarder. Convaincu de la bassesse & du délire d'être à la fois de sa personne & l'adorateur & l'idole, il n'ouvroit point la bouche pour chanter des hymnes perpétuels en son honneur. Il ne s'imaginoit point que,

pour

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 26

pour être plaisant, il fallut se permettre d'être bouffon. Il n'eut point la manie de se donner des ridicules, à force d'en charger les autres; de croire que pour être ferme il fallût être brutal; en criant toujours *à la liberté*, de tendre perpétuellement au despotisme, & d'être fort intolérant en prêchant la tolérance. On ne le surprenoit point avec ces mots explétifs, si familiers dans la bouche des crocheteurs ou dans le langage des Halles. Le Ministère sous lequel il vivoit n'eut point à lui reprocher l'incontinence de sa Langue. Quelques abus inévitables ne l'autorisèrent jamais à ces frivoles déclamations, dont les premiers effets sont d'affoiblir la subordination, d'enhardir au crime, & de rassurer contre les remords. Enfin les Etrangers, comme les Nationaux, n'ont point vu, & la postérité ne verra point en lui, ce que l'Histoire nous offre quelquefois, un grand mérite d'un dangereux exemple ”.

On s'attend bien qu'avec un talent fi

merveilleux pour les digressions , Mr. DE LA CHAPELLE ne s'est pas refusé d'en faire une sur son *Scaphandre*, espèce de Corselet qu'il inventa vers le commencement de 1765, & au moyen duquel on peut traverser les plus grands fleuves sans savoir nager, & faire, sans aucun risque & avec facilité, toutes sortes de manœuvres au milieu des eaux les profondes & les plus rapides. Il promet de publier dans peu sur la construction de ce Scaphandre un Ouvrage, où il décrira tous les usages auxquels cet instrument est utile, & où il répondra à toutes les objections qu'on lui a faites.



JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 85



ARTICLE CINQUIEME.

ANTHOLOGIA SENTENTIARUM
ARABICARUM, *cum Scholiis*
ZAMACHSJARI. *Edidit, ver-*
tit, & illustravit HENRICUS
ALBERTUS SCHULTENS;

C'est à dire,

ANTHOLOGIE DE SENTENCES
ARABES, avec les Scholies de
ZAMACHSJAR, publiées tradui-
tes, & commentées par Mr. HENRI
ALBERT SCHULTENS; *Leyde,*
chez Jean le Mair 1772. in 4°.
pp. 171.

L'Amour de la Littérature Orientale
paroît être héréditaire dans la Fa-
mille des SCHULTENS. Il faudroit
être bien étranger dans la République
des Lettres, pour ne pas savoir que

feu Mr. *Albert Schultens*, appelé à si juste titre le *Bocbart Hollandois*, avoit la plus profonde connoissance de l'Hébreu, de l'Arabe & de tous les Dialectes Orientaux, & que ses immortels Ouvrages ont considérablement contribué à inspirer le goût & à faciliter l'étude de ces Langues. Mr. *Jean Jaques Schultens*, qui fait aujourd'hui un des principaux ornemens de l'Université de Leydè, soutient dignement le grand nom qu'il porte; & déjà il a la satisfaction de voir son Fils Mr. **HENRI ALBERT SCHULTENS** marcher sur ses traces, & se distinguer, dès les premiers pas, dans la même carrière. Ce jeune Savant, excité par l'exemple de son Père & de son Ayeul, & trouvant dans les trésors que renferme la Bibliothèque de Leyde, les moyens de satisfaire son goût pour la Littérature Orientale, publiera & traduira sans doute dans la suite quelques MSS. importants sur l'Histoire ou sur la Philosophie, car on fait que cette Bibliothèque abonde en Ouvrages Orientaux de ce genre;

JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 87

genre ; en attendant il débute par un Manuscrit dont les Arabes ont toujours fait beaucoup de cas & qui méritoit bien d'être connu des autres Nations. C'est un Recueil de Sentences en vers, de maximes, de proverbes, d'apophtegmes, qui pour la plupart contiennent d'utiles leçons de morale ou de politique, exprimées avec beaucoup de précision & de force. Ces Sentences sont vraisemblablement dues à différens Auteurs, mais elles ont été recueillies & commentées par *Zamachjar*, grand Philologue Arabe, & dont les Orientaux célèbrent fort les lumières & les vertus. Les dits sentencieux qu'il a rassemblés sont, dans l'Original, au nombre de 285 ; mais comme il y en a plusieurs qui ne méritent pas trop d'être conservés, Mr. SCHULTENS a cru ne devoir en traduire que 200, & peut-être même auroit-il pu en supprimer encore quelques uns. Du reste la plupart sont pleins de sens & de vérité: nous en produirons des exemples, après avoir averti que la Traduction, qui est placée vis-à-vis du

Texte, nous paroît élégante & noble, & qu'on y retrouve, autant que la pureté de la Langue Latine a pu le comporter, cet air Oriental, & ces figures hardies, ou gracieuses qui font tant de plaisir dans les Ouvrages Arabes. Quant aux Notes de Mr. SCHULTENS, elles sont également doctes & instructives, sans être trop prolixes, & ne font pas moins d'honneur au jugement qu'à l'érudition de l'Auteur.

Nous allons à présent traduire en François, d'après la Version Latine, quelques unes des Sentences de cette Anthologie ; & d'abord nous en choisirons deux ou trois qui ont du rapport à quelques sentences de l'Ecriture Sainte.

Qui serit simultates, Metit calamitates.

„ Celui qui sème des inimitiés, Moissonne des calamités.

Est qui omittat pietatem in propinquos alienis benefaciens:

Ut struthio deserit ova sua & ova aliena incubat.

„ L'hom-

„ L'homme qui est dur envers ses pro-
„ ches , tandis qu'il fait du bien à des
„ étrangers ,

„ Est semblable à l'Autruche qui a-
„ bandonne ses œufs pour couvrir ceux
„ d'autrui.

*Ubi audieris complorationes mortuorum ,
præsens adesto :*

*Convivium vero , ad quod vocatus fue-
ris , fugito.*

„ Va dans les lieux où tu entends qu'on
„ mène deuil & qu'on pleure les morts :
„ Mais fuis le festin où tu seras invité.

*Opes , unde benigne fit indigentibus , Incre-
menta capiunt. & adfluunt.*

„ Les richesses augmentent à mesure
„ qu'on s'en sert pour faire du bien aux
„ indigens.

*Accepta beneficia qui libenter exprobrat ,
Et qui eadem sordide denegat , virtute
pares.*

„ Celui qui reproche ses bienfaits ,

90 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

„ Et celui qui refuse avec fardité de
„ faire du bien , sont également ver-
„ tueux.

*Scientia mons arduus conscensu, sed fa-
cilis descensu:*

*At ignorantia vallis, quo facilis quidem
est aditus, sed difficilis reditus.*

„ La Science est une montagne d'un
„ difficile accès, mais dont la descente
„ est facile;
„ Au lieu que l'ignorance est une vallée
„ où l'on entre facilement, mais d'où
„ l'on ne sort qu'avec peine.

*Optima indoles viri, qui tegit fratris vitia;
Quod sua quoque perpendat nihil ipsi ad
summam laudem deest.*

„ C'est un excellent caractère que celui
„ d'un homme qui couvre les défauts
„ de son frère;
„ Et si avec cela il ne s'avengle pas sur
„ les siens propres , il ne se peut rien
„ ajouter à son éloge.

Dicis ego jejuno; Et carne fratris pascaris.
„ Tu

„ Tu dis je jeûne; Et tu te repais de la
„ chair de ton frère.

*Interdum homo similis Hégiago liberos
procreat Hassanum referentes:*

*Sicut margaritæ extrahuntur ex aquis
salsis & amaris.*

„ Quelquefois un homme semblable à
„ Hégiage donne le jour à des enfans tels
„ que Hassan;
„ Comme on tire les perles des eaux
„ salées & amères.

MR. SCHULTENS, dans sa Note sur cette sentence, observe que Hassan étoit un homme célèbre par son abstinence, par sa piété, & par les plus éminentes vertus. Quant à Hégiage, l'un des plus grands Capitaines que les Arabes aient eus, il étoit Gouverneur de la Province d'Irac, sous le Calife *Abdo-l Malec*. Sa valeur & son éloquence étoient admirables; mais il étoit si sanguinaire & si cruel qu'il fit mourir au delà de 120000 hommes. Nous ajouterons que les Historiens Orientaux racontent une aventure

ture assez singulière qui lui arriva. Un jour qu'il se promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du Désert qui ne le connoissoit point. Il entra en conversation avec lui, & lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. L'Arabe répondit que c'étoit le plus méchant de tous les hommes. Hégiage lui dit alors : *ne me connois-tu point ?* L'Arabe ayant répondu que non, eh bien, reprit le Gouverneur, apprends que c'est à Hégiage lui-même que tu parles. L'Arabe ne se déconcerta point, & répondit par une plaisanterie qui lui sauva la vie. *Et vous, Seigneur, lui demanda-t-il à son tour, savez-vous qui je suis ?* Non, repliqua Hégiage. *Je suis,* lui dit l'Arabe, *de la Famille de Zobaïr, dont tous les descendans ont régulièrement trois jours de l'année de petits accès de folie, & ce jour-ci est l'un des trois.* Ce trait ingénieux fit rire le Gouverneur & le désarma.

JUILLET, AOÛT, SEPT. 1772. 93



ARTICLE SIXIEME.

LEÇONS DE MORALE ou Lectures Académiques faites dans l'Université de Leipzig, par feu Mr. GELLERT. On y a joint des Réflexions sur la personne & les Ecrits del'Auteur. Le tout traduit de l'Allemand (1), deux Vol. grand in 8°. qui font ensemble 564 pp. sans les Réflexions préliminaires, l'Epître Dédicatoire & l'*Instruction d'un Père à son fils* &c. qui font ensemble 162 pp. Utrecht, chez J. van Schoonhoven & Comp. & à Leipzig chez les Héritiers de Weidman & de Reich 1772.

Cet Ouvrage pouvoit avoir également pour titre *Traité du Bonheur*:

cc

(1) Par Mr. Pajon.

ce sont les leçons d'un Maître éclairé, qui montre à ses disciples l'inséparable liaison qui se trouve entre la félicité actuelle & celle qui est à venir ; jointes aux exhortations d'un ami tendre, qui, animé du desir de rendre les hommes heureux, cherche à leur persuader de devenir meilleurs. Personne ne fut plus digne que GELLERT de parler de la vertu : c'est d'après son intime conviction, qu'il enseignoit aux autres qu'elle est le seul adoucissement des peines de la vie, & la seule route qui mène au bonheur ; c'est dans son propre cœur qu'il puisoit sa douce éloquence, & ses heureux disciples en écoutant des préceptes de vertu en contemploient en lui le plus parfait modèle. Si jamais nous avons ambitionné ce don de persuasion dont GELLERT étoit doué, c'est dans ce moment, où nous voudrions engager tous nos Lecteurs à se procurer l'excellent Ouvrage que nous annonçons. Il n'a rien de la sécheresse trop ordinaire aux Ecrits de ce genre, l'ame sensible de l'Auteur lui communique une vie, une chaleur qui

man-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 95

manque toujours aux conseils de la froide raison ; & à ce mérite si rare se joint celui de la variété. Ces Leçons sont semées de portraits dans le genre de ceux de la Bruyère & qui annoncent une grande connoissance du cœur humain. Je veux, dit Mr. GELLERT à ses disciples dans un Discours préliminaire, „ je veux essayer de vous proposer les principaux points de la Morale, non par de simples preuves de raisonnement, mais en y joignant les décisions du cœur, la voix de la conscience & du sentiment intime ; & en éclaircissant le tout par des exemples & des tableaux”. Sans doute il seroit bien malheureux pour les hommes, que la plupart des excellentes choses que renferme ce Livre eussent le mérite de la nouveauté : notre Auteur n'a pas fait difficulté de puiser dans les Ouvrages de quelques judicieux & éloquens Moralistes, tels que *Mosheim*, *Baumgarten*, *Crusius*, *Hutcheson*, *Fordyce* &c. Cependant outre la manière qui est à lui, on rencontre ici d'utiles détails qui ne se trou-

trouvent point réunis ailleurs. Tels sont les directions qu'il donne sur le soin qu'on doit prendre de sa santé, sur celui qu'on doit donner à son extérieur, sur la première éducation, sur le choix d'une Bibliothèque morale &c. &c. Pour le dire en passant, il y auroit une étrange omission dans ce dernier Article si GELLERT lui même n'en étoit point l'Auteur, c'est qu'il n'y est fait mention d'aucun de ses Ouvrages.

Lors que nous annonçames celui-ci pour la première fois (1), nous dîmes qu'on en devoit l'Edition aux soins de Mrs. Schlegel & Heyer : leur Préface ne se trouve point à la tête de cette Traduction, mais Mr. Pajon y a substitué un Ecrit de Mr. Garve (2) sur les Ouvra-

(1) Tome. XXXIV. p. 493.

(2) Mr. Garve est Professeur en Philosophie à Leipzig. Il remporta en 1768 l'Accessit du Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences de Berlin, sur cette question, *Peut-on détruire les penchans qui viennent de la Nature, ou en faire naître*.

JUILLET, AGOUT, SEPT., 1772. 27

vrages de feu Mr. GELLERT, ses Leçons de Morale en particulier, & le caractère de l'Auteur. Les réflexions de l'habile Professeur nous paroissent si judicieuses & quelquefois si philosophiques, qu'elles vont occuper la plus grande partie de cet Extrait. „Ceux qui ont connu feu Mr. GELLERT, dit-il, savoient d'avance ce qui caractériseroit un Traité de Morale de sa composition. Ce n'étoient pas de profondes recherches, sur les premiers ressorts qui nous font agir, & sur les premiers principes de nos obligations, auxquelles on devoit s'attendre. Mais on pouvoit

*naître qu'elle n'ait point produits? Quels sont les moyens de fortifier les penchans lors qu'ils sont bons, ou de les affoiblir lorsqu'ils sont mauvais, supposé qu'ils soient invincibles? La Dissertation de Mr. Garve se trouve imprimée dans le Recueil de celles qui ont concouru. On a aussi de lui d'autres Dissertations & une Traduction Allemande des *Institutions de Philosophie Morale de Fergurson.* (Institutes of Moral Philosophy, London 1770).*

Tome XXXVIII. Part. 1. G

voit s'assurer qu'il feroit de la Religion le fondement de toute sa Morale, qu'il expliqueroit avec soin la nature de chaque vertu particulière; qu'il en preseroit avec force les motifs; qu'il puiseroit à la source de l'expérience les moyens qui en facilitent la pratique. On avoit tout lieu de se promettre de voir regner par-tout le zèle pour la Religion, & une tendre affection pour ceux qu'il se propofoit d'instruire; de la clarté & de l'ordre dans les idées, sans aucune attention pénible de la part de l'Auteur à les décomposer, & à les astreindre à une méthode rigoureuse; & dans la manière de les énoncer, l'agrément & l'éloquence du style, joints au ton touchant & pénétrant d'un ami vertueux & d'un Père qui exhorte. Quiconque s'attend à trouver tout cela dans cet Ouvrage, ne sera pas trompé dans son attente, & ne pourra méconnoître dans l'Auteur le célèbre GELLERT. — Si en général ceux qui ont connu un Auteur, qui l'ont ouï parler, & vu agir, sont déjà
deja

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 99

déjà comme familiers avec ses Ecrits ; & plus en état que d'autres de pénétrer le sens d'un passage ; s'ils s'en trouvent plus vivement affectés par ce qu'ils se rappellent du maintien, de l'action & de toute la personne de l'Auteur, on doit éprouver cet effet, d'une manière sensible , en lisant cette Morale. Au moins nous semble-t-il, dans certains endroits, avoir devant les yeux le respectable GELLERT ; nous voyons cette douce & gracieuse physionomie, où se peignoit aussi un sentiment de souffrance ; nous entendons le son affectueux de sa voix, nous comprenons mieux & sentons plus vivement ce qu'il nous dit , en nous rappelant ce que son air, ses manières dans le commerce ordinaire de la vie, & toute sa conduite, exprimoient mieux que les paroles ne peuvent le faire, & rendoient comme visible. Que ne pouvons nous en faire passer le sentiment dans l'ame de tous les lecteurs, qui ne l'ont pas connu personnellement ! — Il est plus facile à un Peintre de saisir

dans un bel objet une partie, un trait unique qui en fait la plus grande beauté, que lors que cette beauté consiste dans la configuration régulière, & l'accord de toutes les parties, & qu'il s'agit de rendre en détail l'impression que l'ensemble a faite sur nos yeux. C'est ce qui rend difficile la peinture du caractère propre d'un génie tel que celui de Mr. GELLERT. Il avoit sans contredit de grand talens, mais ce n'étoit pas par la sublimité d'une faculté particulière qu'il se distinguoit, mais par la réunion de toutes celles qui lui étoient propres, & la belle harmonie qu'elles formoient entr'elles, quoique dans une proportion moyenne. Tels devoient être aussi les talens d'un homme dont les Ecrits eussent le mérite que leur attribue l'Auteur d'un *Traité sur le Mérite* (1), d'être lus, compris & estimés de toute sa Nation; d'instruire les plus simples, & de plaire aux esprits les plus élevés,

en

(3) Mr. *Abbt.*

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 101

en perfectionnant leurs mœurs. —
Pour goûter un Ecrivain & bien comprendre ses Ouvrages , il faut toujours qu'un lecteur ait des talens analogues aux siens , quoique dans un moindre degré. Cette sorte de génie qui , supérieur à d'autres , conserve encore le plus de ressemblance avec leur manière de penser , est par conséquent d'une utilité plus générale , & plaît davantage. Dès que les idées & les expressions employées dans un Ouvrage , dénotent un esprit transcendant , une pénétration , une profondeur de génie qui l'emportent considérablement sur les autres facultés de l'ame , il n'y a qu'un ordre de Lecteurs en état de goûter le Livre , & d'en tirer de l'utilité. Il faut déjà être homme d'esprit & Philosophe jusqu'à un certain point , pour pouvoir saisir tout ce qui s'y trouve de plus finement pensé & de plus approfondi. Au lieu que lors que le raisonnement ne porte pas l'analyse des idées plus loin qu'il n'est nécessaire , pour rendre plus distincte celles que

tous les hommes conçoivent clairement par eux-mêmes; lors que l'imagination n'emprunte ses images que des sources que l'expérience leur ouvre à tous généralement, & qu'elle les dispose selon l'ordre le plus ordinaire & le plus naturel; lors que l'esprit découvre de nouveaux rapports entre les objets, sans les tirer de trop loin, & les subtiliser: lors qu'enfin toutes ces facultés emploient pour s'énoncer, non un langage trop étudié & trop scientifique, mais des expressions correctes, appropriées au sujet, & bien choisies: alors tout ce que ces facultés réunies, & dans une espèce d'équilibre, auront produit, fera aussi une impression forte & comme concentrée, sur l'esprit des autres. Les lecteurs de tout ordre y trouveront quelque chose d'analogue à leur capacité & à leur goût, & il n'y aura personne qui ne s'y attache, comme étant à sa portée. Tel nous paroît être le caractère distinctif des Ouvrages de GELLERT. Ses Fables
sont

sont devenues le Livre de la Nation: tel les lit qui ne fait d'ailleurs aucune lecture; tout le monde en goûte l'enjouement, qui le récréé, & il y découvre la vérité qui doit servir à la correction de ses mœurs". Après avoir caractérisé ces Fables Mr. *Garve* définit ainsi le goût & le génie. „ Il nous semble que ce qu'on nomme le goût ne doit pas tant être placé dans le résultat des derniers efforts du génie, que dans cette espèce de milieu qui réunit les différentes facultés de l'ame, & à quoi elles aboutissent en proportion égale, comme à leur centre. Le génie sera en conséquence une capacité supérieure & extraordinaire de l'esprit, qui se deploye d'une manière sensible dans un Ouvrage; & le goût dénotera le rapport & la convenance de toutes les parties".

Mr. *Garve* passe ensuite des Ecrits de notre Auteur à sa personne: il examine l'influence que son éducation & diverses circonstances de sa vie ont pu avoir sur son caractère & celui de ses Ou-

vrages. „ Tout ce que nous savons de l'éducation de Mr. GELLERT, & de ses premières études, ne diffère en rien de l'éducation & des études de tout autre jeune homme qui s'applique aux Sciences. A cet âge celui que la Nature destine à devenir un grand homme, se fait peu remarquer, s'il n'est pas né de parens riches & d'un rang illustre. Et quand on le remarqueroit, qui pourroit suivre la nature dans ses opérations secrètes? Comment appercevoir, dans ce grand nombre d'évenemens ordinaires, ceux qui sont les plus importants & qui n'annoncent eux-mêmes rien d'extraordinaire? Comment discerner entre tant d'occupations puériles, & souvent entreprises mal-à-propos, celle où le génie d'un homme, qui s'est acquis de la célébrité, a paru pour la première fois? — Tout ce que nous pouvons conjecturer, en comparant ce qu'il est devenu avec les circonstances où il s'est trouvé d'abord, c'est que la Providence a disposé les choses de manière à retenir dans une forte

sorte d'abaissement, pour le rendre d'une utilité plus générale, un esprit vraiment élevé, & qui tendoit à prendre son essor. Représentez vous un jeune homme doué de capacité & d'activité, mais déjà sérieux & plein de sentiment, qui gémit du temps qu'il est obligé de passer dans l'esclavage de nos Collèges; qui consume les années de son séjour à l'Académie dans l'obscurité & dans l'indigence, & en se chargeant d'un genre d'occupations qui lui déplaisent, ou pour lesquelles il n'étoit point fait; ensuite jetté ça & là par la rigueur de son sort, ne jouissant presque d'aucune considération, & n'étant encore connu de personne, ni encouragé pour ce à quoi la nature le destinoit. Concevez qu'après avoir exercé l'emploi pénible de Précepteur, dans un lieu où il ne trouvoit aucun secours pour s'instruire lui-même & se perfectionner, il revient à l'Académie sans avoir aucune perspective agréable, & ne pouvant se flatter d'être admis à y enseigner comme Professeur. Lors qu'il commence à se sen-

tir du talent, & à trouver des personnes qui peuvent l'aider à le cultiver, il se voit forcé, par le besoin, d'occuper son génie naissant à des travaux qui l'affaiblissent, & en retardent les progrès. A ces circonstances décourageantes se joint de bonne heure une foiblesse de tempérament, & un état de souffrance, sinon aiguë, du moins habituelle. Que peut-on attendre naturellement d'un jeune homme ainsi traversé ? S'il n'eût été doué que de talens médiocres, il étoit naturel qu'au milieu de tous ces contretemps il s'abatardît, & que son activité s'affoiblît & se consumât dans les occupations d'un Savant qui travaille mécaniquement à la journée. Mais s'agit-il d'un homme qui a de nobles dispositions, des talens supérieurs, & une ardeur peu commune, l'effort de son génie pourra se trouver réprimé jusqu'à un certain point, & sa noble ambition perdra quelque chose de son feu, en même temps que sa situation extérieure se détériore : mais les productions de son esprit n'en auront que plus de

de maturité & de douceur; ses talens seront plus restreints, à ce qui est le plus utile, & son penchant à entreprendre de grandes choses se renfermera dans l'exercice d'une bienfaisance tranquille & paisible. — Le seul secours que nous voyons sensiblement lui avoir été ménagé par la Providence, pour le développement des qualités de son esprit, c'est le nombre d'amis distingués qu'elle lui fit trouver à Leipzig, & dans le commerce desquels il se forma comme Homme & comme Auteur. C'est une chose digne de remarque que presque chez tous les Peuples, les bons esprits se sont rencontrés dans un même espace de temps. Mr. GELLERT n'ignoroit pas ce qu'il devoit à ses dignes Amis. Il se souvenoit avec plaisir & avec un sentiment de reconnoissance, de leur sévérité à le juger, de la timidité qu'il éprouvoit en leur communiquant ses Ouvrages, & de la petite vanité que lui inspiroient leurs éloges si réservés ”.

Mr.

Mr. *Garve*, après avoir poussé aussi loin qu'il l'a pu la recherche des causes qui ont influé sur la manière de penser de notre Auteur, passe aux effets qui en ont résulté; mais les principaux d'entr'eux étant indiqués dans ce qui précède, nous nous bornons à rassembler quelques traits particuliers qui feront mieux connoître encore l'esprit & le cœur du respectable GELLERT. Dans le temps où il composa ses meilleurs Ouvrages, son imagination étoit vive sans être ardente. Le travail occupoit alors son esprit tout entier; il se trouvoit dans la plus heureuse disposition où un Auteur puisse se souhaiter, qui est de s'abandonner à ses idées jusqu'à se perdre lui-même de vue, & jusqu'à absorber le sentiment des maux d'un monde réel, par la contemplation d'un monde de son invention. Son esprit ne s'épuisoit pas aisément par le travail: une seule de ses Fables l'occupoit quelquefois plusieurs jours de suite; il la retouchoit sans s'impatientser ou se dépit-

ter,

ter, & il étoit capable de poursuivre avec résolution & constance une idée, qui pouvoit donner plus de perfection à son Ouvrage, lors même qu'il ne réussissoit pas d'abord à la saisir. „ Son imagination, sur-tout dans les dernières années de sa vie, étoit plus affectée d'impressions lugubres, plus la sensation de ses maux le dominoit. Il semble qu'il aît toujours été plus susceptible d'attendrissement que de joie, de sentimens plus doux que vifs. — Il se plaisoit à être souvent seul, & dans la retraite; sans Livres, sans que personne vint le distraire, ou que quelque nouvel Ouvrage partageât son loisir, il s'occupoit longtemps & agréablement de ses propres pensées, ce qui dénote assurément dans celui qui en est capable de la méditation ou beaucoup d'imagination. Les douces émotions de la piété auxquelles il se livroit alors, requièrent aussi cette faculté. Une méditation qui a Dieu pour objet, peut agir fortement sur l'ame, mais pour l'attendrir, l'émouvoir, faire couler des larmes de joie, elle ne le peut qu'autant

fermité, ou de souffrance, doit naturellement affoiblir le courage, remplir l'esprit de l'idée de maux encore plus à craindre, & porter celui qui l'éprouve à se défier de ses forces & de son mérite. Mr. GELLERT ne laissa pas d'avoir une force d'ame qui, lorsqu'il la recueilloit pour quelque temps dans des occasions importantes, le rendoit ferme & courageux. Il est entré en conversation avec des Rois sans paroître déconcerté, & dans sa dernière maladie il a montré plus de fermeté qu'en d'autres circonstances où le mal paroïsoit moins dangereux. D'ailleurs dans le cours ordinaire de sa vie, lors que rien ne l'excitoit à faire quelque plus grand effort sur lui-même, de légers contretemps lui causoient de l'inquiétude, & il s'allarmoit de difficultés qu'avec plus de résolution il eût aisément surmontées. „ Cette disposition craintive l'éloignoit de toute entreprise de longue haleine, elle étouffoit son ambition, fixoit plus son attention sur lui-même, & contribuoit ainsi à sa propre per-

perfection , en écartant une foule de distractions qui lui auroient moins permis d'y travailler. D'un autre côté cette même disposition à la crainte , ne lui permettoit pas de jouir bien complètement de la sérénité de l'ame , & de cette douce joie qui doit être la récompense de la vertu. L'attention sur soi-même , soit lors qu'elle a le corps pour objet , ou qu'elle se rapporte plus directement à l'ame , produit des effets semblables , & pour l'ordinaire cette double attention , provenant de la même cause , se trouve réunie dans un même sujet. Elle fait remarquer de petits désordres dans l'ame , qui échapperoient si l'on se livroit davantage à l'amusement & aux affaires. On ne goûte alors ni tout le prix de la santé , ni tout l'avantage de la vertu , parce qu'on est plus inquiété de ce qui n'est pas tout-à-fait dans l'ordre , que satisfait de ce qui est dans un état de santé & de régularité. Aussi l'attention de Mr. GELLERT à ces deux égards , lui occasionnoit-elle quelque inquiétude. Il man-

Tome XXXVIII. Part. I. H quoit

quoit de ce courage qui ne se déconcerte ni d'une faute commise, ni des prognostics d'une maladie ; & qui faisant recourir aux remèdes permet d'en attendre tranquillement l'effet. Si cette tranquillité, avec laquelle on s'occupe de ce qui intéresse le meilleur état du corps & de l'ame , procure un plus grand contentement actuel , peut-être qu'avec plus de souci on s'en occupe avec plus de zèle." Ce caractère timide de Mr. GELLERT lui donnoit un grand fonds de modestie. Les talens distingués qu'il estimoit presque le plus, étoient ceux qu'il ne possédoit pas lui-même, & il donnoit la préférence à la profondeur du savoir sur la beauté du génie. — Ses jugemens critiques ont beaucoup servi à lui former de bons Disciples. Il savoit découvrir le faux d'une pensée ou d'une expression , dès qu'il se le proposoit, & qu'il n'étoit pas trop prévenu en faveur de quelqu'un. La bienveillance pouvoit quelquefois faire gauchir son jugement, jamais la haine. Son exemple & ses conseils ont eu

et le pouvoir de détourner du désordre
 nombre de jeunes gens, & de leur faire
 prendre l'habitude du travail & d'une
 vie réglée. Sa correspondance a porté
 au loin, & multiplié considérablement,
 les effets de sa disposition à faire du
 bien. De côté & d'autre des personnes
 dans le besoin, dans l'affliction, le
 doute, la souffrance, s'adressoient à lui,
 & il départissoit à chacun l'assistance,
 les conseils & les motifs de consolation
 qu'il lui étoit possible de leur fournir.
 Quelques modiques que fussent ses re-
 venus, son peu de goût pour la plupart
 des avantages & des récréations qui s'a-
 chètent à prix d'argent, sa tempérance
 & son économie le mettoient en état
 d'en consacrer une bonne partie à des
 œuvres de bienfaisance. Aussi long-
 temps que la Nation Allemande conser-
 vera l'usage de sa Langue, elle lira les Ou-
 vrages de cet excellent Ecrivain. Ce pé-
 titione peut avoir ses bornes, mais un ca-
 ractère tel que celui de Mr. GELLERT
 fera en vénération parmi les hommes,
 aussi long-temps qu'ils auront quelque

idée de la vertu : & ce temps est illimité.

Nous nous sommes beaucoup arrêtés sur ces Réflexions , d'un côté parce qu'elles nous ont paru dignes d'occuper l'attention du Lecteur , de l'autre parce qu'on peut appliquer aux Leçons de Morale de Mr. GELLERT une observation que Mr. Garve a fait sur leur Auteur , & que nous avons rapportée plus haut : *c'est qu'il est plus facile de saisir dans un bel objet une partie , un trait unique qui en fait la beauté , que lors que cette beauté consiste dans la configuration régulière , & l'accord de toutes les parties* : ici , nous ne saurions transcrire aucun morceau qui ne soit bon en lui même , mais en même temps qui ne perde beaucoup à être détaché de l'ensemble. Nous nous contenterons d'en citer un au hasard , après avoir rapporté le précis de l'Ouvrage. Le sujet de ces Leçons peut naturellement se diviser en *trois Parties*. La première traite en autant d'articles séparés , de la nature & du but de la Morale ; des deux sources où nous pouvons en puiser la connoissance , qui sont la raison & le sentiment ; du devoir ,

voir, de la vertu, & du bonheur; de la supériorité de la Morale, telle que nous pouvons la connoître de nos jours, sur celle des anciens Philosophes; & de la différence qu'il y a entre une Morale qui tire ses principes de la seule raison, & celle qui emprunte les siens de la Religion. Dans la *seconde* Partie, l'Auteur expose les moyens généraux d'acquiescer la vertu; il en forme de courtes règles qu'il tâche d'éclaircir & d'appliquer aux diverses circonstances de la vie. Enfin la *troisième* est destinée à traiter de même, & relativement à la pratique, les plus importans devoirs qui ont Dieu, les autres hommes, ou nous mêmes pour objet.

Le morceau suivant termine la *seconde Leçon*, qui traite du sentiment naturel du bien & du mal, de l'honnête ou du déshonnête dans les actions. „ Voulez-vous vous convaincre de ce qui fait la vraie noblesse de l'ame, & constitue la vertu? Représentez-vous un homme qui sans respect & sans amour pour Dieu, & dénué de toute bonne disposition

envers les autres hommes, ne fait rien
 que par intérêt, par vanité, ou par une
 sensualité qui lui est commune avec les
 Animaux: un homme qui ne s'astreint
 à aucune limitation raisonnable de ses
 desirs, & ne respecte point les vues de
 Dieu dans l'usage qu'il fait des facultés
 qu'il en a reçues pour un plus noble em-
 ploi: quelle idée vous en formerez-
 vous? N'éprouvez-vous pas quelque
 répugnance à approuver un tel homme?
 Attribuez lui tous les talens de l'esprit,
 la connoissance la plus approfondie des
 Arts & des Sciences, la mémoire la plus
 heureuse, l'imagination la plus vive,
 les plus grandes richesses, le plus bel
 extérieur, la constitution la plus robuste,
 le courage le plus intrépide dans
 les périls: mais pensez en même temps
 qu'il borne l'usage de ces talens & de
 ces avantages uniquement à lui même,
 qu'il ne rend service à personne, pour
 peu qu'il lui en coûte de peine; qu'il
 ne s'intéresse au bonheur de qui que ce
 soit, pas même de quelqu'un dont il
 seroit l'ami; qu'il n'a aucun sentiment
 pour

pour Dieu, à qui il refuse de se reconnoître redevable de son existence, & ne rend en conséquence aucun hommage. Voyez le obéir en esclave à ces mouvemens impétueux de l'envie, de l'avidité, de la vengeance & de la sensualité, qu'il devroit réprimer. Pouvez vous le regarder comme un homme de bien; sur-tout si vous vous le représentez comme ne faisant servir les dons qu'il a reçus de la nature qu'à nuire au bonheur des autres & à détruire leur santé, leur réputation, leur vie même toutes les fois qu'il y trouve son profit, ne verrez vous point en lui un vrai monstre? La vertu n'est donc pas attachée aux qualités de l'esprit, aux perfections du corps, ou aux biens de la fortune: elle consiste dans les dispositions de la volonté, ce penchant à aimer les autres & à leur faire du bien; cette soumission humble & volontaire à la volonté de l'Etre suprême; cette application volontaire de notre entendement à tout ce que notre conscience nous dit être bon & juste; cette subor-

dination de tous nos desirs à la règle que nous reconnoissons nous être prescrite de la part de Dieu. Voilà ce qui doit constituer la vertu, parce que c'est ce qui comprend le plus haut degré de bonheur auquel puisse aspirer un homme, qui consulte sa raison & son propre sentiment. Elle requerra toujours de l'attention & des efforts pour nous vaincre nous mêmes, puis que si elle nous étoit aussi naturelle que le sommeil, ou la faim, elle ne pourroit être l'ouvrage de notre raison & de notre liberté. Elle consistera toujours à ne rien entreprendre que nous puissions croire & sentir être contre le plan de la nature, c'est-à-dire, répugner aux vues de Dieu; & par conséquent elle consistera à rechercher soigneusement quelles sont ces vues, à entretenir dans notre ame, comme un dépôt sacré & nécessaire à notre bonheur, une semblable connoissance, à en renouveler fréquemment l'impression profonde, de peur qu'elle ne s'efface ou ne demeure sans effet sur notre volonté, par quelque obstacle que

ce

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 121

ce puisse être. En un mot la vertu consistera toujours à mettre en usage, & à perfectionner toutes nos inclinations & nos facultés, selon que l'exige le desir raisonnable d'être heureux. Et quel est l'homme qui admette un Dieu, qui s'applique sincèrement à le connoître, & en ait l'idée comme d'un Etre dont la Sainteté égale la bonté, quel est l'homme qui pourroit se croire bien disposé & heureux indépendamment de tout respect & de toute obéissance envers lui, & de cette bienveillance universelle qu'il doit à ses semblables? En est-il un seul qui, en proie aux tourmens que causent les passions, puisse chercher le repos & le bonheur si-non en retenant ses passions dans de justes bornes, telles que les lui prescrivent la raison & la conscience, qu'il doit plus écouter qu'aucun mouvement voluptueux de ses sens, de son imagination, & de ses desirs déréglés? Une fois persuadés qu'il y a un Dieu qui n'est que charité & sainteté, nous ne saurions imaginer un seul cas,

aucun mouvement du cœur , ni rien qui affecte agréablement notre ame ou nos sens , ni avantage quelconque , dont nous puissions croire qu'il l'emporte sur la vertu , & qu'il nous autorise à agir d'une manière opposée à la volonté de Dieu qui nous seroit connue , ce Dieu notre Souverain bien , dont l'approbation fait notre vraie félicité , & à qui nous ne pouvons déplaire sans être nécessairement malheureux ; en effet ce seroit prétendre au bonheur , en nous révoltant contre l'arbitre de notre destinée & de cet Univers. O vous , mes amis , vous sur-tout jeunes gens , qui vous consacrez à l'étude des Sciences , gravez profondément ce principe de morale dans votre cœur : tout le démontre , l'idée de Dieu & le sentiment d'un cœur que les passions laissent encore tranquille. Que cette vérité soit votre objet favori , & votre raison par excellence : *Il n'y a aucun cas possible où il soit préférable de n'être pas vertueux* , non absolument aucun sans exception , & c'est une vérité aussi certaine que celle d'une

d'une Providence qui ne peut laisser le vice impuni & la vertu sans récompense, & que celle de l'immortalité de notre ame. C'est parce qu'il doit y avoir une vie éternelle, qu'il n'est pas une seule circonstance dans celle-ci, où il puisse être préférable de n'être pas fidèle à la vertu. Qu'y a-t-il donc dans l'homme de plus aimable & de plus divin que l'obéissance, & la vertu ? Pour quel autre usage la vie nous a-t-elle été donnée, que pour la consacrer à la pratique constante de nos devoirs ?

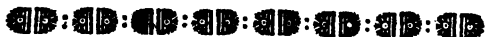
„ [O jeune homme, saisis cette doctrine,
„ ne, ton cœur est à présent le mieux
„ disposé à la recevoir. Montre toi
„ plus ardent que tout autre à résister
„ aux vices, même les plus légers en
„ apparence, & à respecter en tout
„ temps la vertu. Elle t'élèvera à la
„ dignité d'enfant de Dieu, sans laquelle
„ le les Rois ne sont que des esclaves,
„ Par elle les douceurs de la vie auront
„ le plus de charmes pour toi, & dans
„ la mauvaise fortune tu te verras supérieur
„ aux caprices du sort. Dans
„ tes

„ tes derniers momens , lors que tout le
 „ Monde t'abandonnera tristement , el-
 „ le se présentera sous une forme ma-
 „ jestueuse & céleste , elle se tiendra à tes
 „ côtés , pour introduire dans la gloire,
 „ au sortir de cette vie , une ame qui
 „ lui a été chère. Elle fera ton orne-
 „ ment dans le séjour de ces intelligen-
 „ ces bienheureuses qui se réjouissent
 „ déjà de ton bonheur , & de la société
 „ qu'elles doivent former avec toi. Une
 „ semblable félicité auroit-elle trop peu
 „ de prix à tes yeux pour t'engager à
 „ faire tous les efforts qu'exige la ver-
 „ tu ”!]

Le passage renfermé entre deux []
 est en vers dans l'Original ; & dans toutes les Leçons se trouve un morceau de Poésie. On doit applaudir au travail de Mr. *Pajon* ; il nous apprend dans l'Epître dédicatoire que son respect pour l'Auteur lui a imposé la loi d'une fidélité scrupuleuse. Cette Epître lui fait honneur dans tous les sens , c'est être animé de l'esprit de GELLERT que de l'avoir adressée à de Jeunes Gens qui se
 con-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 125

consacrent à l'instruction publique; c'est
aux Elèves du Seminaire François de
Théologie, fondé à Berlin que cette
Traduction est dédiée.



ARTICLE SEPTIEME.

L'ART DE LA PORCELAINE,
par Mr. le Comte de MILLY;
Paris, chez Saillant & Nyon, & la
Veuve Desaint 1771. in folio pp.
92. avec 8 Planches.

LA Porcelaine, qui est la plus parfaite des poteries, a vraisemblablement été inventée à la Chine, ou du moins elle y est connue depuis un temps immémorial. Les Portugais sont les premiers qui en aient porté en Europe, & ils lui ont donné le nom qu'elle porte & qui signifie en Portugais *Tasse*, *Ecuelle*. Dans le dernier siècle un heureux hazard fit connoître en Saxe la
com-

composition de la Porcelaine. Un Gentilhomme Allemand, nommé le Baron de *Boeticher*, Chymiste à la Cour d'Auguste, Electeur de Saxe, en combinant ensemble des terres de différentes natures pour faire des creusets, trouva ce précieux secret, qui s'est conservé depuis avec soin dans la Manufacture de Meissen près de Dresde. Cette découverte fit du bruit en Europe, & chacun chercha à dévoiler ce nouveau secret. Tous les Chymistes des Nations voisines travaillèrent à l'envi à faire de la Porcelaine. Les Anglois firent venir à grands frais de la terre à Porcelaine de la Chine, nommée en Langue du Pays *Kaolin*, & ils crurent avec cette seule terre pouvoir faire de la Porcelaine, sans considérer que pour y parvenir les Chinois mêlent avec cette première terre plusieurs autres substances, dont une se nomme *Pe-tun-tse* : aussi, au lieu de Porcelaine ils ne firent que des briques. On prétend que les Chinois qui leur avoient vendu le Kaolin, ayant appris l'usage qu'ils en avoient fait

JULLET, AOUT, SEPT., 1772. 127

fait, leur dirent l'année suivante que leur tentative ressembloit à celle d'un homme qui prétendrait former le corps d'un animal sans ossemens & avec de la chair seule, la comparaison étoit d'autant plus juste, que le Pé-tun-tsé peut être regardé comme les os de la Porcelaine, dont le Kaolin est la chair. Les Anglois n'ont pas laissé de faire de nouvelles tentatives, & actuellement il se fabrique beaucoup de Porcelaines en Angleterre, mais, selon Mr. le Comte DE MILLY, elle ne valent absolument rien : ce ne sont que des vitrifications imparfaites auxquelles il ne manque qu'un degré de feu un peu plus fort pour en faire du verre. Quant à la Porcelaine de Saxe, & de quelques autres endroits de l'Allemagne, elle n'est inférieure ni à la Porcelaine de la Chine, ni à celle du Japon, ou plutôt elle leur est très supérieure à divers égards. Mais les grandes précautions qu'on prend en Allemagne dans toutes les Manufactures de Porcelaine, pour cacher les préparations des matières premières, ainsi que
la

la forme & les proportions du fourneau, font qu'il est très difficile de rien savoir de positif là-dessus. Cependant, Mr. le Comte DE MILLY ayant été pendant plusieurs années attaché à un Prince Allemand qui a une Manufacture de Porcelaine dans ses Etats, a été à portée de voir par lui même, & il a eu sur toutes les opérations les détails les plus circonstanciés; ce qui l'a mis en état de décrire en entier & sans nulle réserve, dans l'Ouvrage que nous annonçons, tout l'art de préparer cette belle Porcelaine d'Allemagne. MM. les Commissaires nommés par l'Académie des Sciences pour examiner son Mémoire, disent qu'il leur a paru *mériter des éloges sur tous les points, que les descriptions sont exactes & bien détaillées, & que les procédés qu'il donne ont toute la clarté & la précision requises.* Ils ne parlent pas moins avantageusement d'un Traité de M. DE MILLY sur les *Couleurs pour la Peinture en Porcelaine*, Traité qui est placé à la suite de celui où il rend compte de la manière dont
on

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 119

on fait la Porcelaine d'Allemagne, & où il donne le plan d'un Fourneau de nouvelle construction, qui épargne le charbon, & qui est plus commode que ceux dont on s'est servi jusqu'à présent. Ces deux Mémoires sont précédés d'un Avant-propos très intéressant, où l'on trouve l'histoire de l'Art de la Porcelaine tant en Europe que dans la Chine. Mr. DE MILLY assure que la Porcelaine de France est supérieure à tout ce que l'on peut voir de plus agréable & de plus parfait, pour l'élégance des formes, la correction du dessin, le brillant des couleurs, le vif éclat du blanc, le brillant de la couverte. Il est vrai qu'elle étoit, il n'y a pas long-temps, si fragile & en même temps si dispendieuse, qu'elle ne pouvoit servir, pour ainsi dire, qu'à orner des appartemens; si on la tiroit de là pour l'exposer à la moindre chaleur, elle étoit sujette à se fêler comme le verre de la nature duquel elle participoit. „ Mais la nouvelle que l'on compose depuis peu à la Manufacture Royale de Séves, peut être

Tome XXXVIII. Part. I. I re-

regardée comme la première du monde , tant par sa magnificence extérieure que par les qualités de la nouvelle pâte. MM. Macquer & de Montigny , chargés par le Gouvernement de veiller aux travaux de cette Manufacture , ont trouvé une nouvelle composition de Porcelaine aussi supérieure à l'ancienne , que les peintures admirables dont elle est ornée , le sont aux dessins incorrects de celles du Japon. Enfin , par les talens de ces deux Académiciens , & par les soins de M. Bertin , Ministre d'Etat , qui anime les Arts autant par ses lumières que par son crédit auprès du Roi , on a poussé dans la Manufacture de Séves la perfection de l'Art de la Porcelaine aussi loin qu'il peut aller. Les avantages que la France retirera d'une pareille découverte , ne peuvent manquer d'être sensibles dans peu de temps , sur-tout si l'on peut donner la Porcelaine commune à un prix à portée de tout le monde. ”

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 131



ARTICLE HUITIEME

INSTITUTIONS POLITIQUES,
par Mr. le Baron DE BIELFELD.
Tome Troisième, deux Parties qui
font ensemble 392 pp. in 8°. sans
l'Avertissement & l'Eloge de M.
DE BIELFELD qui font 24 pp.
Leyde, chez S. & J. Luchtmans
1772.

FEU M. le Baron DE BIELFELD
avoit composé un assez grand
nombre d'Ouvrages ; mais le meilleur
de tous sans comparaison, le seul peut-
être qui se conservera, est celui dont
nous annonçons le troisième Volume.
Les deux premiers parurent en 1760.
(1), & eurent le plus grand succès.

Tous

(1) Nous en avons donné deux Extraits *Bibl.*
des Sc. Tom. XIII. Part. I. Art. V. & Part. II.
Art. II.

Tous les Ecrits Périodiques en parlèrent avec éloge, on les réimprima, on les traduisit en plusieurs Langues & même en Langue Russe, & quoi que dans la suite ces Institutions aient essuyé quelques critiques, on les regarde encore aujourd'hui comme un Livre classique, dont les jeunes gens qui se destinent à la Politique ne sauroient se passer. Ce n'est pas qu'il contienne beaucoup de choses nouvelles; mais l'Ouvrage dans son ensemble peut être regardé comme nouveau, parce que jusques ici on n'avoit point de Système aussi complet sur cette matière. Il y a sans doute quantité de Livres qui traitent de quelques parties de la Politique, les uns des Loix, les autres des Finances, d'autres du Commerce, d'autres de la Guerre, d'autres des Négociations &c. il y en a même qui ont embrassé le Système entier de la Politique; mais nous n'en connoissons aucun qui soit, aussi complet, aussi méthodique, aussi adapté à l'état actuel de l'Europe, que ces Institutions. „ Si M. DE BIELFELD
n'y

n'y est pas créateur, il n'y est pas non plus simple compilateur. Il a fait un bon choix; il y a mis un bon ordre; & ce qui est de lui, ne dépare pas ce que des Auteurs distingués peuvent lui avoir fourni." C'est le jugement qu'en porte le célèbre M. *Formey* dans l'Eloge (2) qu'il a fait de M. DE BIELFELD, & qu'on a placé à la tête de ce troisième Volume. Cet Eloge est tel que le devroient être toutes les Pièces de ce genre. L'habile & judicieux Secrétaire y rend une exacte justice à l'Académicien dont il déplore la perte, il célèbre son mérite & ses talens, mais sans flatterie, sans enthousiasme; & en caractérisant, en appréciant ses Ouvrages, il ne dissimule pas ce qu'ils peuvent avoir de défectueux.

Nous avons dessein de donner un précis de cet Eloge, mais nous nous rappelons qu'en rendant compte il y a quel-

(2) Lu dans l'Assemblée publique de l'Acad. Roy. des Sciences & Belles-Lettres de Berlin du 31 Mai 1770.

quelques années (3) des *Lettres Familiales* de Mr. DE BIELFELD, nous recueillîmes les diverses particularités de sa vie qui étoient dispersées dans les deux Volumes de ces Lettres. Nous ajouterons seulement ici, que la Paix ayant été conclue en 1763, notre Auteur retourna sur ses Terres dans le Pays d'Altembourg, que les malheurs de la Guerre l'avoient obligé de quitter, & qu'il y passa le reste de ses jours, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne & ceux de l'étude. Ce fut alors qu'il donna une Edition complète de ses Ouvrages, en les augmentant de quelques Volumes. MM. *Luchtmans*, Libraires de Leyde, les imprimèrent en 1767, & voici le jugement que Mr. *Formey* porte de ces diverses productions. „ Si elles ne sont pas, *dit-il*, de la première classe, on ne peut leur contester, au moins à la plupart d'entr'elles un rang plus ou moins honora-

(3) *Bibl. des Sc.* Tom. XX. Part. II. *Art.* IV,

norable dans la seconde. Il avoit fait son coup d'essai par une Traduction, c'est celle des *Considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains* ; elle fut imprimée & bien accueillie. Il donna ensuite les *Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres*, Ouvrage intéressant, mais qui n'est pourtant qu'esquissé & assez incorrect. Je serois tenté de passer sous silence ses *Amusemens Dramatiques*, qui n'amuserent jamais que lui ; mais ses *Institutions Politiques* sont un Livre véritablement estimable — (4). Un Critique des plus mordans voulut couler à fonds ce Livre, mais il n'y réussit point. Si ses censures étoient quelquefois fondées, leur aigreur gâtoit tout ; & Mr. DE BIELFELD, naturellement doux & poli, se fit bien plus d'honneur encore par la modération de ses réponses que par leur solidité. Les *Lettres familières* furent

(4) Nous avons déjà rapporté plus haut le reste de ce jugement de Mr. Formey sur les *Institutions Politiques*.

rent un enfant de son loisir, mais un enfant gâté, & beaucoup trop familier. Les *Traits d'Erudition universelle* ne sont que des traits : l'ensemble manque. Les jeunes gens peuvent pourtant en tirer quelque parti. Enfin il fit une Feuille périodique en Allemand, intitulée l'*Hermite*. Elle s'est soutenue trois ans ; c'est beaucoup pour ce genre d'Ouvrage qui n'a pas la vie longue, pour peu qu'il soit foible”.

Mr. DE BIELFELD a été marié deux fois. Nous avons parlé de son premier mariage dans notre Extrait de ses *Lettres*. En 1764, il épousa Mlle. de *Boden* ; petite-fille du Ministre d'Etat de ce nom. Cette Dame fit le bonheur du reste de sa vie. Deux Lettres qu'elle écrivit, après la mort de son Epoux, à M. Formey, lui ont paru dignes d'être lues à l'Académie. En voici quelques morceaux : ils font honneur à l'esprit & au cœur de cette Dame ; & nous les rapportons d'autant plus volontiers qu'on y trouve des détails sur le caractère

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 137

tère de M. DE BIRLFELD, & sur les sentimens dans lesquels il est mort. „ Un an avant sa mort, la santé de M. DE B., d'ailleurs jusqu'alors ferme, devint chancelante, il eut de fréquentes incommodités, & bientôt les Médecins déclarèrent que c'étoit le commencement d'une hydropisie de poitrine. — Je le vis , pendant sept mois entiers, souffrir jour & nuit les plus rudes tourmens, mais avec une fermeté dont il y a peut-être peu d'exemples: point de plaintes, point d'impatience, toujours d'une humeur égale, ne craignant que d'être à charge à sa famille, & même à ses domestiques, les remerciant sans cesse de leurs soins, les exhortant à ne pas se décourager, & voyant approcher le terme de sa vie avec une tranquillité d'ame qui ne pouvoit venir que de la paix qui y regnoit. Combien de fois ne l'ai-je pas vu s'élever vers l'Etre des Etres, avec une ferveur & une confiance admirables, lui demandant, non la vie, mais le pardon de ses fautes,

& d'être le Père de ses enfans (5)! Pour être plus à portée du Médecin, il se fit transporter à Altembourg, où il passa le dernier hiver, & mourut le 5^e. d'Avril (1770), âgé de 53 ans, avec le secours des prières de Mr. *Löwer*, s^avant Ecclésiastique & Surintendant de cette Ville, qui, au défaut d'un Ministre Réformé, lui accorda ses soins. Trois jours avant sa mort, il avoit dit à plusieurs de ses domestiques, qu'il mourroit le Jeudi, & les avoit même chargés de prévenir là dessus ceux qui pourroient demander de ses nouvelles. Ce terrible pronostic me fut caché; il ne vouloit pas affliger une femme dont il connoissoit le cœur — Il est mort en Philosophe & en Chrétien; & c'est cette ferme persuasion, c'est l'assurance de trouver un jour dans une meilleure vie, l'Ami que le Ciel m'enlève trop tôt dans celle-ci, qui est seule capable de

(5) Il en a laissé cinq, dont l'aîné est un
Fils âgé de 17 ans.

de modérer l'excès de ma douleur. Sa Religion fut pure, sans ostentation & sans hypocrisie, telle sans doute qu'elle doit être pour plaire à celui qui fait lire dans les cœurs; son ame étoit bien-faisante & réunissoit toutes les vertus morales. Je ne dirai pas qu'il fût sans foiblesse, il étoit homme; mais s'il en avoit, j'ose presque assurer qu'elles prenoient leur source dans la vertu même, comme son trop grand désintéressement, son desir de faire le bonheur de ses semblables, autant que cela dépendoit de lui, dont l'excès faisoit quelquefois dégénérer les effets en trop de complaisance & de facilité. Il étoit bon Mari, bon Père, bon Maître, & fidèle Ami. Voilà l'Epoux que j'ai perdu; & j'ai tout perdu avec lui".

Après la mort de M. DE BIELFELD, MM. les Libraires *Luchtmans* prièrent un de ses Amis de s'informer si le troisième Tome des *Institutions Politiques* existoit parmi les Manuscrits du défunt. Cet Ami, que nous conjecturons être un des principaux Académiciens

ciens de Berlin, s'adressa à Mme. DE BIELFELD, qui lui envoya tout de suite ce III^e. Volume. Il jugea qu'il avoit besoin d'une révision perpétuelle pour le style, & qu'il s'y trouvoit encore quelques autres inexactitudes qu'il falloit corriger. A la prière de MM. *Luchtmans* il se chargea de ce soin, & l'on ne peut que lui savoir beaucoup de gré de son travail. Les Notes qu'il a mises au bas du Texte pour éclaircir divers endroits & pour leur servir de correctifs, sont utiles & judicieuses: on voit qu'elles ne peuvent venir que d'un Homme très instruit & très accoutumé à écrire.

Quant a l'Ouvrage même de M. DE BIELFELD, ce troisième Tome le complete, & le plan de l'Auteur s'y trouve entièrement rempli. On sait qu'il s'étoit proposé de considérer d'abord tout ce qui régarde l'*Intérieur d'un Etat*; de traiter ensuite de ce qu'on appelle les *Affaires étrangères*; & de présenter enfin un *Tableau de l'état actuel de l'Europe*, en suivant l'ordre géographi-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 141

phique. Les deux premières parties de ce plan ont fait le sujet des deux premiers Tomes ; il ne restoit donc qu'à donner le Tableau de l'Europe, & c'est ce que l'Auteur fait dans ce troisième Volume. Commencant par le Portugal & finissant par la Porte Ottomane, il parle successivement des noms tant anciens que modernes de chaque Etat, de sa situation locale, de son étendue, de son climat & de ses productions, de ses manufactures & de ses fabriques, de son commerce & de sa navigation, de la forme de son Gouvernement, de ses revenus, de sa population, de ses forces militaires, de sa Religion, de ses intérêts, de sa politique tant générale que particulière envers les diverses Nations &c. ; & il termine d'ordinaire chaque Chapitre par indiquer les Auteurs qu'on peut consulter pour se mettre plus particulièrement au fait de l'histoire & de l'état de chaque Pays. On sent bien que dans les descriptions que M. DE BIRLFELD fait des différens Etats de l'Europe, il doit se trouver quantité de
cho-

choses qui ont été rapportées par d'autres Ecrivains : ces sortes de redites étoient inévitables, & notre Auteur ne devoit pas laisser son Ouvrage incomplet, par la raison que d'autres avoient traité avant lui cette branche de son système politique. D'ailleurs s'il ramène souvent des objets connus, il fait les présenter d'une manière intéressante, & l'on trouve sur chaque matière quelques réflexions neuves & qui peuvent avoir leur utilité. Sur le tout il ne faut pas oublier qu'il n'a point écrit pour ceux qui savent la Politique, mais pour instruire ceux qui veulent l'apprendre, ou plutôt pour leur montrer simplement les objets qu'ils doivent étudier plus à fonds. Enfin il est bon d'avertir que M. DE BIELFELD écrivoit en 1757, & que depuis lors les choses ont considérablement changé à bien des égards. L'Editeur en fait souvent la remarque dans les Notes, mais depuis ces Notes mêmes, qui ont été achevées dans le Mois d'Août 1770, les affaires publiques ont encore subi bien des révolutions

tions, & les Intérêts de plusieurs Puissances de l'Europe ne sont plus les mêmes. Au reste l'habile Auteur paroît avoir prévu quelques uns des grands événemens qui sont arrivés dans ces dernières années. Voici, par ex. ce qu'il dit dans le Chapitre de l'Empire Ottoman; „ Le Czar est le voisin le plus dangereux qu'ait la Porte. Nous avons vu les Armées Russes, sous la conduite des Généraux *Municb & Laszy*, pénétrer jusqu'à la Mer-noire, faire plier tout sous leur passage, prendre d'assaut Asoph & Octzackow, & terrasser, pour ainsi dire, les Turcs dans leur propre Pays. Il est vrai que ces guerres sont très onéreuses pour la Russie, sur-tout par rapport aux vivres que les Armées sont obligées de traîner lors qu'elles traversent d'immenses déserts pour arriver jusqu'aux Provinces Ottomanes. C'est prendre l'Empire Ottoman par son endroit foible que de l'attaquer du côté de la Mer-noire; & ce seroit la chose la plus désavantageuse du monde pour les Turcs, si jamais les Russes se rendoient

doient maîtres de cette Mer & du commerce qui s'y fait. La Porte court cependant grand risque de voir arriver tôt ou tard cette époque là. Si Pierre I. eût pu vivre un demi-siècle de plus, qui sait si elle ne seroit pas déjà venue? — Quand je réfléchis sur la paresse des Turcs, sur la mollesse de leurs Souverains, sur la façon dont leur Empire est intérieurement gouverné, sur la rapacité des Gouverneurs de Provinces, sur l'esprit du Peuple, je ne serois pas étonné de voir, que quelque grand Prince de l'Europe entreprit la conquête de Constantinople, & réussit à subjuguier tout cet Empire (6)''.

Les Russes sont, dit Mr. DE BIELFELD, des voisins aussi dangereux pour les Polonois que pour les Turcs. „ La Pologne est une Puissance fort peu redoutable, tant que son Gouvernement sub-

(6) *Voici le temps où cet horoscope paroît à la veille de s'accomplir, & où probablement il ne s'accomplira pas; Note de l'Editeur.*

subsistera sur le pied où il est aujourd'hui. Ce mélange du gouvernement Monarchique & Républicain, rend toujours une Nation peu propre aux conquêtes. Ainsi l'Empire, de même que tous les autres Voisins de ce Royaume, doivent être attentifs qu'il ne s'y fasse aucun changement à cet égard. Aussi long-temps qu'un Electeur de Saxe portera la Couronne de Pologne, il n'y aura vraisemblablement rien à craindre des incursions des Polonois, qui d'ailleurs ne sont redoutables que dans cette partie de la Guerre qui fait beaucoup de malheureux & ne décide de rien. Les seuls intérêts que l'Empire peut avoir, eu égard à la Pologne, c'est que ce soit toujours un Prince Allemand, & jamais un François, ou un Piasse, qui y règne; & en second lieu, que la Russie ne gagne dans ce Pays un trop grand crédit, ou une dangereuse autorité".

A propos de la Pologne, voici une anecdote que l'Auteur rapporte pour montrer les abus énormes qui s'y com-

mettent. „ On nomme à chaque Diette quelques Députés pour examiner les comptes du Grand Trésorier ; & on raconte à cette occasion qu'un jour un Seigneur Polonois qui possédoit cette charge , & qui apparemment ne pouvoit pas rendre un compte trop exact de son administration , présenta aux Députés Examineurs , d'un côté une paire de pistolets , & de l'autre deux bourses remplies de ducats , en leur disant : *Messieurs si vous trouvez mes comptes justes , les Ducats sont pour vous ; si vous m'accusez de malversations , vous me déclarez un malbonnête homme , & en ce cas il faudra que nous nous battions à coup de pistolets.* Les Députés prirent les bourses & approuvèrent les comptes”.

• M. DE BIELFELD a parsemé son Ouvrage de diverses autres anecdotes qu'on lira avec plaisir. En voici deux. Le Droit Coutumier est appelé en Allemagne *das Reichs Herkommen* , ce qui veut dire *la pratique du Saint Empire.* „ Ce mot se trouve à tout moment dans

JUILLET, AOÛT, SEPT. 1772. 147

dans les Actes publics, & dans les Ouvrages qui paroissent sur cette matière. Nous le rapportons ici pour empêcher que nos Lecteurs ne tombent dans l'erreur de cet Auteur François, qui assure gravement qu'il y a en Allemagne un Savant du premier ordre en fait de Droit Public, dont les Ecrits sont cités fort souvent, & qui s'appelle Mr. *Herkommen*, mais dont il n'a jamais eu le bonheur de voir les Ouvrages". Cette plaisante méprise rappelle à l'Editeur un autre solécisme littéraire plus récent ; c'est celui des Encyclopédistes qui ont cité le *Chevalier Novenaire*, pour le *Chronicon Novenarium*.

Quelques jours après que la Reine de Suède, *Ulrique Eléonore*, eut été obligée de signer, en 1718, cette fameuse Capitulation qui donnoit tant d'entraves à la Souveraineté & tant de pouvoir aux 24 Sénateurs, „ voulant railler un de ses favoris qui avoit gardé la chambre pendant quelque temps pour une maladie assez dangereuse, elle lui dit : *Monsieur, on m'a assuré que vous étiez*

K 2

passé

passé dans l'autre Monde ; mais puis que vous en voilà revenu, racontez nous ce que vous avez vu dans le Ciel. Le favori caustique répondit tout de suite : *Madame, j'y ai vu l'Agneau entouré de 24 Anciens ; & la Reine ne demanda pas son reste*”.

En indiquant plus haut la méthode que suit M. DE BIRLFELD, & les différens objets qu'il traite en présentant le tableau de chaque Etat, nous avons oublié de dire que d'ordinaire il trace le caractère des Nations dont il parle. Nous allons en produire quelques exemples, sans garantir néanmoins la manière de voir & de juger. Elle est d'abord très défavorable aux Portugais. „ Il semble , *dit-il* , que la chaleur du climat, & la tyrannie de l'Inquisition, concourent à jeter les Portugais dans une indolence fatale & dans un abrutissement honteux. La superstition aveugle les rend timides, réservés, ombrageux ; jaloux & misantropes. Le climat leur donne un penchant excessif à la paresse , à la chevalerie, à l'amour

romanesque , & à toutes les extravagances qui sont les suites ordinaires d'un genre de vie oisif. Ils ne manquent pas d'ailleurs de génie; car , sans vouloir rappeler ici comme une preuve de cette vérité, le Poëme immortel du Camoëns , & quelques autres bons Ouvrages que des Membres de l'Académie de *Santara* , & de celle de *Thomar* , aussi bien que plusieurs autres Savans du Portugal , ont publiés, le Peuple même a de l'imagination & de la vivacité. On voit en certaines saisons de l'année des troupes de jeunes villageois descendre des Montagnes, vêtus à l'Espagnole , le petit manteau sur l'épaule, un chapeau orné de fleurs en tête, & la guitarre à la main , se répandre dans les plaines & dans les cités, en charmant tout le monde par le chant des airs dont ils composent les paroles & la musique, & qu'ils accompagnent de leur instrument avec tout le goût possible. Mais en se livrant ainsi au frivole, ils négligent le solide”.

„ M. de Montesquieu dit quelque

part que les Espagnols forment une Nation toute propre à posséder un vaste & beau Pays inutilement. Rien ne paroît plus vrai ni plus judicieux. La puissance ancienne de l'Espagne n'a pu lui donner assez de forces pour conserver sa supériorité; tout l'or & l'argent de l'Amérique ne sauroient la rendre riche; ses productions naturelles & celles de ses colonies, ne peuvent la rendre commerçante; les plus belles laines du Monde, recueillies par quarante mille Bergers, ne lui donnent pas une fabrique de réputation; ses soies également bonnes & abondantes, sont travaillées par les Nations étrangères; maîtresse des mers & des fleuves qui regorgent de poissons, elle n'a point de pêche capable de fournir à ses besoins; avec beaucoup d'Universités, d'Académies, de Collèges &c. il ne paroît presque en Espagne de bons Livres, que ceux qui font connoître le ridicule des mœurs, & la tournure d'esprit du Peuple. Il faut bien qu'il y ait des causes naturelles, qui produisent d'aussi mauvais

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 131

vais effets dans une Nation qui d'ailleurs ne manque ni de génie, ni de valeur, ni de beaucoup de qualités recommandables; & il est à croire que la chaleur excessive du climat, rend les Espagnols indolens, paresseux, comme le mélange des Mores qui a subsisté si long-temps dans ce Pays, leur a communiqué cet esprit romanesque, ce penchant à la Chevalerie, ce mépris pour les Peuples les plus civilisés & pour leurs travaux utiles, cette estime poussée jusqu'au ridicule pour la Noblesse & la fainéantise. L'orgueil, qui paroît être la suite, ou plutôt le principe de cette façon de penser, se répand dans tous les Ordres de l'Etat, & semble devenir sous le nom de *Grandezza*, le caractère dominant de la Nation. Ajoutez à cela la superstition & les funestes distractions qu'elle cause au Peuple par la quantité de Fêtes & de devoirs religieux, il ne sera plus difficile de découvrir les causes de la décadence de cette Monarchie".

M. DE BIELFELD croit d'après M.

K 4

d'Ux-

d'Uztariz , que l'Espagne renferme environ sept millions & demi d'Habitans. A considérer la grandeur locale de ce Royaume , il devoit en contenir le double ; aussi les Historiens assurent-ils qu'il y en avoit entre 20 & 30 millions du temps des Goths & des Maures. Ce défaut actuel de population provient de diverses causes qui sont , suivant notre Auteur : 1^o. la chaleur du climat ; 2. le tempérament sec , hypocondre & romanesque des Espagnols ; 3. les alimens trop échauffans dont ils se nourrissent ; 4. l'énorme quantité de Prêtres , Moines , Religieuses , & autres personnes dévouées au célibat ; 5. l'extirpation des Mores & des Maranes ; 6. l'Inquisition & ses funestes suites ; 7. les Colonies envoyées en Amérique lors de sa découverte & constamment renouvelées depuis. M. d'Uztariz ne veut pas couvenir de cette dernière raison , prétendant que la plus grande partie de ceux qui s'embarquent pour le nouveau Monde , sortent de la Biscaye , de la Navarre , des Asturies , & des mon-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 153

montagnes de Burgos & de Galice; Provinces les plus peuplées, tandis que les contrées de Tolède, la Manche, Guadalajara, Cuença, Ségovie, Valladolid, Salamanque &c. manquent le plus d'habitans. „ Mais, *répond* M. DE BIELFELD, est-on obligé d'en croire un Auteur qui nous assure que 2 & 2 font 5? Ou, ce qui revient au même, qui voudroit nous persuader que l'envoi au dehors de ces nombreuses Colonies, ne préjudicie point à la population pour plusieurs siècles? Une observation dont on peut se défier, ne sauroit détruire un principe fondé sur la raison, dans la nature, & confirmé par l'expérience générale. Je ne saurois croire que les Provinces qu'il cite, soient en égale étendue plus peuplées que les autres; & supposé qu'elles le fussent, la population y seroit bien plus nombreuse encore, s'il n'en sortoit pas tant de monde M. d'Ustariz ramène un peu trop tous les objets à son système, & croit trouver dans la décadence du Commerce & des Manufactures, la cause de celle de la

population. Il ne se rappelle pas que les Peuples les plus pauvres ont été de tout temps les plus nombreux, s'il n'y a pas eu d'autres causes physiques qui aient empêché la population".

M. DE BIELFELD croit qu'il n'y a pas actuellement un Pays au monde qui soit aussi peuplé que l'est l'Allemagne, & il se fonde d'abord sur le nombre prodigieux de Troupes réglées que les Etats Germaniques entretiennent constamment, sans compter les recrues qu'ils fournissent à la France, au Roi de Sardaigne, à la Hollande, au Danemark &c. Il observe ensuite que si l'on jette les yeux sur la Carte, on verra que l'Allemagne est semée de Villes & de Villages, qui sont dans la plupart des Provinces si près les uns des autres, que l'on conçoit à peine comment les habitans peuvent se nourrir du petit terroir qui reste pour chacun. Ceux qui ont étudié la Géographie, se rappelleront que la Carte de l'Empire leur a coûté plus de peine à bien comprendre & à bien retenir, que celles de tous les autres

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 155

autres Pays de l'Europe ensemble , ce qui est une marque bien certaine de la quantité de lieux & de noms qui s'y trouvent. Une autre considération, qui découle en partie de la précédente, c'est qu'on ne trouve en Allemagne, pour ainsi dire, pas un pouce de terre inculte. , Tout est labouré, tout est employé; & dans la plupart des Provinces le terroir manque aux hommes, bien loin qu'on y manque d'hommes pour cultiver le terroir. Les forêts qui restent encore dans la Germanie, sont habitées; on y trouve des Villages, ou des métairies de distance en distance, & des maisons isolées, où les chasseurs & les gens qui trafiquent en bois, font leur demeure. Dans plusieurs contrées, comme au Hartz, en Saxe, & ailleurs, les entrailles de la terre sont, pour ainsi dire, peuplées; & il y a un nombre considérable d'habitans employé dans les mines. Si à tout ceci l'on ajoute la réflexion que des Colonies immenses sont sorties de l'Allemagne, qu'elles ont peuplé les plus grands Royaumes, & qu'en-

qu'encore aujourd'hui un nombre incroyable d'Allemands s'expatrient tous les ans, & font des voyages par terre & par mer; enfin, qu'il n'y a pas de grande Ville commerçante dans toute l'Europe, où il n'y ait quantité de Négocians & d'Ouvriers de cette Nation d'établis, on ne balancera point à convenir que l'Allemagne est plus peuplée qu'aucun Pays de l'Europe moderne".

Nous nous étions proposé de nous attacher principalement dans cet Extrait, à ce que M. DE BIELFELD dit des relations que les diverses Puissances de l'Europe ont les unes avec les autres, & de leurs intérêts respectifs. C'est la partie la plus importante de son Ouvrage; mais tout bien considéré nous avons vu que le précis que nous pourrions en faire, quelque concis qu'il fût, passeroit de beaucoup les bornes d'un Extrait. Pour donner cependant une idée de la manière dont l'Auteur traite ces sujets, nous allons transcrire les réflexions qu'il fait sur la conduite que l'Empire doit tenir envers la France. „ La Fran-

France est de toutes les Puissances celle que l'Empire doit craindre le plus, & pour laquelle il lui convient d'avoir les plus grands ménagemens. S'il est vrai, comme nous l'avons dit ailleurs, que cette Couronne cherche à étendre sa domination jusqu'aux bords du Rhin, on voit que cet agrandissement ne peut se faire qu'aux dépens de l'Allemagne, qui y perdrait des Domaines considérables. Les corps Germanique doit donc réunir toutes ses forces, pour empêcher que la France ne fasse de plus grands progrès de ce côté là, & pour faire que les choses restent au moins dans l'état où elles sont actuellement. Cet article forme l'objet le plus important de la Politique de l'Empire; car lors qu'il s'agit de sa propre conservation, on ne doit épargner ni les négociations, ni les Armes. Cependant je voudrois que cette opposition aux vues d'agrandissement de la France, se fit avec vigueur & réflexion, mais sans y faire entrer une espèce de haine nationale. Quelques Docteurs Allemands, plus recomman-

dables

dables par leur savoir que par leur jugement & leur pénétration, ont fait envisager le Grand-Turc, & la Couronne de France, comme les *deux Ennemis héréditaires du nom Germain*. Ils ont inculqué ce principe à la jeunesse; & comme les préjugés de l'école se détruisent difficilement, ce dicton a passé en proverbe, & la Maison d'Autriche a trouvé son compte à entretenir ce préjugé. Rien cependant ne me paroît plus faux; il me semble au contraire, que les Princes d'Allemagne ont été trop heureux de trouver en Europe une Puissance aussi formidable que la France, & qui ait pu donner de l'occupation à celle d'Autriche. Il y a long-temps que la liberté Germanique ne seroit plus qu'un être de raison, si la Maison de Habsbourg n'avoit pas trouvé un contrepois dans celle de Bourbon. Qu'on se souvienne comment les plus grands Princes de l'Allemagne, ont été malmenés par Charles-Quint, & par tous les Empereurs dont la puissance a été excessive. A mesure que ces Empereurs por-

toient

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772 130

tolent quelque coup funeste à la France , ils haussioient le ton en Allemagne ; & je suis sûr que les Princes Germains ne seroient aujourd'hui que de simples vassaux , si la France n'eût été la protectrice indirecte de leurs prérogatives. Combien de fois n'a-t-elle pas assisté la Maison de Bavière, soit pour lui faire obtenir justice sur ses prétentions, soit pour la mettre à l'abri des desseins qu'on avoit contr'elle? Cette Couronne n'est-elle pas devenue l'Allié naturel de la Bavière, & ce Prince n'est-il pas un membre respectable de l'Empire? N'y a-t-il pas plusieurs autres Etats de l'Allemagne qui se trouvent dans le même cas? Toute Guerre d'ailleurs que l'Empire entreprend contre cette Couronne, expose infiniment une grande étendue de Pays , & nommément ceux de l'Electeur Palatin & de l'Electeur de Trèves. Qui est-ce qui dédommage ces Princes des maux que leurs Etats ne peuvent manquer de souffrir pour un prétendu bien public? Je conclus
de

de là, que le Saint-Empire doit avoir toutes sortes de ménagemens pour le Roi de France; éviter autant qu'il est possible la Guerre avec lui; ne point se mêler dans des querelles étrangères; mais d'un autre côté, ne pas souffrir aussi que la Cour de Versailles s'ingère dans les affaires intérieures de l'Allemagne, & bien moins qu'elle enlève la plus petite partie de son territoire. Si la nécessité veut qu'on ait recours aux Armes pour cet effet, il est absolument nécessaire de prendre au préalable de meilleures mesures qu'on n'a fait par le passé".





ARTICLE NEUVIEME:

JEAN HENNUYER, Evêque de
Lizieux: DRAME en trois Actes.

Londres 1773. in 8°. de pp. 92.

Cette Pièce retrace le souvenir de l'événement horrible qui fit couler tant de sang & de larmes il y a deux cens ans, du crime atroce auquel Rome applaudit, mais dont un sage & humain Prélat refusa de partager la honte. L'Histoire a consacré les noms de ceux qui opposèrent une noble résistance aux volontés de *Charles IX* & de *Catherine de Médicis*, quand après le massacre de la St. Barthelemi ils étendirent l'arrêt de proscription sur toutes les Villes de Province qui renfermoient des Religionnaires. JEAN HENNUYER, Evêque de *Lizieux* fut un de ceux qui donnèrent cet exemple de courage & d'humanité. Le Lieutenant de Roi de
Tome XXXVIII. Part. 1. L *sa*

la Province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la Cour de massacrer tous les Huguenots de Lizieux, ce Prélat s'y opposa fortement & donna acte de son opposition; il obtint de lui qu'il surseeroit au massacre, & par ce sage délai il préserva les Calvinistes de sa Ville & de son Diocèse.

„ Je sais, est-il dit dans la Préface, qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les Religionnaires; mais plusieurs Historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination, pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'est qu'humaine. *Tout panégyriste que je suis, je crains même qu'on ne l'admire trop*”. Ce mot plein d'énergie caractérise l'Auteur de ce Drame, & annonce en même temps le but qu'il s'est proposé en le composant. L'Evêque de Lizieux est bien le Héros de la Pièce, mais dans un sens on pourroit dire qu'il n'en est que l'occasion: en un mot ce

Dra-

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 163

Drame est moins fait pour fixer nos regards sur ce personnage respectable, que pour exciter une vive pitié des maux qu'a soufferts l'innocence, & une violente haine contre le fanatisme persécuteur. Au ton hardi, à l'énergie du style on croit reconnoître ici l'Auteur de *l'An deux mille deux cents quarante*: nous citerons ce trait de la Préface: „ Le célèbre Auteur de la *Henriade*, qui a combattu avec succès le fanatisme & la persécution, & qui sur cet article a déjà fait quelque bien au Monde & à sa Patrie, a tracé ce vers profond, terrible & vrai:

*Quand un Roi veut le crime, il est
trop obéi*

Lors que je médite ce vers en silence, un frémissement intérieur parcourt tout mon être, je le vois gravé en lettres de sang à chaque page de l'histoire, & je gémis d'être homme ——— O fuyons d'un globe où cette maxime seroit jugée vraie, ou du moins avant de le quit-

ter, faisons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la classe de ceux qui ne présentent qu'une idée fautive & absurde".

Le Drame de *Jean Hennuyer* a un avantage sur la Tragédie de *Coligni*; dans celle ci on a lieu de trouver étrange qu'en des instans de trouble, de confusion d'horreur & de carnage, quelques-uns des personnages puissent rester si long-temps sur le lieu de la scène, & perdre à faire des récits, un temps précieux qui pourroit être employé à défendre la vie d'un parent ou d'un concitoyen: dans le Drame au contraire l'action se passe le lendemain du massacre. Les premières scènes préparent le développement du sujet; la jeune *Laure* témoin des fêtes du mariage du Roi de Navarre avec la fille de Catherine de Médicis, rend compte de ce qu'elle a vu à son beau Père *Arsenne*, Vieillard Protestant qui a servi sous *Coligni*. Le jeune *Arsenne* est resté à Paris, mais il étoit attendu la veille à Lizieux; *Laure* s'inquiète de ce retard: sa tendresse pour son Epoux répand beaucoup d'intérêt sur

sur ces premières Scènes. *Evarard*, frère de Laure, arrive pour faire part à *Arsenne* d'un bruit affreux qui se répand: il est question de trahison, de massacre, d'incendies. *Arsenne* refuse de le croire, d'autres Protestans viennent confirmer l'effrayante nouvelle. Laure est au désespoir: son époux est à Paris, elle tremble pour ses jours & ceux de sa mère.

Au second Acte les Protestans se rassemblent chez *Arsenne*: bientôt arrive son fils qui s'est sauvé comme par miracle; mais il a vu poignarder la mère de Laure, & fouler aux pieds le corps de l'Amiral; il a vu des Prêtres cruels exciter les soldats au carnage & un Roi barbare donner l'exemple du meurtre. Les Protestans délibèrent: on avoit parlé de fuir, mais on apprend que la retraite est impossible, les Portes de la Ville sont fermées; ils se croient à leur dernier jour. *Evarard* & le jeune *Arsenne* roulent des projets de vengeance, ils veulent prévenir leurs ennemis, & parlent de massacrer l'Evêque. *Arsenne* père s'indigne de leur fureur: loin d'at-

tenter à la vie d'un Prélat dont on con-
noît les vertus, dit le sage Vieillard,
c'est dans son Palais qu'il faut chercher
un asyle: l'éloquence victorieuse d'*Arsenne*
subjugué tous les esprits, relève le
courage de ses frères , & fait naître le re-
mords dans le cœur de son fils. Nous
ne pouvons nous refuser au plaisir de
transcrire une partie de cette Scène.

„ ARSENNE père, *dans la désolation,*

„ Ah! ils ne m'entendent plus, ma
fille, ils ne m'entendent plus . . . ils
vont être des forcenés comme les Ca-
tholiques; ils vont allumer la colère cé-
leste. (*Saisissant son fils qui sortoit*)
Crains-toi, crains toi, malheureux . . .
Arsenne! . . Mon fils! . . . Tu vas
donc les justifier en les imitant”!

„ ARSENNE fils *reculant de surprise,*

„ Moi, les justifier!

ARSENNE père, *avec la simplicité
de la vraie grandeur.*

„ Oui, tu comptes pour rien l'innocen-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 167

ce . . . Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi , & tu mourras criminel . . . Mais ne crois pas que je t'abandonne (*avec éclat*), mes forces renaîtront pour te l'arracher ce poignard . . . Au moment que tu croiras frapper , je t'enchaînerai dans mes bras, je te crierai : *tu n'es plus un Chrétien* , & t'arrachant à ton affreux délire, je sauverai ta vertu toute entière.

„ **ARSENNE** fils , vaincu ,

„ Ah ! mon père ! mon père ! qu'a donc votre voix ! . . . Ciel ! . . . je tombe dans vos bras . . . ayez pitié de moi & de ma fureur . . . elle soulève encore mon âme, elle l'opprime. Votre état est plus tranquille que le mien . . . Eh bien , dites moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami, & vous . . . Dites, & j'obéis sans résistance . . . Quel espoir allez-vous me donner ?

„ **Arsenne** père répète ici que le par-

si le plus convenable aux circonstances est d'aller tous ensemble se réfugier au Palais de l'Evêque.

„ FOULE DE PROTESTANS

„ Nous l'acceptons , nous l'acceptons. (*A Arsenne fils & l'environnant*)
Ami, il faut l'adopter & te contraindre.

.....

„ ARSENNE père avec dignité

„ Allons tous & n'oublions par la vertu du Chrétien, l'espérance! Qu'elle embrase nos cœurs de son feu divin & consolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en assassins; & montrons en mourant que nous savons qu'il est une autre vie. Elevons enfin nos âmes vers celui qui nous voit du haut des cieux; c'est lui qui met un frein aux cruautés des méchans. S'il nous protège nous ne périrons pas.

„ Fou-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 169

„ FOULE DE PROTESTANS.

„ Adressons nos vœux à l'arbitre de nos jours . . . Et demeurons résignés ensuite à ses décrets éternels. (*Ils lèvent tous les mains au Ciel.*)

„ **ARSENNE** père (*la tête découverte & les mains jointes.*)

„ Ô Dieu des miséricordes ! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur se déploie contre lui, ne permets pas qu'il périsse tout entier. Désarme les ennemis d'une loi que nos pères nous ont transmise , & que nous n'abandonnerons pas, dussions nous exposer mille fois notre vie pour elle . . . Grand Dieu, regarde en pitié ce troupeau fidèle qui t'implore en t'adorant. Il espère en toi ; il chantera constamment tes louanges ; il te bénira , soit qu'il tombe sous le fer des bourreaux, soit qu'il revoie le Temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

L 5

„ LAU-

„ LAURE

„ O Dieu! sauve mon frère, mon
époux & mon père.

„ ARSENNE fils

„ O Dieu! daigne me pardonner mes
fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur
repentant & soumis . . . Sauve ma
femme & ces généreux amis.

EVRARD

„ O Dieu! sauve mon frère, & fais
moi la grace d'expirer.

FOULE DE PROTESTANS

„ O Dieu! sauvez le vertueux Ar-
senne, & toute sa famille.

ARSENNE père

„ Grand Dieu! fais tomber sur moi
seul les coups qui menacent ton Peu-
ple . . . Que j'achève ma longue car-
rière, & qu'il te loue en paix sur ma
tombe.

- - - - -
Le

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 171

Le Théâtre au troisième Acte représente l'appartement de l'Evêque, il est seul, la main droite appuyée sur un prie-dieu, & de l'autre se couvrant le visage: il déplore avec amertume le crime de son Roi, il prie le Ciel de ne point ménager les coupables dans ce monde, mais de les préserver dans l'autre des supplices éternels. Le Lieutenant de Roi vient lui communiquer les ordres qu'il a reçus de la Cour, qui portent l'Arrêt de mort de tous les Protestans de Lizieux; il invite le Prélat à le seconder en obligeant les Prêtres à prêcher aux Catholiques de se montrer inexorables. Cette Scène est très belle, & rien de plus noble que les réponses de l'Evêque: il refuse d'obéir, & loin de vouloir prêter son ministère au carnage, il ordonne aux Carés de monter en chaire pour recommander la paix, & défendre le meurtre & la violence: on l'avertit qu'une foule de Protestans inondent son Palais, il va lui même au devant d'eux; *Arsenne* fils & *Evrard* sont à leur tête. „ Ce Palais est à vous, leur
„ dit

„ dit l'Evêque, désormais il vous servi-
 „ ra d'asyle, & s'il le faut de citadelle.
 „ Je réponds de vos jours. — Je rou-
 „ gis devant vous d'avoir à prendre
 „ votre défense, & contre qui?
 „ Restez dans mon Palais. Tout l'or
 „ des autels coulera, s'il le faut, pour
 „ vous y nourrir, & le Sanctuaire où
 „ repose le Saint des Saints va vous ser-
 „ vir de refuge contre la barbarie, jus-
 „ qu'à ce que la réponse de la Cour soit
 „ arrivée, & que la voix de l'humanité
 „ se soit fait entendre”.

Le Lieutenant de Roi, vil Courtisan
 & Militaire féroce, veut exécuter les
 ordres malgré l'opposition de l'Evêque:
 le jeune Arsenne s'élance sur lui le fer à
 la main, mais le Prélat défend l'Officier,
 qui se retire enfin pour aller rendre
 compte à la Cour de ce qui vient de se
 passer. Dans un autre Scène l'Auteur a
 voulu consacrer l'exemple trop peu
 suivi de plusieurs Commandans de Pro-
 vince, qui eurent la probité & le coura-
 ge de rejeter les ordres de la Cour. L'Of-
 ficier Major suivi d'une troupe d'Offi-
 ciers

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 173

ciers se rend chez le Prélat: „ Ecri-
„ vez de notre part, dit le premier, que
„ dans tout le militaire il ne s'est trou-
„ vé que des hommes courageux prêts
„ à voler aux actions les plus périlleu-
„ ses, mais pas un seul bourreau”. A la
fin de l'Acte les Curés reparoissent, sui-
vis d'une foule de Catholiques qui chan-
gés par leurs prédications, embrassent
les Protestans & se confondent avec
eux.

„ Allons donner à tous l'exemple de
„ la fraternité, dit le Prélat en prenant
„ la main d'*Arsenne*, marchons ensem-
„ ble par la Ville, que les deux partis
„ s'apaisent en voyant l'image de la
„ concorde, & que le Père des humains,
„ offensé des crimes qui couvrent la fa-
„ ce de la France, daigne arrêter un re-
„ gard de bonté sur ce petit coin du
„ Royaume”.

Quelque beau que soit ce troi-
sième Acte, on ne sauroit dissimuler
qu'il ne languisse un peu parce
qu'on en prévait trop le dénouement.
Ceux qui liront cette Pièce dans un es-
prit

prit critique pourront y relever encore d'autres défauts ; & nous voudrions sur-tout que l'Auteur n'eût pas mis dans la bouche du Vicaire une plaisanterie , qui nous paroît absolument déplacée , dans un Drame aussi sérieux & aussi noble. Mais ses légers défauts disparoissent devant les beautés de sentiment dont il abonde :

*Aux règles , me dit-on , la Pièce est peu
fidelle ;*

*Si mon esprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle.*

GRESSET.



JOUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 179



ARTICLE DIXIEME.

**HISTOIRE DE L'ACADEMIE
ROYALE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES, avec
les Mémoires de Littérature tirés
des Régistres de cette Académie
depuis l'année 1764 , jusques &
compris l'année 1766. Tome
Trente-quatrieme &c.**

Second Extrait (1).

Nous avons, dans notre premier Ex-
trait, rendu compte de la partie
historique de ce Volume, nous allons
maintenant nous occuper des Mémoi-
res qu'il contient. Ils sont au nombre
de treize, dont sept de Mr. l'Abbé M I-
GNOT,

(1) Voyez le premier dans le Tome XXXVI.
de ce Journal. Part. I. p. 72. & suiv.

GNOT, *sur les Phéniciens*, & un de M. DE LA NAUZE, dans lequel ce Savant entreprend la justification de Pline *sur l'Etymologie de l'Isle d'Erythia* & *sur l'origine Erythréenne des Phéniciens*, nous fourniront assez de matière pour cet Extrait. Donnons d'abord les titres des cinq autres Mémoires. *Essai sur les moyens de parvenir à la lecture & à l'intelligence des hiéroglyphes Egyptiens*, par M. DE GUIGNES. *Explication de l'inscription du Tombeau de Sardanapale*, par le même Académicien. *Système Théologique des Mages selon Plutarque, comparé avec celui des anciens Livres que les Perses attribuent à Zoroastre, leur Législateur*, par M. ANQUETIL. *Recherches sur l'origine ou la nature de l'Hellénisme, ou de la Religion de la Grèce*, premier & second Mémoire, par M. l'Abbé FOUCHER.

Il n'est presque personne qui ne sache combien les Phéniciens se rendirent autrefois célèbres, par l'étendue de leur commerce, & par les richesses qu'il leur procura. Leur nom paroît avec éclat
dans

JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 177

dans les plus anciens & les plus respectables monumens: on ne connoît guère cependant l'origine de ce Peuple & les détails de son Histoire. La première se perd dans l'obscurité des temps les plus reculés; les Savans anciens & modernes semblent s'être accordés à dédaigner ceux-ci. On en sera peu surpris si l'on réfléchit, que c'est aux Grecs que nous devons presque toutes nos connoissances; qu'ils ne se sont occupés que de leur propre Pays, & n'ont parlé des autres Peuples, si l'on excepte les Egyptiens, que par occasion, & autant qu'ils avoient plus ou moins de relations avec eux. Et que nous en ont-ils transmis? quelques indications vagues, quelques faits détachés sans suite, sans liaison. La disette de monumens, la difficulté des recherches ont donc naturellement du éloigner les Savans d'un travail pénible, & dont ils ne pouvoient se promettre que peu de fruit. *Bocbart* est à peu près le seul qui ait eu le courage de s'y engager. Tout cela ne rebute point le zèle de M. l'Abbé *MIGNOT*. Je
Tome XXXVIII. Part. I. M n'ai,

n'ai, dit-il beaucoup trop modestement, ni la force, ni la capacité nécessaires pour entreprendre ce qu'ils n'ont point osé tenter; mais il me sera permis de proposer quelques vues, plutôt pour m'instruire moi-même, que pour éclairer les autres. Je commencerai par les Phéniciens". Ils sont en effet l'objet des sept Mémoires que nous avons indiqués, & dont nous allons tâcher de donner une idée. Ce n'est pas ici la première fois que M. l'Abbé MIGNOT s'est essayé dans des recherches de ce genre. Le XXXI Volume de ce vaste & précieux Recueil contient des Mémoires de sa façon sur les Indiens. Nous en rendîmes compte dans le temps (2). La profonde connoissance de l'antiquité qui s'y fait admirer, l'immense érudition qui y règne, l'art avec lequel elle est ménagée, & la sage critique qui préside aux discussions du savant

Aca-

(2) Tom. XXX. de cette *Bibl.* Part. II
p. 253. & *suiv.*

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 179

Académicien, font d'avance l'éloge de son travail sur les Phéniciens.

I. *Mémoire.* Il s'agit d'abord de savoir sur quels monument on peut établir, dans quelles sources on peut puiser l'histoire de ce Peuple. C'est l'objet du premier Mémoire. Quoique principalement occupés du Commerce & de la Navigation, les Phéniciens ne négligèrent point leur histoire. Tout ce qui leur arrivoit, tous les événemens qui pouvoient intéresser la Nation, étoient soigneusement recueillis & consignés dans leurs archives. C'étoit chez eux, comme chez plusieurs autres Peuples, les Prêtres qui étoient chargés de ce soin, & tout ce qu'ils écrivoient étoit déposé dans des lieux destinés à cet usage: le témoignage de Josèphe, qui répète plusieurs fois que de tous les Peuples les Phéniciens avoient le plus d'attention à écrire ce qui leur arrivoit, ne permet pas d'en douter. *Dabir* ou *Débir*, Ville du Pays de Canaan dans le voisinage d'Hébron, nommée auparavant *Kirjatb-Sepher*, (*Ville des comptes ou du*

fiore), ou d'après le Paraphraste Chaldaïque, *Kirjath-Arbé* (*Ville des archives ou des monumens de la nation*), fut dans les plus anciens temps, selon la conjecture de M. l'Abbé M. fondée sur ce nom-même, le lieu où le dépôt de ces registres étoit conservé. Dans la suite des temps on le plaça à Tyr, devenue la métropole de la Phénicie, & il y subsistoit encore lorsque Josèphe écrivoit ses Antiquités Judaïques.

Ce fut là sans doute que puisèrent les Auteurs Phéniciens, qui écrivirent l'histoire de leur Pays. Le plus connu d'entr'eux est *Sanboniaton*. M. l'Abbé MIGNOT, nomme encore *Mochus* ou *Moschus*, & lui joint d'après Tactien, St. Clément d'Alexandrie, & Eusèbe, *Tbéodore* & *Hypsistrate*, dont les noms sont Grecs, à la vérité, mais qui doivent avoir été Phéniciens & avoir écrit dans la Langue de leur Pays, puis que les Auteurs cités témoignent que leurs Ouvrages avoient été traduits en Grec.

Josèphe & quelques anciens Ecrivains
Ecclé-

JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 181

Ecclesiastiques, parlent de plusieurs Auteurs Grecs qui avoient écrit sur l'Histoire de la Phénicie: M. l'Abbé M. les indique tous dans son Mémoire; mais leurs Ouvrages ont péri, il n'en est parvenu jusqu'à nous que quelques fragmens épars, qui répandent peu de lumières sur cette histoire. Le plus considérable de ces fragmens est celui de Sanchoniaton, inséré dans le premier Livre de la Préparation Evangélique d'Eusèbe. L'Ouvrage entier de cet Auteur Phénicien, qui selon M. l'Abbé M. vivoit vers le temps de la Guerre de Troye, resta dans sa Langue originale jusqu'au second siècle de notre Ere Vulgaire, que Philon de Byblos le traduisit en Grec. Scaliger révoqua le premier en doute l'authenticité du Fragment conservé par Eusèbe; des Savans de grand nom ont adopté son opinion; d'autres non moins célèbres l'ont combattue. M. l'Abbé M. discute fort au long les raisons des uns & des autres, & se range du parti des derniers. Il traite ce point de critique avec d'autant

plus de soin & d'étendue , qu'il compte des'appuyer dans la suite de ses Mémoires , principalement de l'autorité de Sanchoniaton.

II. Mémoire. Il ne négligera pas néanmoins les Auteurs qu'il a nommés dans le premier: il fera usage de tout ce qu'ils pourront lui fournir; mais il avertit d'avance que ce ne sera guère que des fragmens épars, isolés, presque sans rapport & sans liaisons entr'eux. Il tâchera pour en tirer parti, de les combiner, & de les rassembler sous certains chefs généraux, que nous indiquons d'abord d'après lui. Ses premières recherches auront pour objets l'origine des Phéniciens, & le Pays qu'ils ont habité, ses qualités, ses productions &c. Il examinera ensuite leur Religion, leur culte, leurs superstitions & les dogmes de leur Philosophie. Puis leur gouvernement, leurs loix, leurs usages politiques & civils, leur langue, leur écriture, leurs arts & leurs Sciences, leur navigation & leur commerce, lui fourniront la matière de quelques Mémoires.

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 183

res. Il ne parlera pas de leurs Colonies, parce qu'il croit ne pouvoir rien ajouter à ce qu'en a dit Bochart.

Les Phéniciens ne furent connus dans les anciens temps que sous le nom de Cananéens, c'est par ce nom qu'ils sont sur-tout désignés dans les Auteurs Sacrés. Celui de Phéniciens leur a été donné par les étrangers; ces deux noms devinrent synonymes, & furent, dans la suite, indifféremment employés l'un pour l'autre. Les Cananéens avoient reçu ce nom, de Canaan fils de Cham & petit-fils de Noé, dont ils tiroient leur origine. Le Pays qu'ils habitèrent au commencement, quoique d'une étendue assez peu considérable, contenoit onze peuples ou Tribus: les Sidoniens, les Héthiens, les Jébuzeens, les Amorhéens, les Gergéséens, les Héviens, les Araciens, les Sinéens, les Aradéens, les Samaréens & les Amathéens. Ces noms, que l'on trouve dans les Ecrits de Moyse (3), sont significatifs & désignent

(3) Notre Version ordinaire les présente un

signent le génie, le lieu de l'habitation, & l'occupation principale de ceux qui les portoient, comme le savant Académicien le montre par l'exposition etymologique de chacun d'eux. Des révolutions dont les détails ne nous sont point connus, changèrent de très bonne heure la face du pays de Canaan, soit par l'expulsion de quelques-uns de ses anciens habitans, soit par l'introduction de quelques autres, tels que les Cinéens, les Cénizéens, les Phéréseens, les Rephéens & les Cananéens. Ces derniers étoient, selon M. M. une Tribu particulière, que Moïse distingue des autres & qui n'avoit pas toujours habité dans le pays, quoi qu'elle fût une branche de la famille de Canaan. Il est possible aussi qu'elle en ait été chassée & y soit ensuite revenue. *Ufferius* & *Cumberland* ont cru que ces Cananéens sont ceux qui, dans
 l'Hi-

peu différemment mais nous n'avons pas cru devoir nous éloigner de la manière de M. l'Abbé MIGNOT.

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 185

l'Histoire d'Egypte sont connus sous le nom de Pasteurs & qui après y avoir régné l'espace de 284 ans, en furent chassés & revinrent dans la Palestine. M. M. embrasse cette opinion, fondée sur un fragment de Manethon; & pour la mieux établir, il s'engage dans un très savante discussion tant sur ce fragment, que sur tout ce qui concerne ces Rois Pasteurs & cette époque de l'Histoire d'Egypte. Nous ne saurions l'y suivre, non plus que dans ce qu'il dit des monumens qui peuvent être restés de la demeure de ces Cananéens en Egypte. Observons seulement qu'il en fixe leur expulsion vers l'an 1818 avant J. C: & qu'il croit pouvoir regarder toute la guerre de Typhon contre Osiris, comme une allégorie qui cacheoit l'histoire de la guerre des Cananéens ou Phéniciens contre les Egyptiens. Les Savans sont fort partagés sur l'origine du nom *Phéniciens*: M. l'Abbé M. examine leurs divers sentimens, & se range à celui de *Bochart*, qui le fait venir des deux mots *benei-Anak*, fils ou enfans d'*Anak*. Le changement du b

en *p* ou *ph* est très commun, de là *pha-nak* ou *pbenak* au , pluriel *Pbenakim*, d'ou les Grecs ont fait *Φοινίκης*, les Latins *Pbœnices*, les *Pbéniciens*. Cette Etymologie n'a rien de forcé, & le savant Académicien en tire une nouvelle preuve de l'origine Cananéenne des Phéniciens. Il est souvent fait mention dans les Livres de l'Ancien T. des *Hanakim* ou *Enfans d'Hanac*; ils descendoient d'Hanac, fils d'Arbée, qui avoit bâti la Ville d'Hébron; ils se rendirent si célèbres par leur force & leurs exploits, que leur nom fut employé pour désigner des gens d'une taille & d'une force extraordinaires. Il en résulta que les autres habitans du pays de Canaan, se firent gloire de porter le même nom.

III. Mémoire. Aux Tribus dont il a été parlé plus haut, il faut, outre les Cananéens, revenus d'Egypte dans le pays qu'elles habitoient, joindre un autre Peuple puissant dont les restes furent incorporés avec les Phéniciens, & le pays compris dans la Phénicie; savoir les Philistins. Ils descendoient de Mitzraïm
père

père des Egyptiens (4). Moyse leur joint les Caphtorim ; ces deux Peuples , originaires d'Egypte furent obligés d'en sortir , & se retirèrent dans le Pays de Canaan. Ils avoient apparemment habité Péluse & ses environs ; le nom des premiers l'indique clairement , car *Philiplin* & *Pelusien* ne sont qu'un seul & même nom diversement prononcé. Celui des seconds n'a pas le même avantage : ce n'est qu'à l'aide de conjectures fondées sur une étymologie , qui pourra bien paroître amenée de loin , que M. M. en dérive le lieu de leur habitation. Le mont Casius étoit dans le territoire de Peluse , on y avoit consacré un Temple à un Dieu , auquel on avoit donné pour attribut une Grenade qu'il tenoit dans la main. Ce fruit se nommoit , dans le langage Egyptien peu différent du Phénicien , *Caphtor* (5) : cet

(4) *Gen.* X. 13. 14.

(5) Voyez la Lettre de M. de Bary à M. Reland sur une médaille de Jupiter Casius. *Rel. Pal. Sac.* p. 933. & suiv.

attribut a pu faire donner au Dieu le nom de Caphtor, & aux Pélusiens celui de *Caphtorim* à cause du culte qu'ils lui rendoient. Si cette conjecture ne satisfait pas, en voici une autre. *Caphtor* signifie aussi des *portes* ou des *colonnes*, sans doute parce que les unes & les autres étoient souvent décorées du fruit que l'on appelloit ainsi. Isis avoit fait bâtir dans le voisinage de Peluse, une Ville dont elle confia la garde aux Pelusiotes. Ils s'y maintinrent assez long-temps, mais furent enfin obligés de céder au nombre ou à la supériorité des ennemis. Le poste dont la défense leur avoit été commis, étant comme les *portes* de l'Egypte, a pu leur faire donner le nom de *Caphtorim*.

Quoiqu'il en soit les Philistins & les Caphtorim sortirent d'Egypte vers l'an 2078. avant J. C. selon les calculs de notre Auteur, & s'établirent d'abord sur la côte de la mer entre l'Egypte & le Pays de Canaan. Les premiers étendirent bientôt leur domination sur une grande partie de ce pays, auquel ils com-
mu-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 189

muniquèrent leur nom ; car c'est d'eux qu'il a pris celui de *Palestine*. Les Caphorim furent aussi tellement mêlés & confondus avec les Philistins, que ne faisant plus qu'un même Peuple avec eux, ils en prirent le nom.

On peut donc faire trois classes des Peuples qui habitoient le Pays de Canaan, & que les Auteurs profanes ont depuis compris tous sous le nom de Phéniciens. 1°. Les Onze Tribus dont nous avons donné les noms plus haut, qui se regardoient comme *Autochtones*, nés dans le pays. 2. Les Cananéens revenus d'Egypte, qu'à raison du séjour qu'ils y avoient fait, on distinguoit des premiers, bien qu'ils eussent une même origine. 3. Les Philistins, dont on vient de parler. Tous ces Peuples étoient encore dans le Pays de Canaan, lorsque les Israélites y entrèrent sous la conduite de Josué, s'en emparèrent, exterminèrent une partie des habitans, chassèrent les autres, & les obligèrent d'aller chercher un asyle dans les contrées des Sidoniens & des Philistins, que
Dieu

Dieu n'avoit pas permis qu'ils s'assujettissent. Ces deux Peuples fortifiés par ces recrues, s'étendirent le long de la côte de la mer, & établirent solidement leur domination. Leur commerce, leur navigation firent de nouveaux progrès; leur population s'augmenta, ils se trouvèrent bientôt à l'étroit dans leur pays. De là ce grand nombre de Colonies que les Phéniciens envoyèrent successivement en divers lieux de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique. Il est probable que les Israélites, à mesure qu'ils se multiplièrent & se fortifièrent, réduisirent plusieurs Cananéens à la nécessité de prendre le même parti. Il est certain au moins que l'on ne peut guère rapporter qu'à cette époque plusieurs Colonies de Phéniciens, que l'on trouve, assez peu de temps après établies dans les Isles de la Mer Méditerranée & de la Mer Egée, comme *M. M.* le fait voir dans les savantes discussions qui terminent ce Mémoire. Nous avons tâché de présenter au moins le résultat des recherches du savant Académicien, sur l'origine
des

Phéniciens & sur le pays qu'ils habitoient. Si nous n'avons rien dit des qualités & des productions de ce pays, ce n'est pas qu'il n'en parle & ne trace un tableau riant de de sa richesse & de sa fertilité, mais qui n'ajoute rien à ce que nous en apprennent les Auteurs Sacrés dont il est presque tout tiré. L'état actuel de la Palestine répond si peu à ce tableau que l'on ne n'hésite pas à le taxer d'infidélité. Cette objection que l'on ne se lasse pas de répéter, a été mille fois réfutée; on ne doit donc pas s'attendre à trouver rien de nouveau dans ce que notre Auteur dit là dessus: il cite & copie Maundrel, dont l'Ouvrage est entre les mains de tout le monde (5).

La suite au Trimestre prochain.

(5) *Voyage d'Alep à Jérusalem*, pag. 108 & suiv.





ARTICLE ONZIEME.

MEMOIRES DE MADEMOISELLE DE STERNHEIM, publiés par Mr. WIELAND, & traduits de l'Allemand par Madame *** Première Partie. *La Haye*, chez *Pierre Frédéric Goffe*, 1773. grand in 12. de 381 pp. sans les Avertisse-
mens &c. qui en ont 40.

Cette Traduction est précédée d'une Lettre de Madame *** à l'Editeur de ces Mémoires; on apprend avec plaisir par la réponse de Mr. WIELAND que le caractère de Sophie n'est point un Ouvrage d'imagination, qu'il existe ce beau modèle, & que l'Auteur est l'original du portrait. Le nom de M^{me}. DE LA ROCHE deviendra cher à tous les cœurs sensibles : on la représente ici comme une femme d'un mérite rare, plus respectable encore par ses vertus que distinguée
par

par ses talens. Nous avons caractérisé son Ouvrage en annonçant successivement les deux Parties qui le composent (1); aujourd'hui après avoir tracé une courte analyse de la première, nous transcrirons l'un des morceaux qu'on peut le plus aisément détacher de l'ensemble. L'histoire des amours du Colonel de Sternheim, la peinture de son caractère; le récit de ses bienfaits précédent les Mémoires de notre Héroïne. *Sophie* a reçu de son Père la meilleure éducation: privée de ce guide fidèle, son souvenir & ses principes demeurent gravés dans son ame, elle fait consister le bonheur à rendre heureux tout ce qui l'entoure. La Comtesse de *Loebau* sa Tante, femme artificieuse & sans mœurs, l'engage à quitter ses Terres pour la suivre à la Cour de D*. *Sophie* malgré les plaisirs qui y règnent, & les distinctions qu'elle

(1) Voyez *Bibl. des Sc.* Tom. XXXVI pag. 259 &c. & dans la seconde Partie pag. 501. & les suivantes.

qu'elle reçoit , se déplaît dans un séjour si étranger pour elle. Cependant les vertus & les agrémens de Milord Seymour lui inspirent de l'inclination ; Milord de son côté l'adore, mais son amour est réduit au silence. Il dépend d'un Oncle, Ministre à la Cour de D* qui lui apprend que le Comte & la Comtesse de Loebau n'ont amené Sophie que pour en faire la maîtresse du Prince : si elle triomphe des pièges qu'on lui tend , il promet à Seymour de favoriser sa passion , mais jusques là il exige qu'elle soit un mystère. Milord Derby , nouveau Lovelace, devient amoureux de Sophie , il a résolu de tout employer pour lui plaire , pour la noircir dans l'esprit de Seymour , & pour la ravir au Prince. Celui-ci ne néglige rien pour obtenir de Sophie des sentimens favorables , & tous les moyens de séduction sont mis en œuvre ; mais les louanges les plus délicates, les fêtes les plus ingénieuses la trouvent insensible. Derby qui ne cesse de l'étudier découvre son penchant à la bienfaisance , il prend si bien ses mesures

res qu'elle croit le surprendre faisant secrètement une action généreuse , & commence à avoir meilleure opinion de lui. *Seymour* trompé par les apparences & les faux rapports de *Derby*, se persuade que *Sophie* s'est laissée séduire par le Prince ; il saisit l'occasion d'un Bal pour lui faire sous le masque les reproches les plus insultans. *Sophie* apprend avec effroi la trahison de ses parens, la perte de sa réputation : l'excès de sa douleur est sur le point de lui coûter la vie. Aussi-tôt qu'elle a repris ses forces elle veut retourner sur ses Terres, mais on lui en ôte le pouvoir. *Seymour* s'étoit échappé du Bal pour s'enfuir de D* sans attendre l'effet de ses discours. *Derby* profite de l'abandon où il voit *Sophie*, pour lui renouveler des protestations de tendresse & de service , & finit par lui offrir sa main. *Sophie* qui se croit méprisée par *Seymour*, qui craint pour son honneur dans la maison de son Oncle, ne voit d'autre parti à prendre , dans l'égarement de la douleur, que de consentir à un mariage secret avec *Derby*.

Le scélérat déguise un de ses gens en Ecclésiastique , *Sophie* croit recevoir la bénédiction nuptiale ; se livre au pouvoir du fourbe qui la trahit , & s'enfuit de la maison de son Oncle.

Le morceau que nous allons rapporter offrira un trait de la bienfaisance de *Mlle. de Sternheim* : elle rend compte à son Amie d'une découverte qu'elle vient de faire dans une promenade aux environs de la Ville de D*. „ Nous entrâmes dans la principale rue d'un beau Village : à peine en avions nous traversé la moitié , que nous fûmes obligés de nous arrêter à cause d'une petite voiture qui s'avançoit derrière nous. Elle étoit couverte d'un tissu d'osier très épais , cependant on voyoit qu'elle étoit occupée par une femme & trois jeunes enfans. La touchante tristesse qu'on lisoit sur le front de la mère , les visages pâles & défaits des enfans , leur habillement propre mais usé , tout annonçoit la pauvreté & les souffrances de cette petite famille. Mon cœur fut vi-

ve-

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 197

vement ému : l'idée de leurs peines , & l'envie de les soulager se firent sentir avec la même force. Charmée de voir qu'ils s'arrêtoient à l'auberge , je fis semblant de connoître cette femme , je prétextai avoir un mot à lui dire , & priai Milord *Derby* d'entretenir Mlle. de R. jusqu'à mon retour. Là dessus il me regarda en souriant , mais avec un air de réflexion , & baïsa l'endroit de sa manche sur lequel dans le mouvement de mon zèle j'avois posé la main. Je rougis & me hâtai de courir à la pauvre famille. En entrant dans cette maison , je les trouvai tous dans l'allée , assis sur les marches d'un escalier ; la femme les yeux en pleurs tiroit d'un petit sac un mouchoir de soie & un tablier , qu'elle montrait à l'hôtesse dans l'espérance de les lui vendre pour être en état de satisfaire le voiturier qui l'avoit conduite. Deux des enfans demandoient avec cris du pain & du lait. J'eus besoin de quelques efforts pour me remettre , tant j'étois affectée de leur situation ; je m'approchai & dis à la pauvre

N 3

fem-

femme d'un ton de connoissance que j'étois bien aise de la revoir. Je crus devoir prendre cette tournure, afin de lui sauver la confusion qu'éprouve une ame sensible quand sa misère trouve beaucoup de témoins, & d'ailleurs parce qu'un infortuné envisage la considération dont les gens heureux usent à son égard comme une partie du bienfait qu'il en reçoit. Je dis à l'hôtesse de m'indiquer une chambre où je pûsse m'entretenir seule avec cette femme, & j'ordonnai qu'on préparât une collation pour les enfans. Pendant que je lui parlois, l'hôtesse ouvroit une porte; la pauvre femme étoit debout, portant son plus jeune enfant sur le bras, & me regardoit avec une extrême surprise. Je lui tendis la main & la priai d'entrer dans la chambre, où je menai encore ses deux autres enfans. Après que j'eus fermé la porte, je conduisis la tremblante mère auprès d'une chaise, en l'invitant à s'asseoir; je la priai de se calmer & d'excuser mon empressement qui pouvoit lui paroître indiscret. Regardez moi,

JUILLET, AOUT, SEPT. 1772. 199

moi, lui dis-je, comme une amie qui desire de nous être utile dans un lieu où vous paroissez étrangère. Un torrent de larmes l'empêcha de répondre, mais on voyoit sur sa physionomie l'espérance se mêler à la douleur. Je lui tendis la main avec la plus tendre compassion. — Vous paroissez éprouver les rigueurs du sort, vous souffrez pour vous & pour vos enfans; je suis riche & indépendante, mon cœur connoît les devoirs que l'humanité & la Religion me prescrivent: permettez que je les remplisse à votre égard, & ne m'enviez pas la joie d'adoucir vos peines. En disant cela je sortois de l'argent: je la priai de vouloir bien l'accepter & m'informer du lieu de sa demeure. La bonne femme glissa de sa chaise sur ses genoux, & s'écria avec la plus vive émotion: O Dieu quelle ame noble m'as tu fait rencontrer! Ses deux aînés coururent à nous & se jetèrent en pleurant sur le col de leur mère. Je l'embrassai & l'aidai à se relever; je caressai les enfans, & priai cette femme de se

remettre & de parler tranquillement. Personne que moi , lui dis-je , ne sera instruit de votre situation & de ce qui se passe dans votre cœur ; croyez que je m'estimerai très heureuse de pouvoir vous rendre quelque service , mais à présent je ne veux savoir que l'endroit de votre séjour & vous laisser mon nom : en même temps je l'écrivis avec du crayon , & lui remis le papier. Elle me dit alors qu'elle retournoit à D* où étoit son mari , & qu'elle venoit de chez un frère de qui elle avoit en vain espéré du secours : je vous apprendrai , continua t-elle , toutes les causes de mon infortune , & j'espère de votre bonté que vous jugerez mes fautes avec indulgence. Après cela elle jetta les yeux sur mon papier. Etes-vous Mademoiselle de *Sternheim* , s'écria-t-elle ? Quel jour pour moi que celui-ci ! Je suis la femme du malheureux Conseiller T. ; si vous me nommez à la Comtesse de *Lœbau* votre Tante , je perdrai peut-être toute votre pitié ; mais au nom du Ciel ne me condamnez point sans m'entendre ! — Elle joignoit les mains en di-

disant cela : Je le lui promis de bon cœur, & pris congé d'elle en exigeant qu'elle ne parlât point de moi, & qu'elle laissât croire dans cette maison que nous nous connoissions précédemment. En m'en allant j'ordonnai à l'hôtesse de procurer de bons lits & de bonne nourriture à la mère & aux enfans, & un carrosse pour le lendemain matin, promettant d'acquitter tous les frais. Milord & Mlle. de R. étoient dans le jardin de l'auberge, où j'allai les joindre en les remerciant de la complaisance qu'ils avoient eu de m'attendre. Mon village portoit l'empreinte du plaisir qu'on éprouve quand on a fait le bien ; mais en même temps mes yeux annonçoient que j'avois pleuré. Milord me regarda souvent & d'un air sérieux, & me parla très peu durant le reste de la promenade ; j'étois charmée qu'il entretint Mlle. de R. & je m'occupai de ce qu'il me restoit à faire pour le soulagement de toute cette famille. Voilà, ma chère Emilie, une intéressante découverte : il me semble que c'est celle d'un

riche terroir que je dois mettre en valeur ; j'y apporterai des soins, du zèle, des services, & les fruits en seront utiles à ces trois pauvres enfans ; car j'ai bien d'espérer que les parens seront assez fideles aux loix de la nature, pour n'user de mes secours qu'en faveur de ces innocentes & malheureuses créatures. A présent ne bénissez vous point avec moi le séjour que j'ai fait à D* " ?

La Préface nous apprend que M^{me}. DE LA ROCHE ne destinoit point cet Ouvrage à l'impression: le Public doit savoir gré à Mr. *Wieland* de lui avoir fait connoître un trésor que la modestie de l'Auteur vouloit nous dérober. On aime à connoître les traits de ceux qui font honneur à l'humanité par leurs actions ou leurs Ouvrages, on grave leur portrait, on s'empresse à acquérir cette gravure : ici quelle différence ! c'est de l'ame la plus belle que les Mémoires de Sophie nous offrent le tableau. Il y a sans doute quelques ombres, quelques légers défauts dans l'ordonnance & dans l'exécution ; aussi M. *Wieland* a-t-il exhorté Madame *** à traduire
libre-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 203

librement. Ce Roman peut n'être pas bien fait, mais on ne sauroit lui refuser le mérite d'être très intéressant; d'ailleurs ce qui distingue cette production de la plupart des Ecrits que les Femmes ont publiés dans ce genre, c'est sur-tout l'utilité morale qu'on en peut retirer. Les Romans de *Me. de la Fayette* ont joui du succès le plus mérité, mais quelle différence entre les vertus de *Sophie* & celles de la *Princesse de Clèves*! Les unes ont la Religion pour principe, & sont pures & bienfaisantes comme la source dont elles émanent; les autres ne sont presque fondées que sur l'opinion, sur cet honneur souvent chimérique & capricieux qui commande aux hommes le duel, & qui ordonne ici à une femme d'immoler le bonheur de son amant, & un amour devenu légitime, à une délicatesse peut-être outrée. Nous avons oublié de dire que la Lettre de *Mr. WIELAND* dont il est fait mention au commencement de cet Extrait, n'est point une traduction. Les François verront avec plaisir qu'un Auteur dont ils chérissent & traduisent les Ouvrages, possède aussi bien leur Langue. NOU-



NOUVELLES LITTERAIRES,

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. *Conjectures on the New Testament*, collected from various Authors with the reasons on which both are founded, c. a. d. *Conjectures sur le Nouveau Testament*, recueillies de divers Auteurs, avec les raisonnemens qui leur servent de fondement, 1772. in 8°. chez Nichols. Cette compilation, tirée de divers habiles Critiques, paroît faite pour ceux qui n'ayant pas les Livres d'où l'on a pris ces remarques desirent d'en trouver un grand nombre réunies.

A Comment on some remarkable passages in Christ Prayer, particularly John XVII. 5. &c. c. à. d. *Commentaire sur quelques passages remarquables de la Prière sacerdotale de J. C. en particulier sur Jean XVII. 5 in 8°. 1772.* chez Johnson.

The Doctrines of a Trinity and Incarnation of God examined on the principles of Reason and common sense &c. c. a. d. *Examen des Dogmes de la Trinité & de l'Incarnation de J. C. d'après les principes de la raison*
 &

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 205

É du sens commun; in 8o. 1772. chez Bladen.

Five Dissertations I. on the *Athanasian Doctrine* II. on the *Socinian scheme*. III. on the *Person of Christ*. IV. on the *rise, progress, perfection and end of Christ's Kingdom*. V. on the *causes which probably conspired to produce our Saviour's Agony*; c. a. d. *Cinq Dissertations*, I. sur la *Doctrine du Symbole d'Athanase*. II. sur le *Système Socinien*. III. sur la *personne de J. C.* IV. sur le *commencement, les progrès, la perfection & le but du Règne de J. C.* V. sur les *causes de l'agonie de notre Sauveur*, par EDOUARD HARWOOD. 8o. chez Becket 1772.

A View of Revealed Religion as it stands to the Reason. c. a. d. *Idée de la Religion Révélée prise de la Raison* 8o. 1772. chez Law.

Nous joignons ces divers Ouvrages comme ayant rapport les uns & les autres aux mêmes sujets, & s'écartant plus ou moins de la Doctrine reçue du plus grand nombre des Chrétiens. Le premier écrit avec modestie, avec candeur, ne paroissant dicté que par l'amour de la vérité, ne contient que des objections ou que des explications connues de ceux qui ont examiné ces difficiles

ciles questions. Le second les expose avec plus de hardiesse, prononce plus décisivement, ose même employer le ridicule contre ceux qui ne pensent pas comme lui.

M. HARWOOD ne va pas à beaucoup près aussi loin que les précédens. Après s'être élevé fortement contre la Confession dite de St. Athanase, & les termes de *Trinité*, d'*Union hypostatique* &c. comme étrangers aux Saintes Ecritures, il combat l'opinion des Sociniens sur la préexistence de J. C. comme contraire à tous les principes d'interprétation, aux expressions simples & claires des Ecrivains Sacrés.

Quant au quatrième des Ouvrages que nous venons d'annoncer, on ne sauroit discerner si c'est à détruire les vérités de la Révélation, ou les principes les plus simples de la raison humaine, qu'il est destiné, si l'Auteur a cru les concilier, ou a voulu les anéantir l'une par l'autre.

Critical Remarks on the Books of Job, Proverbs, Psalms, Ecclesiastes and Canticles; by D. DURELL Principal of Hertford College and Prebendary of Canterbury, 4^o. Oxford, printed at Clarendons Press. Sold by Cadell in London; c. à. d. Remarques Critiques sur les Livres de Job, des Pseaumes, des Pro-

verbes, de l'Ecclesiaste, du Cantique des Cantiques, par le Dr. DURELL &c. Oxford, & se trouve à Londres chez Cadell. 1772. in 4^o. Le savant Auteur de ces Remarques s'est proposé de dissiper l'obscurité de plusieurs passages, qui est la suite nécessaire des expressions proverbiales, des allusions, du langage poétique des Auteurs Sacrés; & surtout de corriger les erreurs qu'a introduit dans le texte l'ignorance ou la précipitation des Copistes. Il analyse la composition des mots & des phrases, en fixe les limites, en indique le sens qu'il croit naturel. Son travail ne peut que mériter les plus grands éloges, que contribuer à avancer la connoissance des Ecritures, & faciliter l'entreprise dont il fait sentir la nécessité, celle de donner une nouvelle Version de ces Livres.

Sermons on various subjects, by the late JOHN FARQUHAR Minister at Nigg, carefully corrected from the Author's Manuscript, by G. Campbell and Alex. Gerard D. D. Aberdeen 1772. 32^o. 2 Vol. chez Dilly. Des Discours dans lesquels Mrs. Campbell & Gerard trouvent réunis la clarté & la force, le sentiment & le goût, qu'ils prennent soin eux mêmes de revoir & de publier, ne sauroient manquer d'é-

d'être reçus du Public avec la plus grande distinction.

La suite des 4 Volumes de Sermons du Dr. JORTIN, que nous avons annoncée dans le XXXVI Volume de cette Bibliothèque pag. 477. vient de paroître, & forme le 5, 6, 7e. & dernier Volumes de cette Collection. On y a ajouté un petit Traité de cet Auteur sur le Dogme de la vie à venir, des exhortations au Clergé de son district sur l'usage & l'importance de l'Histoire Ecclésiastique. Le mérite connu de l'Auteur nous dispense de répéter ses éloges.

Political Essays concerning the present state of the British Empire; particularly respecting I. Natural advantages and disadvantage. II. Constitution. III. Agriculture IV. Manufactures V. The Colonies VI. and Commerce; c'est-à-dire, Essais politiques sur l'état présent de l'Empire Britannique, relativement à ses avantages & à ses désavantages naturels, à sa constitution, à l'agriculture, aux manufactures, à ses Colonies & à son commerce 40. 1772. chez Cadell. La multitude & la variété des objets que l'Auteur considère dans cet Ouvrage, doit excuser les imperfections de quelques unes de ses parties; celle de l'A-

JUILLET, AOÛT, SEPT. 1772. 209

L'Agriculture y est approfondie & traitée avec beaucoup de soin; elles renferment toutes des vues utiles, des réflexions importantes, des détails intéressans. Mais comme c'est aux citoyens éclairés de la Grande Bretagne à en apprécier tout le mérite, nous nous bornons à instruire nos Lecteurs de l'accueil favorable que le Public Anglois a fait à ces Essais, ainsi qu'au Traité suivant.

An historical Treatise on the feudal Laws and on the constitutions and Laws of England &c. in a course of Lectures by FRANCIS STOUGHTON SULLIVAN; c. à. d. Traité historique des Loix féodales, des Constitutions & des Loix de l'Angleterre, par F. STOUGHTON SULLIVAN; in 4^o. chez Johnson 1772. Cette production que l'esprit de parti ni le fanatisme de l'indépendance absolue n'altèrent point, mais qui est le fruit de l'amour de la vérité, des recherches exactes & des talens distingués du savant Professeur de Dublin, sera toujours regardée comme un Livre essentiel à ceux qui voudront connoître les Loix & la Constitution du Gouvernement Britannique.

Travels througb Holland, Flanders &c. by JOSEPH MARSHALL; c. à. d. Voyages faits en
Tome XXXVIII. Part. I. O Hol-

Hollande, en Flandre, en Allemagne, en Danemarck, en Suède, en Lapontie, en Russie, en Ukraine & en Pologne dans les années 1768, 1769, 1770, où l'on considère particulièrement l'état de ces divers Pays relativement à l'Agriculture, à la Population, aux Manufactures, au Commerce & aux Arts, par JOSEPH MARSHALL; 1772. in 8o. 3 Vol. chez Almon. Ces intéressans Voyages méritent que nous nous en occupions plus particulièrement dans la suite.

F R A N C E.

PARIS. Histoire Naturelle de l'Air & des Météores, par M. l'Abbé RICHARD, Tomes 7, 8, 9, 10, d'environ 500 pag. in 12 chacun; chez Saillant & Nyon. Ces quatre Volumes terminent cet Ouvrage intéressant & instructif. Le 7e. Tome traite de la neige, de la grêle, & des météores emphatiques (1), c. à. d. des météores qui par eux mêmes n'ont aucune solidité, quoi qu'ils se montrent toujours sous une
for-

(1) Le terme emphatique vient du mot Grec *εμφαινω*, *illustre, représente*, d'où *εμφανει* *représentatif*.

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 215

forme déterminée. Ce sont des apparences formées du mélange de l'ombre & de la lumière sur des corps aériens fort légers. Tels sont l'arc-en-ciel, les parélies, les paraséliènes, les halo ou cercles lumineux, & tous les météores brillans & légers de ce genre, qui paroissent, soit le jour, soit la nuit, imprimés sur les nuages, en opposition avec le soleil ou la lune dont ils réfléchissent la lumière. Dans le 8e. Tome il s'agit du tonnerre, des éclairs, de la foudre, & de quelques phénomènes qui y sont relatifs. M. RICHARD fait des réflexions très curieuses sur la crainte du tonnerre. Parmi les personnes qui le craignent, les plus à plaindre, dit-il, sont celles sur lesquelles la pression de l'atmosphère cause un effet inquiétant & douloureux, en altérant tout le jeu de l'organisation. Ce ne sont pas des réflexions superstitieuses, des craintes de préjugé qui tourmentent ces sortes de gens : ils souffrent véritablement, toute leur machine est dans un désordre qui leur en fait appréhender la dissolution. Ils sont à plaindre d'être aussi sensibles aux révolutions de l'air, & il n'y a rien à opposer à ce mal-être que la constance & les secours que l'on peut tirer de la Médecine. Com-

bien voit-on d'animaux que les orages inquiètent, tourmentent, font souffrir : leurs cris annoncent qu'ils éprouvent des sensations douloureuses, car on ne peut pas dire qu'ils craignent la chute de la foudre. Il n'en est pas de même des enfans, ou des personnes d'un âge plus avancé, qui, sans souffrir rien d'extraordinaire, croient leurs jours en danger, dès qu'ils entendent gronder le tonnerre. Insensiblement ils se sont laissé subjugué par des craintes chimériques, au point de n'être plus capables d'écouter ce que la raison la plus saine peut employer de moyens persuasifs pour les rassurer. En vain on leur prouvera qu'il est très rare que des hommes soient frappés de la foudre, & que dans l'espace d'un siècle entier, on a observé qu'à Leyde, Ville bien peuplée & fort grande, il n'y a eu qu'un seul homme qui en ait été frappé : encore n'en mourut-il pas (*Musschenbroek* §. 39). L'idée d'un seul homme frappé, quoique dans une si longue révolution d'années, & dans une grande Ville, leur fera croire qu'ils courent le même danger. — Ne seroit-il pas à souhaiter pour le bonheur de l'humanité, que l'on attachât une espèce de honte à ces sortes de terreurs ; que l'on accoutu-

mât

mât les enfans à voir d'un œil assuré les mouvemens de l'air dans les orages les plus impétueux, à s'aguerrir contre le bruit du tonnerre; enfin à prendre quelques précautions contre des dangers possibles, mais sans céder à des craintes qui sont un mal réel, & d'autant plus dangereux qu'il se communique par l'exemple". Dans le Tome 9e. l'Auteur traite de différens météores ignées, des phosphores naturels, de la nature & des qualités du feu. Enfin le 10e. & dernier Tome, qui est extrêmement curieux, rassemble toutes les observations qui ont été faites jusqu'ici sur l'Aurore boréale.

Vocabulaire François, ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie Française, auquel on a ajouté une Nomenclature géographique fort étendue. Ouvrage utile aux François, aux Etrangers, & aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe; chez la Veuve Regnard, & chez Demonville, 1772. in 8o. de 383 pp. Le Dictionnaire de l'Académie Française, en deux Volumes in Folio, étant trop cher pour bien des gens, on a cru devoir en faire un Abrégé sous un format portatif, commode, & d'une acquisition moins dispendieuse. D'abord on ne pensoit qu'à indiquer la manière d'orthographier les mots;

mais ensuite on s'est déterminé à ajouter à chaque mot sa signification principale, naturelle & propre, & souvent aussi les sens métaphoriques qu'on lui donne. L'Académie a approuvé ce travail, qui peut en effet être d'autant plus utile qu'on a inféré dans ce Vocabulaire un assez grand nombre de mots, qui ne se trouvoient point dans le Dictionnaire de l'Académie. Nous avertissons cependant les Personnes qui ont le *Traité de l'Orthographe Françoisse en forme de Dictionnaire* par M. Restaut, & l'*Abrégé du grand Dictionnaire de Richelet*, qu'elles peuvent se passer de ce Vocabulaire.

Elégies de Properce, traduites par M. DE LONGCHAMPS; chez le Fay, 1772. in 8o. de 610 pp. sans le Discours Préliminaire qui en a 24. On reproche bien injustement aux François d'aujourd'hui de négliger les Langues savantes. Ils étudient plus que jamais les bons Auteurs Grecs & Latins, & depuis quelques années ils en ont fait une multitude de Traductions, parmi lesquelles il y en a d'excellentes. Celle que nous annonçons à présent est de ce nombre, & ne fait pas moins d'honneur aux talens de M DE LONGCHAMPS, que les Notes grammaticales & historiques dont elle est accompagnée n'en font

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 237.

font à son érudition & à son discernement. Il préfère de beaucoup Properce à Ovide, & il le croit même supérieur à Tibulle. Dès le temps de Quintilien, quelques gens de goût portoient le même Jugement. Dans la suite on a trouvé que Properce étoit plus obscur que les autres Poëtes du siècle d'Auguste, & qu'il employoit une multitude de tours inconnus à quiconque n'a pas fait une étude approfondie de la Langue Latine. Notre habile Auteur, répond que ces tours n'en font pas moins dans le génie de cette Langue : „ ce sont des fleurs, dont quelques épines défendent l'accès à des mains vulgaires, & qui n'en ont que plus d'éclat aux yeux des vrais connoisseurs”. Si Properce est difficile à entendre, c'est qu'il est moins lu que quelques uns de ses contemporains; Horace & Virgile ne seroient guère plus accessibles à des Lecteurs que l'habitude n'auroit point familiarisés avec leurs chefs-d'œuvres.

La Gamologie, ou de l'Education des Filles destinées au Mariage; Ouvrage dans lequel on traite de l'excellence du Mariage, de son utilité politique, & de sa fin; & des causes qui le rendent heureux ou malheureux. Par M. DE CERVOLE. Ut ameris amabilis

bilis esto, *Ovid. de Art. Am. Lib. 2.* chez la Veuve Duchesne 1772. in 120. deux Parties, dont la 1^{re}. est de 215. pp. & la 2^e. de 232. Cet Ouvrage est, comme l'annonce le Titre, principalement fait pour les Femmes; & quoiqu'assez foiblement écrit il peut leur être utile. Si elles suivent les conseils que l'estimable Auteur leur donne, elles rempliront tous les devoirs de Filles, d'Epouses, de Mères, & conformément à leur destination elles feront le bonheur des hommes. Ce Livre doit être lu tout entier, parce qu'il est instructif & solide. Mais il ne pourroit pas fournir un Extrait intéressant, parce qu'il ne contient rien de neuf, & que la plupart des préceptes qu'on y trouve se voient déjà dans divers autres Ouvrages. Voici cependant un morceau qui nous paroît mériter d'être transcrit. „La morale ne s'apprend point dans les Livres. — L'usage & l'exemple, voilà par excellence le Livre des Enfans. Reignez qu'un domestique vous a manqué: reprenez le avec douceur, pardonnez lui avec bonté. Dites ensuite à votre fils: voici deux actions, dont la première s'appelle modération, & la seconde clémence. Quelqu'un entreprend votre éloge; interrompez-le,
en

en détournant la conversation sur un autre sujet. C'est pour l'Elève une leçon de modestie. Une personne a hasardé des propos sur votre compte , vous a calomniée , a cherché à vous nuire. Accueillez cette personne là poliment ; faites lui sentir , sans aigreur , le tort qu'elle s'est fait en essayant de vous en faire : puis témoignez lui avec une sincère affection , que , touchée de son repentir , vous avez tout oublié. Cette manière de prêcher le pardon des injures , n'est pas la moins énergique. Du bruit s'élève entre vos gens ; faites les paroître devant vous. Condamnez avec sévérité l'agresseur ; consolez l'offensé. Voilà encore , pour votre fils , deux importantes leçons de compassion & de justice. Un malheureux se présente ; vous connoissez ses besoins ; il vous les a confiés. N'attendez pas qu'il s'épuise en supplications. Elles ôtent le prix aux bienfaits , & dégradent celui qui les reçoit. L'Enfant apprendra dans cette leçon comment on doit donner ".

- De l'Art de la Comédie , ou Détail raisonné des diverses parties de la Comédie & de ses différens genres , suivi d'un Traité de l'imitation de Molière & de celle des Modernes : le tout appuyé d'exemples tirés des

meilleurs Comiques de toutes les Nations; terminé par l'exposition des causes de la décadence du Théâtre & des moyens de le faire refleurir; par Mr. DE CAILHAVA; chez Didot l'aîné 1772. in 8o. quatre Vol. d'environ 520. pp. chacun. De tous les Ouvrages qui ont été faits sur la Comédie, celui-ci est sans comparaison le plus intéressant & le plus complet. L'Auteur a une profonde connoissance de l'Art du Théâtre: Art qu'il a lui-même exercé avec beaucoup de succès, & dont il donne ici les règles & les préceptes, accompagnés d'une infinité d'exemples. Il fait pour ainsi dire un cours de Comédie avec les jeunes gens qui souhaitent de se signaler un jour sur la scène, ou avec ceux qui sans vouloir travailler pour le Théâtre aiment cependant ce bel Art, & voudroient se mettre en état d'en juger & d'en parler pertinemment. L'Ouvrage est peut-être un peu trop volumineux, on y trouve quelques répétitions, & M. DE CAILHAVA rapporte trop souvent des scènes entières d'Auteurs Comiques très connus, & qu'il auroit suffi d'indiquer. Mais sur le tout il est difficile de faire une lecture plus agréable. En donnant une idée juste des Théâtres de toutes

les

les Nations, de tous les âges, ce Traité présente par là même une esquisse des mœurs des différens Peuples, & les anecdotes dont il est parsemé achèvent de le rendre aussi amusant qu'instructif. Il est partagé en quatre Livres. Le premier traite des diverses parties du Drame comique jusqu'au dénouement inclusivement, & toujours l'Auteur appuie ses raisonnemens par des exemples pris chez les meilleurs Auteurs Comiques. Dans le second Volume il parle des divers genres de la Comédie, & il examine la manière dont les bons & les mauvais Auteurs les ont traités. Le 3^e. Tome a pour objet l'Imitation. M. DE CAILHAVA montre comment on imite sans être plagiaire, & s'attachant particulièrement à Molière il fait voir que cet excellent Comique n'est jamais plus grand que lors qu'il est imitateur. Enfin le 4^e. Volume découvre toutes les imitations qu'on a faites de Molière jusques à présent, & expose avec les causes de la décadence du Théâtre, les moyens de le faire refleurir.

Essai sur le Caractère, les Mœurs & l'Esprit des Femmes dans les différens Siècles, par Mr. THOMAS de l'Académie Française, Paris chez Moutard, & à Lausanne chez E.

F. Grasset & - Compagnie. Un homme d'esprit a dit qu'on voyoit bien en lisant cet Ouvrage, que l'Auteur étoit accoutumé à faire des *Eloges*; quoiqu'il en soit de ce jugement, si Mr. THOMAS a fait des éloges il s'est bien acquis le droit d'en recevoir de la part de tous ses lecteurs, & ce nouvel Ecrit doit ajouter encore à la haute réputation dont il jouit. Cependant un Critique obscur s'est élevé contre cet *Essai*: il s'autorise mal-à-propos d'un passage de Mr. *Roussseau* de Genève, pour reprocher à l'Auteur de n'avoir produit que *des exceptions*, de s'être arrêté à des détails qui ne concernent qu'un petit nombre de Femmes. Reproche injuste & bizarre s'il en fut jamais: c'est faire un crime au Peintre de bien choisir ses modèles; d'ailleurs en montrant aux Femmes ce que d'autres ont été, n'est-ce pas les inviter à devenir ce qu'elles pourroient être? ainsi produire ces exceptions est un moyen de les multiplier. Au reste ceux qui connoissent l'esprit Philosophique de Mr. THOMAS se douteront bien, sans avoir lu son Livre, qu'il ne s'est pas borné à peindre des individus. Mais ne nous arrêtons point à réfuter un Critique chagrin qui

qui dans sa Brochure ignorée (2) attaque à la fois & un grand Ecrivain & tout un Sexe. D'autres Journalistes ont rendu compte avant nous de l'Ouvrage de Mr. THOMAS, ils en ont indiqué la marche & apprécié les beautés, tout ce qu'il nous reste à faire est de rassembler ici quelques unes des réflexions neuves & profondes dont il est semé „ il est presque égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre. L'ame est heureuse par ses efforts; & pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même”. — Chez les Anciens la Philosophie n'avoit point de principe fixe sur les Femmes. „ La Religion même n'étoit qu'une espèce de police sacrée, qui avoit plutôt des cérémonies que des préceptes. On honoroit les Dieux comme on honore parmi nous les hommes puissans, c'est-à-dire qu'on leur offroit de l'encens, & qu'on attendoit en échange des secours. Ils étoient protecteurs & non législateurs. Le Christianisme naissant sur la terre fut une

lè-

(2) Lettre à M***. sur un Ouvrage intitulé : *Essai sur le Caractère, les Mœurs & l'Esprit des Femmes*, &c.

législation. Il imposa les loix les plus sévères aux Femmes & aux mœurs. Il resserra les nœuds des mariages ; d'un lien politique, il fit un lien sacré, & mit les contrats des époux entre le tribunal & l'autel sous la garde de la Divinité. Il ne se borna point à défendre les actions ; il étendit son empire jusques sur la pensée. Par-tout il posa des barrières au-devant des sens. Il proscrivit jusqu'aux objets inanimés qui pouvoient être complices d'une séduction ou d'un desir — La législation des Romains & des Grecs rapportoit tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle & sacrée, n'inspirant que du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. De là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'ame, & je ne sais quoi de surnaturel & de sublime qui se mêla à tout. De là le vœu de continence & le célibat consacré. Alors la vie fut un combat. La sainteté des mœurs étendit un voile sur la société & la nature. La beauté craignit de plaire ; la force se redouta elle même, tout apprit à
se

se vaincre; & l'austérité de l'ame augmenta tous les jours par les sacrifices des sens. Il est aisé de voir la prodigieuse révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les Femmes presque toutes d'une imagination vive & d'une ame ardente, se livrèrent à des vertus qui les flattoient d'autant plus, qu'elles étoient pénibles. — Il y a un courage froid, qui né de la raison, est intrépide & calme: c'est celui de la philosophie & des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui est ardent & qui se précipite: tel est le plus souvent le courage religieux. Celui des Femmes chrétiennes fut fondé sur de plus grands motifs. On les vit, s'élevant au dessus d'elles-mêmes, courir aux flammes & aux buchers, & offrir aux tourmens leurs corps foibles & délicats. Cette révolution dans les idées, en dut produire une dans les Ecrits. Tous ceux dont les Femmes furent l'objet, devinrent austères & purs comme elles". Dans des temps postérieurs plusieurs Femmes voulurent réunir presque tous les genres de connoissances; & quelques unes y réussirent. L'Auteur observe que l'ambition de tout embrasser, convenoit sur-tout à la renaissance des Lettres.

„ Dans

„ Dans la nouveauté tout le monde s'exagère ses forces. Ce n'est qu'en les mesurant qu'on apprend à les connoître. Les desirs même alors étoient plus aisés à satisfaire. Il s'agissoit plus de sçavoir que de penser ; & l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu , ne pouvant encore avoir le secret des Sciences & de leur profondeur , devoit naturellement les regarder comme un dépôt contenu dans les Livres , dont la mémoire pouvoit s'emparer". Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de Princesses éclairées que l'Italie en possédoit il y a quelques siècles.

„ Les Cours de Naples , de Milan , de Mantoue , de Parme , de Florence , &c. formoient autant d'écoles de goût , entre lesquelles régnoit une émulation de talens & de gloire. Les hommes s'y distinguoient par les armes , ou par l'intrigue ; les Femmes par les connoissances & par les graces. Il y avoit peu de ces petites Cours , où il n'y eut quelque Homme de Lettres de la plus grande réputation. Dans un pays qui ne forme qu'un grand Etat , il y a peu de talens , parce qu'il n'y a qu'une capitale , qu'une Cour , & qu'un centre de lumières. Les Provinces éloignées n'ont ni la même

activité

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 223

activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'États, & où presque chaque Ville formoit une capitale, l'esprit naissoit & se développoit par-tout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce qui faisoit leur malheur en politique faisoit leur gloire pour les talens". Quand l'Auteur rencontre une vérité sur sa route, il ne la laisse point échapper: aussi connoit-on peu d'Ouvrages qui renferment autant de pensées que celui ci; jamais cependant elles ne sont les écarts du génie, l'esprit lumineux de l'Auteur a saisi, & lié à son sujet des rapports qui en paroissent éloignés.

PROVINCES-UNIES.

DEVENTER. JACOBI MAKNIGHTI
S. T. D. Commentarius Harmonicus in Quatuor Evangelia secundum singulorum ordinem proprium dispositus. Ex Anglico Latinum fecit, Notas & alia nonnulla adjecit, A. F. RUCKERSFELDER S. Th. D. Ej. & LL. OO. PP. Daventr. Tomus I. continens præcognoscenda & ipsam Harmoniam. Bremæ, Sumtibus G. L. Forsteri, & Daventræ, Tome XXXVIII. Part. I. P typis

typis J. de Lange, 1772. grand 8°. de 613 pp. sans les Avertissemens. L'Ouvrage du Dr. MAKNIHT est un des meilleurs Livres qui aient jamais été publiés pour faciliter l'intelligence des Evangiles. L'Harmonie, le Commentaire, les Dissertations, tout annonce une érudition solide, une connoissance profonde de l'Ecriture Sainte, & un discernement exquis. On doit donc savoir beaucoup de gré à M. RUCKERSFELDER d'avoir traduit cet excellent Ouvrage dans une Langue plus universellement entendue, & de l'avoir rendu plus utile encore par un arrangement plus commode, & par diverses additions qui lui donnent un nouveau prix. Outre diverses Notes très judicieuses, il y a ajouté deux Dissertations également doctes & intéressantes sur les Démoniaques, & sur la Tentation de Jésus Christ. Il a aussi inséré dans ce premier Volume un précis très bien fait de la Dissertation de *Salomon van Till* sur l'année, le mois, & le jour de la Naissance du Sauveur, Dissertation que sa longueur & les discussions Chronologiques dont elle est remplie, empêchent d'être lue aujourd'hui, & qui mérite cependant d'être connue de tous les Théologiens. Nous ne rendrons point comp-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 227.

te de l'Ouvrage de M. *Maknigt* parce que nous avons eu occasion d'en parler souvent dans ce Journal: mais lors que la Traduction sera achevée, nous ferons connoître plus en détail le travail de l'habile Professeur de Deventer.

UTRECHT. *A. van Paddenburg* a imprimé: *Dissertatio Inauguralis Physico-Mathematica exhibens quasdam Leges Caloris, quom pro gradu Doctoratus & Magisterii, summisque in Philosophia & Artibus Liberalibus honoribus & privil. rite ac legitime consequendis, publico Eruditorum examini submittit* ABRAH. BARNHAART G. F. *Harlemo Batavus, Die 12 Junii 1772. in 40. pp. 92.* L'Auteur de cette Dissertation expose d'abord les sentimens des plus célèbres Physiciens sur la nature du Feu. Il passe ensuite aux recherches de deux loix de la Chaleur, dont l'une regarde les refroidissemens des fluides, & l'autre la communication de la Chaleur dans le mélange de deux fluides. Mr. *Richman* a fait après *Newton* un nombre d'expériences sur les refroidissemens de l'eau. Il trouva que la loi proposée par *Newton*, sçavoir que le décroissement de chaleur, en temps égaux suit une progression géométrique, étoit as-

sez d'accord avec les expériences. Mr. **BARNAART** a poussé plus loin ses recherches : ayant fait des Expériences sur le refroidissement de plusieurs fluides, comme les huiles, le mercure, l'esprit de vin &c. il a trouvé que les refroidissemens de ces fluides n'obéissent pas également à la loi mentionnée. Le mercure sur-tout s'en écarte considérablement. Il a donc eu recours à la correction que *M. Martine* a appliquée à la règle de *Newton*. Moyennant quoi les expériences répondent plus correctement au calcul, excepté celles sur le refroidissement du mercure. Mr. **BARNAART** propose un moyen plus sûr d'examiner les refroidissemens des fluides c'est d'exposer à l'air des Thermomètres ou des tuyaux remplis de ces fluides, qu'on veut refroidir. En effet ayant exposé à l'air un Thermomètre de mercure, il a remarqué que les refroidissemens sont assez d'accord avec la Loi de *Newton*, quoiqu'ils s'en écartassent le plus, lorsqu'on avoit laissé refroidir ce fluide dans un vase ouvert. Plusieurs Physiciens ont fait des recherches sur la chaleur qui résulte du mélange de deux fluides inégalement chauffés. Mais ces expériences se bornent
aux

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 259

aux fluides homogènes, & encore à l'eau. Notre sçavant Auteur a donc entrepris des essais sur les bulles, sur le mercure, l'esprit de vin; qu'il ne peut concilier avec la loi de la communication de la Chaleur, que *Richman, Nollet* & d'autres ont établie sur les expériences faites avec de l'eau. Enfin pour les mélanges des fluides hétérogènes comme l'eau & du mercure, il a trouvé tant de disparités, qu'il n'a pu assujettir les résultats à la loi générale, quoiqu'il ait imaginé plusieurs hypothèses. Il semble que chaque espèce de mélange exige une loi particulière & encore sous de certaines conditions. Enfin M. BARNART avoue ingenuement qu'il a rencontré des difficultés insurmontables, dont il abandonne le dénouement à des Physiciens plus experts. Cet aveu modeste lui fait autant d'honneur, que les expériences curieuses & pénibles dont il rend compte.

Voici un autre Ecrit Académique dont on ne sauroit dire trop de bien, & que le même Libraire a imprimé: *Disputatio Philosophico Juridica de Finibus Juris Civilis regundis, quam-pro gradu Doctoratus summisque in Utroque Jure honoribus &c. Erudio.*

Exam. submittit JOANNES CHRISTOPHORUS WILHELMUS RHAM, *Brunsvicus*. Die 17 Junii 1772. in 4°. pp. 37. Dans cette Dissertation, vraiment Philosophique, M. RHAM donne de justes notions du Droit Civil (3), & il montre que ce Droit n'est point arbitraire, qu'il peut être réduit en Art, que c'est une Science proprement dite, qui est susceptible de démonstration, & qui peut être comprise sous des règles générales. Tout Droit, qui mérite de porter ce nom, est un Droit naturel; les vraies Loix Civiles doivent être conformes à la Nature, & être, par conséquent, certaines & immuables. Mais pourquoi le Droit Civil n'a-t-il pas encore été réduit en Art? c'est ce que notre Jurisconsulte Philosophe recherche dans
un

(3) Il ne s'agit pas du Droit Justinien, mais du Droit Civil en général, & voici la définition que notre habile Auteur en donne: *Jus Civile est comprehensio legum determinantium quibus modis suum cuique in civitate tribuendum sit, ut tuti ab injuriis sint cives salva Republica*. Au reste rien n'est plus sage que la manière dont M. RHAM parle du Droit Romain: il a sçu tenir un juste milieu entre les enthousiastes & les détracteurs de ce Droit.

un 2d. Chapitre; après quoi il indique dans le 3e. & dernier les moyens de former un parfait système de Droit Civil. Ce ne sont que des vues qu'il propose, mais elles sont excellentes, & nous le croyons très propre lui même à les réaliser. Il est vrai qu'il faut pour cela bien des lumières, de l'habileté & de la maturité; mais M. RHAM ne doit pas être rangé dans la classe de la plupart de ceux qui reçoivent le Bonnet de Docteur dans nos Académies, & qui quelques habiles qu'ils puissent être sont encore trop jeunes, & n'ont pas assez d'expérience pour exécuter de grandes entreprises. Quelques endroits de cette Dissertation nous font conclure que notre Auteur n'est plus dans la première jeunesse: il a passé plus de 18 ans dans l'Université d'Utrecht, & l'Ecrit que nous annonçons prouve qu'il a su les bien employer.

L'abondance des matières ne nous permet guère d'annoncer des Sermons détachés; mais nous devons faire une exception en faveur de deux Discours de ce genre que *J. van Schoonhoven & Comp.* viennent d'imprimer: *Every Man may, & ought to promote the Publick-good: A Sermon preached in the English Church at Utrecht on the 12th.*

of February 1772. *The Day appointed by the States for general Thanksgiving, Fasting & Prayer; by ROBERT BROWN DD. To which is prefixed the Thanksgiving, Confession & Prayer made use of before Sermon, on the same Occasion; c. à d. Tout Homme peut, & doit contribuer au Bien public: Sermon prononcé dans l'Eglise Angloise à Utrecht le 12 Février 1772. Jour de Jeûne &c. par Mr. BROWN, Dr. en Théologie; avec la Prière prononcée avant le Sermon, in 8o. pp. 91. Les bons Sermons de Jeûne sont assez rares; celui-ci doit être mis au rang des meilleurs. Il est extrêmement convenable à la circonstance, & tant par la sagesse & le jugement, que par l'éloquence & la force qui y régnent, il est également propre à éclairer l'esprit & à toucher le cœur. Le Texte est Pseaum. CXXII. 6, 7, 8, 9.*

JOHAN CASPER LAVATERS, *Leerrede van de Liefde Gottes, over 1 Joh. IV: 9. Uit het Hoogduitsch vertaalt, en met eene Voorrede en eettelyke Aanmerkingen vermeerderd, door een Hoogachtter van den Auteur; c. à d. Sermon sur l'Amour de Dieu, sur 1 Jean IV: 19. traduit de l'Allemand de M. LAVATER &c. 1772. pp. 42. sans la Préface du Traducteur qui en a 16. Ce Sermon méritoit bien*

bien d'être traduit. C'est le cœur qui l'a dicté, & l'on y retrouve toute la sensibilité de M. LAVATER & toute la beauté de son imagination. L'Auteur possède à un haut degré le talent si rare d'intéresser, & cela a donné lieu au Traducteur, dont l'ame paroît sympathiser avec celle de M. LAVATER, de rechercher dans sa Préface ce qu'il faut entendre par prêcher d'une *manière intéressante*. Ce qu'il dit là dessus est tiré d'un Discours de M. Töllner, l'un des plus habiles & des plus judicieux Théologiens d'Allemagne. On lira encore avec plaisir dans la même Préface quelques réflexions du Traducteur sur l'Entbousiasme.

J. van Schoonhoven & Compagnie, & G. van den Brink débitent avec beaucoup de succès : *Reis door Noord-Amerika, gedaan door den Heer PIETER KALM, Professor in de Huisboudingskonst op de Hooge School te Abo, en Medelid der Koninglyke Zweedsche Maatschappy der Wetenschappen. Vercierd met kopere Platen, Eerste Deel; c. à d. Voyage de l'Amérique Septentrionale, par Mr. KALM, Professeur d'Economie, dans l'Université d'Abo, & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Suède; Tome I. 1772. in 4o. pp. 223. sans la Préface. Nous rendrons comp-*

te de cet intéressant Ouvrage dans la Partie suivante de cette Bibliothèque.

Un autre excellent Livre dont J. van Schoenboven vient de publier une Traduction Hollandoise, c'est l'*Histoire Critique de la Vie de David*, dans laquelle les principaux événemens sont rangés selon l'ordre des temps, les objections de Bayle contre le caractère de ce Prince & les événemens de son Règne sont examinées & dissipées, & les Pseaumes qui le regardent, expliqués, par le Dr. SAMUEL CHANDLER. Nous parlâmes de cet Ouvrage lors qu'il parut en Anglois (4), & nous avons précédemment donné deux Extraits de l'*Apologie de David* par le même Théologien (5). Nous y renvoyons nos Lecteurs, & tout ce que nous devons ajouter à présent, c'est que la Traduction nous paroît très bien faite. En voici le titre: *Oordeelkundige Geschiedenis van het Leeven van David, waar in de aanmerkelykste gebeurtenissen in haare tyd-order gesteld; de voornaamste teegenwerpingen van Mr. Bayle en andere teegen het Karakter van deezen Vorst en het* Schrif-

(4) *Bibl. des Sc.* Tom. XXVI. Part. I. p. 227.

(5) Tom. XVIII. Part. II. *Art.* VI. Tom. XIX. Part. I. *Art.* III.

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 235

Schriftuurlyk geschied verbaal aangaande hem en zyne rageering onderzocht en weerderlegt, en de Psalmen op hem betrekkeelyk verklaard worden. Door den wel Eerwaarden en zeer geleerden Heer SAMUEL CHANDLER, Doctor in de Godgeleerdheid en Medelid van de Koninglyke en Americaansche Societeiten. Uit het Engelsch vertaald. Eerste Deel, 1772. grand 8o. 472 pp. sans la Préface.

C'est encore avec bien du plaisir que nous annonçons une bonne Traduction de l'Ouvrage si estimé de M. WEST sur la *Résurrection de J. C.*; & nous observons à cette occasion qu'il n'y a point de Ville dans cette République où l'on s'attache plus qu'ici à traduire les meilleurs Livres qui paroissent dans les autres Pays. *De Geschiedenis en de bewyzen voor de zekerheid van de Opstanding van onzen Heere Jesus Christus uit den Dooden; als de eenige steun en vaste hope der Christenen, in een nieuw en helder licht gestelt: door GILBERT WEST, Schild-knaap, naar den zesden Druk uit het Engels vertaalt. Met eene Voerreden van Carel Boers, Doctor in de Heilige Godgeleerdheid, en Predikant te Waddingsveen en Bloemendaal; chez la Veuve J. J. van Poolsum, & chez J. van Terveen,*

236 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

veer, 1772. grand 8o. de 355 pp. sans la Préface de M. Boers qui en a 114. Cette Préface est également savante & judicieuse. L'habile Traducteur y répond victorieusement à une objection que les Incrédules font souvent contre le Christianisme, & qu'ils tirent des mœurs de ceux qui le professent. L'Evangile, disent-ils, ne rend point les hommes meilleurs, & ne sauroit par conséquent être Divin. Si la Religion Chrétienne étoit aussi excellente qu'on le prétend, elle auroit plus d'efficace sur les cœurs, & les Disciples de Jésus Christ ne seroient pas aussi vicieux qu'ils le sont. M. BOERS convient qu'une multitude de Chrétiens d'aujourd'hui sont très corrompus, il en gémît plus sincèrement que ne le font les Déistes; mais il soutient d'abord qu'on exagère beaucoup la mauvaise conduite de ceux qui professent l'Evangile, que dans tous les temps il y a eu une infinité de Chrétiens dont les mœurs étoient sans comparaison plus réglées que celles des infidèles, que l'Evangile a incontestablement rendu les hommes meilleurs, & que sur-tout dans les premiers siècles les Disciples de Jésus-Christ se distinguoient par la régularité & par la sainteté de leur vie, ce qu'il prouve par le té-

témoignage même de divers Auteurs Payens. Il observe ensuite que si tant de Chrétiens se conduisent mal, c'est qu'ils ne connoissent ni les dogmes ni les préceptes de leur Religion, & qu'ils vivent dans une profonde ignorance. Mais il s'attache surtout à faire voir qu'il est très possible qu'une Doctrinè soit excellente en elle même, quoique la conduite de ceux qui la professent soit mauvaise; & il montre que si des mœurs corrompues d'une Société quelconque, on pouvoit en conclurre la fausseté des principes qu'on y admet, personne ne perdroit plus à cette manière de raisonner que les ennemis mêmes du Christianisme. Les Payens vivoient-ils conformément aux maximes de leurs Philosophes, & ces Philosophes y étoient-ils toujours fidèles eux-mêmes? Les Chinois, que nos Incrédules modernes préconisent avec tant d'affectation, n'observent guère les préceptes de leur Confucius, & il ne pourra rester aucun doute là dessus après avoir lu ce que M. BOERS en dit, fort en détail, d'après les Voyageurs les plus habiles & les plus dignes de foi. Et pour ce qui est des Déistes qui sont aujourd'hui répandus en Europe, on n'oseroit soutenir sérieusement qu'ils observent
mieux

mieux les Loix Naturelles, que les Disciples de Jésus Christ n'observent les Loix de l'Evangile. Ils ont cependant un Code bien plus court que le notre, & beaucoup moins de devoirs à remplir. Ici M. Boxas fait passer en revue les plus fameux Incrédules, & il montre combien peu il convient à des gens aussi corrompus, de reprocher aux Chrétiens les désordres de leur vie. Ce morceau est très intéressant, & en général toute la Préface mérite d'être lue, & ne dépare point l'excellent Ouvrage de M. West. Quant à cet Ouvrage même, il seroit bien superflu d'en rendre compte: la plupart de nos Lecteurs le connoissent sans doute; il a été traduit en François, & l'on peut d'ailleurs en voir un bon Extrait dans la *Bibliothèque Raisonnée* Tom. XL. Part. I. Art. X.

Il parut il y a quelque temps une Brochure Hollandoise, adressée aux Auteurs des excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*. Dans cette Brochure on critiquoit quelques endroits des Lettres, on exposoit, mais assez décemment & avec un air de candeur peu ordinaire dans les Ouvrages des Incrédules, divers doutes sur les faits rapportés dans l'Ecriture Sainte, & on faisoit sur-tout des
ob-

JUILLET, AOÛT, SEPT., 1772. 239

objections assez spécieuses contre les cinq Livres de Moyse, contre toute l'histoire de ce Législateur, contre la multiplication des Israélites en Egypte, la manière dont Pharaon les traita, les plaies dont ce Prince & ses sujets furent frappés, la sortie du Peuple Hébreu hors de l'Egypte, ses aventures dans le Désert, la sévérité dont il usa envers les Madianites & les Cananéens &c. Toutes ces objections, & diverses autres, viennent d'être solidement réfutées dans un Ecrit Hollandois que *Henri van Otterloo* a imprimé, & dont nous croyons devoir recommander la lecture. On y trouvera des discussions très intéressantes, de l'érudition, de la justesse, & beaucoup de force dans le raisonnement. Voici le titre de ce bon Ouvrage : *Proeve eener Beantwoording der Misjive aen de Heeren Schryveren van de Brieven der Fooden aen den Heere de Voltaire. Nihil est, Antipho, Quin male narrando possit depravari, Terent. 1772. grand 30. de 106 pp.*

AMSTERDAM. J. H. Schneider distribue quatre nouvelles Planches pour son Edition de l'*Histoire Naturelle* de MM. DE BUFFON & D'AUBERTON. Ces Planches, qui sont parfaitement bien dessinées & gravées représent.

sentent le *Bison*, le *Bison jubatus*, le *Glouton*, & le *Leming*.

Le même Libraire vient de faire une nouvelle Edition corrigée & fort augmentée de l'*Atlas des Enfans : ou Méthode nouvelle courte, facile & démonstrative, pour apprendre la Géographie. En XXII Cartes enluminées avec un nouveau Traité de la Sphère, où l'on explique le mouvement des Astres, & les Systèmes du Monde anciens & modernes, l'usage des Globes & des mesures géographiques. 1773. avec Privilège; grand in 12 de 252 pp. avec 24 Planches très proprement enluminées. Cette Edition est fort bien exécutée. On peut voir ce que nous dîmes de la première lors qu'elle parut en 1760 (5). Nous ajouterons seulement, que quoique destiné principalement pour la Jeunesse & mis à sa portée, ce Livre peut encore être utile à toutes sortes de personnes, à celles mêmes qui sont déjà versées dans la Géographie; c'est un Atlas portatif.*

Voici un autre Ouvrage très utile qui est sorti des presses du Sr. Schneider : *Tablettes pour*

(6) *Bibl. des Scs. Tomé XIV. Part II. pag. 510. & suiv.*

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 242

pour les Négocians & les Banquiers, 1772.
grand in 12. de 162 pp. outre 30 pp. pour
le Tarif des Droits d'entrée & de sortie des
marchandises &c. arrêté par LL. HH. PP.
en 1725 avec les changemens qu'on y a faits
depuis. Cet Abrégé contient tout ce qu'un
Négociant a besoin de savoir à l'égard des
monnoies tant réelles que de compte, du pair,
des usances, des jours de grace, des poids,
des mesures longues, des mesures des grains
& des matières liquides; le tout calculé sur
la valeur des monnoies, des poids & des
mesures d'Amsterdam.

*Bibliotheca Hagana Historico Philologica-
Theologica, ad continuationem Bibliotheca Bre-
menfis Novæ constructa. Classis Quarta Fas-
ciculus Tertius & ultimus; chez H. Vieroos,
& à Leyde chez J. le Mair, 1772. in 80.
pp. 230. Cette Partie contient I. Henrici
Cannegieter, dum viveret U. J. D. & Eloq.
Prof. Gelriae Historiographi & Rectoris Are-
nacensis, Dissertatio de Insignibus Christi ad
supplicium rapti, & de οὐνο εὐμνηστικῶν
II. Joannis Nicolai Richteri, V. D. M. Er-
nestovillani, Observatio ad Eph. 5: 14. III.
Joannis Caroli Bonnet V. D. M. Observatio
Exegetica, de vera notione verbi Διχοτομῆς
Tome XXXVIII. Part. I. Q in*

142. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

in locis *Matth.* 24: 51. & *Luc.* 12: 46. IV. Joannis Christophori Harenbergii, *Epistola ad Virum m. Rever. J. A. Dathe*, huic offerens *Responsionem ad monita nonnulla innexa hujus Dissertationi de Ordine Pericoparum Biblicarum non mutando*, publicata in *Bibliotheca Hagana Class. III. Fasc. II. p. 235-232.* V. Guarneri Soetens, *V. D. M.* apud Schiedamenses, *Specimen de argumento Psalmi Decimi demonstrato.* VI. Joannis Petri Süssmilch, *Consiliarii &c. Continuatio Speciminis Etymologici Latini, seu Glossarii Harmonici Latino-Pheñscii.* VII. Jacobi Cremer, *J. F. V. D. M. Lerodamensis, Specimen ex Biographia Friderici III. cognomine Pii, Electoris Palatini, hactenus inedita, per modum subscriptionis typis excudenda* VIII. *Litteraria.*

Amsterdam. Mr. ZEYDELAAR, dont nous avons fait connoître le *Traité de l'Orthographe de la Langue Hollandoise*, dans le XXXIle. Tome de cette *Bibliothèque* Part. II. Art. V. vient d'en publier un *Supplément*, sous le titre de *Vervolg der regelmatige Nederduitsche Spelkonst, benevens eenige Naleezingen, ter verdediginge, betere bevattinge, en opbeideringe veeler taalkundige zaaken, door ERNST ZEYDELAAR*, chez S. van Esvelde

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 243

1772. in 4°. pp. 210. Ce Supplément est précédé d'une Préface dans laquelle l'Auteur rend compte de ce qui l'a porté à le donner: c'est une critique fort vive, mais non imprimée qu'on a faite de son Ouvrage. Il y répond en détail & il y examine aussi les divers jugemens qu'on a portés de son travail, & les observations qui ont été faites sur plusieurs endroits de son Traité. Quand il croit s'être mépris il l'avoue ingénument; quand il juge qu'on s'est trompé en le critiquant ou en proposant quelque doute sur quelqu'une de ses opinions, il défend & soutient son sentiment, sans aucune vivacité; mais d'un ton peut-être un peu trop décisif. On sent assez qu'il n'est pas possible d'entrer en quelque détail sur un sujet si peu susceptible d'extrait; & on approuvera sans doute que nous nous dispensions de justifier les réflexions que nous avons faites sur quelques endroits de l'Orthographe de Mr. ZEYDELAAR, & que l'Auteur n'a pas goûtées. Nous pourrions, par ex. lui représenter, qu'à la vérité il n'y a rien d'absurde à dire: *Jaegerin, Profetin, Wichelaarin, Dagbodin, Waarzeggerin, Aardsbeulin, Moorderin*, &c. mais que si une combinaison de Lettres reçue &

l'usage permet de former le mot *Vaderin*, il n'en résulte point que la combinaison des idées permette l'usage de ce mot : le mot *Vader* exprime une relation qui n'admet absolument point de féminin. Mais ces discussions seroient déplacées dans un Journal François. Du reste on trouvera de fort bonnes observations dans ce Supplément, & nous ne doutons pas qu'il ne soit bien accueilli de ceux qui cultivent la Langue Hollandoise.

HOORN. F. Tjallingius a imprimé une bonne Traduction Hollandoise de l'*Instructieon Chrétienne* par M. VERNET: *Christelyk Onderwys, of kort en bondig Zamenstel van Godgeleerdheid en Zedekunde; opgesteld door den Eerwaarden en Hooggeleerden Heere JACOB VERNET, Hoogleeraar en Predikant te Geneve. Naar de tweede Uitgaave, door den Schryver op nieuws overgezien en vermeerderd. Uit het Fransch vertaald, 5 Vol. grand 8^o.* Nous avons lu avec un singulier plaisir ce qu'on dit de cet incomparable Ouvrage dans un Journal Hollandois qui s'imprime à Amsterdam (7), & nous croyons devoir rapporter

(7) *Boekzaal der Geleerde Waereld; voor September 1772. pag. 281 & suiv.*

porter ce jugement afin que nos Lecteurs, & particulièrement ceux des Pays étrangers, voient l'estime que les Théologiens Hollandois font du Livre de M. VERNET. Nous disons *les Théologiens*, parce qu'on assure que les Auteurs du Journal en question sont pour la plupart des Ecclésiastiques. Voici donc le jugement qu'ils portent de ces *In-structions* : il leur fait assurément autant d'honneur qu'au célèbre & respectable Professeur de Genève. „ Parmi cette multitude de Livres Théologiques qui se publient dans la Chrétienté, & dans lesquels on trouve sans doute un grand nombre de morceaux très estimables, il est cependant très rare d'en voir qui se distinguent extraordinairement & qui excellent par dessus les autres. Mais quand nous examinons cet Ouvrage de M. VERNET, nous n'avons plus besoin de faire des recherches infructueuses pour trouver quelque chose de véritablement beau & excellent. Incontestablement on n'a encore rien vu de comparable dans notre Langue. Après l'avoir lu tout entier avec un plaisir inexprimable, nous croyons devoir le recommander par dessus tout à nos Compatriotes. Le savant

246 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Auteur ne parle point des ces malheureuses controverses qui sont si préjudiciables à la Religion & à la vraie Pieté, & qui les exposent si souvent aux railleries & au mépris des Incrédules, accoutumés à mettre injustement & sans examen ces absurdités sur le compte de l'Ecriture Sainte. Mr. VARNET a donc uniquement tiré ses instructions des Livres Sacrés, sans autre secours, & cela l'a mis en état de présenter la Religion telle qu'elle est, sans aucun mélange, sans additions humaines, dans sa beauté, sa pureté, & sa simplicité primitives. Voici donc, Incrédules, la Religion que vous osez mépriser & tourner en ridicule. Lisez ce Livre avec attention, de bonne foi, & sans préjugé. Et si la raison a encore quelque empire sur vous, si vous pouvez encore vous rendre à l'évidence, nous sommes persuadés qu'avec la bénédiction de Dieu, cet excellent Ouvrage vous convaincra, vous touchera, & vous soumettra au joug aimable de la Religion. Et vous, superstitieux & fanatiques qui corrompez misérablement la Religion par des dogmes étrangers & qui ne se trouvent pas dans l'Ecriture Sainte, lisez aussi ce Livre, & voyez combien vous avez altéré le pur Christianisme. Mais si
vous

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 247

vous voulez le lire avec fruit , faites usage de votre raison , & souvenez vous que rien ne sauroit appartenir à la vraie Religion , qui ne soit conforme aux perfections adorables de son Fondateur , & à une raison qui ne sauroit tromper lors qu'elle se soumet à l'autorité de celui qui l'a donné. Vous enfin , mes chers compatriotes , Chrétiens de quelque Communion que vous puissiez être , qui vous embarrassez l'esprit par des disputes subtiles & frivoles , qui vous détournent du vrai sens de l'Ecriture Sainte , qui obscurcissent votre entendement , qui remplissent votre cœur de doutes , qui affoiblissent votre foi , & qui vous éloignent de la Charité Chrétienne , voyez dans ce Livre combien notre Religion est belle lors qu'on la présente sous sa vraie forme , & comment on peut être raisonnable , croyant , & vertueux sans s'amuser à des controverses épineuses & vaines ”.

L E I D E. Mrs. les Administrateurs du Legs de feu Mr. STOLF ont tenu une Séance pour adjuger le Prix à une des Dissertations , qui leur avoient été envoyées sur le sujet proposé , lequel étoit de prouver , par les attributs communs à toutes les choses qui composent cet Univers , que ces choses n'exis-

stent pas nécessairement, mais qu'elles ont été
arrêtées par un Etre nécessaire. Ils ont adjugé
le Prix, consistant en une Médaille d'or, à
celle qui a pour Devise, *O tu, qui putas es-
se necessarium hoc Universum, me censere se-
cus, esse necesse putes.* A l'ouverture du Bil-
let y joint, on a trouvé, que l'Auteur en
étoit Mr. LAURENT MEYER, Ministre
à *Twyfel & Kooten en Frise.* Outre la Piè-
ce couronnée, on a résolu d'en faire imprimer
une autre, qui a pour Devise, *Post nu-
bila Phœbus,* & dont l'Auteur, ayant été
invité de se faire connoître, s'est trouvé
être Mr. A. HULSHOFF, Pasteur de l'E-
glise Mennonite à *Amsterdam.*

Mr. EDOUARD SANDIFORT, en pre-
nant possession de la Chaire d'Anatomie & de
Chirurgie, prononça une Harangue, que S.
& J. *Luchtmans* ont imprimée sous ce titre :
*EDUARDI SANDIFORT Oratio de cir-
cumspetto cadaverum examine optimo practicæ
Medicinæ adminiculo, habita publice, cum in
Academia Lugduno-Batava ordinariam Ana-
tomes & Chirurgiæ Professionem auspicaretur*
A. D. 25 Maji 1772. in 4. pp. 41. Que l'in-
spection des cadavres soit de la plus grande
utilité dans la Médecine, c'est une vérité
qui a été prouvée bien des fois, & qui ne
sau-

JUILLET, AOUT, SEPT., 1772. 249

sauroit plus être contestée. Ce sujet n'est donc pas neuf, mais il étoit propre à la circonstance, & l'éloquent Orateur a prouvé qu'il n'y a point de sujet, quelque usé qu'il soit, qu'un Homme de génie ne puisse traiter d'une manière intéressante.

Les mêmes Libraires ont mis en vente : *Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte* par Mr. FORMEY, M. D. S. E. Professeur de Philosophie, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Prusse, 1772 grand in 8o. deux Tomes qui font ensemble 483. pp Nous ne nous en tiendrons pas à cette simple annonce.

P. van der Eyk & Daniel Vygb, ont imprimé : *Tentamina Theoria Mathematica de Phænomenis Magneticis, Auctore J. H. VAN SWINDEN, A. L. M. Phil. Doctore, ejusdemque Facultatis, ut & Logices ac Metaphysices in Academia Franequerana Professore Ordinario, Societatis Harlemono-Hollandicæ Socio. Specimen primum sistens principia generalia, ac novam Punctorum Indifferentiæ & Puncti Culinantis Theoriam*, 1772. in 4o. de 82. pp. avec plusieurs Planches. Cette nouvelle production d'un très habile Philosophe mérite bien que nous en rendions compte.

LA HAYE, N. van Daalen débite la VIIe

250 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Partie des excellentes *Lettres sur le Banbeur.* (*Zedekundaige Brieven over het Geluk*). C'est un in 8o. de 100 pp. L'habile Auteur y traite des *Témpéramens & des Passions*.

L'Ouvrage sur le *Baromètre & le Thermomètre*, ou sur l'*Air* en général, par Mr. J. A. DE LUC, Citoyen de Genève, Ouvrage qu'on attendoit avec impatience, & qui au jugement de l'Académie Royale des Sciences de Paris, peut être regardé comme un des meilleurs dont on ait enrichi la *Physique* depuis long-temps, sort enfin de dessous la presse. On peut en voir un *Prospectus* fort détaillé chez les Libraires de ce Journal.

Les mêmes Libraires distribuent déjà le XV^e Tome de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Nous en rendons compte incessamment.



CATALOGUE

D E

L I V R E S

N O U V E A U X

Qui se trouvent à la Haye; chez PIERRE GOSSE
JUNIOR, & DANIEL PINET, Libraires de
S. A. S. le Prince Stadhouder
Héréditaire &c. &c. &c.

Livres François.

Adieux (les) du Duc de Bourgogne & de
l'Abbé de Fenelon son Précepteur, ou
Dialogue sur les différentes sortes de Gou-
vernemens, 12 à Douai 1772.

Almanac des Muses, 12. Année 1765—1772
Paris.

Ami (l') de la Vertu, ou Mémoires & Aven-
tures de Mr. d'Argicourt, par le Chevalier
de Mouhy, 12 3 Parties Liege 1771.

Après-dînées (nos) à la Campagne 12. Rouen
1772.

Art Militaire des Chinois, ou Recueil d'An-
ciens Traités sur la Guerre, composés avant
l'Ere Chrétienne, par différents Généraux
Chinois, trad. en François par Amyot, pu-
blié

blé par Desguignes , 4. avec Fig. enluminées Paris 1772.

Atlas (Nouvel) des Enfans, 12. avec 24 Cartes enluminées, Amst. 1772.

Atlas Ruffien , contenant une Carte generale & dix neuf Cartes Particullieres de tout l'Empire de Ruffie & des Pays Limitrophes construites conformément aux regles de la Géographie & aux dernieres Observations par l'Académie Imperiale des Sciences de St Petersbourg , Petropoli 1745. Folio magno.

Bégueule (la) Conte Moral , par Mr. de Voltaire. Auquel on a joint des Stances sur le Jour de la St. Barthélemy , du même Auteur , 8. Geneve 1772.

Cabales (les) Oeuvre Pacifique , par Mr. de Voltaire , & mon Reveil , 8. Londres 1772.

Choix de nouveaux Opuscules , sur toutes sortes de sujets 8. tome 4. Coppenhague 1772.

Congrès Politique , ou Entretiens Libres des Puissances de l'Europe sur le Bal Général Prochain , 8. Fig. Londres 1772.

Conseil-Patriotique de Varsovie (le soi disant) Demasqué aux Yeux de l'Europe , par la Voye d'un Citoyen Libre & vrai patriote Polonois , 1771.

Decameron de J. Boccace , 8. 5 Vol. , avec Fig. Double , Londres 1757 , en veau écailé doré sur Tranche.

----- Idem , avec Fig. en Blanc.

Description des Arts & Metiers , Contenant l'Art de la Porcelaine , Fol. Fig. 1771.

----- l'Art du Relieur doreur de Livres , Fol. Fig. 1772.

----- & Répresentation exacte de la Maison

Catalogue de Livres.

fon de Glace, construite à St. Petersbourg au
Mois de Janvier 1740, & de tous les Meubles
qui s'y trouvoient, par Krafft. 4. Fig. Peters-
bourg 1741.

Dictionnaire Historique des SS. Personnages,
8. 2 Vol. Paris 1772.

———— Le même Livre en veau.

———— pour l'Intelligence des Auteurs
Classiques par Sabbathier 3. tome 12. Paris
1772.

———— pour l'intelligence des Auteurs
Classiques Grecs & Latins, tant Sacrés que
Profanes, par Sabbathier, 8, Tome XI & XII
Paris 1772.

———— Portatif de Santé, par Mr. L***
Mr. de B***, 12. 3 Vol. Nouv. Edition.
Paris 1770—1772.

Discours sur les Mœurs, prononcé au Parlement
de Grenoble en 1769 par Mr. Servan 8. fig
Lyon.

———— Idem 12. Lyon.

Dissertation sur l'Etablissement de l'Abbaye de
S. Claude, ses Chroniques, ses Legendes, ses
Chartes, ses Usurpations, & sur les Droits des
Habitans de cette Terre, par Voltaire, 8. 1772.

Dunciade (la) Poëme en dix Chants, 8. 3 Vol.
Londres 1771.

Elegies de Properce, trad. de Longchamps, 8.
Amst. (Paris) 1772.

———— Le même Livre en Veau.

Elemens de l'Histoire Générale, par Millot 12.
4 vol. Paris 1772.

———— Idem en veau.

Encyclopédie Militaire par une Société d'anciens
Off.

- Officiers & de Gens de Lettres , Ouvrage Périodique , 12. Paris. Juin.--Juillet 1772.
- Epître du Chevalier de Julivares à la Comtesse Node-Villemsay , 4. Londres 1771.
- Epître à Horace par Mr. de Voltaire 8. 1773.
- Esprit des Philosophes & Ecrivains Célèbres de ce Siècle , 12. Paris 1772.
- (1) de la Fronde , ou Histoire Militaire des troubles de France du temps de Louis XIV. 12. 2 vol. Paris 1772.
- Essai sur l'Usage de l'Artillerie dans la Guerre de Campagne & dans celle de Sieges , par un Officier du Corps , 8. Fig. Amst. 1771.
- sur l'Etat present des Sciences , Belles-Lettres , & Beaux-Arts , en Dannemarc & en Norvege , par un Anglois , N. Edit. corrigée & augmentée de Notes Critiques par un Danois , 8. Copenhague 1772.
- sur l'Homme , par Pope , en cinq Langues , 8. Strasbourg 1772.
- sur le Caractère , les Mœurs & l'Esprit des Femmes dans les differens Siècles , par Thomas , 8 Fig. Paris 1772.
- L'Examen Important de Mylord Bolingbroke , écrit sur la fin de 1736 . 8. Londres 1771.
- Fabricant de Londres , Drame en cinq Actes & en Prose , par Mr. de Falbaire , 8. Haye 1772.
- Félicité Publique (de la) ou Considérations sur le Sort des Hommes dans les différentes Epoque de l'Histoire , 8. 2 Vol. Amst. 1772.
- Femmes (les) & le Secret , Comédie en un Acte , mêlée d'Ariettes , par Mr. Quétant , 8. Haye 1772.
- Hennuyer (Jean) Drame en trois Actes , 8. Londres 1773.

Histoire Philosophique & Politique des Etablifsemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes, 8. 6 Vol. Amst. 1772.

— des différens Peuples du Monde , contenant les Ceremonies Religieuses & Civiles , l'Origine des Religions , leur Sectes & Superstitions & les Mœurs & Usages de chaque Nation , avec la Situation Géographique des Empires , Royaumes & Républiques des quatre parties du Monde , par Mr. Contant Dorville , 8. 6 Vol. Paris 1771.

— générale des Insectes de Surinam , & de toute l'Europe , par Mlle. Marie Sybille de Merian , folio fig. 3 vol. Paris 1771.

— Ancienne des Peuples de l'Europe , par le Comte du Buat , 12. 12 vol. Paris 1772.

— Le même Livre en veau.

— Militaire des Suisses , dans les différens services de l'Europe , composée sur des Pièces & Ouvrages Authentiques jusqu'en 1771 , par May de Romainmotier , 8. 2 Vol. Berne 1772.

— du Regne de l'Empereur Charles-Quint , par Robbertson , 12 6 Vol. Amst. (Paris) 1771.

— Naturelle des Oiseaux , 4. Tome 1 & 2 , avec Fig. enluminées , Paris 1770 & 1772.

— des dernières Campagnes & Négotiations de Gustave-Adolphe en Allemagne , par Francheville , 4. avec Fig. Berlin 1772.

— des Philosophes anciens jusqu'à la renaissance des Lettres , avec leurs Portraits , par Mr. Saverien , 12. Tom. 3. 4 5. Paris 1772.

Jardiniers (les) Comédie en deux Actes & en Prose , mêlée d'Ariettes, par Mr. Davesne , 8. Haye 1772.

Idées d'un Citoyen sur l'Education de la Jeunesse, par

par le Chevalier de Sauseuil, 4. Paris (Londres) 1770.

Jean qui Pleure & Jean qui Rit, par Voltaire avec une Lettre du dit, sur un Ecrit Anonyme, 12. 1772.

Institution du Droit de la Nature & des Gens, traduit du Latin de Mr. Wolff, avec des Notes de Mr. E. Luzac, 4. 2 Vol. Leide 1772.

—— Politique par le Baron de Bielfeld, 4. Tome 3, Leide 1772.

—— Le même Livre, 8. ibid. 1772.

Instructions Militaires du Roi de Prusse pour ses Généraux, publiées, par Faesch, avec 13 Plans. Nouv. Edition augmentée; avec les Instructions pour la petite Guerre. & les Lettres secretes de la dernière Guerre, 12. Londres 1772.

Julie, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Monvel, 8. Paris 1772.

Leçons de Morale, ou Lectures Académiques, faites dans l'Université de Leipzig, par feu Mr. Gellert, 8. 2 Vol. Utrecht & Leipzig 1772.

Lettres & Reponses, écrites à Madame la Marquise de Pampadour, depuis 1753 jusqu'à 1762 inclusivement, 8. Londres 1772.

—— de Madame la Marquise de Pompadour, 8. 3 vol. Londres 1772.

—— idem 12. 3 vol. Londres 1772.

—— de Sophie & du Chevalier de *** pour servir de Supplement aux Lettres du Marquis de Roselle, 12. 2 Parties, Londres (Paris) 1772.

—— d'Elisabeth Sophie de Valliere à Louise Hortence de Canteleu son Amie, par Mme. Riccoboni, 8. 2 Parties, Neuchatel 1772.

Let-

Catalogus de Livres.

7

Lettres Provinciales, ou Examen Impartial de l'Origine, de la Construction & des Révolutions de la Monarchie Françoisé, par un Avocat de Provence & un Avocat de Paris, 8. Haye (Paris) 1772.

Logique a mon Usage, Ouvrage traduit du Chinois, 8. Amst. 1772.

Mandement du Muphti, portant condamnation d'un écrit, qui a pour Titre: Le Tocsin des Rois, par Mr. Volt**, suivi d'un Decret du Divan, qui ordonne que cet écrit sera foulé aux pieds dans tous les Carrefours de Constantinople, & brûlé aux Portes des principaux Mécréans, qui y résident. Ouvrage traduit de l'Arabe, & enrichi des Notes de l'Editeur, 8. imprimé à Constantinople l'An de l'Egire 1168.**

Melanges Philosophiques, Littéraires, Historiques, &c. par Voltaire, 12. 6 Vol. Neuchatel (Paris) 1772.

Mémoires (nouveaux) de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin Année 1770, 4. Berlin 1772.

———— Historiques sur la Fondation de l'Eglise Françoisé à Berlin publié à l'occasion de Jubilé qui sera célèbre le 10 Juin 1772, 8. Berlin.

———— Historiques, Politiques & Militaires sur la Russie, par le Général de Manstein, 8. 2 Vol. Nouv. Edit. avec Cartes, Lyon 1770.

———— de Mlle de Sternheim, publiés par Wieland & traduits de l'Allemand par Mme * 12°. Haie 1773.**

Mere Jalouse, Comédie en trois Actes & en Vers, par Mr. Barthe, 8. Paris 1772.

Tome XXXVII. Part. II. R. Ns.

Nature (de la) Humaine, par Hobbes, 8. Londres 1772.

Nymphomanie, (la) ou **Traité de la Fureur Ucé-**
rique, par Mr. de Bienville, 8. Amst. 1771.

Observateur François à Londres, ou **Lettres sur**
l'état présent de l'Angleterre, relativement à
ses Forces, à son **Commerce** & à ses **Mœurs**,
12. 1. 2 & 3 Année complet, & 4 Année No. 1.
2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14.
15 & 16, Paris 1769—1772.

Observations Historiques & Critiques sur les
Commentaires de Folard & sur la **Cavalerie**,
par le **Comte de Brezé**, 8. 2 Vol. Fig. Turin
1772.

Ouvrages de Comte Algarotti, 8. 8 Vol. Berl. 1772.
Essai du Théâtre de Saintfoix, 12. 2 Vol. Paris
1771.

Œuvres de Boileau Despreaux, par Mr. de St.
Marc 8. 5 vol. fig. de Picard Amst. 1772.

— **Idem** 12. 5 vol. fig.

— **Œuvres de Mr. le Chancelier d'Agaisseau**,
12. 24 Vol. à Yverdon 1768—1771.

Opuscules de Feu M. Rollin, 12. 2 Vol. Paris
1772.

Petite Encyclopédie, ou **Dictionnaire des Phi-**
losophes, **Ouvrage Posthume d'un de ces Mes-**
sieurs, 12. à Anvers 1772.

Philosophe (le) du Valais avec des Observations
de l'Editeur, 12. 2 Vol. Neuchatel (Paris) 1772.

Portrait de Jean Frédéric Struensee 1772.

Précéptes de Santé, ou **introduction au Diction-**
naire de Santé, 8. Paris 1772.

Questions sur l'Encyclopédie, par des **Amateurs**,
Nouvelle Edition soigneusement revue, **Cor-**
rigée & augmentée, 8. Tome 9. 1772.

Quef-

Catalogue de Livres.

Questions sur l'Encyclopédie en 9 Volumes Complet.

Recherches Philosophiques sur les Américains,
par Mr. de P***, 8. 3 Vol. à Cleve 1772.

Réflexions & Maximes morales de M. le Duc de la Rochefoucault Nouv. Edit. avec des Commentaires, par Manzoni, 8. Amst. 1772.

Repentir ou Confession Publique, par Mr. de Voltaire, 12. Lauzanne 1772.

Reffource (la) Comique, Piece en un Acte, par Mr. Anseaume, 8. Paris 1772.

Rhétorique (la) d'un Homme d'Esprit à l'Usage de tout le Monde, par Mr. Gallien de Salmorenc, 8. à Leyde 1772.

Romans, Contes, Allegoriques, Philosophiques, Historiques, &c. par Voltaire, 12. 2 Vol. Neuchatel (Paris) 1771.

Sagesse (la) du Souverains dans les moyens de rendre le Commerce Florissant, par H. C. Cras, 8. Leyde 1773.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par Formey, 8. 2 Vol. Leyde 1772.

— sur le Jubilé de l'Eglise, François de Berlin prononcé le 20 Juin 1772, dans le Temple du Werder, par Erman, 8. à Berlin.

Soerate en Delire, ou Dialogues de Diogene de Synope. traduits de l'Allemand de Mr. Wieland, 8. Dresde 1772.

Soirées (les) d'Hiver, ou Morale en Fictions, 8. Londres 1772.

Stratagemes ou Ruses de Guerre recueillis par Frontin trad. en François avec le Texte Latin a coté, 8. Paris 1772.

Supplement au Voyage de Bougainville ou Journal d'un Voyage autour du Monde, par Mrs.

- Banks & Solander**, traduit de l'Anglois par Mr. de Fréville, 8. Paris 1772.
- Testament Politique de Voltaire**, 12. Geneve 1771.
- Théâtre du Prince Clénérzou Russe**, trad. en François, par le Baron de Bléning, Saxon 8. 2 Vol. Paris 1771.
- Traité sur l'Electricité**, par Mr. Sigaud de laFond, 12. Fig. Paris 1771.
- **Analytique des eaux Minérales en Général de leurs propriétés & de leur usage dans les maladies; fait par ordre du Gouvernement; par Raulin**, 12. Paris 1772.
- **Le même Livre en veau.**
- **de la Castrametation & de la Défense des Places Fortes**, par Fallois, 8. Fig. Berlin 1771.
- **des Vertus des Plantes, Ouvrage Posthume de Mr. Jussieu Edité & augmenté d'un grand nombre de Notes**, par Mr. Gandoger de Foigny, 2. Paris 1772.
- Ussong, Histoire Orientale**, par Mr. le Baron de Haller, 12. Neuchatel 1772.
- Vertot, Histoire des Chevaliers de Malthe**, 12. 5 Vol. Amst. 1772.
- Vocabulaire François, ou Abrégé du Dictionnaire de l'Académie Française**, 8. Paris 1772.
- Voyage autour du Monde**, par la Frégate du Roi la Boudeuse & la Flute l'Etoile, en 1766. 1767. 1768 & 1769, par Bougainville, 8. 2 Vol. Neuchatel 1772.
- **de Mr. Olof Torée, Aumonier de la Compagnie Suédoise des Indes Orientales**, fait à Surate, à la Chine &c. depuis le premier Avril 1750

1750 jusqu'au 26 Juin 1752, publié par Mr. Linnaeus, & trad. du Suédois par Mr. de Blackford, 12. 2 Parties, Milan 1771.

Vraie Mère, (le) Drame Didact. Comique en trois Actes & en Prose: par Mr. de Moissy, 8. Paris 1772.

Livres Anglois.

Doddridge's Family Expositor or a Paraphrase and Version of the New Testament, with Critical Notes and a Practical Improvement of each Section, 8. 2 Vol. Edinb. 1772.

Essays and Observations, Physical and Literary, read before the Philosophical Society in Edinburgh, and published by them. 8. 3 Vol. with Cuts, Edinb. 1771.

Pope's (A.) Works, 12. 6 vol. with Cuts, Lond. 1772.

Tephilloth containing the forms of prayers which are publicly read in the Synagogues and used in all families faithfully translated from the original Hebrew, 12. Anglois & Hebreu, London 1771.

Livres Latins.

Atlas Medicæ Principes, Hippocrates, Aretæus, Alexander, Aurelianus, Celsus Rhazeus recensuit, Præfatus est A. de Haller, 8. Vol. 6 & 7. Lauzanne 1772.

— idem en 7 Vol. Complet.

Bayeri Historia Oshœna & Edeffena ex numis Illustrata, 4. ibid 1734.

Carta Terræ Yemen maxima pars, seu Imperii
manii Principatus Kaukeban.

Commentarii Academiæ Scientiarum Imperia-
les Petropolitanzæ, 4. 14 Vol. cum Fig. Pe-
tropoli 1728. 1751.

— (Novii) Academiæ Scientiarum Im-
perialis Petropolitanzæ, 4. 15 Tomi. en 14 vol.
cum Fig. ibid. 1750-1770.

— idem vol. 14 en 2 Tomes, cum Fig. ibid
1770.

Costa (J: a.) Prelectiones ad illustriores Quos-
dam titulos Locaque selecta Juris Civilis cum
Notis, B. Voorda, 4. Lugd. Bat. 1773.

Crantz Stirpium Austriacarum, 4. 2 Vol. Fig.
Viennæ 1769.

Culleni Synopsis Nosologiæ Methodicæ in usum
Studioforum, Editio Altera, 8. Edimb 1772.

— idem Editio de Leide.

Cutworthi, Systema Intellectuale hujus uni-
versi, accedunt reliquia ejus Opuscula Mos-
hemius, 4. 2 Vol. Lugd. Bat. 1773.

Euleri Mechanica sive motus Scientia Analy-
ticæ Exposita, 4. 2 Vol. Fig. Petropoli 1736.

— Scientia Navalis seu Tractatus de con-
struendis ac dirigendis Navibus, 4. 2 Vol.
Fig. Petropoli 1749.

Gmelin, Flora Sibirica sive Historia Plantarum
Sibiricæ, 4. 4vol. cum Fig Petropoli 1747-1769.

Haen (H de) Ratio medendi continuatæ pars pri-
ma, Lugd. Bat. 1772.

Kleinî de Lapidibus Macrocosmi propæ Ta-
libus, 4. Petropoli 1751.

— dubia circa Plantarum Marinarum fa-
bricam vermiculosam, 4. Fig ibid 1760.

— de Terris & Mineralibus, 4. ibid 1760.
Swin-

Swinden (Van) Tentamina Theoriæ Mathematicæ de Phænomenis Magneticis, 4. Lugd. Bat. 1773.

Wurdteuin Subsidia Diplomatica ad Selecta Juris Ecclesiasticæ Germaniæ, 8. Tom. 1. Heidelbergi 1772.

Livres Hollandois & Allemand.

Allgemeine Deutsche Bibliothek, 8. 15. und 16. Theil, Berlin und Stettin 1771 und 1772.

Benoit (Mevr.) de Dwaaling der Begeertens, of het ongelukkige Huwelyk, veroorzaakt door de jalouzy eenes Minnenedigen Mans; waar door eene eerbaare Echtgenoot in de nyterste Rampen word gedompeld, 8. Amst. 1772.

Buys (E.) Nieuw volkomen Woordenboek van Kunsten en Weetenenschappen, 8. 4de Deel, Amst. 1772.

Clein (C.) Dank-Offert over de Eerstelingen van Nederlands Vryheyd, by het viertien van Nederlands Vryheyd, by het viertien van 't tweedé Eeuwgety der inneeminge van den Brielle, door de Watergeuzen, 8. Brielle 1772.

Eeuw Zang op het verlaeten Beleg van Groningen, op den 18den van Oogst Maend 1772 8. Groningen 1772.

———— op het opbreken van 't Beleg van Groningen, den 18 Augusty 1772, 8. Gron. 1772.

Historie (beknopte) van Vrankryk, 8. 3de Deel. Groningen en Harlingen 1772.

Holberg, verzameling van Brieven, 8 5de en laatste Deel, Amst. 1772. In-

Informatie (vriendelyke) by weege van juiste Onderrigting omtrent het geen in de groote Vergaderingen van de Nymeege Præbenden-Societeyt, den 7 July en vervolgens den 18 Augusty 1772 gehouden, verhandeld en voorgevallen is, 4. Nymegen 1772.

Luiken (J.) Jezus en de Ziel, 8. met plaat-ten, Rotterdam 1771.

Martinet, Register of Hoofdzakelyke Inhoud der Verhandelingen, die in de 12 eerste Deelen van de Hollandsche Maetschappye der Weetenschappen te Haerlem voorkomen, 8. Haarlem 1772.

Memorien van Insinuation door een aanzienlyk getal Leden der Nymeege Præbenden-Societeyt, 4. Nymegen 1772.

Neam Register der Heeren Militaire Officieren voor den Jaere 1772.

AVERTISSEMENT.

P. GOSSE Junior & D. PINET, Libraires de S. A. S. à la Haye, ont imprimés & debitent: **L'ALMANACH DE LA COUR**, avec plusieurs *Augmentations & Corrections*, pour l'Année 1773. Prix en Relieures en Maroquin d'oré grand Format f1-16-0, idem petit Format avec Tablettes f1-6-, idem sans Tablettes f1-4-, en veau d'oré 18 sols, & en papier d'oré 12 sols.

On trouve chez les mêmes Libraires:

LE TEMPLE DU GOUT, ALMANACH CHANTANT pour 1773, dédié en *Beau Sexe*,
con-

contenant plusieurs Chançons nouvelles, des Enigmes, un Recueil de Secrets surs & éprouvés pour la TOILETTE DES DAMES, le tout suivi d'une Table de PERTE & GAIN, Paris; prix en Relieures très-propres en Maroquin *f*1-2-, idem en veau 18 sols, & en papier d'oré 8 sols.

ALMANACH DE GOTHA, contenant diverses Connoissances curieuses & utiles, pour l'Année 1773; prix en Relieures très-propres *f*1-8-, idem en Allemand *f*1-8-.

ALMANACH GE'NE'ALOGIQUE pour l'An 1773. publié avec l'approbation de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres à BERLIN; prix en Relieures très-propres *f*1-13-, idem en Allemand *f*1-13-.

ETRENNES MIGNOGNES curieuses & utiles, pour 1773, en Relieures, en Maroquin & en Bazan.

F I N.

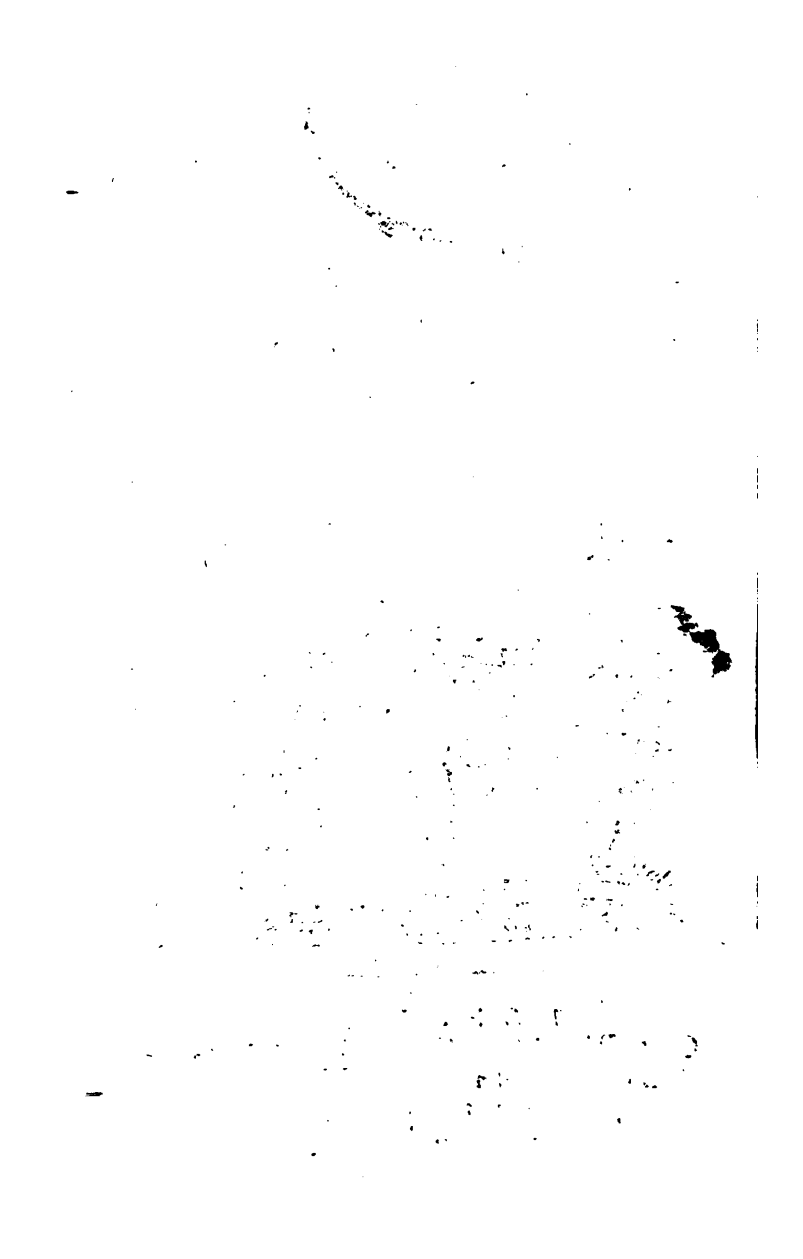


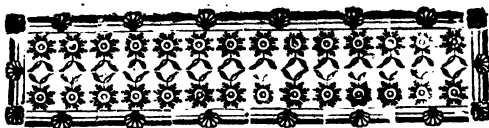


BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
M D C C L X X I I.
TOME TRENTE ET HUITIEME.
SECONDE PARTIE.



A LA HATE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET. DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M, DCC. LXXII.





T A B L E D E S A R T I C L E S.

ART. I. **H**ISTOIRE DE L'ACADE-
MIE ROYALE DES IN-
SCRIPT & B.-LETTRES, *To-*
me XXXIV. IIIe Extr. pag. 251

II. VOYAGE DE L'AMÉRIQUE
SÉPTENTRIONALE, *par Mr.*
KALM - - - 264

III. INTRODUCTION A L'ÉTUDE
DES PROPHE'TIES &c. *par M.*
HURD - - - 287

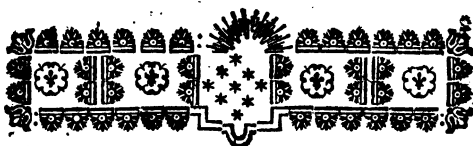
IV. INSTITUTIONS DU DROIT DE
LA NATURE & DES GENS,
par le B. DE WOLFF, trad. en
Franc. avec des Notes par M.
LUZAC - - - 294

V. SERMONS, *par M. FORMET* 327

VI. ENCYCLOPÉDIE, d'Yverdon,
Tome XVI - - - 332
VII.

IV TABLE DES ARTICLES.

VII. DISCOURS SUR LES MŒURS, par M. SERVAN	356
VIII. ESSAIS D'UNE THÉORIE MA- THÉMATIQUE DES PHÉNO- MÈNES DE L'AMANT, par M. VAN SWINDEN	365
IX. L'ESPRIT DE LA FIONDE	384
X. RÉLATION DE LA RÉFOR- ME DES ÉTUDES EN PORTU- GAL	405
XI. L'INTÉRÊT AUX MALHEURS DU TEMPS, par M. KRUGEL- STEIN	423
XII. LES PAUVRES DE PARIS AU ROI, Épître de M DE MAR- MONTÉL sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu	429
XIII. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	435



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

D E

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,

M D C C L X X I I



ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS ET BELLES
LETTRES, Tome XXXIV. &c.

Tome XXXVIII. Part. II. A Troi-

Troisième Extrait.

DAns les trois Mémoires que nous avons jusqu'ici parcourus, M. l'Abbé MIONOT s'est principalement proposé de bien établir l'origine Cananéenne des Phéniciens. Ses preuves n'ont pas convaincu Mr. DE LA NAUZE, qui soutient d'après Pline, que ce Peuple avoit une origine Erythréenne. Cet Ancien dit que les Tyriens avoient peuplé une Isle voisine de celle de Gadès ou Cadix, avec laquelle elle n'en fit qu'une dans la suite. Cette Isle se nommoit Erythia, parce que, selon Pline, les ancêtres de ses premiers habitans étoient originaires des bords de la Mer Erythréenne, c. à. d. de la Mer Rouge, appelée dans l'Ecriture Mer d'Edom. M. DE LA N. adopte cette opinion, & l'appuie d'abord du témoignage de plusieurs Anciens, tels qu'Hérodote, Trogue Pompée, Strabon, Dénys Périégète & d'autres, qui tous s'accordent à donner aux Phéniciens la même origine. Dans plusieurs contrées où

OCTOB., NOVÈMB., DÉCEMB., 1772. 253

ce Peuple forma des établissemens, on trouve des Villes qui portent le nom d'Erythra, & ce nom constate la même origine. Le Roi Erythros, dont plusieurs Anciens ont parlé, étoit le même qu'Edom ou Esaü, & c'est de lui que descendoient les Phéniciens, les Idu-méens, les Erythriens, dont les noms ont tous la même signification, *rouges*. Les Phéniciens n'étoient donc point Cananéens d'origine; aussi ne furent-ils pas compris dans la proscription générale de ces Peuples. Dans la suite des temps même, & sous toutes les formes de Gouvernement les Israélites eurent avec eux les liaisons & les alliances les plus étroites: ils se traitoient mutuellement de frères, mille endroits de l'Ecriture l'attestent. Ils avoient encore une conformité, la circoncision, qui ne fut adoptée par aucun autre des Peuples du Pays de Canaan. Tels sont les argumens de Mr. DE LA N.

Après les avoir développés, il passe à l'examen des raisons sur lesquelles on fonde l'origine Cananéenne des Phéni-

ciens. L'autorité de Sanchoniaton dont on s'appuie, l'embarrasse peu. Cet Auteur, dit-il, vivoit sous les Ptolomées; il voulut, à l'exemple de beaucoup d'autres, donner une origine très ancienne à sa Nation, & la fit descendre de Canaan, petit-fils de Noé, qu'il dit avoir été appelée *Phénix*. Cette filiation fut d'abord très-bien reçue & des Juifs & des Phéniciens, qui ne demandoient alors pas mieux que de renoncer à leur ancienne fraternité. C'est pourquoi les LXX. ont si souvent rendu par Phéniciens, le mot Cananéens qu'ils lisoient dans l'original. Il est vrai qu'il y a des textes exprès de l'Ecriture, où les Phéniciens sont nommés Cananéens, mais c'est dans un sens figuré, & uniquement parce qu'ils n'étoient pas Juifs. On cite en faveur de l'origine Cananéenne de ce Peuple le témoignage de quelques Auteurs Payens; leur autorité répond M. DE LA N. n'est pas à comparer à celle d'Hérodote & Pline.

Les Ecrivains Ecclésiastiques des premiers Siècles ont été induits en erreur
sur

sur ce point par la Version des LXX. qui étoit alors de grand poids parmi les Chrétiens. L'usage d'immoler des victimes humaines, que l'on dit avoir été commun aux deux Nations, & que l'on cite en preuve de leur identité, n'en est pas une: cet usage ne doit être imputé qu'aux Colonies Tyriennes établies sur la Côte d'Afrique, qui purent l'avoir pris des Cananéens qui y étoient venus auparavant. Si pendant le siège de Tyr par Alexandre, les habitans sacrifièrent un homme, ce ne fut qu'après l'arrivée des Vaisseaux auxiliaires de Carthage.

M. l'Abbé MIGNOT n'est pas resté sans réponse, il a consacré un 4^e. Mémoire à la justification de l'origine Cananéenne des Phéniciens. Il y rappelle d'abord les preuves sur lesquelles il l'avoit établie, il les réduit à quatre ou cinq. 1^o. Les principales Villes du Pays, connu des Grecs sous le nom de Phénicie, ont eu pour fondateurs & pour premiers habitans les enfans & les descendans de Canaan: on l'a fait voir par le nom

même de ces Villes. 2°. Ceux que les Grecs nommoient Phéniciens, sont incontestablement nommés Cananéens dans l'Ecriture: on l'a montré par plusieurs textes exprès du V. & du N. T. 3°. Les LXX. & ceux qui après eux ont traduit en Grec le V. T. ont très souvent rendu le terme de l'original *Kenani* Cananéens par celui de Phéniciens, ils regardoient ces mots comme synonymes. 4°. Les Phéniciens se disoient eux-mêmes Cananéens. Les habitans de l'Afrique se donnoient le même nom. Un de ceux que portoit Carthage signifie à la lettre *demeure des Enakims*: & selon le témoignage de l'Ecriture ces Enakims étoient Cananéens. Les Auteurs Grecs & Latins en outre, ont constamment nommé Phéniciens les fondateurs des différentes Villes sur la Côte d'Afrique, depuis la Grande Syrie jusqu'à Gadès, & l'on ne doute pas cependant qu'ils ne fussent originaires du Pays de Canaan. Enfin Sanchoniaton & Philon de Byblos son Traducteur, Phéniciens l'un & l'autre, donnent pour Père à
cette

cette Nation *Cbna* ou Canaan. Manethon dit que les Pasteurs Cananéens établis en Egypte, étoient appelés Phéniciens par quelques-uns. Eupolème & d'autres Anciens ont donné au Pays de Canaan le nom de Phénicie.

De toutes ces preuves, dit M. L. M. il n'y a que la première qui n'ait pas été attaquée: elle est en effet hors d'atteinte, elle est fondée sur le témoignage exprès & constant de l'Ecriture. On la met ici dans un nouveau jour, & l'on ajoute que, dans tous les temps, les Sidoniens & leurs descendans établis sur les Côtes de la Mer, furent toujours désignés par le même nom de Cananéens. On fait voir par la discussion des textes allégués par M. DE LA N. que cette dénomination doit être prise, non dans un sens figuré, comme il le prétend, mais dans le sens propre & national. On justifie ensuite ce que l'on avoit avancé d'après Manethon, touchant le séjour des Pasteurs Cananéens en Egypte. On lave Sanchoniaton du reproche d'avoir voulu donner une anti-

quité fabuleuse à la Nation. Mr. DE LA N. place, sans preuves, cet Auteur sous les Ptolomées, M. L. M. le croit de bien des Siècles plus ancien : ses raisons sont exposées dans son premier Mémoire ; elles n'ont point été attaquées, il ne revient donc pas sur la question.

Mr. DE LA N. prétend que les Phéniciens sont, ainsi que les Iduméens, souvent nommés frères des Juifs dans l'Ecriture, & il conclut qu'ils n'étoient donc pas Cananéens. Cette conclusion est mal tirée, car dans quelques textes où Mr. DE LA N. a cru voir cette qualification donnée aux Phéniciens, ce n'est du tout pas eux qu'elle regarde (1), & dans les autres, il n'est question que d'une fraternité d'alliance & d'amitié : on le prouve évidemment par l'examen de ces mêmes textes. Quant à l'indiction tirée de la circoncision adoptée pendant un temps par les Phéniciens, elle est en vérité trop foible ;

(1) *Amos* I: 9.

ble; aussi M. L. M. ne s'arrête-t-il guères à la combattre. Il s'étend davantage sur la prétendue différence entre le culte des Phéniciens & celui des Cananéens, & montre fort bien, à notre avis, que cette différence n'est pas, à beaucoup près, aussi réelle que l'on semble le croire.

Après avoir ainsi défendu son sentiment, M. L. M. attaque à son tour celui de Mr. DE LA N. Ce Savant fait descendre les Phéniciens d'Esau ou Edom; on lui prouve que jamais ils ne furent nommés Iduméens: il prétend que le terme Grec que l'on a rendu par celui de *Mer Erythrée* (Mer Rouge), répond au mot *Iam Edom* (Mer d'Edom); on lui soutient que ce dernier nom n'exista jamais dans l'Orient, & qu'en tout cas, *Edom* ne signifie pas rouge, mais, *ce qui est d'une couleur rousse*. On examine le passage de Pline dont il s'appuie, & il en résulte que cet Ancien n'affirme pas que les Phéniciens fussent venus des bords de la Mer Erythrée: il ne fait que rapporter une opinion qu'il

n'adopte ni ne rejette, *orti ab Erythraeo Mari ferebantur*, on dit qu'ils étoient venus des bords de la Mer Erythrée, c'est le vrai sens du texte Latin, l'affirmation appartient seule à Solin. On croit trouver des traces de l'origine Erythrée des Phéniciens, dans le nom d'Erythia, donné à plusieurs Villes situées dans des contrées où l'on fait qu'ils formèrent des établissemens. Il ne s'ensuit pourtant pas de-là que toutes ces Villes aient été habitées ou fondées par les Phéniciens, car l'on sait que plusieurs prirent ce nom par d'autres raisons. Erythrée ou Erythinos de Paphlagonie, par ex. fut ainsi nommée parce que le terrain sur lequel elle étoit située, & les rochers voisins paroissoient de couleur rouge. Erythrée de Béotie reconnoissoit pour son Fondateur, Erythos fils de Neptune & d'Amphiméduse fille de Danaus.

La discussion des passages de Strabon & de Justin, allégués par M. de la Nauze, fait voir qu'ils favorisent son opinion beaucoup moins qu'il ne l'a cru. Hérodote,

dote, dont le témoignage paroît si positif, puis qu'il dit en termes exprès que les Phéniciens étoient venus des bords de la Mer Rouge, s'établir sur la Côte maritime de Syrie, n'est pourtant rien moins que contraire à M. L. M. On le sentira sans peine, si l'on se rappelle que dans un de ses précédens Mémoires, il a montré qu'une partie de la Nation Cananéenne avoit habité sur la Côte de la Mer Rouge, & avoit été contrainte dans la suite de retourner dans le Pays d'où ses ancêtres étoient venus en Egypte. Hérodote, étant en Egypte, aura appris des Prêtres, ou de la tradition, une partie de ce que Manéthon a écrit depuis, de ces Pasteurs Cananéens ou Phéniciens, qui avoient regné sur une partie de ce Pays. Ces Pasteurs chassés d'Egypte vinrent enfin s'établir sur la Côte maritime de Syrie. Le fait est vrai : l'erreur d'Hérodote n'est que d'avoir pris pour une première migration ce qui dans le fonds n'étoit proprement qu'un retour dans leur première patrie.

Le Cinquième & le Sixième Mémoi-

re présentent la description Géographique & Historique de la Côte de Pénicie & des monumens qui s'y trouvent. Le savant Academicien paroît n'avoir rien négligé pour rendre cette description utile & intéressante. Il avoit fixé dans un des Mémoires précédens, l'étendue & les limites de ce Pays; dans ceux-ci il indique toutes les Villes qu'il contenoit, & recherche autant qu'il se peut l'époque de leur fondation, les différens noms qu'elles ont portés. Il expose les révolutions qu'elles ont subies, explique les monumens que le temps a épargnés, fait connoître leur situation, & leurs distances réciproques. Il n'omet rien, en un mot, de ce qui peut répandre du jour sur l'objet dont il s'occupe. Et ceux qui aiment à approfondir l'Histoire & la Géographie d'un Pays, liront ces deux Mémoires avec autant de fruit que de plaisir. Mais nous ne saurions nous y arrêter; les abréger, seroit nous mettre dans le cas de n'offrir qu'une nomenclature sèche & décharnée, & les morceaux que nous pourrions en détacher

n'en

n'en donneroient qu'une idée très imparfaite.

Dans le Septième & dernier Mémoire que ce Volume contient sur les Phéniciens, M. L. M. s'occupe *des principes de leur Religion*, & nommément de leur *Cosmogonie*, qu'il expose d'après le fragment de Sanchoniaton. On voit au travers de quelques expressions barbares que leur système sur la création de cet Univers, étoit au fonds, ainsi que celui des plus anciens Peuples, ou si l'on veut de leurs Sages, le même que celui de Moïse, mais défiguré par l'ignorance, par la tradition, par les allégories, & par les fictions dont ils le surchargèrent. C'est ce que Mr. l'Abbé MIGNOT montre fort bien par les détails dans lesquels il entre pour développer la doctrine de son Auteur.



ARTICLE SECOND.

REIS DOOR NOORD AMERIKA,
gedaan door den Heer PIETER
KALM, *Professor in de Huishou-*
dings-Konst op de Hoge School te
Aabo, en Medelid der Koninglyke
Zweedsche Maatschappy der Weten-
schappen. Vercierd met Koperen Pla-
ten: Eerste Deel;

C'est-à-dire,

VOYAGE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIO-
NALE, par Mr. KALM Profes-
seur d'Economie dans l'Université
d'Abo, & Membre de l'Académie
Royale des Sciences de Suède;
Tome I. Utrecht, chez J. van Schoon-
hoven & Compagnie, & G. van den
Brink, 1772. Tome I. in 4o. pp. 223.
sans la Préface.

L'Auteur de cet Ouvrage est un de
ces Savans Suédois, à qui l'amour
des

des Sciences, & particulièrement de l'Histoire Naturelle, les conseils du grand *Linnaeus*, & les encouragemens des plus illustres Personnes de leur Nation, ont fait entreprendre de longs & de pénibles Voyages, pour s'instruire eux mêmes, pour se rendre utiles à la République des Lettres, & pour enrichir leur Patrie des productions des pays lointains. Mr. KALM partit en 1747. & de retour à Stockholm en 1751, il ne tarda pas à publier la Relation du Voyage qu'il avoit fait par l'Amérique Septentrionale, & particulièrement par la Pensylvanie, la Nouvelle Jersey, la Nouvelle York, le Canada, le Pays des Iroquois, & celui des Mohawks. Cette Relation eut le plus grand succès, & fut bientôt traduite du Suédois en Allemand & en Anglois (1). Actuellement

(1) La Traduction Allemande est due à MM. *Murray*. Le Traducteur Anglois est M. *Forster*, habile Naturaliste qui a enrichi l'Ouvrage de M. KALM de diverses Notes Savantes. Ces Notes ont

ment on en fait une Traduction Hollandoise, dont le premier Tome paroît déjà, & dont le second suivra encore cette année, & aura comme celui-ci, environ 240 pages. Tout l'Ouvrage sera orné de belles figures d'Animaux, d'Oiseaux, de la Cascade de Cohoës, & d'une belle Carte de deux feuilles. Cette Edition faite avec toute l'exactitude possible, & à laquelle ni soins ni dépenses n'ont été épargnés, sera livrée aux souscripteurs pour le prix modique de 6 florins 5 sols, papier ordinaire, & le grand papier 8 florins. Mais ceux qui n'auront pas souscrit ne pourront avoir les deux Tomes qu'à 8 florins pour le papier ordinaire & qu'à 10 pour le grand papier.

Les amateurs de bons Voyages & de l'Histoire Naturelle, trouveront amplement dans cet excellent Ouvrage de quoi
sa-

ont été conservées dans la Traduction Hollandoise. C'est aussi à M. Forster que l'on doit la belle Carte qui trouve à la tête du premier Volume.

satisfaire leur goût. Disciple & ami de *Linnaeus*, Mr. KALM. a tout vu avec les yeux de ce célèbre Naturaliste: Philosophe profond il a tout saisi avec cette sagacité qui n'est l'appanage que d'un esprit cultivé. Aussi décrit-il tout avec les dernière exactitude, tant ce qui a rapport au climat & au sol des pays qu'il a visités, les Animaux, les Plantes, les Minéraux &c. que ce qui regarde le physique & le moral des Habitans civilisés ou sauvages, & ce qui ne peut manquer de prévenir avantageusement, son style naïf & simple porte par-tout l'empreinte de la vérité. C'est principalement à toutes les branches de l'Histoire Naturelle qu'il s'est attaché, & à cet égard il a fait des observations & des découvertes importantes. Celles qui n'ont pu être insérées dans la Relation que nous avons sous les yeux, parce qu'elles auroient pris trop d'espace, ont été imprimées séparément, ou dans les Mémoires de la Société Royale de Suède.

Nous n'entreprendrons pas de rendre

B

un

un compte exact du Voyage de M. KALM : il faudroit plusieurs Extraits pour cela. Il suffira pour inspirer le desir d'acquérir cet intéressant Ouvrage, d'en extraire quelques Observations, & nous choisirons celles qui peuvent se détacher le plus facilement.

Les Sauvages de la Pensylvanie sont en général d'un très bon naturel, humains, officieux, & fidèles à leurs engagements. Ils sont hospitaliers, & rendent toutes sortes de services aux étrangers qui viennent parmi eux. Il y a quelques années qu'un Marchand Anglois, qui pour des raisons de commerce voyageoit dans leur pays, y fut assassiné sans qu'on pût savoir qui avoit fait le coup. Un an après les Sauvages découvrirent que c'étoit un de leurs compatriotes. Tout de suite ils saisissent le meurtrier, lui lient les mains derrière le dos, & l'envoient à Philadelphie ; en faisant dire au Gouverneur qu'ils ne reconnoissent plus pour leur compatriote un scélérat qui a pu commettre un tel crime, & qu'ils le livrent afin qu'il soit pu-

puni selon les loix des Anglois: Il fut pendu à Philadelphie.

Ces Sauvages ont de l'intelligence & de la sagacité. Les Députés qu'ils envoient au Gouverneur des Colonies Angloises pour traiter d'affaires importantes, écoutent en silence les propositions qu'il leur fait, & qui souvent sont en assez grand nombre. Ils ont un petit bâton dans la main, où ils se contentent de faire quelques marques, sans rien écrire de plus. Lors qu'ils reviennent le lendemain porter leurs réponses aux propositions qu'on leur a faites, il les reprennent toutes dans le même ordre, sans en oublier une seule, & ils y répondent avec autant d'exactitude & de précision que s'ils avoient tout couché par écrit.

Un Anglois, nommé Mr. *Sleidorn*, ami de notre Auteur, rencontra un vieux Sauvage dans une Auberge de la Nouvelle York. Ils entrèrent en conversation ensemble, & le vieillard s'étant vanté de pouvoir parler & même lire l'Anglois, *Sleidorn* lui demanda s'il

savoit bien qui étoit celui qui le premier s'étoit fait circoncire ? Le Sauvage répondit tout de suite que ç'avoit été le Père *Abraham* ; mais, ajouta-t-il, permettez-moi de vous faire à mon tour une question : *qui a été le premier Quaker ?* Sleidorn répondit que les sentimens étoient partagés la dessus, quel'un nommoit celui-ci, l'autre celui là. *Ob que non*, dit le Sauvage, *c'est Mardochée qui a été le premier Quaker, car il ne voulut pas ôter son chapeau pour Haman.*

On a remarqué que les habitans de la Pensylvanie sont plus précoces, & que la raison leur vient plutôt qu'aux Européens ; mais aussi ils vieillissent plutôt. Il n'est pas rare de voir de petits enfans faire des réponses si vives & si spirituelles qu'elles paroissent au dessus de leur âge. Mais ils ne deviennent jamais aussi vieux que les Européens, & il n'y a point d'exemple qu'ils atteignent 80 ou 90 ans. Cela ne doit cependant s'entendre que de ceux qui sont originaires d'Europe, car les Naturels du Pays deviennent quelquefois très vieux, quoi-

quelque les exemples commencent aussi à en devenir rares, depuis que les Européens leur ont appris l'usage des bois-forts.

Au reste il ne faut pas croire que l'on voie beaucoup de Sauvages dans la Pensylvanie. On s'imagine d'ordinaire que presque toute l'Amérique Septentrionale est habitée par des Peuples payens & sauvages. C'est une erreur. Le Pays, sur-tout le long des Côtes & dans les Colonies Angloises, est habité par des Européens, & ils s'y trouvent déjà en si grand nombre qu'il y a peu de parties de l'Europe qui soient plus peuplées. Les Sauvages ont vendu le Pays aux Européens & se sont retirés dans l'intérieur des terres. Il faut souvent faire au delà de 120 milles Angloises loin des Côtes, avant que d'arriver aux premières habitations des Sauvages, & l'on peut avoir été une demi-année à Philadelphie, ou dans d'autres Villes maritimes, sans avoir vu un seul Sauvage. Au reste le nombre des anciens Américains a prodigieusement diminué,

seulement par leurs excès dans l'usage de l'eau-de-vie, & par les guerres continuelles qu'ils se font entr'eux, mais aussi par les ravages effroyables de la petite-Vérole que les Européens leur ont apportée. M. KALM croit que la manière dont ils traitent cette maladie, contribue beaucoup à la rendre si meurtrière. Dès que l'éruption commence à se manifester, ils sautent tout nus dans une rivière, ou se jettent de l'eau froide sur la tête, pour modérer l'ardeur de la fièvre. M. *Forsler* observe ici dans une Note, que lorsque notre savant Voyageur désapprouvoit cette pratique des Sauvages, on ne connoissoit pas encore en Europe ce régime froid qui est si à la mode à présent, & si salutaire dans la cure de la petite-Vérole. Il ajoute que si les Calmouks de Russie, quand ils sont attaqués de ce mal n'en réchappent que très rarement, c'est parce que la petite Vérole est toujours extrêmement dangereuse dans ces deux cas: lors que les pores de la peau sont trop ouverts, ce qui arrive quand on se baigne dans

de l'eau chaude , ou bien lors qu'ils sont trop fermés , ce qui a lieu chez tous les Peuples où règne la malpropreté. Tous les Américains s'oignent avec de l'huile. Les Calmouks ne se lavent jamais , & se graissent aussi le corps & les habits. Les Hottentots sont les plus sales & les plus crasseux de tous les hommes ; leurs corps sont toujours enduits de graisse de mouton. Cela bouche les pores , arrête la transpiration , & rend presque toujours la petite-Vérole mortelle , sur-tout lors que l'on fait un continuel usage des boissons fortes.

Les Sauvages de la Nouvelle-Jersey étoient autrefois répandus dans tout le Pays , & vivoient tranquillement parmi les Européens. Quelquefois cependant ils leur enlevoient des enfans , dont on n'entendoit plus parler dans la suite. Un jour ils surprirent une petite fille & lui écorchèrent la tête : ils auroient sans doute achevé de la tuer , si quelques Suédois n'étoient survenus & ne les avoient obligés de s'enfuir en abandonnant cer-

te fille. Elle se rétablit, mais les cheveux de la tête ne lui revinrent jamais. Elle se maria, eut plusieurs enfans, & parvint à un âge fort avancé.

La plupart de ces Sauvages n'ont presque aucune idée de Religion, & ne savent ce que c'est que le Culte public. L'un d'eux entra dans une Eglise Suédoise à Rakoon: après avoir promené de tous côtés ses regards curieux, & entendu pendant quelque temps chanter & prêcher, il sortit en disant: *ô que de bruit, & de babil! mais point d'eau-de-vie ni de cidre.* C'est que lors que les Sauvages adressent des discours à leurs camarades pour les animer à la guerre, ils ont toujours coutume de boire largement.

M. K A L M croit que dans l'Amérique Septentrionale les eaux ont décréu, & se sont considérablement retirées. Il est très vraisemblable que la Mer couvroit autrefois une grande partie de la Nouvelle Jersey, & de la Pensylvanie: nous renvoyons là dessus aux preuves que notre Auteur en donne en divers endroits de son Ouvrage (2).

(2) *Pag. 59. & suiv. 88. 152. & suiv.* Ca.

Catesby dit que les plantes & les arbres s'abâtardissent à mesure qu'on les transporte plus vers le Nord. Mr. KALM a fait des recherches à ce sujet, & il a trouvé qu'en effet il y a des arbres qui viennent mieux dans les Pays méridionaux, & qui dégénèrent dans les septentrionaux. Lors que les graines sont transportées par des oiseaux, ou par quelque autre moyen, dans des climats plus froids, les arbres deviennent de plus en plus petits & foibles. Mais il y a aussi des arbres que le sage Créateur a destinés aux Pays septentrionaux, & qui y viennent d'une hauteur & d'une grosseur surprenantes. Plus ils approchent du Sud, plus ils diminuent, jusques à ce qu'enfin ils cessent entièrement de croître. D'autres plantes demandent un climat tempéré, & s'abâtardissent lors qu'on les transporte plus au Nord ou au Midi. Il y a, par ex. des arbres qui prennent les plus grands accroissemens dans la Pensylvanie, & qui déclinent dans les Pays plus méridionaux ou plus septentrionaux. Le *Sassafras*, qui dans

la Pensylvanie, au 40^e. degré de Lat. Sept. devient un gros & grand arbre; n'est pas plus gros que le petit doigt, & atteint à peine trois ou quatre pieds à Oswego & au Fort Nicholson, entre le 43 & le 44^e. degré. Le Tulipier (*Tulpeboom*) est dans la Pensylvanie de la taille de nos plus grands chênes, au lieu qu'il n'a que l'épaisseur d'un bras & 12. pieds de haut à Oswego. L'*Erable à Sucre* (*Acer Saccharinum*, ou *Virginianum*), est un des plus grands arbres des forêts du Canada, où il abonde; mais il ne parvient pas au tiers ou au quart de cette hauteur dans les Pays plus méridionaux, tels que la Nouvelle Jersey & la Pensylvanie.

On se plaint fort dans l'Amérique Septentrionale de la diminution des Oiseaux. Plusieurs Vicillards, que Mr. KALM a interrogés là-dessus, se sont accordés à lui dire, qu'à présent il n'y a pas à beaucoup près autant d'oiseaux bons à manger, qu'il y en avoit dans leur enfance. Les baies, les rivières, les marais, étoient autrefois couverts d'Oiseaux

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 277

seaux aquatiques, d'oies, de canards &c.; à présent on n'en voit presque point. Les grues, les dindons sauvages, les perdrix deviennent de plus en plus rares. Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. Avant l'arrivée des Européens le Pays étoit inculte & couvert de forêts. Le peu de Sauvages qui l'habitoient, inquiétoient peu les Oiseaux. Ils ne connoissoient ni le fer ni la poudre. La centième partie des Oiseaux qui étoient alors si abondans, suffisoit pour nourrir le petit nombre des habitans; d'ailleurs si l'on considère combien de temps les Sauvages devoient donner à cultiver leurs champs de mays, à leurs pêches, à la chasse des cerfs, des ours &c., on comprendra sans peine qu'ils ne devoient guère avoir le loisir de persécuter les Oiseaux. Mais les choses ont bien changé depuis l'arrivée des Européens: le Pays est cultivé & fort peuplé; les Oiseaux ont été ou tués ou effarouchés & dispersés; au printemps les œufs & les petits Oiseaux sont enlevés indistinctement, parce qu'il n'y a point de loix
&

& de reglemens à cet égard , & quand il y en auroit , l'esprit de liberté & d'indépendance qui règne dans ces Colonies empêcheroit qu'on ne les respectât.

La diminution du poisson n'est pas moins sensible , & doit être attribuée en partie aux mêmes raisons. Le grand nombre de moulins qu'on a construits sur les ruisseaux & sur les rivières , y contribuent aussi sans doute , car on a remarqué que le poisson nage au haut des rivières pour répandre son frai dans des eaux calmes & tranquilles , & que lors qu'il rencontre des ouvrages ou d'autres obstacles qui l'arrêtent dans sa marche , il retourne en arrière & ne reparoit jamais.

La Pensylvanie qui n'étoit qu'un désert en 1681 , est aujourd'hui aussi peuplée que quelques Royaumes de l'Europe. Les habitans sont laborieux , actifs , & intelligens. Ils défrichent continuellement des terres incultes pour les mettre en valeur & dès qu'ils ont acquis quelque nouveau terrain ils commencent par y faire un jardin & y planter des arbres , & particulièrement des pommiers.

miers. Ensuite ils bâtissent une maison, & ils finissent par labourer leurs champs pour les ensemençer. Cette méthode est très sage: comme les arbres ont besoin de quelques années avant que de porter du fruit, ils plantent avant que de bâtir.

Il y a aux environs de la Nouvelle York une grande abondance de belles huîtres & d'un goût exquis. On fait les préparer de manière qu'elles se conservent très long-temps, & qu'elles s'envoient dans des Pays fort éloignés. Voici comment on s'y prend. Dès que les huîtres ont été prises, on les ouvre, & on les lave avec soin. Ensuite on verse un peu d'eau dans un pot, & l'on y fait cuire les huîtres pendant quelque temps; après quoi on les met sur un plat & on les laisse sécher un peu. Cela fait on prend des épices, un peu de poivre, & autant de vinaigre qu'on le juge à propos. On mêle le tout avec une partie de l'eau dans laquelle on a fait cuire les huîtres, on le met sur le feu & on a grand soin de bien

bien écumer le pot. Enfin on verse tout ce mélange dans un vase de verre ou de terre, & après y avoir mis les huîtres, on ferme soigneusement le vase pour que l'air ne puisse y pénétrer. On peut de cette manière conserver les huîtres pendant toute une année.

On a remarqué que tous les Européens qui sont dans l'Amérique Septentrionale, de quelque Nation qu'ils soient, & même ceux qui sont nés en Amérique de parens Européens, perdent leurs dents beaucoup plutôt qu'on ne le fait dans les autres Pays. Ce malheur arrive sur-tout aux femmes. On voit souvent des filles de vingt ans qui ont déjà perdu la moitié de leurs dents, sans espérance qu'il leur en vienne d'autres. Plusieurs croient que l'air du Pays est nuisible aux dents, & il est vrai que nulle part le temps n'est plus inconstant & plus variable; souvent un jour très chaud finit par un froid piquant. Mais ce n'est pas là ce qui peut occasionner la chute des dents, car les Sauvages, qui vivent dans le
mé-

même air, ne laissent pas de conserver toujours des dents très belles & très blanches. D'autres en cherchent la cause dans l'usage immodéré des fruits & des douceurs; mais ceux mêmes qui ne font pas d'excès à cet égard, perdent leurs dents comme les autres. Mr. KALM penche à croire qu'il faut l'attribuer au thé, que l'on boit deux fois par jour en grande quantité, ce qui est si commun, sur-tout parmi les femmes, qui à peine y-a-t-il une paysanne, quelque pauvre qu'elle soit, qui ne prenne son thé le matin. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que les Sauvages dont les habitations sont les plus voisines des Européens, & qui ont appris d'eux à boire du thé, perdent aussi leurs dents de fort bonne heure; au lieu que ceux qui ne font pas usage de cette boisson, les conservent jusqu'à l'âge le plus avancé. Une autre chose qui contribue beaucoup à détruire les dents des femmes, c'est qu'elles ont coutume de boire & de manger tout extrêmement chaud. Leurs maris à qui leurs affaires

ne

ne permettent pas d'être long-temps assis autour d'une table à thé, & qui d'ailleurs préfèrent le punch, conservent aussi plus long-temps leurs dents.

A propos de dents, nous trouvons dans un autre endroit de l'Ouvrage de Mr. KALM un remède bien simple contre les maux de dents. Lors que la douleur vient de ce qu'elles sont creuses, on met un peu de coton dans une pipe, on achève de la charger avec du tabac, & puis on fume jusqu'à ce que le tout soit presque consumé. L'huile du tabac entre dans le coton, qu'on tire ensuite & qu'on met aussi chaud qu'il est possible sur la dent malade.

Le célèbre Mr. *Franklin* raconta à notre Auteur, qu'un riche Américain qui étoit Seigneur de l'Isle de *Rhode* (*Rhode Island*), la vendit aux Anglois pour une paire de lunettes. Cette Isle est grande & fait un Gouvernement à part. L'Américain ne fit pas un mauvais marché, & il connoissoit bien le prix des choses; car certainement si les lunettes n'étoient pas aussi communes qu'el-

les

les le font, leur grande utilité leur don-
neroit plus de valeur qu'aux diamans.

Il y a dans la Nouvelle Jersey une
coutume assez singulière à l'égard de
quelques mariages. Une veuve qui n'est
pas en état de payer les dettes que son
mari a laissées, ne peut se remarier qu'en
chemise. Elle abandonne ainsi aux
créanciers du défunt tous ses habits, &
tout ce qu'ils pourront trouver dans la
maison. Mais ensuite ils ne peuvent
plus rien exiger d'elle, parce qu'elle leur
a cédé tout ce qu'elle avoit, hors une
chemise pour se couvrir, ce que les Loix
du Pays ne peuvent lui ôter. Dès que
la bénédiction nuptiale est prononcée,
& qu'elle n'appartient plus à son premier
mari, elle se revêt des habits que le nou-
vel époux lui a donnés.

Les Nègres de l'Amérique Septentrio-
nale, aussi bien que de la Méridiona-
le (3), ont un poison dont ils se ser-
vent

(3) Ces Nègres sont originaires d'Afrique,
mais la plupart sont nés dans les Isles de l'Amé-
rique.

vent pour se defaire de leurs ennemis , mais qui agit lentement & qui ne tue qu'au bout de quelques années. Tous les Nègres cependant n'ont pas ce funeste secret , & ceux qui l'ont en connoissent aussi toujours le remède. De là vient que lors que quelqu'un d'eux se sent empoisonné , s'il a un ennemi qu'il soupçonne d'avoir fait le coup , il va le trouver & tâche de l'engager par prières ou par présens à le guérir. Si celui-ci est implacable , il nie non seulement d'avoir donné le poison , mais aussi de connoître le moyen de s'en délivrer. Le malheureux qui a reçu le poison , s'en aperçoit presque d'abord après l'avoir pris. Dès lors il commence à dépérir , & il ne fait plus que traîner jusques à ce qu'au bout de quelques années il succombe entièrement. Les Nègres se servent d'ordinaire de cet affreux moyen pour faire périr ceux de leurs compagnons d'esclavage qui servent bien leurs maîtres , qui s'en font aimer , & qui semblent ainsi vouloir s'élever au-dessus de leurs camarades. Rarement
arri-

arrive-t-il que les esclaves essayent d'empoisonner leurs maîtres, soit parce que d'ordinaire ils en sont fort humainement traités en Pensylvanie, soit parce qu'ils craignent les supplices auxquels ils seroient condamnés si leur crime venoit à être découvert. On n'a jamais pu leur faire avouer en quoi consiste ce poison : c'est un secret que rien ne leur peut arracher. Il est vraisemblable que c'est quelque chose de fort commun, & qui se trouve dans tous les Pays du Monde, car quelque part que les Nègres soient ils savent se le procurer. Ce ne peut donc pas être une plante, comme on l'a conjecturé, car une telle plante ne sauroit se trouver par-tout. Un Européen avoit un Nègre extrêmement fidèle & affectionné, & qu'il n'auroit pas donné pour vingt autres esclaves. Cet honnête garçon conversoit le moins qu'il lui étoit possible avec ses camarades. Cela lui attira leur haine, mais ils ne pouvoient parvenir à l'empoisonner parce qu'il se trouvoit rarement avec eux, & qu'il se tenoit fort

sur ses gardes. Enfin pourtant ils trouvèrent moyen d'exécuter leur abominable dessein, un jour que cet infortuné à l'occasion d'une foire, vint en ville, car il demouroit à la campagne. Ils l'invitèrent à boire avec eux; d'abord il refusa, mais vaincu par leurs instances il porta à la bouche une cruche qu'ils lui présentoient. A peine eût-il bu qu'il s'écria : *quelle biere est cela ? Elle est pleine de —* „ Je supprime à dessein, dit ici Mr K A L M, le nom que le pauvre esclave donna à cette drogue : c'est sans doute celui du poison avec lequel les Nègres font tant de mal, & ce poison se trouve par-tout. Il est bon qu'on l'ignore pour prévenir l'abus qu'on pourroit en faire ". Les Nègres & les Nègresses firent de grands éclats de rire à l'ouïe des plaintes de leur camarade; ils se mirent à chanter & à danser comme s'ils avoient fait un merveilleux exploit en parvenant enfin à leur but infernal. L'honnête & malheureux esclave s'en alla d'abord au logis, & dit à son maître qu'on l'a-

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 287

l'avoit empoisonné. Depuis lors il n'eut pas un jour de santé, il tomba dans une espèce de consomption, sans que rien pût le guérir, & il mourut quelque temps après.



ARTICLE TROISIEME.

AN INTRODUCTION TO THE
STUDY OF THE PROPHETIES
*concerning the Christian Church,
and in particular the Church of Papal
Rome, in twelve Sermons preached
in Lincoln's-Inn Chapel at the Lec-
ture of the R. Rev. W. Warburton,
Bishop of Gloucester by R. HURD,
&c.*

C'est-à-dire,

INTRODUCTION A L'ETUDE DES
PROPHE'TIES QUI ONT L'E-
glise Chrétienne pour objet, &

C 3

en

en particulier l'Eglise Papale de Rome, en douze Sermons &c. par Mr. HURD; Londres, chez Cadell, 1772, in 8°.

CES Discours sont le fruit d'une fondation que l'on doit au savant Evêque de Glocester, Mr. Warburton; elle est destinée à faire connoître le sens & l'application des Prophéties particulières. On choisit pour cela un habile Théologien, qui chaque année doit prêcher trois Sermons sur ce sujet, & qui dans quatre ans doit remplir le plan qu'il s'est proposé; après quoi on publie ses Discours & on lui donne un Successeur. Le Dr. HURD déjà connu si avantageusement en Angleterre, par un Commentaire sur l'Art Poétique d'Horace, fait avec goût & plein de sens, a commencé cette carrière, & son Ouvrage est un modèle pour ceux qui lui succéderont.

Dans le premier Discours, il établit la véritable idée qu'on doit avoir de la Pro-

Prophétie, il montre qu'elle ne vient que de la Divinité, qui ne donne pas seulement la faculté de prédire, mais qui en dirige encore les opérations. Il en conclut qu'on ne doit pas en regarder le sujet, le but, & la dispensation comme laissés uniquement à la prudence humaine, à la disposition de celui qui avoit reçu l'esprit de Prophétie, ni les expliquer par des suppositions arbitraires. Dans le I^{er}. sur *Apoç. XIX*: 10. il prouve que le but & la fin de la Prophétie en général est de servir de témoignage à J. C. de manifester son Règne. Il tire de ce principe, dans un II^e. Sermon, diverses conséquences relatives à l'obscurité qui doit se trouver dans les prédictions, telles que le progrès graduel des Révélations, la nécessité ou la convenance qu'il y avoit de ne point déshonorer ou anéantir l'économie sous laquelle le Prophète vivoit, en annonçant une économie future plus parfaite d'une manière trop détaillée & trop distincte. Il ne falloit découvrir que ce qui pouvoit diriger à ce

but l'attente des hommes, que ce qui suffiroit pour démontrer, quand l'événement auroit lieu, que cet événement avoit Dieu pour Auteur, qu'il en avoit dirigé les moyens, sans indisposer les Juifs contre l'état où ils devoient être. Le plan du Gouvernement moral de la Divinité que le Christianisme nous manifeste, commence à l'origine du monde, & n'a son entier accomplissement qu'à la consommation de toutes choses; & la Prophétie doit être conforme à la nature de cette dispensation, plus ou moins claire selon le temps où elle est annoncée, selon les diverses fins particulières de la Sagesse Divine. Si cette Sagesse peut faire servir le même objet, le même moyen à deux fins, elle a pu donner à dessein un double sens à quelques unes des Prophéties. Notre état étant un état d'épreuve, nous ne pouvons exiger une évidence irrésistible; pourvu qu'elle fût *réelle* & à tous égards *suffisante*, il convenoit de laisser quelque chose à faire à l'homme, quelque exercice à ses efforts, à l'attention, aux qua-

qualités morales de l'ame, à l'humilité & à la candeur. Le but de la Prophétie n'a donc pas été de montrer à tous que l'événement avoit été prévu, mais de ne le montrer qu'à ceux à qui la vertu donnoit une disposition à admettre une évidence suffisante.

Le IV^e. Discours a pour objet la nature de la preuve tirée des Prophéties. Le V^e. roule sur celles qui se rapportent à la première venue de J. C. Le VI^e. sur celles qui se rapportent à son second avènement, & dont l'accomplissement successif doit fournir à tous les siècles un moyen de conviction toujours subsistant & toujours nouveau : telles sont celles de la destruction de Jérusalem, de la dispersion des Juifs, de la conversion des Gentils.

Les Prophéties qui ont l'Antechrist pour objet, les préjugés qui ont égaré les uns, ceux qui ont porté les autres à les juger peu dignes de leur attention, sont le sujet du VII^e. & du VIII^e. Discours. En traitant cette matière délicate, l'Auteur examine sur-tout les

difficultés qui naissent du style particulier à ces Prophéties , qui ont engagé des Chrétiens modestes à les regarder comme trop mystérieuses pour être sondées , & les présomptueux à les rejeter comme ne contenant qu'un jargon intelligible ou du moins comme un chiffre inexplicable.

Mr. H U N D emploie le IX^e. Discours à établir ces deux vérités , que le langage prophétique étoit un langage commun & reçu dans les siècles & parmi les Nations où les Prophètes vivoient , & que ce style tout extraordinaire qu'il nous paroisse , est réductible à des règles fixes qui le rendent susceptible d'une interprétation raisonnable & sûre. Ce qu'il dit pour le prouver est tout-à-la-fois ingénieux , clair & sensé. Il renferme en peu de mots ce qu'ont dit les Critiques les plus habiles , & les Savans les plus exercés , sur le génie des Langues Orientales.

Après avoir montré la nécessité de ce style symbolique employé par les Prophètes , l'Auteur examine dans le
X^e.

Xe. Sermon celui du Livre de l'Apocalypse; il recherche les causes de son obscurité, & les moyens de la dissiper. Il emploie les deux derniers Discours à faire l'application des principes & des règles qu'il a établis; à développer les raisons générales qui tendent à montrer que le Siège Papal de Rome, distingué du Catholicisme, a de fait un rapport singulier avec l'objet que désignent ces Prophéties; à faire sentir enfin l'usage, le but & l'importance des recherches de cette nature.





ARTICLE QUATRIEME.

INSTITUTIONS DU DROIT DE
LA NATURE ET DES GENS
&c. traduites du Latin de Mr. DE
WOLF, par Mr. M***. Avec des
Notes &c. par Mr. LUZAC &c.

Second Extrait (1).

Nous devons à présent nous occuper
des Notes dont M. LUZAC
a enrichi l'Ouvrage de WOLF. Il s'y
montre, comme nous le disions dans
notre premier Extrait, aussi bon Philo-
sophe que profond Jurisconsulte; & cet
excellent Commentaire est bien propre
à faire sentir combien il est utile & né-
cessaire d'allier la Philosophie à la juris-
prudence. On se rappellera que les Re-
marques sont destinées non seulement
à ex-

(1) Voyez le premier *Bibl. des Sc.* Tom.
XXXVII, Part. II. Art. I.

à expliquer son illustre Auteur, mais, aussi à le relever quelquefois, & sur-tout à faire voir comment les vérités du Droit Naturel peuvent servir à décider une infinité de questions, que les affaires des particuliers font naître dans l'état civil, & à juger les causes relatives au Commerce & à la Navigation; & comment on peut, au moyen de ces mêmes vérités, rendre raison d'une multitude de décisions répandues dans le Droit Romain. Au reste si M. LUZAC développe la liaison que les principes de Philosophie ont avec les décisions des Jurisconsultes Romains, ce n'est pas pour prouver que ces Jurisconsultes aient connu ces principes, ou qu'ils les aient fait servir de fondement à leurs décisions. Il se propose uniquement de faire voir l'utilité qu'on peut retirer de l'application de ces principes au Droit Civil, & en particulier au Droit Romain; & comment l'étude du Droit Romain peut être rendue facile & aisée par cette application, qui nous met, pour ainsi dire, sur la véritable route,

lors

lors qu'on veut raisonner & conclurre
argumento legis.

Nous en trouvons un exemple remarquable dès la seconde Note de notre habile Commentateur. WOLF en traitant de *l'Imputation* dit que „ quand un homme s'est déterminé librement à agir ou à ne pas agir, on dit qu'il est la cause libre de son action, comme aussi de ce qui en est la suite; & que l'on appelle *Imputation* le jugement par lequel on déclare qu'un agent est la cause libre de son action, ou de ce qui en résulte soit bien soit mal. Donc, ajoute-t-il, on ne peut imputer que des actions libres, & entant qu'elles sont libres, & par conséquent aussi celles qui étant à la vérité nécessaires si on les considère en elles mêmes, dépendent cependant de quelque action libre précédente., M. LUZAC remarque d'abord que ce Paragraphe contient le principe général, dont il faut se servir pour décider toutes les questions, par lesquelles on rend quelqu'un responsable ou non responsable d'un fait ou d'une omission, ainsi que

que des suites qui peuvent en résulter ; c'est un des plus féconds & des plus importants principes du Droit. Pour le faire sentir le Commentateur montre avec quelle facilité, on peut l'appliquer à une infinité de cas proposés dans l'immense collection qui nous est restée du Droit Romain. Ne pouvant rapporter tous les exemples qu'il en allègue, il faut que nous nous bornions à en choisir quelques uns. Celui qui tue un homme sans dessein de le tuer, peut être absous, dit la *l. 1. §. 3. ad leg. Corn. de sic.* & celui qui blesse un homme à dessein de le tuer, & qui cependant ne le tue pas, est tenu pour homicide suivant la même Loi. Quelle en est la raison ? C'est que dans le premier cas, celui qui a commis le meurtre, est considéré comme n'ayant pas agi librement, par rapport à l'effet qui est résulté de son action, de sorte qu'il n'est pas tenu pour cause libre de son action ; & que dans le second cas, on impute à celui qui a agi librement, non seulement l'action, mais le dessein qu'il s'est proposé en la faisant ;
on

on lui impute l'effet, auquel il s'est porté librement, comme si l'effet avoit eu lieu. Pourquoi cette même Loi veut-elle qu'on adoucisse la peine de celui qui dans l'ardeur d'une contestation en frappe un autre, & le tue sans dessein de le tuer, c'est que la Loi suppose que sa liberté a été altérée par le feu de la dispute; on lui attribue une absence de volonté & de liberté par rapport à cet effet, comme on le fait à un enfant & à un furieux. — Le Droit Romain ne veut point qu'on rende un Commendataire responsable d'un cas fortuit, d'un malheur survenu par un écroulement, un incendie, ou par quelque accident, empêchement ou événement de cette nature, à moins qu'il n'y ait de sa faute; & que pouvant sauver les effets qu'on lui a prêtés, il ait préféré de sauver les siens propres. Pourquoi? c'est que dans ce dernier cas, la perte des effets empruntés, ou le dommage qu'ils ont souffert, lui est imputé comme cause libre de son action: & c'est le fondement de toutes les décisions de même

nature qu'on trouve dans le titre des *ff. comm. vel. contra.* — La Loi *Aquila de damno injuria dato* fournit encore une multitude de ces exemples, qui prouvent l'application qu'on peut faire du principe de WOLF, aux cas proposés dans le Droit Romain. Cette Loi semble n'avoir eu d'autre but que de déterminer exactement les cas dans lesquels une personne seroit tenue de réparer le dommage que par sa faute elle auroit causé à quelque autre, & en quelque façon aussi la manière d'estimer & de réparer le dommage. Elle exige deux conditions pour imposer à quelqu'un l'obligation de réparer le dommage: la première qu'il ait agi librement, & que l'action qu'il a commise, ou la situation dans laquelle il s'est trouvé ait dépendu de sa liberté, de façon qu'il doive être tenu pour cause libre de son action; la seconde qu'il n'ait pas eu droit de se trouver dans cette situation, ou de commettre l'action dont le dommage est résulté — Si un navire dans sa course cause du dommage à une barque,

Tome XXXVIII. Part. II. D l'é

l'équipage en est responsable, s'il a été dans le cas de pouvoir gouverner le navire; mais si par l'impétuosité des vents le navire a donné contre les cables d'un vaisseau, en sorte qu'on ne l'ait pu dégager qu'en coupant les cables de ce vaisseau, l'équipage n'est pas tenu de réparer le dommage, suivant la l. 29. *ad leg. Aquil.* Pourquoi? c'est que dans le premier cas l'équipage est censé être cause libre du mouvement du vaisseau; & que dans le second cas on suppose qu'il a été porté à couper les cables du vaisseau par une force supérieure, à laquelle il n'a pu résister — Lors donc que cette Loi impose l'obligation de réparer le dommage, & qu'elle accorde une action contre celui qui l'a causé, elle suppose toujours que celui qui l'a causé a agi librement, qu'il a été cause libre de son action ou de l'effet qui en est résulté & qu'il a agi contre son droit, *non-jure*; car dès qu'on a agi de son droit, le fondement qui oblige l'agent, comme cause libre, à réparer le dommage, cesse. *Trebatius* en donne un exemple dans le cas de quel-

quelqu'un qui , faisant faire un puits dans sa maison , détourneroit par là les veines du puits de son voisin , *l. 24. ff. § ult. damn. inf.* La Loi *Aquiliana* va même plus loin , & impute également comme libres ces actions qui considérées en elles mêmes n'en portent pas le caractère , mais dépendent pourtant de quelque action libre qui a précédé. Ainsi cette Loi rend celui qui porte un fardeau trop pesant , responsable du dommage causé par la chute de ce fardeau , cas qu'on trouve dans la même *l. 7. §. 2. Sed si quis plus justo oneratus , dejecerit onus & servum occiderit , Aquilia locum habet : fuit enim in ipsius arbitrio , ita se non onerare* , ce qui revient à ce que WOLF dit à la fin de ce paragraphe , que les actions naturelles ou nécessaires en soi sont imputées , si elles dépendent de quelque action libre qui ait précédé. Le même principe a suggéré à Pégase la décision , qu'un homme venant à tomber sur un autre , & à le blesser par cette chute , est tenu de dommage s'il porte un fardeau trop pesant , ou qu'il

marche inconfidérément ——— Voilà encore pourquoi le Jurisconsulte *Gajus* rend un Muletier responsable du dommage causé par ses mulets, qu'il n'aura pu contenir par impéritie, parce qu'il auroit du connoître son impéritie, & qu'il s'est chargé librement d'une chose dont il n'auroit pas du se charger ----- C'est aussi parce qu'un Agent libre est responsable des suites de son action, que la mort d'un esclave, tué par des joueurs, est imputée à ceux-ci, suivant la l. 8. *ad leg. Aquil* & qu'on l'impute à l'esclave lui même s'il passe par l'endroit destiné à ces jeux, & qu'*Ulpien* rend un Barbier responsable de la mort de celui qu'il rasoit dans un lieu public, où l'on a coutume de jouer; au lieu que ce cas est imputé à celui qui s'est fait raser, si le Barbier avoit sa boutique dans un endroit périlleux, parce que c'est alors à celui-là même qui s'est volontairement porté à s'y faire raser, qu'il faut imputer le malheur qui lui est arrivé --- C'est encore par la même raison qu'on rend

dans

dans la 31. l. ff. un tailleur d'arbres responsable du malheur causé par la chute d'une branche, s'il n'avertit pas les passans, c. a. d. dans un endroit fréquenté; & qu'on ne l'en rend point responsable si le cas arrive dans un endroit où il n'y a point de passage &c.

M. LUZAC s'est étendu sur ce paragraphe, afin de faire voir avec quelle facilité on peut déduire une infinité de décisions du Droit Romain d'un seul principe bien posé & clairement exprimé, & afin que l'on sentît le mérite du travail de WOLF & l'excellence de sa méthode. Du principe qui a donné lieu à cette Note, on peut déduire non seulement toutes les décisions que renferme la Loi *Aquila*, l'une des plus utiles & des plus intéressantes du Droit Romain, mais encore une infinité d'autres, & toutes celles qui y sont analogues. En voici quelques exemples tirés du commerce. Dans le Chap. LXII. de *l'il Consolato del Mare* ; il est statué que si les marchandises reçoivent du dommage à cause qu'elles

sont mouillées par l'eau du tillac, ou de quelque autre endroit du vaisseau qui n'aura pas été bien garni, le dommage est pour le compte du Capitaine; & que le Capitaine n'est pas tenu à la réparation si ces endroits ont été suffisamment garnis, & que l'eau y ait cependant pénétré; & dans le Chap.

LXIII. que si le navire a été maltraité par une tempête de façon que ces endroits soient venus à se dégarnir, le Capitaine ne sera pas tenu de bonifier aux Marchands le dommage que leurs marchandises auront souffert par l'eau entrée dans le vaisseau; puis que, dit ce Reglement, ce dommage n'est pas survenu par la faute du Capitaine —

Par l'Art. LXV. le dommage causé aux marchandises par des souris, est imputé au Capitaine s'il n'a pas eu de chat à bord, & par l'Art. LXVI. il n'est pas tenu de le réparer, s'ils en avoit un lors de son départ, & que venant à le perdre dans le trajet, il a eu soin de s'en pourvoir d'un autre à la première occasion. Le Chap. CLXXXIX. porte que

si les Marchands sont empêchés par les
 dispositions du Souverain , de charger
 un navire dans l'endroit où ils auront
 eu pouvoir le faire, ils ne sont pas tenus
 de payer le fret au Capitaine: parce que,
 dit le Reglement, personne ne peut s'op-
 poser aux empêchemens du Ciel ou du
 Souverain. Pour la même raison , le
 Capitaine à son tour n'est pas obligé de
 payer à l'équipage ses gages: seule-
 ment les Marchands doivent bonifier
 au Capitaine la moitié des frais; ce qui
 n'a pas lieu si le Capitaine & les Mar-
 chands ont eu connoissance des empê-
 chemens, & se sont imaginés pouvoir
 cependant obtenir la permission de char-
 ger, parce qu'en ce cas le Capitaine
 doit s'imputer à lui même s'il a fait des
 frais inutiles. Si les Négocians en ont
 eu connoissance, & le Capitaine point,
 les Négocians sont tenus de payer le
 Capitaine tout comme si le voyage a-
 voit eu son plein effet; & le Capitaine
 doit à son tour payer l'équipage. Mais
 si le Capitaine en a eu connoissance, &
 que les Marchands l'aient ignoré, le Ca-

pitaine est tenu de les indemniser & de payer entièrement l'équipage. Que si l'équipage en a eu connoissance comme le Capitaine, celui-ci n'est pas obligé de payer rien des gages. Toutes ces dispositions sont fondées, comme l'on voit, sur le plus ou moins qu'une action peut être imputée à l'Agent, suivant la doctrine de WOLF.

On trouve encore diverses choses très intéressantes sur l'imputation dans la Note de M. LUZAC sur le § XXIII. de lors Auteur. Il examine, par ex. jusques où la volonté de faire le mal doit être punie, lors qu'elle n'a pas été suivie de l'effet. A considérer, dit-il, le but des peines, qui est proprement d'empêcher que la volonté ne se porte au mal, on diroit qu'on ne doit jamais faire attention si la volonté a eu son effet ou non : qu'il suffit que la volonté y ait été portée pour infliger au coupable la peine statuée contre le crime qu'il a voulu commettre. Cependant la pratique n'est pas conforme à cette doctrine : du moins il y a des Tribunaux, où l'on adou-

adoucit la peine, lors que l'action n'a pas eu son plein effet. La règle qui établit qu'on n'ait jamais égard à l'effet, & celle qui veut qu'on y ait toujours égard, paroissent toutes deux manquer de justesse. La volonté peut être portée à un crime, & en être détournée dans le temps qu'on l'exécute: il y a donc une raison prise de la volonté même, qui fait qu'on peut adoucir la peine d'un meurtre qui n'a pas eu son plein effet; & dans ces cas la règle qui veut qu'on n'ait aucun égard à l'effet, ne doit pas être admise. Mais si la volonté s'est trouvée tellement déterminée, que le criminel ait fait tout ce qui a dépendu de lui pour achever le crime, & qu'il n'ait pas tenu à lui qu'il n'ait eu son plein effet, il semble que ce qui manque à l'accomplissement du crime du côté de l'effet, ne doit pas plus lui être imputé, que ne le seroit à son désavantage une action innocente, par laquelle il auroit causé quelque mal. Le Droit Romain, rempli de faits, nous

en offre beaucoup auxquels on peut appliquer ces principes. La règle que dans la punition des crimes, il faut considérer uniquement la volonté & la prendre pour le fait, y paroît avoir été assez généralement adoptée. Les paroles d'Adrien sont bien claires : *In maleficiis voluntas spectatur, non exitus, l. 14. ff. ad leg. Corn. de sic.* On ne peut rien de plus exprès ni de plus concis. Le même Empereur veut que celui qui blesse quelqu'un avec intention de le tuer, sans le tuer pourtant, soit traité en homicide. — C'est donc une règle générale que par rapport aux peines, l'imputation doit se régler sur la volonté. Le Droit Romain va plus loin encore : il punit la volonté comme le fait, quand même l'acte qui constitue le crime, n'auroit pas été commencé; celui qui se promène avec des armes à la main pour commettre un meurtre, est condamné à la mort, suivant la *l. 1. § 7. ff. ad leg. Corn.* Celui qui achète du poison pour le donner à son père, est tenu pour parricide, quoi qu'il n'ait pu don-

donner le poison *l. 1. in fin. ff. ad leg. Pomp. de parric.* En un mot, continue notre judicieux Commentateur, „ c'est toujours la volonté qui est chez les Romains l'objet des peines : & leur doctrine me paroît beaucoup plus conforme à la saine Raïson & à la bonne Philosophie, que l'usage presque généralement adopté dans tous les Tribunaux, peut-être sur une interprétation erronée de quelques passages de la *S^{te}. Ecriture*, entr'autres d'*Exod. XXI: 12, 18 & 19. Nomb. XXXV: 16.* Je dis une interprétation erronée, car bien loin que ces passages autorisent à diminuer la peine en cas que l'effet n'eût pas répondu à l'intention, on voit au contraire manifestement que Dieu veut que la volonté soit punie, & non l'effet. Les Moralistes sont généralement d'accord qu'on inflige les peines pour corriger le criminel, & empêcher les autres de se porter à de pareilles actions : le but du châtiment est donc uniquement de détourner la volonté de celui qui souffre, & celle des autres, de ce qui peut la rendre vicieuse :

ciéuse : donc le châtimeut ne doit pas se mesurer sur l'effet mais sur la volonté : avec tout cela, comme la volonté ne se manifeste la plupart du temps que par les effets d'une action, l'on voit pourquoi les peines se proportionnent ordinairement aussi sur les effets ”.

Mr. LUZAC traite souvent dans ses Notes des questions relatives au Commerce, & qui peuvent être d'un grand usage. C'est ainsi, par ex. que dans sa Remarque sur le §. 656. il indique la source d'un inconvénient par rapport aux Lettres de change, qui a souvent causé de l'embarras aux Négocians. „ On demande, *dit-il*, si le porteur d'une Lettre de change, en cas que l'acceptant manque de payer, peut en premier lieu s'en tenir à l'acceptant, & agir contre celui-ci à la fin d'acquitter la Lettre de change ; ou bien s'il doit préalablement renvoyer la Lettre de change au remettteur, pour que celui-ci en redemande le remboursement au tireur ? Je ne parle point des endosseurs, pour que la proposition soit moins compliquée ;

quée; & je suppose le cas, que *Titius* ait pris de *Cajus*, demeurant à Londres, une Lettre de change de mille livres, payable à *Sempronius* ou à ses ordres, par *Sejus* demeurant à Amsterdam. *Sejus* accepte la Lettre de change, mais refuse de payer à l'échéance, sous prétexte qu'il n'a point des fonds de *Cajus*. On demande si le droit permet à *Sempronius* de contraindre *Sejus* au paiement de la Lettre de change, avant d'avoir fait la tentative d'être remboursé par *Cajus*, ou bien s'il doit premièrement tenter d'avoir le remboursement de *Cajus*? Je n'hésite pas de répondre que les principes du Droit autorisent *Sempronius* à contraindre *Sejus*, à la fin d'acquitter la Lettre de change, sans que *Sempronius* soit obligé de renvoyer auparavant la Lettre de change à *Titius*, pour que celui-ci tente de se faire rembourser par *Cajus*. La raison en est, que l'acceptation, quoique faite à l'honneur du tireur, comme on parle en style de commerce, contient cependant un engagement envers le porteur, non pas uniquement

quement comme mandataire du remettteur ou de l'endosseur, mais comme maître & possesseur du billet accepté. — Il me paroît évident que *Sejus* s'est engagé vis-à-vis de *Sempronius*, non seulement comme un mandataire de *Cajus*, mais personnellement; & que l'acceptation étant un engagement personnel de *Sejus* à *Sempronius*, celui-ci doit en pouvoir faire usage. Cependant les Ordonnances de Louis XIV. ne confirment pas mon sentiment, non plus que les Loix municipales d'Amsterdam de 1676. qui ordonnent que la Lettre de change sera renvoyée d'abord au remettant, pour se faire rembourser du tireur: elles ne donnent aux porteurs le droit d'agir contre l'acceptant qu'au cas que le remboursement ne se fasse point. Les inconvéniens de cette disposition se sont apparemment fait sentir, puisque le Magistrat de cette Ville y a dérogé en 1679. par une nouvelle Loi municipale, dans laquelle il est dit entr'autres, que le Magistrat n'a eu nullement l'intention de diminuer le droit
des

des porteurs, & de les obliger au renvoi des Lettres de change, bien qu'il fût sûr que le tireur eût failli : ordonnant par voie d'interprétation, qu'en cas que le tireur eût failli, & que cela fût suffisamment prouvé, les porteurs ne seroient pas obligés de renvoyer les Lettres de change acceptées & protestées, & qu'ils auroient tout de suite contre l'acceptant tels droits qu'ils pourroient avoir contre le tireur ; savoir d'exécution personnelle & d'arrêt sur les effets. Il y auroit plusieurs observations à faire sur le sens & l'intention de cette Ordonnance ; mais comme je dois mettre des bornes à celles que je place ici, je n'en ferai qu'une seule, savoir qu'on n'y considère le porteur uniquement que comme mandataire du remetteur ; or ceci posé, voici la conclusion qu'on en tire : le porteur représente le remetteur, en présentant la Lettre de change à accepter : l'acceptant représente le tireur, en l'acceptant : l'obligation contractée par l'acceptant & le droit acquis par le porteur, regardent

dent donc le tireur & l'acceptant : or cela étant, le droit du porteur & l'obligation de l'acceptant, ne peuvent avoir lieu qu'uniquement dans le cas où le tireur demeure en défaut de rembourser, puisque par l'acceptation il a assuré le paiement ou le remboursement. C'est, si je ne me trompe, le seul raisonnement qui puisse servir de fondement à la disposition de la Loi qui ordonne le renvoi avant de pouvoir agir contre l'acceptant ; mais autant que je puis y voir, ce raisonnement n'est pas solide : l'acceptant ne représente pas purement & simplement le tireur, ni le porteur le remettant. La commission du tireur est proprement, *payez pour mon compte*, & non pas, *payez en mon nom* : l'acceptant accepte *pour le compte* du tireur, mais non pas *au nom* du tireur, & cela fait une distinction essentielle, ainsi que je l'ai fait voir au §. 551. L'acceptant ayant accepté en son propre nom, le porteur a tout de suite droit sur lui : on peut s'en convaincre par ce que j'ai observé aux §, 551. 568. ”

Nous

Nous ayons dit dans notre précédent **Extrait**, que **M. LUZAC** pense quelque-fois différemment de **WOLF**, mais que lors qu'il lui arrive de le réfuter, c'est toujours avec les égards que l'on doit à un grand Homme. Nous ajoutons que ses critiques nous paroissent aussi judicieuses qu'honnêtes, & qu'elles font beaucoup d'honneur à la sagacité & au jugement du Commentateur. Nous en produirons deux exemples. Dans le §. 871. où **WOLF** traite du Divorce, il dit que les conjoints étant obligés à élever leurs enfans, le mariage ne peut se dissoudre quand les enfans ne sont pas encore élevés, & que par conséquent il n'est permis ni au mari de congédier sa femme, ni à la femme de quitter son mari quand il leur plait. Mais, ajoute-t-il, comme rien n'empêche qu'on ne dissolve le mariage si l'on n'a point encore d'enfans, ou si ceux qu'on avoit eus sont morts, dans ce cas le mariage peut naturellement se dissoudre. **Mr. LUZAC** observe là dessus, avec beaucoup de raison, que si

Tome XXXVIII. Part. II. E un

un mariage ne peut être dissous tant que l'éducation des enfans n'est pas achevée, & que ce soit là la raison pour laquelle un mari ne puisse à son gré répudier sa femme, ni la femme à son gré quitter son mari, il s'ensuit de là que le mariage peut être dissous toutes les fois que l'éducation aura été remplie. Or cette conséquence, qui peut, à la vérité, se concilier avec l'idée que WOLF donne du lien conjugal, se concilie-t-elle avec l'état du mariage tel qu'il est en effet, ou si l'on veut avec l'idée qu'on doit se faire du lien conjugal? Premièrement sur quels principes prétendrait-on établir, que l'homme pût jamais se trouver dans le cas de pouvoir à son gré répudier sa femme, & la femme se trouver dans pareil cas vis-à-vis de son mari? Un lien formé par un consentement mutuel, peut-il être rompu au gré de l'un ou de l'autre des contractans? Qu'il y ait des enfans à élever ou qu'il n'y en ait point, que l'éducation des enfans nés du mariage ait été accomplie ou qu'elle ne l'ait point été, n'est-il pas tou-

toujours également vrai que la dissolution du mariage ne peut dépendre de la volonté seule de l'un des conjoints ; & qu'elle exige indispensablement le consentement mutuel de part & d'autre ? En vain alléguera-t-on , que le mariage n'ayant d'autre objet que celui de se donner des enfans & de les élever , la société conjugale cesse dès que ce but est rempli , & par cela même que ce but a été rempli ; attendu que toute société finit , & que tout droit & tout devoir entre des associés cessent dès que le but de la société est rempli : car ce raisonnement n'a de force , qu'autant qu'on borne le lien conjugal au but unique de se donner des enfans & de les élever ; mais si l'on admet comme conséquences de ce lien , tous les devoirs & tous les droits matrimoniaux que WOLF a exposés dans son grand Ouvrage , comme des suites de l'état de mariage , il sera bien difficile de se persuader , même en adoptant les principes de notre Auteur , que l'objet du mariage est rempli dès que les enfans

ont été élevés ——— D'ailleurs l'existence des enfans, qu'ils soient élevés ou non, ne produit-elle pas entre le mari & la femme, comme père & mère, une relation commune & relative aux enfans, née du concours de leurs volontés? Et cette relation ne les oblige-t-elle pas de conserver un lien, qu'ils ne peuvent rompre sans détruire cette relation même, sur laquelle les enfans ont acquis par leur naissance un droit qu'on ne peut leur ôter. Mr. LUZAC conclut de là, que puis que cette relation subsiste tant qu'il y a des enfans, que leur éducation ait été remplie ou qu'elle ne l'ait point été, l'accomplissement de l'éducation ne peut en aucune façon autoriser la dissolution du mariage. Cela paroîtra plus sensible encore, si l'on fait attention aux relations qui se produisent par une augmentation de famille. L'existence successive de l'espèce humaine fait naître différentes relations de père, de grand-père, de frère, & d'oncle, enfin toutes les relations qu'on nomme liens de famille:

ces

Ces relations sont fondées dans la nature de l'espèce humaine, elles appartiennent à l'ordre général; & aucun raisonnement philosophique ne peut les éteindre, quoique par abstraction on puisse raisonner comme si elles n'avoient pas lieu.

WOLFF croit qu'un Ambassadeur doit être soumis dans ses affaires particulières à la juridiction tant civile que criminelle de l'endroit où il réside. Il le conclut de ce qu'un Ambassadeur dans ses affaires particulières ne représente pas son Maître, & que par-là il doit être regardé sur le pied que le sont tous les autres Etrangers. Mr. LUZAC combat cette décision, & nous allons rapporter sa Note en entier, parce qu'il y indique le véritable principe d'où il faut déduire les Droits des Ambassadeurs, matière qui jusques à présent n'a pas été traitée avec assez de précision. „ Il n'y a aucune exactitude dans ce raisonnement ci: un Ministre public ne représente pas son Maître dans le maniement de ses affaires particulières, donc il doit être considéré comme tout

autre étranger , par rapport aux affaires qui ne regardent pas son ministère. On n'a qu'à faire attention que notre Auteur lui même a fait sentir qu'il est nécessaire que les Nations puissent s'envoyer des Ambassadeurs , qu'ainsi lors qu'un Ambassadeur se trouve à une Cour , il y est par une espèce de nécessité produite par la distance des lieux , qui empêche que les Souverains ou leurs Conseils ne puissent communiquer immédiatement ensemble. En est-il ainsi des Etrangers qui viennent de leur propre chef, soit pour contracter avec des particuliers , soit par d'autres motifs ? Certainement on ne peut pas supposer qu'un Souverain veuille exempter de juridiction territoriale , un Etranger qui y vient de plein gré & sans annoncer aucune affaire qui regarde la Nation en corps ; & l'on doit supposer d'un autre côté que cet Etranger n'y vient qu'avec l'intention de se soumettre , pour le temps qu'il y restera , aux Loix & à la juridiction de ce Pays. Peut-on supposer la même chose relativement à des Ambassadeurs ?

Ne

Ne doit-on pas supposer au contraire qu'une Puissance en admettant l'envoi d'un Ambassadeur, ne le fait qu'en renonçant aux droits que la présence du Ministre public sur ses terres lui donneroit sans cela ; & que celle qui l'envoie ne l'envoie que sous la condition qu'il n'y sera pas sur le pied qu'on y considère les autres Etrangers ? D'ailleurs, ne doit-on pas supposer encore que celui qui est chargé d'une Ambassade, ne la remplit & ne vient sur les terres de celui auquel il est envoyé, que sous la condition que sa situation locale ne lui imposera aucun devoir. Car c'est-là proprement la source des privilèges & des immunités des Ministres étrangers. Leur situation locale n'auroit pas lieu si les Nations pouvoient s'entretenir & se communiquer immédiatement. C'est la nécessité de se communiquer qui rend cette situation locale nécessaire. Or comme les Puissances ne s'en serviroient point si elle emportoit quelque assujettissement de la part de celui qui est envoyé, il en résulte que la situation locale d'un Mini-

stre ne peut jamais servir de fondement à aucun droit soit sur sa personne, soit sur ses actions, & qu'il doit être considéré comme s'il se trouvoit effectivement auprès de celui dont il est l'organe. Et voilà la raison pourquoi les Ambassadeurs sont censés, par une fiction de droit, être hors du territoire de la Puissance auprès de laquelle ils sont envoyés, & demeurer sujets de celle qui les envoie, ainsi que Mr. de Bynckersboeck le remarque *Traité du Juge compétent des Ambassadeurs* Ch. 5. §. 4. Cet illustre Auteur cependant ne paroît pas avoir saisi la véritable raison de cette fiction: car dans le cours de son Ouvrage il fait des raisonnemens qui s'en éloignent extrêmement. Ce n'est pas, par ex. parce qu'un Ambassadeur représente celui qui l'a envoyé, que son caractère est sacré, idée populaire qui produit souvent un très mauvais effet, vu qu'elle porte le peuple à se venger sur des Ministres publics des torts qu'il prétend avoir soufferts de la Nation ou du Souverain qu'ils représentent: mais son
carac-

caractère est sacré, & sa personne doit être à l'abri de toute insulte, parce que c'est sous cette condition qu'il vient & qu'on le reçoit. La Puissance qui l'admet est censée avoir pris sur elle de prévenir & d'empêcher tout excès à son égard, & de lui assurer dans l'endroit où on le reçoit un séjour, qui ne lui ôtera rien des droits qu'il pourroit faire valoir en cas qu'il fût chez lui. C'est d'après ces principes, que toutes les questions que l'on fait sur le juge compétent des Ambassadeurs peuvent être jugées. Il sera aisé de s'en convaincre si on prend la peine de les appliquer à celles que Mr. de Bynkersboek discute dans le Traité que j'ai cité ci-dessus. Par ex. M. de B. après avoir remarqué que le Caractère qui rend quelqu'un sacré & respectable, n'a jamais exempté qui que soit de la juridiction du Magistrat de qui on dépend, ajoute : *Il faut donc chercher quelque autre raison, qui donne aux Ambassadeurs le privilège de ne pouvoir être appelés en justice dans le lieu de leur ambassade. Pour la trouver cette raison, on*

n'a qu'à se souvenir que selon l'usage constamment reçu, un Ambassadeur n'est point regardé comme sujet de la Puissance auprès de laquelle il est envoyé ; mais demeure sujet de celle qui l'envoie, & par conséquent n'est censé soumis en aucune manière, ni pour dettes, ni pour crimes à la juridiction du Souverain chez qui il réside. La raison pour laquelle Mr. de B. juge qu'un Ambassadeur ne peut être appelé en justice dans le lieu de son ambassade est, qu'il n'est pas regardé comme sujet de la Puissance auprès de laquelle il est envoyé : mais pourquoi n'est-il pas regardé sur ce pied ? c'est qu'il vient & qu'il est reçu sous la condition que le changement local n'en produira aucun dans son état. Si le changement local, si la situation locale ne doit produire aucune altération dans l'état d'un Ambassadeur, il est sensible qu'elle ne peut servir à le faire considérer comme sujet de la Puissance à laquelle il est envoyé : or comme sa situation locale seroit le seul titre dont on pourroit se prévaloir pour regarder un Ambassadeur comme sujet de la puissance
au-

auprès de laquelle il réside, il est visible que ce titre étant vicieux, la prétention qu'on y fonde doit l'être pareillement. Je pourrois m'étendre beaucoup sur cette matière en faisant voir l'application du principe que je viens d'exposer aux différens cas dont les Auteurs font mention, mais cela me meneroit trop loin. J'ajouterai seulement que les mêmes raisons qui rendent la personne des Ambassadeurs & des autres Ministres publics sacrée, rendent aussi sacrée celle des Députés, Envoyés à des Assemblées, à des Diètes, à des Conciles &c. Voyez *Vattel Droit des Gens, Lib. IV. Chap. 6, 7, 8 & 9.* mais particulièrement §. 92. "

Nous nous étions proposé de détacher encore quelques Notes de l'excellent Commentaire dont nous rendons compte. Mais nous nous appercevons que cet Extrait est déjà trop long. Il faut donc le terminer ici, & indiquer seulement quelques unes des Remarques que nous regrettons sur-tout de ne pouvoir pas rapporter. Celles des §§. 186 & 190 sur

la communauté primitive ; des §§. 200 & 201. sur la possession ; du §. 262. sur la réclame ; du §. 276. sur la possession de bonne foi ; du §. 250. sur la réparation du dommage d'une chose prêtée ; des §. 551, 566, 568. sur le mandat ; du §. 586. sur l'échange ; du §. 596. sur la nature du contrat de vente ; du §. 633. sur la réparation du dommage relativement au louage ; du §. 648. sur le droit qu'un tiers acquiert sur l'un des associés ; du §. 835. sur la sujétion ; du §. 874. sur les donations entre les conjoints ; des §§. 887 & 888. sur le principe du pouvoir paternel. Nous ne doutons pas qu'après avoir lu ces Notes, ou cent autres que nous pourrions indiquer , & qui n'annoncent pas moins de lumières & de sagacité, on ne convienne que jamais WOLF n'eût pu trouver un Commentateur plus digne de lui.





ARTICLE CINQUIEME.

SERMONS sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par J. H. SAMUEL FORMEY, M. D. S. E. Professeur de Philosophie & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Prusse. *Leyde*, chez S. & J. Luchtmans 1772. grand in 8°. deux Tomes qui font ensemble 483. pp.

Ces Sermons nous paroissent, non seulement très dignes du Prédicateur qui les a prononcés, mais supérieurs encore à plusieurs de ceux qu'il a publiés précédemment. Les cinq premiers sur-tout qui roulent sur le même texte PROVERB. Chap. III. vs. 3, 4. destinés à servir de guide aux Catechumènes qui font leur première Communion, méritent d'être lus & médités par tous les Chrétiens. Dans tous ces Sermons en général on ne voit point l'Orateur

teur chercher à éblouir par une fausse éloquence, mais on découvre l'homme de bien qui s'efforce à la fois d'éclairer l'esprit & de toucher le cœur. Ce qui distingue encore la manière du Prédicateur, c'est l'application heureuse des passages de l'Ecriture; l'usage, non moins heureux qu'il fait de la Philosophie & de la Littérature; quelquefois des allusions à quelques Ecrits modernes très bien amenées: en voici une par exemple à la Tragédie du *Siège de Calais*, dans un Sermon sur *la mémoire du Juste*, Prov. V. Ch. X. v. 5. „ Le cri de la nature, celui des passions primitives est pour l'honnête; mais il est malheureusement étouffé par le cri de la mondanité & des passions déréglées. Si l'on ne nous parloit que du bien, si l'on ne nous montrait que le bien, nous ne penserions qu'au bien, nous n'aimerions que le bien; & qui plus est, nous nous trouverions dans notre élément, notre cœur & notre conscience nous approuveroient. Cela est si vrai que lors même que la fougue des plus véhémentes distractions nous emporte, un rayon

rayon de ce bien qui vient s'offrir inopinément à nos yeux, dissipe l'éblouissement causé par les fausses lueurs ; il excite en nous les mouvemens les plus agréables parce qu'ils sont les plus conformes à la nature. Je ne puis m'empêcher d'en citer un exemple remarquable. Il y a quelques siècles que, dans une Ville assiégée, de généreux Citoyens se devouèrent à la mort pour sauver leur patrie. Ce fait héroïque étoit connu, mais confondu dans la foule des événemens de l'Histoire. Tout d'un coup on le représente aux yeux de la Nation qu'il intéresse ; & avec un art très médiocre, par la seule force du vrai, de ce vrai qui est dans la nature, on produit d'une extrémité à l'autre d'un grand Royaume, une fermentation de patriotisme, des acclamations, & des transports dont rien n'égale la vivacité. Vous le voyez, M. F. dans quelque temps qu'on rappelle *la mémoire du Fusle*, tous ceux qui ont quelque sentiment de justice (& ce sentiment ne sauroit périr entièrement en qui que ce soit) *la benissent*".

Dans

Dans un Sermon *sur le lever du Soleil de Justice*, l'Orateur adresse cette réflexion si sage aux injustes détracteurs du Peuple Juif, Expliquez-moi, vous que la fureur des paradoxes emporte aujourd'hui si loin, expliquez-moi comment le reste de l'Univers avec tous ses Sages, ses Philosophes, ses Génies distingués en tout genre, n'a jamais rien produit qui égalât la majesté, la sublimité, l'énergie qui se trouve dans les Ecrits qui nous restent de ce Peuple si vil à vos yeux, & particulièrement dans les Pseaumes & dans les Prophètes. A-t-on jamais pensé & parlé de Dieu, de ses perfections & de ses oeuvres, de sa Providence, de ses bienfaits & de ses châtimens, aussi noblement que le font ces Juifs dont vous voudriez faire l'opprobre de la nature? Où avoient-ils puisé ces idées & ces expressions? Si c'étoit au milieu de leurs Contemporains, les voilà donc réhabilités de toutes les flétrissures que vous voulez leur imprimer. S'il en étoient redevables à une inspiration qui les tiroit du pair,

la

- la Religion qu'ils professoient étoit donc divine. Quand vous aurez répondu à ce raisonnement, quand vous aurez fait face à l'alternative qu'il renferme, vous pourrez reprendre ce ton d'ironie qui vous est si familier".

Tous ces Sermons si propres à fixer l'attention ne sauroient la fatiguer: ils sont très courts & ce Volume en contient vingt-huit. „ Il y a quarante trois ans passés que je prêche, dit Mr. FORMEY dans un Avertissement, Je continue à composer des Sermons avec le même plaisir & le même soin qu'à l'entrée de ma carrière. " Il ajoute que le Public possède déjà presque tous ceux qu'il a faits, dans les Ouvrages intitulés: *Le Philosophe Chrétien*, en 4 Vol. *Discours moraux* en 2 Vol. *le Tableau du bonheur domestique*, & les *Consolations raisonnables & religieuses*; sans compter un Volume de Sermons de l'année 1739. & plusieurs Sermons de circonstance imprimés séparément. Les Auditeurs de Mr. FORMEY, ainsi que le Public, desireront sans doute de voir encore grossir ce Catalogue.

Tome XXXVIII. Part. II. F A R-



ARTICLE SIXIEME.

ENCYCLOPE'DIE, ou Dictionnaire
 Universel raisonné des Connois-
 sances Humaines. Mis en ordre
 par Mr. DE FELICE. *E tenebris
 tantis tam clarum tollere lumen Quis
 potuit?* LUCRET. Yverdon 1772.
 Tome XVI. depuis la préposition
En jusques au mot *Ertzgeburge*
 inclusivement.

LEs Volumes de ce grand Ouvrage
 se succèdent avec bien plus de rapidi-
 té que les Parties de cette Bibliothèque. Il
 ne seroit donc pas possible que nous en
 rendissions compte, supposé même que
 la multitude de Livres dont nous avons
 à parler, nous permit de consacrer à
 l'Encyclopédie un Article dans chaque
 Trimestre. D'un autre côté, nous ne
 pouvons nous résoudre à nous en tenir à
 l'Extrait que nous donnâmes l'Année
 dernière

dernière (1): il faut au moins que nous instruisions de temps en temps nos Lecteurs des progrès de cette immense entreprise, & d'ailleurs nous voudrions enrichir une ou deux fois par an notre Journal en puisant dans ce Trésor des connoissances humaines. Ce sera une ressource également sûre & agréable, lors que les bons Ouvrages nouveaux seront moins abondans.

Tout ce que nous disions dans notre précédent Extrait des premiers Volumes de l'Encyclopédie, est parfaitement applicable à ceux qui ont paru depuis. Mr. DE FELICE remplit ses engagements avec une exactitude qui ne laisse rien à desirer, mais qui doit surprendre tous ceux qui ont quelque idée du travail prodigieux qu'exige une entreprise de cette nature. Ne fût-il question que de présider à un tel Ouvrage, de le mettre en ordre, d'en distribuer toutes les par-

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXXVI: Part. I. Art. XII.

parties, de les faire correspondre les unes aux autres, de suppléer aux omissions, de supprimer les répétitions &c. on auroit peine à concevoir qu'un homme quelque laborieux & quelque habile qu'il soit, puisse suffire à publier de six en six semaines un Volume *in* 4^o. d'environ 800. pages. Mais Mr. DE FELICE est non seulement l'Editeur, il est encore un des principaux Auteurs de cette Encyclopédie: au moins avons nous cru le reconnoître dans un grand nombre d'Articles de Jurisprudence, de Logique, de Morale, d'Oeconomie, de Musique, de Géométrie, de Littérature &c. & ces Articles ne sont assurément ni les moins utiles ni les moins bien faits de l'Ouvrage. Aussi a-t-il la satisfaction de voir le Public applaudir de plus en plus à tant de travaux, & les Savans les plus distingués s'empressez d'y prendre part. On fait que les noms illustres des *Haller* & des *Euler*, père & fils, doivent à présent être ajoutés à ceux des Associés de Mr. DE FELICE, & qu'ils vont donner un nouveau lustre &

& une nouvelle perfection à ce Dictionnaire. Nous ignorons si dans le XV^e. Volume il se trouve déjà quelques Articles de ces Hommes célèbres ; mais nous en avons reconnu plusieurs de Mr. de la Lande, ceux, par ex. d'*Ephéméride*, d'*Equateur*, d'*Equation du temps*, d'*Equation du centre*, d'*Equation Lunaire*, d'*Equation Solaire*, d'*Equinoxe* &c.

On a conservé dans ce Volume un grand nombre de morceaux précieux de l'Encyclopédie de Paris ; sur-tout des Articles de goût, de belle Littérature & de Philosophie, tels qu'*Encyclopédie*, *Enfance*, *Ennui*, *Enseignes*, *Entbousiasme*, *Epargne*, *Epicuréisme*, *Episode*, *Epopée*, *Epoque*, *Equitation*, *Erudition* &c.

Quant aux Articles nouveaux, on en trouve une multitude d'excellens sur tous les objets des connoissances & de l'industrie humaines. Leur simple énumération nous meneroit trop loin, & nous ne pouvons en indiquer que quelques uns. Que l'on consulte, par ex. sur la Théologie & la Critique sacrée le Articles *Enfans* (*punition des pères sur*

les enfans), & *Enfers* où l'on traite de l'éternité des peines, & où l'on examine si les anciens Juifs admettoient l'immortalité de l'ame & un état de récompense ou de peines après cette vie; sur la Philosophie Morale, la Logique, le Droit des Gens, les Articles *Ennemi*, *Entêtement*, *Entendement*, *Erreur*, *Envollement*, *Equité*; sur la Médecine; la Chirurgie, & la Pharmacie les Articles *Enfans* (*Maladies des*), *Enrouement*, *Epidrofe*, *Epian*, *Epi bore*, *Epuifement*, *Equitation*, *Erefipèle*, *Ergot*, *Epilocete*, *Epitbème*; sur l'Histoire Naturelle les Articles *Epbémère*, *Epilobium*, *Erable*; sur l'Histoire les Articles *Enterrement*, *Epreuves* &c.; sur l'Art Militaire les Articles *Enceinte des Places*, *Equipage de pont*, *Equipage de Siège*; sur la Musique les Articles *Enharmonique*, *Epinette* &c. L'Oeconomie, l'Agriculture, la Géographie, n'ont pas été moins bien traitées, & il n'y a aucune de ces parties qui ne pût fournir matière à plusieurs Extraits intéressans; mais il faut se borner, & nous nous contenterons pour le présent de donner le précis de

de deux Articles, l'un de Médecine, l'autre de Philosophie Morale & de Logique.

„ EQUITATION, (R), *Medecine*
ἵππεια, ἵππασία, equitatio, l'action d'aller à cheval. ” Après avoir rappelé que l'exercice du corps est le moyen le plus sûr & le plus efficace pour conserver la sante, & pour la rétablir lors qu'elle se trouve altérée, l'Auteur montre que de tous les exercices celui du cheval est le plus salutaire. Il en indique les avantages généraux, & passant ensuite aux détails, il observe d'abord que c'est le meilleur remède qu'on puisse mettre en usage contre la phthisie, lors même que le poumon est déjà ulcéré. Boerhaave, Sydenham, Hoffman l'ont recommandé comme le seul & unique remède sur lequel on puisse compter, & dont on puisse attendre la guérison. Cet exercice est encore très utile dans la plupart des maladies de la poitrine, surtout dans l'asthme humoral & convulsif, dans les toux opiniâtres, dans la palpitation du cœur qui vient ou de l'épaississement du sang, ou des mouvemens spasmodiques des nerfs de ce viscère.

On a même des exemples de personnes attaquées d'abcès au poulmon, qui ont été guéries par le mouvement du cheval en occasionnant l'ouverture & l'expulsion de l'abcès.

C'est encore un des plus grands remèdes dans les maladies des viscères du bas-ventre, qui sont la suite d'un sang épais & glutineux, qui produit des stases, des obstructions dans le foie, dans la rate, dans le mésentaire, dans les affections hypocondriaques, hystériques, & mélancoliques.

On a aussi souvent réussi à dissiper les jaunisses les plus opiniâtres, produites par les engorgemens de la bile dans les pores biliaires, dans le conduit hépatique & cistique, par l'exercice du cheval. Le célèbre Frédéric Hoffman l'a recommandé comme un remède dont il avoit vu des effets merveilleux dans les affections cachectiques & scorbutiques. Notre Auteur a eu occasion plusieurs fois de guérir des diarrhées habituelles qui duroient depuis plusieurs années, & qui avoient résisté à tous les remèdes, en faisant monter les malades à cheval matin

tin & soir. Enfin on doit regarder l'exercitation comme un des meilleurs remèdes dans toutes les maladies qui reconnoissent pour cause la foiblesse du genre nerveux , & qui sont si fréquentes aujourd'hui.

Mais pour retirer tous ces avantages de l'exercice du cheval, il faut observer les règles suivantes. 1^o. On doit choisir un cheval docile, bien dressé, dont les mouvemens ne soient pas rudes & fatiguans, & sur lequel le cavalier soit assis à son aise, sans avoir les jambes ni trop tendues ni trop raccourcies dans l'étrier. 2^o. On doit commencer cet exercice par de petites promenades, qu'on pourra insensiblement prolonger chaque jour jusqu'à trois ou quatre lieues le matin & autant le soir dans les maladies invétérées & opiniâtres, hypochondriaques, scorbutiques & dans les affections de la poitrine. 3^o. On ne sauroit prescrire au juste le degré d'action & de secousse qui conviennent à chaque malade; cela dépend de la force du tempérament, de l'âge du malade, de l'habitude de monter à cheval,

& de mille autres circonstances, sur lesquelles on ne sauroit donner des règles précises, & c'est sur quoi on doit consulter son Médecin, & se consulter soi-même. En général les courses violentes au galop trop continuées sont presque toujours nuisibles : elles fatiguent la poitrine en accélérant trop la respiration, elles diminuent la transpiration insensible, & l'expérience nous apprend que les courriers à cheval, qui font ce métier tous les jours, meurent la plupart dans la fleur de leur âge. 4°. On doit prendre cet exercice deux fois le jour, le matin après le lever du soleil & avant les grandes chaleurs, & l'après midi sur les cinq à six heures avant le coucher du soleil ; on doit dans les maladies de poitrine éviter soigneusement de s'exposer au ferein du soir, à la fraîcheur du matin, & à l'air humide & pluvieux. Il faut aussi éviter de monter à cheval lorsque l'estomac est trop chargé d'alimens, & avant que la digestion soit à peu près faite ; le mouvement du cheval la trouble, la dérange, & fait entrer dans le sang des sucs grossiers & mal
 pré-

préparés , qui sont la cause d'une infinité de maladies. Cette règle souffre cependant quelque exception , car il y a des tempéramens , & sur-tout les bilieux , qui ne peuvent supporter aucun exercice violent lors que leur estomac est entièrement vuide : les personnes qui sont dans le cas doivent prendre un bouillon ou quelque nourriture légère & de facile digestion avant que de monter à cheval. 5°. Les hypocondriaques & les personnes qui sont sujettes aux vents , feront bien de porter une ceinture qui soutienne les muscles du bas-ventre , & qui empêche que les vents ne procurent trop de dilatation aux intestins , sur-tout s'ils sont d'un tempérament foible & délicat. 6°. Quoique cet exercice soit utile & quelquefois nécessaire en tout temps , il convient généralement mieux dans le printemps & dans l'automne , & on doit , autant qu'il est possible , choisir un temps calme , tranquille , exempt d'humidité , & ne point s'exposer d'abord après cet exercice à l'air froid & humide , qui causeroit une
sup-

suppression subite de la transpiration. Si le malade se trouvoit altéré au retour de la promenade, il doit éviter de faire usage d'aucune espèce de boisson froide: elle supprimeroit la transpiration & pourroit procurer des maladies inflammatoires de poitrine. 7° On ne doit pas permettre à ceux qui montent à cheval de prendre leur repas d'abord après leur retour; on doit attendre au moins une heure, afin de donner aux humeurs le temps de se remettre dans le calme & la tranquillité ordinaire: Sanctorius a observé que lors qu'on prend son repas d'abord après l'exercice, la transpiration diminue considérablement, ce qui est fort nuisible. Comme l'exercice du cheval donne ordinairement beaucoup d'appétit, on peut permettre à ceux qui en font usage de manger un peu plus que de coutume, mais il faut qu'ils s'abstiennent de toute nourriture grossière, venteuse & indigeste; il doivent observer avec soin de ne pas trop charger leur estomac à la fois, & de faire plutôt quatre repas par jour, surtout

tout dans les climats tempérés & froids, & cette règle regarde sur-tout les jeunes gens, car les vieillards ont beaucoup moins besoin de nourriture que les jeunes gens qui sont encore dans la vigueur de l'âge 8°. Dans les maladies de poitrine, sur-tout dans la phthisie, & dans les obstructions invétérées & opiniâtres, il ne suffit pas de s'en tenir à de simples promenades de cheval, mais il faut entreprendre de longs voyages si on veut les déraciner entièrement; on a beaucoup d'exemples de personnes qui ont guéri de maladies les plus opiniâtres, par le moyen des voyages de long cours, & sans prendre aucun remède. 9°. Le trot du cheval est pour l'ordinaire le pas qui est le plus salutaire pour toutes les espèces de maladies qui demandent cet exercice; mais on doit se procurer un cheval dont le trot soit doux & qui ne fatigue pas trop le malade, sur-tout s'il est d'un tempérament délicat, & qu'il soit affoibli par une longue maladie.

Dans un supplément à l'Article dont
nous

nous venons de rendre compte, on montre que l'exercice du cheval est aussi utile aux femmes qu'aux hommes ; mais on leur indique, en même temps, un moyen d'y suppléer en quelque sorte. C'est un Siège d'équitation où l'on peut se donner tous les mouvemens qu'on éprouve sur un bon cheval. On fait, à son gré, jouer & marcher cette machine ; & assis fort à son aise on peut sans sortir de sa chambre aller le pas, l'amble, le trot & le galop selon le degré de force ou de légèreté que l'on veut. Ce siège est tellement combiné dans ses mouvemens, qu'il représente encore les sauts en avant, les coups de derrière, les caprioles du cheval, les voltes & autres allures du manège, ainsi que le balancement de l'escarpolette ; en sorte que l'on peut prendre, assis commodément tous les plaisirs du cheval, sans courir aucun risque, sans crainte de chute, d'autant que les mouvemens ne se peuvent point répéter plus souvent ni plus vivement qu'on ne le juge à propos. Cette ingénieuse machine,

dont

dont on explique ici le mécanisme, & qui est fort supérieure au fameux *Tremoussoir* du feu Abbé de Saint Pierre, a été inventée par M. Genneté, premier Physicien & Mécanicien de l'Empereur, le même dont on a divers bons ouvrages de mécanique, & entr'autres une serrure qui ne peut jamais être forcée, & qui marque combien de fois on a tenté de l'ouvrir.

ENTÊTEMENT, (R.), *Philos. Morale, Logique.* „L'entêtement est le défaut d'un homme entêté ou têtue; comme l'opiniâtreté ou l'obstination sont ceux d'une personne opiniâtre ou obstinée. Voyez ces mots. Tous ces défauts de l'esprit, & quelquefois du cœur, ont ceci de commun, qu'ils marquent un trop grand attachement à ses idées, ses opinions, son sens ou à son goût: tous supposent plus ou moins de présomption dans l'esprit, d'orgueil dans le cœur, & de roideur dans le caractère: ils nous rendent toujours désagréables aux autres, en même temps qu'ils nous exposent sans cesse à faire de faux juge-

jugemens, & une multitude de fausses démarches." Un entêté, aussi bien qu'un homme têtù, séduit par sa prévention qui lui fait regarder comme seules bonnes ou vraies les opinions qu'il a embrassées, ne peut se résoudre à changer, ni à approuver celles des autres. Cette prévention ne lui permet pas même d'examiner, ou s'il le fait c'est pour s'affermir sans retour dans ses idées. L'entêté croit également les sentimens qu'il a lui même conçus, comme ceux des autres qu'il a adoptés: le têtù au contraire s'en tient plus ordinairement aux siens propres. Le premier paroît vouloir raisonner sur ses opinions pour les justifier; le second réfléchit moins & raisonne peu: si on les contredit, l'un se fâche, l'autre boude; l'un dispute avec aigreur, l'autre garde le silence avec un air sombre. D'un autre côté l'opiniâtre & l'obstiné ont une volonté plus revêche encore, & un caractère plus indocile: souvent, avec moins de conviction dans l'esprit, ils ont autant d'inflexibilité dans la volonté: l'un d'ail-

leurs

leurs se refuse à l'évidence des raisons contraires, par un effet d'un tempérament inflexible ; l'autre par une suite d'un orgueil qui ne veut point céder. Ainsi l'opiniâtreté est plus habituelle, & l'obstination dépend plus des caprices d'un orgueil qui se croit blessé. L'opiniâtre a une fermeté mal entendue, ou mal placée ; & l'obstiné se fait une fausse honte de se dédire, ou de céder. Chez l'opiniâtre on apperçoit plus d'humeur, chez l'obstiné plus de mutinerie. Tous sans exception, l'entêté comme l'opiniâtre, souffrant plus ou moins impatiemment la contradiction, peu disposés à écouter les raisons contraires, s'affermissent dans leur sentiment, durant la dispute même, parce qu'ils n'écoutent, si même ils en sont capables, que pour saisir, ou imaginer, & soutenir les objections propres à les confirmer dans leur opinion.

On s'entête aussi pour une personne comme pour certaines opinions : ce qui suppose alors un attachement aveugle, ou peu réfléchi, qui nous cache les défauts de

Tome XXXVIII. Part. II. G l'ob-

l'objet, en nous portant à lui supposer des qualités qu'il n'a pas. En amour, comme en amitié, cet entêtement fut, dans tous les temps, la source d'une confiance mal placée, & celle du malheur d'une multitude d'imprudens. Combien de fois encore l'entêtement d'un Prince pour un favori, ne fut-il pas l'origine de ses embarras ou de ses revers, & celle des désordres ou des malheurs publics !

L'entêtement ne suppose pas toujours que l'on soit entièrement dans l'erreur : on peut être entêté dans le parti de la vérité. Mais quelle est donc la différence entre l'entêtement, & une conviction ferme & raisonnable ? D'abord, „ un homme déterminé par cette conviction, plus rare que l'on ne pense, même dans le système de la vérité, fait démêler dans chaque système qu'il embrasse ce qu'il y a de certain de ce qu'il y a de douteux, & il ne donne son consentement ferme qu'à la certitude démontrée pour lui par le genre de preuves dont elle est susceptible. L'entêtement au contraire,

traire , défend avec la même force ce qu'il y a de douteux comme ce qu'il y a de certain, ce qui n'est que probable, comme ce qui est démontré. Il n'y a point de parti dans la Religion Chrétienne, où l'entêtement n'ait produit ces malheureux effets. Marquez vos doutes sur certains points, & les entêtés vous accuseront aussitôt de renverser ou de nier ce qu'il y a de plus certain. De là les accusations , trop souvent intentées , d'hérésie, d'impiété &c. Autre caractère de la véritable conviction. Un homme raisonnable & convaincu, distingue encore dans chaque système ce qu'il y a d'essentiel d'avec ce qui est moins important, & il ne défendra avec fermeté que ce qu'il a reconnu être fondamental, par son influence sur la perfection de l'homme & sur le bien de la Société, deux caractères distinctifs qu'il ne perd point de vue. L'entêtement défend au contraire avec la même vigueur, souvent avec plus de violence, ce qu'il y a de moins essentiel, en y at-

tachant une importance singulière qui n'existe que dans son imagination prévenue. Il n'est aucune Communion Chrétienne, où l'on n'ait vu aussi des entêtés de cette sorte, qui ont donné lieu à bien des schismes dont l'Eglise a été troublée dans tous les Siècles. Troisième caractère d'un homme raisonnable & convaincu: il est toujours disposé à examiner avec une tranquillité impartiale tout système contraire; toujours prêt à écouter avec douceur les objections des adversaires, à leur répondre sans aigreur & avec bonté. S'il ne peut les ramener, il les supporte; s'il ne peut les convaincre, il les tolère; s'il trouve leur erreur capitale, il les plaint & il prie Dieu de les éclairer: mais jamais il ne hait personne pour des opinions, bien éloigné de chercher à leur faire aucune violence. L'entêté, bien différent, souffre impatiemment toute contradiction, s'échauffe aisément dans la dispute; & en défendant même la vérité, qui devroit inspirer la modération, il se fâche & il injurie. Son orgueil

gueil blessé le porte à la haine; s'il a un caractère dur, violent, ou cruel, & l'entêtement le produit d'ordinaire, il est capable de persécuter pour contraindre les errans à reconnoître la vérité. Il doit savoir qu'il ne les convaincra pas par la violence; mais il satisfera son orgueil & sa vengeance. Donnez lui de la puissance, & vous le verrez bientôt persécuteur cruel."

Le judicieux Auteur fait ensuite d'excellentes réflexions sur l'entêtement dans le parti de l'Incrédulité. On s'imagine qu'il est beau de n'admettre aucune des idées reçues, qu'il y a de la gloire à ne rien recevoir de ce que le commun des hommes croit, qu'un Philosophe doit douter de tout, & ne croire que les vérités contre lesquelles on ne sauroit faire d'objections. Mais en est-il aucune de ce genre, si ce n'est celles qui sont démontrées dans les Mathématiques pures? Les objections ou les difficultés qui sont une suite des bornes de notre intelligence, peuvent-elles ébranler une vérité établie par l'espèce de preuve

qu'elle comporte? „ Hé! cherchez les preuves, & dès que vous en tenez de suffisantes pour la nature de la chose, attachez- vous y malgré les difficultés qui sont une suite des bornes de votre intelligence , & de l'immensité des objets. Votre entêtement à chercher à rendre tout incertain par des difficultés, est-il moins déraisonnable que celui de ces dogmatiques qui confondant l'incertain avec le certain , l'essentiel avec l'inutile , veulent vous forcer à tout recevoir? Sa silez donc l'essentiel, & laissez l'accessoire; reconnoissez les vérités utiles contre lesquelles il n'y point d'objections solides, & abandonnez aux autres, sans les insulter, les assertions dont vous ne sentez pas l'utilité — Ne niez pas toute vérité, parce que d'autres dogmatiques plus décisifs ont trop affirmé. Pour combattre un entêtement blâmable, vous vous abandonnez à un entêtement plus dangereux. Au lieu de réparer l'édifice, surchargé sans doute, vous voulez le renverser; au lieu de retrancher de la machi-

chi-

chine les pièces inutiles , vous tâchez de la briser à coups de marteau , & vous appelez cela de la Philosophie ! O vous qui accusez si souvent les autres d'entêtement , examinez bien si vous n'en êtes point coupables. Renoncez à l'entêtement pour la singularité , examinez impartialement la Religion dans le fonds , dans ce qu'elle a d'essentiel ; laissez là tout ce que les superstitieux , & quelques Théologiens trop dogmatiques y ont ajouté , & bientôt vous serez Chrétiens raisonnables. ”

Notre sage Encyclopédiste représente avec force les funestes conséquences de l'entêtement , tant pour l'entêté même que pour la Société & la Religion. Après quoi il recherche les sources de ce défaut , & il indique les moyens de s'en garantir ou de s'en corriger. „ Ce défaut naît assez ordinairement dans l'enfance , par la foiblesse des parens qui admirent , louent , ou flattent leurs enfans. On n'a pas le courage de leur résister , ni la fermeté de les faire céder , ni la patience de raisonner avec eux ,

ni la prudence de choisir le moment favorable pour les ramener. Des actes souvent réitérés forment malheureusement l'habitude. La vue des effets funestes de ce défaut contracté ne seroit-elle pas un motif suffisant, pour engager les parens à mieux observer leur conduite, & à s'observer avec plus de soin? Mais souvenez vous toujours de n'employer la résistance ferme & sévère qu'à propos, & plus fréquemment la douceur, la souplesse, le raisonnement & l'exemple.

Les gens d'humeur sombre ou mélancolique, ceux qui aiment trop à vivre seuls, sont assez souvent fort entêtés. Pensant d'ordinaire dans la solitude, sans être contredits, rêvant fréquemment dans le silence, ils donnent dans des idées singulières, pour lesquelles ils s'entêtent à force de les retourner souvent. L'étude du monde, le commerce avec les autres, leurs contradictions, le choc des idées que l'on apperçoit dans la Société, auroient utilement servi à les garantir de toute singularité, & à leur inspirer plus de souplesse, plus de docilité,

&c

& moins d'attachement à leur propre sens. Il ne faut jamais oublier qu'un homme qui vit toujours seul, vit bientôt en mauvaise compagnie.

Tout homme qui sera capable de réfléchir sur la foiblesse de l'esprit humain, sur la facilité avec laquelle les préventions & l'erreur se glissent dans l'ame, sentira en même temps que toute espèce d'entêtement est souverainement déraisonnable. Il se défiera donc de son jugement, & cette défiance seule le garantira de l'opiniâtreté. Il saura que l'homme le moins habile, peut nous donner quelquefois les meilleures idées, & les conseils les plus justes; qu'avec moins de talens, il peut avoir mieux saisi le vrai de la chose; enfin qu'il faut écouter tout, sans prévention & sans avoir trop de confiance dans ses propres lumières. Apprenons ainsi à écouter, à comparer, à juger les idées contraires aux nôtres, comme si nous n'avions point pris de parti, sans partialité, ni prévention pour nous. Alors seulement

nous serons en état de peser le pour & le contre, & de nous décider avec sûreté & connoissance de cause. Alors notre conviction ne sera point un *entêtement*, notre constance ne sera plus *opiniâtreté*, notre fermeté ne sera plus *obstination*.”



ARTICLE SEPTIEME.

DISCOURS SUR LES MŒURS
prononcé au Parlement de Grenoble en 1769. Par Mr. SERVAN,
Ancien Avocat-Général de ce
Parlement. *Lyon*, chez J. S. Grabit
grand in 12. de 110 pp.

CE Discours avoit été destiné par son Auteur à servir de frontispice à un Ouvrage plus étendu & plus didactique, où il considéroit les différens rapports des mœurs avec l'éducation publique

que, les Loix politiques, civiles, & religieuses de sa Patrie. Des événemens imprévus, dit-on, ont suspendu cet Ouvrage, & l'on a cru faire plaisir à ceux qui savent encore estimer les bonnes mœurs de leur offrir ce Discours séparément. Nous ne doutons point que ce but ne soit rempli. Les ames honnêtes retrouveront ici le tableau de leurs sentimens & de leurs plaisirs, & ceux que des goûts faux & dangereux ont égarés, seront peut-être rappelés à la nature par la voix de l'éloquence.

Ce Discours a deux parties: dans la première on montre ce que peuvent les loix unies aux mœurs; dans la seconde on prouve que sans les mœurs les loix sont insuffisantes. Divers exemples tirés de l'Histoire des anciens Empires, & de quelques Républiques modernes, servent de développement & de preuve à la première proposition. „ La Hollande n'étoit qu'un limon fangeux, elle n'avoit point encore de loix, puis qu'elle combattoit pour le droit de s'en donner; mais elle avoit à leur place du
cou-

courage, de la bonne foi, de la frugalité, de l'œconomie, des mœurs: c'étoient là ses anciennes dignes; depuis elle s'en est fait d'autres; mais de quoi serviroient-elles, si ses premières mœurs étoient perdues? elles peuvent la garantir de la mer, mais non la défendre contre elle-même. — Les mœurs voilà les nerfs du corps politique, le reste n'en fait que le volume & le poids; les pères & les enfans, les maris & les femmes, les maîtres & les serviteurs, voilà les vrais & grands rapports de la politique: la plus belle alliance d'un Empire, c'est l'union des Citoyens; si les familles sont heureuses, l'Etat est heureux comme elles &c. — Si j'avois pu voir Athènes & Rome dans leurs beaux jours, je ne serois point allé d'abord sous le Portique ou dans le Lycée; ce n'est point le Capitole ou le Jupiter de *Phidias* que j'aurois visité d'abord, mais la maison d'*Aristide* ou de *Caton*; dans ce sanctuaire des mœurs, dans ces simples foyers, au milieu de leurs femmes, de leurs enfans,

fans , j'aurois voulu contempler ces hommes vertueux & grands , comme la plus visible & la plus digne image de la Divinité , & peut-être mon culte utile & pur eût été le desir immortel de les imiter”.

Si dans notre Histoire , dit l'Orateur , je voulois choisir le plus beau temps de nos mœurs , je m'arrêteroie à ces temps „ où le premier jour de la politesse & des arts , du fond de l'Italie , lui-soit un peu sur la France ; à ces temps depuis *Charles le Sage* ; jusqu'au brave *François I.* C'étoient les beaux jours de notre valeureuse Noblesse , ceux de l'aimable & brillante *Chevalerie* , ceux où plus de vertus firent pardonner nos défauts. — Ces mœurs n'étoient pas parfaites : ce n'étoient pas les mœurs des *Paul Emile* & des *Catons* ; mais c'étoient celles qui convenoient à un Peuple gouverné par un Monarque , c'étoient les mœurs d'un Peuple vif , ardent , léger , aimant les jeux , l'amour & la gloire ; plus capable de procédés que de loix ; doux , mais indiscipliné ;
aussi

aussi propre à tout saisir , qu'incapable de rien attendre; aussi facile à conduire que difficile à retenir; d'un Peuple sensible, mais impétueux; docile mais impatient, qu'on ne pouvoit adoucir que par l'amour, & régler que par l'honneur. Jamais l'Etat n'eut plus de vigueur, il le montra bien, car jamais il ne fut plus violemment attaqué. Les *Henri*, les *Edouard*, les *Charles Quint* portèrent tour à-tour leurs bras puissans sur tous les côtés de notre Monarchie; mais toujours cimentée par le courage, le sang & la fidélité, elle resta debout au milieu de ses fiers ennemis, & leurs secousses ne firent que l'asseoir. — Alors encore, alors on avoit une idée du gouvernement domestique; le défaut d'écoles publiques, les charges moins multipliées obligeoient les pères à garder longtemps leurs enfans sous leurs yeux: dans un long apprentissage de bienfaits & d'obéissance, de tendresse & de respect, en apprenant à être fils, ils méritoient d'être pères: nourris enfans dans la maison paternelle, instruits adolescents, ils n'en for-

fortoient qu'hommes, ils n'en partoient pas ; les mariages s'accumuloient sous le même toit, les générations s'y succédoient sans se séparer , & chaque famille arrêtoit un siècle, pour offrir à la fois le spectacle vivant de toutes les périodes de la vie humaine. Spectacle si doux au cœur ! ne vous verrons nous jamais ? ne verrons nous plus un ayeul vénérable , recevant dans ses bras tremblans un petit-fils présenté par une mère qui sourit à tous deux , embrassant d'un regard ce qu'elle a de plus cher ? Qu'il étoit doux de surprendre la sage vieilleffe jouant avec l'aimable enfance, & conduite doucement vers le trépas par des mains innocentes qui lui cachent, sans y songer, son cercueil sous leur berceau".

Ce n'est plus que dans les vaines peintures de nos arts, continue l'Orateur, qu'il faut chercher ces intéressantes images. „ Nous sommes ivres de ces arts, & ce n'est plus que par eux que nous consentons encore à connoître la nature : sans quelques hommes de génie qui l'observent pour l'imiter, nous oublie-

blierions le cœur humain & nous ignorerions qui nous sommes. — Avant que de pleurer pour l'admiration, donnons des larmes au repentir: que nous aurions raison de nous vanter de nos Poèmes, si nous en étions les modèles! si leurs leçons étoient sorties de nos cœurs elles y reviendroient sans doute: mais quoi j'ai besoin d'un ami & vous me renverrez vers *Oreste* & *Pylade*! je desire une épouse tendre & fidèle & vous me parlez de *Méropé* & d'*Andromaque*! Laissons les morts: c'est à vous que je m'adresse; c'est à mes Concitoyens que je demande des secours, de la bonne foi, de la vertu, des mœurs: faudra-t-il que la nature vous crée tous les jours des génies pour vous rendre homme un quart-d'heure? est-ce vous qui vivez? ou ces ombres évoquées sur votre théâtre viennent-elles vivre à votre place? &c”.

La seconde partie de ce Discours renferme un morceau admirable sur le luxe, que nous regrettons de ne pouvoir transcrire en entier. Mr. S. se garde bien

bien de confondre le luxe utile, & qui peut convenir à une Monarchie avec un luxe faux & corrupteur. „ Le superflu fait le luxe, & l'emploi du superflu distingue le luxe utile du luxe dangereux. Il y avoit du luxe à Athènes lors que *Périclès* faisoit subsister sa famille avec des légumes, & qu'en même temps il bâtissoit, pour l'ornement de sa patrie, des temples à Jupiter. Il y avoit du luxe à Rome, lors qu'un triomphateur, après de grands spectacles pour le peuple lui faisoit de grandes distributions de bleds. Le luxe étoit un Dieu lors qu'il nourrissoit les pauvres d'Athènes par les mains du riche & généreux *Cimon*: c'étoit un monstre quand il dévorait l'Asie à Rome dans un repas de *Lucullus*”. Le luxe pernicieux, dit notre Auteur dans une note, enrichit les ouvriers des arts frivoles, qui sont déjà riches, & appauvrit ceux des arts nécessaires, qui sont déjà pauvres. C'est réfuter sans le dire un paradoxe de *Mr. Helvétius*, qui cependant savoit si bien choisir les objets de sa bienfaisance.

Tome XXXVIII. Part. II. H^e cc:

ee: on fait qu'il a dit dans son *Livre de l'Esprit*, que les femmes du monde font plus de bien par leurs dépenses, que les dévotes par leurs aumônes.

Il est presque superflu, après les morceaux que nous avons transcrits de faire l'éloge de Mr SERVAN, de louer la beauté de son ame, son zèle pour la vertu, l'élévation de ses pensées & la richesse de son imagination. Sans doute son style est plein de beautés, seulement qu'il nous soit permis d'observer que le faux goût d'un siècle dont il attaque les erreurs, a eu quelque influence sur sa manière, qu'il a des tours un peu forcés, un *luxe* d'images, & qu'en louant si bien l'heureuse simplicité des mœurs antiques, il s'écarte quelquefois de la noble simplicité du style des Anciens.



OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 365



ARTICLE HUITIEME.

TENTAMINA THEORIAE MATHEMATICAE DE PHENOMENIS MAGNETICIS: *Auctore* J. H. VAN SWINDEN, A. L. M. Phil. Doctore, ejusdemque Facultatis, ut & Logices ac Metaphysices in Academia Franequerana Professore Ordinario, Societatis Harlemon Hollandicæ Socio. — Specimen primum, sistens principia generalia ac Novam Punctorum Indifferentiæ & Puncti Culminantis Theoriam. Lugduni Batavorum, apud Van der Eyk & Vygh. 1772.

C'est-à-dire,

ESSAIS D'UNE THEORIE MATHEMATIQUE DES PHENOMES

H 2

ME-

ME'NES DE L'AIMANT, par Mr. VAN SWINDEN, Professeur en Philosophie, Logique & Méta-physique à Franeker, Membre de la Société de Haarlem: Premier Essai, contenant les Principes généraux, & une nouvelle Théorie des *points d'Indifférence & du point Culminant* grand in 4°. de 82 pp. avec figures.

ON peut ranger en deux Classes les Physiciens qui ont travaillé sur l'Aimant. Ceux qui ont fondé leurs systèmes sur l'existence & les propriétés d'un fluide magnétique, forment la première, qui est de beaucoup la plus nombreuse & contient les noms les plus célèbres. L'autre comprend ceux, qui en refusant d'admettre le fluide magnétique, regardent les phénomènes de l'Aimant comme inexplicables.

L'habile Auteur de cet Ouvrage, suit une route entièrement différente. Il
part

part de quelques phénomènes simples, primordiaux, & selon lui inexplicables, que l'expérience découvre: il les compare, & en deduit, au moyen du Calcul, les explications des propriétés les plus remarquables de l'Aimant. On fait que Mr. *Lambert* de Berlin a donné dès 1766. les analyses mathématiques de quelques expériences: aussi Mr. V. S. le cite-t-il plus d'une fois dans le cours de ce Traité, ainsi que Mr. *Aepinus* qui a publié en 1759 sur l'Aimant un Traité aussi supérieurement excellent par la finesse des vues & le génie qu'on y trouve, que par la multitude de découvertes qu'il renferme.

Une courte Introduction expose en peu de mots les raisons qui ont engagé le Professeur de Francker a abandonner la route suivie par le plus grand nombre, & à adopter une methode purement mathématique. D'abord en supposant l'existence du fluide magnétique, il parcourt rapidement les divers genres de systèmes qu'on a publiés: il conclut de cet examen que les propriétés

tés de ce fluide, quand même l'existence en seroit démontrée, sont trop peu connues pour former des explications rigoureuses & certaines. Il est vrai qu'il ne regarde comme telles que celles qui satisfont non seulement en gros à quelques phénomènes, mais qui en expliquent de plus toutes les circonstances par des conséquences si nécessaires, qu'elles ne sauroient être vraies à moins que l'hypothèse même dont on part ne le soit. Les hypothèses mathématiques qu'on peut soumettre au calcul lui paroissent jouir seules de cet avantage. Il croit donc qu'il faut s'arrêter aux propriétés générales que l'expérience découvre, savoir à *l'attraction* & à *la communication*, car la déclinaison & l'inclinaison paroissent en dépendre : au moins si l'on admet le magnétisme de la Terre que toutes les expériences concourent à démontrer.

Ces deux phénomènes, l'attraction & la communication, sont les seules *données* dont l'Auteur se sert dans tout son Traité, sans qu'il y soit fait la moindre

dre mention du fluide magnétique ou de quelque autre hypothèse physique. Il voudroit appliquer à la Théorie de l'Aimant les trois *principes* auxquels Mr. *D'Alembert* a réduit la mécanique avec tant de succès : le principe d'Inertie, de la Décomposition des forces, & de l'Equilibre ; il fait voir comment & avec quelles restrictions, prises de la nature même de l'Aimant , on doit faire cette application.

Le premier Livre, traite de la communication de la vertu magnétique , & Mr. VAN SWINDEN y pose ces trois principes, qu'il ne tente pas d'expliquer : 1°. que le Pole Nord produit par l'attouchement un Pole Sud , & réciproquement ; 2°. que la vertu est plus forte aux Poles que dans les autres parties , & nulle au point ou à la ligne qui sépare la partie australe de la boréale, c'est-à-dire au *centre magnétique* : 3°. qu'il y a un point de saturation, au delà duquel le fer ne reçoit point de force. Du reste l'Auteur entend uniquement par *force* la faculté d'agir sur quelque obstacle.

Le premier Chapitre, que Mr. v. S. publie seul dans ce premier Essai, contient une nouvelle Théorie des *points d'indifference*, & du point *culminant*. Quoique ce Chapitre soit entièrement mathématique, & souvent algébrique, nous tâcherons cependant d'expliquer l'esprit de la méthode dont le savant Auteur se sert, après avoir fait connoître la signification des termes.

Mr. *Brugmans*, célèbre Professeur, ci-devant à Franeker, & actuellement à Groningue, de l'Ouvrage duquel nous avons rendu compte avec les éloges qu'il merite, (Tome XXIV. Part. I. de cette *Bibl.*) est le premier Auteur qui ait parlé des *points d'Indifference*. On fait qu'en touchant au Pole austral, p. ex, d'un Aimant le point C d'une verge de fer CD, le point C devient boréal, D austral,

E M H K N
C | — | — — | — — | — | — — | — — | D

tandis, qu'en frottant de C en D, C devient austral, D boréal, de sorte que
ces

ces Poles se trouvent changés après l'opération: Or en frottant de C jusqu'à un certain point M, on trouve, lorsque l'Aimant y est parvenu, que C n'a plus aucune vertu: ensuite, quand l'Aimant est parvenu au point N, on trouve que l'extrémité D n'a plus aucune vertu, tandis que C & D sont *boréal & austral* avant qu'on soit parvenu en M ou N, & *austral & boréal* après qu'on les a passés. Ces deux points M & N ont été nommés *points d'indifférence* par Mr. Brugmans, qui y a découvert ces deux Loix: 1°. Que dans des fils d'inégale grosseur, M est d'autant plus éloigné de C que le fil est plus gros, tandis que le second point d'indifférence N est toujours à peu près à la même distance: 2°. Que les distances sont inégales dans des fils d'inégale longueur. Tout le reste de ce que Mr. v. S. dit sur cette matière lui appartient en entier, ainsi que la doctrine du point du *point culminant* inconnue jusqu'à présent. Le point D, augmente en force avant que de diminuer, jusqu'à ce que

l'Aimant soit parvenu jus'qu'à un certain point H, que Mr. v. S. nomme par cette raison *point culminant* ; dès que l'Aimant a passé ce point la vertu de D diminue. Un pareil point culminant a quelquefois aussi lieu pour le Pôle C : l'Auteur démontre dans la suite pourquoi cela n'arrive pas toujours,

Quatre élémens concourent à varier la situation des *points d'indifférence* & du *point culminant*, desquels Mr. VAN SWINDEN traite en général dans la première Section. Il discute séparément & en détail ces quatre élémens, sc. la longueur, l'épaisseur, la dureté des barres dont on se sert, & la force de l'Aimant qu'on emploie, dans la Section troisième & *suiv.* La seconde contient le détail de 27. Expériences.

Trente six comparaisons de 21. Expériences, fournissent cette première loi pour le point M, savoir que les trois autres élémens étant constans, plus les barres sont longues jus'qu'à un certain

tain terme, plus CM est grande: au delà de ce terme CM devient plus petite que dans des barres plus courtes.

La position du point M dépend évidemment de deux élémens: 1°. de la force communiquée au point C par l'atouchement: 2°. de celle qui lui est communiquée successivement à mesure que l'Aimant, s'éloignant de C passe par tous les points jusqu'en M. Or plus la première de ces forces sera petite & la seconde grande, plus CM sera courte. La première, en vertu du 3^e. Principe, dépend de la masse de fer qu'on emploie: La seconde, que nous nommerons Y peut agir de deux façons: 1°. en augmentant la force C avant de la diminuer, & produisant par conséquent un *point culminant*; 2°. en la diminuant tout de suite: nous verrons ci-après d'où cette augmentation procède. Dans le premier cas la chose revient au même que si la force C avoit été plus grande au commencement & n'eût pas augmenté: aussi de 36 comparaisons d'expériences n'y en a-t-il tout
au

au plus que trois qui produisent CM plus grande quand la force C est plus petite. La force Y dépend encore de deux autres élémens : 1°. de la force que l'Aimant communique à chaque partie CE, ED p. ex. de la barre : & 2°. de l'influence réciproque de ces parties sur elles mêmes : c'est en évaluant ces forces & en montrant comment ces élémens agissent, que Mr. v. S. démontre les circonstances qui ont lieu dans ces 21 Expériences, dont il donne le résultat dans le plus grand détail afin qu'on puisse mieux juger de leur exactitude.

Ces mêmes Principes servent à démontrer la seconde Loi, qui a lieu pour le point M, savoir que quand les seuls Aimans varient CM est d'autant plus grande que l'Aimant est plus fort, mais seulement jus'qu'à un certain terme, au delà duquel CM devient plus petite que quand l'Aimant est plus faible.

L'Auteur passe ensuite à l'examen du point culminant. De 27 Expériences il n'y en a que 16 dans lesquelles il a été ob-

observé pour le point C, tandis qu'il n'y en a qu'une seule où l'Auteur ne l'a pas apperçu pour le Pole D: c'est pourquoi il commence par l'examen de ce second point culminant H: examen qui fait la partie la plus difficile de l'Ouvrage. Les Loix sont *mutatis mutandis* les mêmes que pour le point M, ainsi nous ne nous arrêterons pas à les répéter: voyons plutôt de quelle manière Mr. VAN SWINDEN les développe.

Par l'attouchement du Pole austral en C, on en produit un austral en D: la même chose a lieu quand on applique l'Aimant successivement en E, M &c. (Pr. 1.) donc la vertu australe du point D augmente: il semble même qu'elle devrait augmenter jusqu'au dernier moment, & être alors détruite en un instant par l'attouchement de l'Aimant en D: nous verrons ci-après quelle est la force qui empêche cet accroissement illimité. Mais, si le Pole D. diminue dès qu'on pose l'Aimant en H un peu au-delà du point culminant H, il est clair qu'alors on produit en D une vertu
con-

contraire à l'australe qu'elle possédoit, c. a. d. une boréale: donc la vertu boréale que l'Aimant produit en K par l'attouchement, s'étend par-tout l'espace KD. tandis que si l'Aimant est posé au point culminant même H, dont on peut supposer le point K aussi peu éloigné que l'on voudra, on produit en D une vertu australe: marque que la vertu boréale produite en H ne s'étend pas par-tout l'espace HD: Donc le point H est la limite de l'espace par lequel s'étend la vertu boréale produite par l'attouchement. De plus quand on pose l'Aimant en C, E, M, H, ces points ont une vertu opposée à celle du point D: donc il y a entre ces points & le point D un centre magnétique: mais quand l'Aimant est en K, quelque petite que KH soit, K & D ont la même vertu: Donc il n'y a plus de Centre magnétique entre ces points, mais il tombe au point D même. Il n'y a donc plus qu'à faire voir quelles forces poussent ce centre jusqu'en D, & à montrer qu'elles sont telles qu'il le faut pour pouvoir produire cet effet.

Or

Or le Centre magnétique parviendra d'autant plus promptement en D, & par conséquent CH sera d'autant plus petite, que l'espace KD que ce Centre doit parcourir est moindre, & que les forces qui le poussent sont plus grandes.

Comme toute cette Théorie est fondée sur la propulsion du Centre magnétique, l'Auteur commence à faire voir par des expériences, que ce Centre s'éloigne réellement de C à mesure que l'Aimant passe aux points E, M, &c. ensuite il expose quelques propriétés de ce Centre, dont il nous promet une plus ample discussion dans la suite.

Quelle est la puissance ou la fonction selon laquelle croissent les forces des particules à mesure qu'elles s'éloignent du *Centre magnétique*? Mr. v. S. trouve par une méthode, & une formule du second degré très simples que la force suit la raison simple directe des distances du Centre: il applique sa formule à treize expériences qui la confirment, & il fait voir à quelles causes on doit attribuer les petites différences qui se trouvent

vent dans cette application. Il promet d'examiner dans la suite d'autres formules déduites de la même hypothèse. A ce sujet il cite Mr. *Lambert*, qui par une analyse entièrement différente, très ingénieuse & très sublime, mais extrêmement compliquée, a été porté à croire que cette Loi étoit *probable*. Feu Mr. *Tobie Mayer* avoit proposé une loi à peu près semblable dans un Mémoire lu en 1760. à la Société de Gottingue: mais comme il n'est pas imprimé Mr. v. S. n'a pu profiter de ce travail.

Après avoir posé cette formule, il démontre pourquoi CH est presque toujours plus grande dans les longues barres; pourquoi le contraire arrive quelquefois; & quels sont les cas où cela peut & doit arriver: démonstrations confirmées par les Expériences.

Les Forces qui poussent le centre magnétique consistent en deux élémens: les Forces communiquées aux points E , H , K &c. & D constituent le premier: mais elles ne produiroient jamais par elles mêmes un point culminant, parce qu'elles ne
peu-

peuvent pas pousser le centre magnétique jusqu'en D: ce point n'est à proprement parler produit que par l'autre élément des forces, sc. celles des parties CE, ED p. ex. quand l'Aimant est en E. Ces parties ont chacune un Pole boréal: elles sont donc jointes par leurs Poles ennemis: la force du point E de la partie DE est donc diminuée par celle de la partie CE: donc le Centre magnétique est poussé plus loin qu'il ne le seroit sans cela; car plus la force E est petite, plus, le reste demeurant égal, le Centre magnétique est éloigné. Cette propulsion est confirmée par des expériences de M. *Aepinus*, répétées par notre Auteur, qui emploie tous ses soins à détailler l'action de ces forces, à en évaluer la grandeur *probable*, & à déterminer ce qui doit résulter de tous ces élémens réunis. Cette Théorie, qui explique toutes les circonstances du point culminant, est confirmée par les Expériences. Quoiqu'il y en ait une seule où ce point n'a pas été observé, l'Auteur conclut cependant qu'il existe, &

Tome XXXVIII. Part. II. I doit

doit nécessairement exister toujours. Après quoi il fait voir que cette même influence des parties qui produit le *point culminant* H , en empêchant l'accroissement illimité du Pole D , est cause que le Pole C croit quelquefois , & par conséquent a un *point culminant* , qui pourtant selon lui , ne doit pas exister toujours.

Mr. VAN SWINDEN , passe ensuite au second *point d'indifférence*. N , & fait voir qu'ici les mêmes loix ont lieu que pour le point M. Il est obligé d'entrer dans quelques discussions pour établir la première de ces loix , parce qu'on ne voit pas au premier coup d'œil s'il y a une limite au-delà de laquelle CN devient plus petite , quoique la longueur de la barre CD augmente. Les démonstrations , tirées des propriétés du point culminant , sont appuyées sur les mêmes principes.

L'Auteur examine dans la quatrième Section les différences que la seule épaisseur des fils ou barres dont on se sert doit produire : & il trouve que jusqu'à
un

un certain terme les points d'indifférence & de culmination sont plus éloignés dans des barres plus épaisses : au-delà de ce terme ils le sont moins que dans des barres plus minces.

Dans la cinquième Section Mr. v. S. établit des loix semblables, démontrées d'après les mêmes principes, pour la différente dureté du fer, & il trouve que ces distances sont tantôt plus grandes, tantôt plus petites dans l'acier ou dans le fer dur que dans celui qui est plus mol. Enfin dans la sixième, il compare les deux points d'indifférence, & il montre pourquoi le second est presque toujours plus éloigné que le premier. De 27. Expériences il n'y en a que deux où ces distances sont à peu près égales, & une seule où CM est plus grande que CN : l'Auteur tâche de résoudre toutes les circonstances de ces trois Expériences, en appliquant ses Calculs aux données qu'elles fournissent.

Telle est la nouvelle méthode, dont

notre habile Professeur se sert dans ses recherches sur cette matière. Elle paroît pénible par le nombre de Calculs qu'elle demande. Mais les Connoisseurs jugeront sans doute que ses avantages, & la certitude qu'elle produit, sont assez grands pour compenser le travail qu'elle exige. L'Auteur finit par faire remarquer comment les irrégularités apparentes des points M, N, H disparaissent quand on en examine toutes les circonstances, & comment elles s'expliquent par un petit nombre de phénomènes primordiaux. C'est ainsi, dit-il, que les phénomènes de l'Aimant, dont l'irrégularité est si reconnue que bien des Philosophes ne les ont crus soumis à aucune loi, se trouvent pourtant assujetties à des loix constantes, qu'on ne peut connoître que par des raisonnemens mathématiques fondés avec prudence sur les expériences.

La Préface est adressée en forme de Lettre au célèbre Docteur *Maty*, Secrétaire de la Société Royale de Londres, qui,

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 383

qui, après avoir examiné l'Ouvrage, a engagé l'Auteur à le publier. Elle contient des réflexions très judicieuses sur les Hypothèses Mathématiques, leur utilité, la certitude qu'elles peuvent produire, & les précautions qu'on doit employer dans leur application. M. VAN SWINDEN y indique aussi les objets qu'il se propose de traiter dans la suite, si le Public fait, comme nous n'en doutons point, un accueil favorable à ce premier Essai.





ARTICLE NEUVIEME.

L'ESPRIT DE LA FRONDE, ou
Histoire Politique & Militaire des
troubles de France , pendant la
Minorité de LOUIS XIV.

*Præcipuum munus annalium reor , ne
virtutes fileantur , utque pravis dictis,
factisque ex posteritate & infamiâ me-
tus sit.*

TACIT *Ann. Lib. 3. Cap. LXV.*

Paris , chez Moutard 1772. 2 Vol.
g^d. in 12^o. dont le 1^{er}. est de pp. 478.
sans les Préfaces & le 2^d. de 572.

„ **L**A Régence d'Anne d'Autriche , &
la Guerre de la Minorité , dit Mr.
Thomas (1) , furent une époque singu-
lière.

(1) *Essai sur le Caractère , les Mœurs , & l'Esprit
des Femmes.*

fière. La France étoit dans l'anarchie, mais on mêloit les plaifanteries aux batailles, & les vaudevilles aux factions. Alors tout se menoit par des Femmes. — Les unes imprimoient le mouvement, les autres le recevoient. Chacune selon son intérêt & ses vues, cabaloit, écrivoit, conspiroit. Le temps des assemblées étoit la nuit. Une Femme au lit, ou sur sa chaise longue, étoit l'ame du conseil. Là on se décidoit pour négocier, pour combattre, pour se brouiller, pour se racommoder avec la Cour. Les foiblesses secrettes préparoient les plus grands événemens. L'amour présidoit à toutes les intrigues. On conspiroit pour ôter un amant à sa maîtresse, ou une maîtresse à son amant. Une révolution dans le cœur d'une Femme, annonçoit presque toujours une révolution dans les affaires. Les Femmes dans le même temps paroissoient souvent en public & à la tête des factions. Alors elles joignoient à leur parure les écharpes qui distinguoient leur parti. On se seroit cru transporté dans le Pays des Ro-

mans, ou au temps de l'ancienne Chevalerie. On voyoit dans des sal'les ou sur des places, des instrumens de musique, mêlés avec des instrumens de guerre, des cuirasses & des violons, & des Beautés parmi des Guerriers. —

On cabaloit le matin, & on visitoit les couvents le soir; jamais on ne vit plus de Femmes de la Cour se faire Carmélites: Il semble qu'au milieu des troubles les ames se portoient à tout avec plus d'impétuosité; & les imaginations échauffées par tant de mouvemens, se précipitoient également vers la guerre, vers l'amour, vers la religion & vers les cabales ". Voilà l'esquisse qu'a fait Mr *Thomas*, du grand tableau que l'Historien de la Fronde entreprend de nous offrir, mais celui-ci regarde ce point d'Histoire sous une face plus sérieuse, & le croit d'ailleurs aussi intéressant que l'époque de la Ligue ou celle des Croisades: „ Car enfin, *dit-il*, d'où ces dernières tirent-elles leur intérêt, si ce n'est du fanatisme qui en fut l'ame, & des grands hommes qui y jouèrent les prin-

principaux rôles: or la Fronde présente, sinon les mêmes effets, du moins les mêmes mobiles ”.

L'Anonyme prévient ses lecteurs sur les motifs, le plan & le but de cette Histoire. S'il eût prévu en commençant à l'écrire, les troubles, les discussions qui se sont élevés en France touchant l'autorité royale & les prétentions du Parlement, il eût évité de rappeler des époques semblables; mais il proteste que le projet de son Ouvrage a précédé de bien loin les événemens mémorables dont nous sommes témoins aujourd'hui, & que l'exécution en étoit déjà bien avancée lorsqu'ils ont éclaté. Cependant on ne sauroit douter, & par l'esprit général de cette Histoire, & par divers passages assez formels, que l'Auteur ne soit anti-parlementaire, & qu'il ne regarde le Parlement comme une simple Cour de Justice. Voici, par ex. comment dans le second Volume, il fait parler ceux qu'il appelle *les gens sages & sensés* du temps de la Fronde. „ On „ s'écrioit qu'une erreur de nom étoit

„ le seul fondement des nombreuses
 „ prétentions de cette ambitieuse Com-
 „ pagnie : elle se prétendoit substituée
 „ aux anciennes Assemblées de la Nation
 „ dont elle portoit réellement le nom ,
 „ comme si les Etats Généraux ne les
 „ eussent pas véritablement représen-
 „ tées. Comment pouvoient-ils se di-
 „ re les organes & les représentans du
 „ peuple , lors que le peuple ne les a-
 „ voit pas nommés ? Un office acheté
 „ étoit il un office donné (1) ? Elle avoit
 „ (*la Compagnie du Parlement*) d'abord été
 „ instituée par nos Rois , pour aider les
 „ Barons & les Grands à rendre la justice ;
 „ ensuite par des usurpations très mal co-
 „ lo-

(1) „ On ne peut nier , dit l'Auteur dans une
 „ note , que cette vénalité des charges ne soit un
 „ opprobre à la magistrature , qu'elle n'empêche de
 „ prendre aux ministres de la justice la confiance ,
 „ & d'avoir pour eux le respect que tout bon cito-
 „ yen doit aux organes des loix : il est trop à crain-
 „ dre que l'argent ne triomphe de la vertu & que
 „ l'incapacité ne supplante les talens. On a beau
 „ dire qu'en supprimant cette vénalité , les charges

lorées, par l'incapacité de ces mêmes Barons, par leur orgueil humilié de se trouver confondus avec des gens de loi, ils étoient demeurés seuls en possession d'un droit où ils n'avoient d'abord été appelés que comme de simples coopérateurs. On leur avoit attribué
les

ne seront plus vendues, mais que les ames le seront : c'est justifier un abus par la crainte d'un abus qui n'existera peut-être point, tandis que l'autre est trop réel. On n'a rien écrit de plus fort à ce sujet que ce qu'on trouve dans une pièce de la Fronde, intitulée *La Vérité toute nue*, Ouvrage le plus satisfaisant, le plus raisonnable qui soit sorti de la presse dans ces temps d'extravagances. Les deux partis y sont jugés avec un sang-froid, une impartialité qu'on n'auroit pas attendue au milieu de ces dissensions. J'ignore l'Auteur de cet Ecrit, mais quel qu'il soit, ce n'étoit pas un homme ordinaire : il connoissoit parfaitement le cœur humain, & tous les chefs frondeurs & royalistes : il les a peints de main de maître, sans se laisser éblouir par les beaux noms d'intérêt de l'Etat, d'honneur de la Magistrature, de soulagement du peuple &c. dont on rebattoit sans cesse les oreilles."

les enrégistremens, mais ce n'étoit pas un droit qu'on avoit prétendu leur donner; on vouloit avoir un dépôt sûr & inaltérable des loix qu'il plaisoit aux Rois de promulguer, selon le pouvoir que seuls ils ont d'en donner, si la Monarchie n'est pas un vain nom: d'ailleurs ce droit d'enrégistrement, ils ne l'avoient pas exclusivement aux autres Compagnies, & la Chambre des comptes en avoit jouï avant eux. Il en étoit de même des remontrances, le droit n'en étoit pas plus exclusif, & comme c'étoit une pure grace du Monarque, il pouvoit l'étendre ou la resserrer à sa volonté. Ils s'intituloient la Cour des Pairs, mais s'il plaisoit au Roi d'habiter ailleurs qu'à Paris, tout autre Parlement, jusqu'à ce que cet article fût fixé, pouvoit devenir également la Cour des Pairs, puisque ceux-ci suivroient le Monarque. Il étoit donc bien étonnant qu'avec de si foibles commencemens, des droits si limités, ils affichassent des prétentions si hautes."

Quant au but de cette Histoire, il
an-

annonce dans l'Auteur un bon citoyen ami de l'ordre, du bien public & de la paix. „ Il a cru, *dit-il*, ne pouvoir rendre un service plus essentiel à ses semblables que celui de leur présenter un tableau fidèle des erreurs de leurs ancêtres, de leur en retracer & les motifs, & les prétentions, & les succès. L'idée de ces maux, qu'ils n'ont point éprouvés, de ces bouleversemens qu'ils n'ont point causés, se grave profondément dans les esprits, & les garantit pour long-temps de pareilles erreurs.”

„ En donnant à mon Ouvrage le titre *d'Esprit de la Fronde*, dit plus bas notre Historien, c'étoit m'astreindre à conduire mes lecteurs dans les plus profonds ateliers où se sont forgés les ressorts qui ont fait mouvoir tant de machines, à les entraîner sous mes pas dans les plus obscurs labyrinthes de la politique, à leur faire, pour ainsi dire, toucher au doigt & à l'œil cet esprit qui animoit les ambitieux que je mets sur la scène. Tout ce qui a pu éclaircir la matière, jeter du jour sur les événemens,

mens, peindre les acteurs, les temps, les mœurs, je l'ai employé; j'ai remonté aux sources; j'ai pris la faction dans son berceau, j'en montre les développemens, les progrès, la décadence, l'anéantissement & je tâche par-tout de suivre l'homme."

Les matériaux n'ont point manqué à l'Auteur; mais ce n'étoit point une entreprise aisée de faire un bon choix parmi tant d'Ouvrages, & de concilier tant de récits differens, dont plusieurs, comme il le dit, sont controuvés par la passion, l'ignorance, & la mauvaise foi. Notre Historien a fait une étude approfondie de tous les Mémoires du temps, & à la tête de son Ouvrage on trouve une liste raisonnée des Auteurs qu'il a consultés. En général ses jugemens nous ont parus très sages, & nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en mettant sous leurs yeux le plus intéressant de tous, celui qu'on porte sur les *Mémoires du Cardinal de Retz*,

„ Celui qui avoit tant ambitionné les honneurs & la gloire à sa manière, l'Auteur de ces Mémoires, ne s'imaginait

noit guère en les composant , qu'il trouveroit cette gloire où il ne la cherchoit pas ; qu'après avoir eu tant de conformités avec César , il laisseroit encore comme lui la réputation du plus grand peintre qui ait jamais manié le pinceau de l'Histoire ; qu'enfin comme le disoit *Hirtius* des Commentaires du César Romain , les Mémoires du César François feroient tomber la plume des mains à quiconque voudroit broder sur ce canevas. Je les ai bien éprouvés ces dégoûts présagés aussi par Cicéron au téméraire qui oseroit lutter contre le génie. Vingt fois le style brûlant & impétueux de *Gondy* , a accusé bien désagréablement pour l'amour propre d'un Auteur , la foiblesse du mien ; vingt fois j'ai appelé douloureusement à moi la noblesse & l'énergie d'expressions qui le caractérisent ; vingt fois enfin , humilié du parallèle , j'ai été sur le point de rendre au feu , des tableaux que le feu du Cardinal de Retz n'avoit point animés ; mais une espérance m'a soutenu : en perdant celle de mieux dire ,
je

je n'ai point abandonné celle de dire plus vrai , & l'amour propre s'est consolé. En effet quoique nous n'ayons dans notre Langue rien de comparable aux Mémoires du Cardinal de Retz ; quoiqu'ils soient autant au dessus des narrations un peu romanesques des *St. Réal* & des *Vértot* , que le génie de Retz étoit supérieur au leur ; quoiqu'ils effacent peut-être & les pompeuses déclamations de *Salluste* , en faveur d'une vertu qu'il ne pratiquoit guère , & les sombres tableaux que l'indignation autant que la vérité suggéroit à *Tacite* ; quoiqu'enfin ces Mémoires égalent , s'ils ne surpassent pas , tous les chefs d'œuvres en ce genre , soit par la profondeur , la finesse , la vérité des maximes que *Gondy* y a semées , soit par la connoissance intime qu'il possédoit du cœur humain , par l'audace des pensées , la vérité des portraits , les faillies vives & brillantes qui les animent , & sur-tout par la sincérité de l'Auteur qui lui fait dévoiler tous ses défauts ; on demanderoit cependant quelque chose
après

après les avoir lus; on demanderoit que le Philosophe n'eût point vu toujours avec les yeux du Chef de parti; qu'il n'en eût pas souvent conservé ou l'aigreur ou l'enthousiasme; qu'en appréciant les hommes il n'eût pas absolument jugé du degré de leur mérite, par celui qu'ils pouvoient avoir pour la faction; qu'il n'eût pas souvent écrit de mémoire, parce que la mémoire est d'autant plus infidèle, que les événemens ont été plus compliqués; qu'en dévoilant avec naïveté ses vertus & ses passions, ses mœurs & ses égaremens, il eût conservé un peu plus de respect pour les unes & d'horreur pour les autres, & cherché à faire partager ces sentimens à ses lecteurs; qu'en affichant le ton de la vérité, il eût toujours dit la vérité; que l'amour propre ne lui eut pas suggéré, en se déchirant lui-même, des réticences toujours condamnables, dès lors qu'on a commencé de parler avec sincérité; qu'il ne se fût pas si souvent donné le mérite des événemens qu'il devoit au hasard; que ce

Tome XXXVIII. Part. II. K - mē-

même amour propre ne se fût pas trahi à chaque page de ses Mémoires, où toutes les vues ont été combinées, tous les moyens discutés, tous les résultats prévus, tandis qu'il est notoire que ces vues, ces moyens, ces résultats ont été ajustés après-coup. Voilà ce qu'on pourroit demander avec assez de justice, pour la perfection des Mémoires du Cardinal; mais qui ne doit pas empêcher qu'on ne les regarde comme un des plus beaux monumens laissés par le Siècle de Louis XIV à la Littérature Française. Il faut se souvenir en les lisant, qu'il est presque impossible qu'un Auteur, & un Historien sur-tout, soit sans défaut, qu'il n'écrive souvent d'après les suggestions de quelques passions secrètes & inconnues pour lui-même, de quelques préjugés invisibles à l'œil le plus clair-voyant". —

Nous allons rapprocher de ce morceau le portrait du Cardinal *de Retz* tracé par notre Historien dans le cours de son Ouvrage. „ *Jean François Paul de Gondy*, Archevêque de Corinthe, & Coad-

Coadjuteur de Paris , avoit reçu de la nature toutes les qualités de l'esprit qui peuvent attirer l'admiration des autres hommes, en même temps qu'elle lui avoit refusé celles du corps qui en concilient l'attachement: il étoit d'une extrême laideur. Né avec le goût le plus déterminé pour la faction, son caractère remuant se développa dès les premières années de sa vie , & se peignit dans l'histoire de la Conjuración de Fiesque, qu'il n'entreprit que pour la justifier. Génie hardi, subtil, vaste & même un peu romanesque, il ne respiroit que les intrigues & les complots , & à vingt ans, il avoit été l'ame d'une conjuration tramée contre le Cardinal de Richelieu. Dans une République, il eût été César; dans une Monarchie, il fut un peu moins méchant que Catilina, dont il aimoit à porter le nom: sans inclination pour l'état qu'il avoit embrassé, la contrainte seule & l'ambition l'y conduisirent, & il le deshónora par la vie la plus licentieuse. Effrayé lui-même de l'austérité des devoirs qu'il s'alloit

imposer, il avoit voulu se dérober aux vus de sa famille en affichant les qualités les plus contraires aux vœux qu'elle formoit sur lui. La tranquillité des autels s'accordoit mal avec le tumulte des passions qui luttoient dans son cœur, & cédant à leur effervescence, il avoit affecté de se distinguer par une bravoure cruelle, qui devoit naturellement l'écarter des sévères, mais paisibles fonctions auxquelles on l'appelloit. Des différens duels qu'il s'étoit procurés pour se soustraire au joug, n'ayant emporté qu'une fausse gloire, sans changer les dispositions de sa famille, il reçut le frein en frémissant, & s'efforça de mettre quelque différence dans sa conduite, sans en mettre dans ses sentimens. Denué de toutes les vertus qu'exigeoit son ministère, très décidé même à ne les point acquérir, il fut du moins en affecter les apparences; il fut cacher le libertinage sous le voile de la piété, le desir de se faire des créatures sous le masque de la religion, du zèle, de la charité, & se servir tour-à-tour de la

ga-

galanterie & de la politique, du vice & de la vertu, du sacré, du profane pour accomplir ses desseins. On a dit qu'il aimoit l'intrigue pour l'intrigue, & que le personnage de rebelle étoit ce qui le flattoit le plus dans sa rebellion : c'est ce qu'il sera difficile de persuader à quiconque aura lu ses Mémoires avec attention. Il aimoit l'intrigue parce qu'elle pouvoit servir à la passion démesurée qu'il avoit de s'élever; il se plaisoit au personnage de rebelle, parce que ce titre le tiroit de l'obscurité; si la jalousie de *Mazarin* avoit pu lui permettre d'être quelque chose à la Cour, le Roi n'auroit peut-être point eu de sujet plus soumis. Au reste plein de courage, d'élevation, d'esprit, éloquent, magnifique, insensible à la haine, peut-être trop à l'amitié, incapable d'envie & d'avarice, d'une humeur douce, complaisante, & facile, il se montra toujours avec gloire dans les vicissitudes de sa vie: ses malheurs ne l'avilirent point, & sa réputation n'en fit qu'augmenter. Pour tout dire en un mot, il

avoit au suprême degré les vices & les vertus, qui tournés d'un ou d'autre côté, vus dans un certain jour, placés dans telle ou telle circonstance, accompagnés de plus ou moins de bonheur, forment les héros ou les scélérats".

Nous ne saurions nous dispenser de relever une omission dans ce portrait: l'Auteur n'y dit rien du repentir & de la fin religieuse du Cardinal, attestés dans tant de passages des Lettres de *Me. de Stovigné*: „ son ame, dit elle (Tom. II. p. 253) est d'un ordre si supérieur qu'il ne falloit pas attendre une fin toute commune de lui comme des autres. Quand on a pour règle de faire toujours tout ce qu'il y a de plus grand & de plus héroïque, on place la retraite en son temps & l'on fait pleurer ses amis". Comme rien n'a paru démentir ces bonnes dispositions du Prélat, nous croyons que dans ce cas-ci le témoignage de l'amitié peut invalider celui de la haine: *Mr. de la Rochefoucault*, connu pour ennemi du Cardinal *de Retz*, a nommé sa retraite la plus éclatante & la plus fausse
action

action de sa vie. Le Président Hénaut en parlant de cet homme célèbre, dit qu'il devint sur la fin de ses jours doux, paisible, sans intrigue, & l'amour de tous les honnêtes gens de son temps: comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit & ces tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge, *ce qui prouve bien*, ajoute-t-il, *qu'en effet il n'y avoit en lui aucune passion réelle.* Mais ce dernier sentiment a été réfuté par notre Auteur comme on l'a vu, & il a eu raison de soutenir qu'il n'étoit nullement apparent que le Cardinal *aimât l'intrigue seulement pour intriguer.* Jamais un homme, & un homme d'esprit ne se décide à jouer un rôle si dangereux que par un grand intérêt. Celui de Retz n'étoit pas médiocre: il aspirait à la Pourpre & au Ministère; il se sentoit propre à gouverner les hommes, & l'influence qu'il eut sur toute la Fronde, les flots du peuple qu'il sut émouvoir & calmer à son gré, prouvent qu'il n'avoit pas méconnu son talent.

Celui de l'Historien de la Fronde est de bien juger des hommes & des Livres, quoique par une suite de son système politique il paroisse quelquefois juger le Cardinal de Retz avec trop de rigueur : mais rien de plus judicieux que ce qu'il prononce sur l'Ouvrage & la personne de *Joly* le domestique, l'ennemi, & l'historien du Prélat. Un grand homme de notre siècle, dit-il, (Mr. de *Voltaire*) a peint les *Mémoires de Joly* en deux lignes „ en disant qu'ils sont à ceux du Cardinal, ce que le domestique est au maître : mais il falloit ajouter que c'est un de ces domestiques bilieux, mélancoliques & misantropes, qui ne s'approchent de leurs maîtres que pour les rabaisser à leur petite stature ; qui soulagent leur médiocrité , en censurant ; dont la causticité se repait des plus légers défauts, & les transforme en vices ; qui enfin semblables à ces Grands dont parle *Montagne*, qui se vengent par le mépris des Lettres , de leur incapacité pour les Lettres, méprisent aussi leurs maîtres, pour se venger de ne pouvoir
por-

porter leur vue jusqu'à eux. Avec tous ces défauts, les Mémoires de Joly sont intéressans parce qu'ils parlent du Cardinal de Retz : on y trouve des anecdotes curieuses, mais il ne faut pas l'en croire sur sa parole. On a presque toujours besoin d'un correctif quand on les rapporte d'après lui, parce qu'il est censeur aussi chagrin des vices du gouvernement que des foiblesses de son maître ; parce que sans cesse tourmenté de torrens de bile qui ne demandent qu'à s'échapper, il ne voit, il ne sent, il ne parle que d'après leur impulsion. Pour du style ne lui en demandez point : il rase toujours la terre, & l'exemple de son maître ne lui pas appris à prendre un essor au-dessus de la médiocrité".

Nous reviendrons à *l'Esprit de la Fronde*, & nous attendons avec impatience les deux derniers Tomes de cet intéressant Ouvrage. Rien de plus attachant que cette lecture, où l'on trouve réunis dans le meilleur ordre des événemens, des faits, des anecdotes dispersés auparavant dans un si grand nombre de Vo-

lumes. L'Auteur a des talens marqués pour l'Histoire: seulement on peut lui reprocher quelquefois un peu d'apprêt, un peu de recherche dans ses tours. Par exemple il dit modestement: *j'ai été sur le point de rendre au feu, des tableaux que le feu du Cardinal de Retz n'avoit point animés*; nous ne concevons pas trop comment l'action de brûler des écrits dont on est mécontent, peut faire une *restitution*.

Cette recherche de style n'exclut pas certaines négligences, mais il sera facile à un aussi bon Ecrivain d'en éviter de pareilles dans la suite; nous avons été un peu surpris de cette phrase: *Molé baranguoit quelquefois vigoureusement, mais la médisance ou la calomnie, (car lequel de ces deux sentimens faisoit parler ses ennemis) &c.* la médisance & la calomnie ne sont pas des *sentimens*.





ARTICLE DIXIEME.

RELATION DE LA RE'FORME
DES E'TUDES EN PORTUGAL,
& du rétablissement de l'Univer-
sité de Coimbre, par la Commission
(ou *Junta de Providencia Literaria*)
créée à cet effet par Lettres Pa-
tentes du Roi en date du 23.
Décembre 1770 (1).

LA Révolution avantageuse, que les
soins, & les lumières d'un Ministre
sage & éclairé viennent tout récem-
ment de faire éprouver aux Arts & aux
Sciences en Portugal, mérite d'attirer
l'attention de l'Europe entière. L'ex-
pulsion des Jésuites, coup de politique
violent, & frappé par le même Mini-
stre, fut le signal & la base de ce remar-
qua-

(1) Cet Article nous a été fourni.

quable événement. Cette Société aussi admirable dans sa propre constitution que dangereuse par son influence sur celle de tous les Etats où elle étoit parvenue à s'insinuer, devoit en grande partie l'empire qu'elle avoit acquis sur les affaires politiques, à celui qu'on lui avoit laissé prendre dès son établissement sur l'éducation & sur les études. Le Marquis de Pombal, qui conçut le premier le projet hardi de couper une des têtes de cette hydre formidable, avoit dès le commencement jetté un coup d'œil trop juste sur les détails importants de l'entreprise où il alloit s'engager, & combiné trop bien les moyens de la conduire à fin, pour se contenter de purger le Portugal des individus d'une Société, dont la force a toujours moins consisté dans le nombre & les qualités de ses membres, que dans l'étendue cachée & la profondeur immense de son influence. En vain le nom des Jésuites étoit-il aboli en Portugal; en vain les biens qu'il y avoient possédés, étoient-ils dispersés & passés à d'autres; tant que les maximes &

& l'esprit de cette adroite Société n'étoient point détruits, tant que les objets sur lesquels elle avoit influé le plus, & au maniement desquels elle avoit été le plus redevable de son empire — l'éducation publique, le ton & la manière des études, & ce qui en est une suite nécessaire, l'opinion de la partie la plus distinguée de la Nation sur les points les plus intéressans de la Religion & de la Politique — tant, dis-je, que ces objets importans n'avoient point été de force détournés dans un sens contraire à la forme que les Jésuites leur avoient donnée, l'ouvrage n'étoit achevé qu'à demi. C'étoit un fleuve vaste & rapide, qui par de continuels accroissemens avoit inondé le Pays entier. Pour le délivrer à jamais de ce fléau, il ne suffisoit point d'en arrêter pour un temps le cours, & de transporter ailleurs les eaux qui avoient causé ces ravages: il falloit encore combler le lit, & boucher ou détourner la source.

Ce n'est pas là tout-à-fait la manière dont ces opérations sont présentées & en-

envisagées par la multitude à Lisbonne. Mais c'est la manière dont le reste de l'Europe ne peut que les envisager, & dont la postérité les envisagera sans doute. Au pays même où les coups se frappent, en dépit, ou du moins à l'étonnement morne de plusieurs personnes élevées toutes par une Société aussi respectée & aussi redoutable il y a peu d'années, il ne suffit pas, pour justifier aux yeux du public les démarches que l'on fait pour tarir jusqu'aux sources du Jésuitisme, de se prévaloir du seul *besoin* de le faire : motif faible & qui paroîtroit une pétition de principe à ceux qui n'auroient point suivi tous les détails de la *nécessité* de l'expulsion même. Un moyen plus simple & en même temps très efficace de gagner encore cette partie de la Nation, & de leur faire approuver les mesures que l'on prend pour assurer ce premier coup, par exemple la réforme entière des études, c'est de les leur faire envisager moins comme une *suite* que comme un *motif*, ou un *but subordonné* de l'expulsion même. Je m'explique. En

éta-

établissant la nécessité de corriger la forme des études & la discipline ou l'ordre des Universités, Ecoles &c. régentées par les Jésuites, on n'a garde d'étaler le principal motif de ce projet, celui de porter le dernier coup à la Société, & d'arracher jusqu'aux racines de cet arbre funeste; on ne fait sonner que la *corruption énorme*, glissée dans toutes les branches d'étude par la direction des Jésuites: on leur reproche avec un ressentiment qui semble tenir de la fureur, des *ravages affreux* faits dans toutes les Universités, Ecoles, &c. toujours, à ce qu'on prétend, à dessein prémédité, & afin d'établir les deux monstres les plus favorables à leur domination, les despotisme & le fanatisme: *persuadés*, dit-on, *comme ils étoient*, qu'une Nation ne devient accessible à la tyrannie, qu'à mesure que la lumière de la raison & du savoir s'éteint pour elle. Enfin, on ne se contente pas de reprocher aux Jésuites leur méthode d'enseigner scholastique & surannée, leurs préjugés en Physique & en Médecine, leur parfaite ignorance de la Métaphysique

que & de la bonne Logique, leurs notions fausses sans doute & très *dangereuses* de la Morale & du Droit naturel, & leur manque de goût total en tout ce qui se nomme Belles Lettres: accusations assez graves contre l'institution jésuitique en général, & sur la vérité desquelles la portérité équitable, saura à quoi s'en tenir; on leur fait des crimes également sérieux de bien des choses qui n'ont été que les défauts du siècle ou la Société a pris son origine, & par rapport auxquels ils n'ont d'autre tort que celui de ne pas s'en être corrigés d'assez bonne heure. On ne sauroit disconvenir qu'il n'y ait de l'injustice dans ce procédé, & les personnes sensibles & désintéressées doivent éprouver un sentiment douloureux, en voyant traîner par la boue & fouler avec fureur une idole qu'il suffisoit de jeter à bas, sans insulter encore à sa ruine: mais, heureusement pour les études qui en font l'objet, cette injustice tourne entièrement à l'avantage de celles-ci. A force de vouloir prouver que les Jésuites
les

les ont perverties en tout sens, on commence par concevoir un plan d'études *le plus parfait possible*, dont on leur fait un crime de s'être départis: &, comme c'est ce même plan que l'on se propose de substituer à celui des Jésuites, chaque chicane qu'on leur fait sur leur méthode d'enseigner, devient nécessairement un degré de perfection de plus pour celle qu'on veut mettre à la place. En un mot, pour consoler la Nation de la perte d'une éducation utile mais très défectueuse, le Ministère de Lisbonne a senti qu'il n'y avoit qu'un seul moyen, celui de lui en substituer une autre beaucoup plus parfaite: & pour la rendre telle, il fait mettre à contribution tout ce qui, depuis l'établissement de la première, s'est écrit & débité de plus sage par les Nations les plus éclairées de l'Europe, sur la forme & les objets différens d'étude. Quand les anciens Peuples vouloient abolir jusqu'à l'emplacement des villes ennemies qu'ils venoient de ruiner, ils en faisoient labourer le terrain

& y semer du sel. Le Marquis de Pom-
bal fera labourer également celui de l'é-
tablissement, qu'il est parvenu à détrui-
re, mais il y prodigue les grains les plus
choisis, & le changera en un jardin dé-
licieux. C'est un bâtiment gothique &
délabré qu'on va remplacer par un édi-
fice de la plus belle architecture.

Voilà les réflexions qui doivent se pré-
senter naturellement à la lecture d'un
Ouvrage publié à Lisbonne il y a peu
de mois, sous le titre suivant:

*Compendio historico do estado da Uni-
versidade de Coimbra, no tempo da inva-
são dos denominados Jesuitas, e dos es-
tragos feitos nas Sciencias e nos Professo-
res e Directores que a regiam, pelas maquina-
ções e publicações das novas Estatutos par
elles fabricados. Lisboa 1772. 8°. pp.
503. sans la Dédicace &c. c'est-à-dire:*

*Abrégé historique de l'état de l'Univer-
sité de Coimbra du temps de l'invasion
des soi-disans Jésuites, & des dommages
causés aux Sciences, aux Professeurs &
aux Directeurs de la dite Université,
par*

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 413

*par leurs intrigues & par la publication
des nouveaux reglemens fabriqués par
eux.*

Nous n'avons fait préalablement les réflexions précédentes, que pour n'être point obligés d'interrompre à tout momens l'extrait détaillé, que nous nous proposons de donner de cette intéressante production.

A la tête du Volume se trouve l'*Edit du Roi* en date du 23. Déc. 1770. portant création d'une *Commission pour la réforme générale & totale des études du Royaume*, à commencer par l'*Université de Coimbre*, sous le nom de JUNTA DE PROVIDENCIA LITERARIA; la soumettant à l'*inspection* du Cardinal DA CUNHA & du Marquis DE POMBAL, *Ministres d'Etat*; & nommâns pour la composer les sept Conseillers suivans, dont les noms méritent d'être conservés: L'EVEQUE DE BE'JA, *Président de la Chambre Royale de Censure & du Conseil d'Etat*: les DD. JOSEPH RICALDE PEREIRA DE CASTRO, & JOSEPH

DE SEABRA DA SILVA, *Conseillers du Palais (Desembargadores do Pago) & du Conseil d'Etat*: Le D. FRANÇOIS ANTOINE MARQUIS GIRALDES, *aussi du Conseil d'Etat & Député du Tribunal de Conscience & des SS. Ordres*: le D. FRANÇOIS DE LEMOS DE FARIA, *Recteur de l'Université de Coimbre*: & les DD. MANUEL PEREIRA DA SILVA & JEAN PEREIRA RAMOS DE AZEVEDO, *Conseillers de la Chambre des Requêtes (Desembargadores dos Aggravos da Casa da supplicação)*.

Cet Edit est suivi d'une Dédicace au Roi, de 13. pp. dans laquelle la JUNTA rassemble en un précis très serré, mais parfaitement conçu, les principaux points qui composent le *Compendio historico*, qui n'est que le premier Volume d'un Ouvrage destiné à rendre compte de leurs travaux pour la réforme de l'Université de Coimbre & des études du Royaume.

Le *Compendio* même est divisé en deux Parties. La première composée de quatre *Preludios*, ou Chapitres préliminaires,

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 415

naires , sert à prouver combien la direction des Jésuites a été nuisible aux Universités en général. Dans la seconde la JUNTA s'applique plus particulièrement à montrer combien les Sciences elles mêmes en ont souffert: nommément la *Théologie*, la *Médecine*, & la *Jurisprudence*. Cette seconde Partie, qui n'a que trois Chapitres, n'en est pas moins la plus importante du Volume, & en fait plus des deux tiers, ou environ 400. pages. Elle sera suivie d'un nouveau Volume, où l'on traitera de la *Philosophie* & des *Humanités* dans toutes leurs subdivisions & branches différentes: & la JUNTA n'a résolu de faire précéder celui-ci, qu'à cause que l'ouverture de l'Université de Coimbre avoit été fixée par le Roi au mois d'Octobre 1771. & qu'avant ce temps elle devoit lui rendre compte au moins d'une partie de ses travaux.

PREMIERE PARTIE.

Preludio I. *De ce que l'Université a souffert des Jésuites depuis leur funeste entrée*

L 3

en

en ce Royaume , jusqu'au décès du Roi D. Sébastien p. 1—12. Le Roi Jean III. fit entrer les Jésuites dans l'Université de Coimbre l'an 1542. & en moins de *treize ans* ils parvinrent moitié par des intrigues & moitié par des crimes , à s'en rendre entièrement les maîtres. Les privilèges qu'ils surent obtenir dès cette époque , tant du Roi Jean que de l'Infant Cardinal D. Henri Régent du Royaume , & enfin du Roi D Sébastien ne tendoient qu'à leur donner un pouvoir illimité sur la direction des études , qui les mit en état de plonger le Royaume entier dans la plus profonde ignorance. On en cite treize preuves , toutes très frappantes & tirées d'un Ouvrage publié contre la Société , sous le titre de *Dedução Chronologica y Analytica* (2). Ce

Cha-

(2) Il parut à Lisbonne en 1767. & deux ans après on en fit une Traduction en France , sous les yeux de l'Ambassadeur de Portugal , qui s'imprima à Paris avec titre de *Lisbonne* , sous le nom de *Recueil Chronologique & Analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la Société dite de Jésus*

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 417

Chapitre, qui comprend une période de trente six ans, finit à la fameuse Bataille d'Alcacerquivir en 1578. qui coûta la vie au Roi Sébastien, & mit le Royaume à deux doigts de sa perte.

Preludio II. *Des maux que les mêmes Jésuites suscitèrent à l'Université, à ses Lecteurs & Professeurs, & aux personnes les plus distinguées dans les emplois tant Civils qu'Ecclésiastiques, depuis le décès du Roi Sébastien jusqu'à celui de Philippe II. Roi d'Espagne* p. 13-38. Ce Chapitre commence par établir comme une vérité constante & reconnue, que les Jésuites furent les Auteurs secrets de la Catastrophe fatale, dans laquelle le Royaume fut

Jésus depuis son entrée dans ce Royaume en 1540, jusqu'à son expulsion en 1759. par le D. JOSEPH DE SEABRA DA SYLVA, Conseiller de la Chambre des Requêtes & Procureur Général, 12. 3 Vol. C'est sans doute le même D. da Sylva, qui occupe la troisième place parmi les Commissaires de la JUNTA, & qui est maintenant Conseiller du Palais & du Conseil d'Etat.

fut enveloppé à la journée d'Alcacer-quivir (3). Le désespoir où ces malheurs plongèrent la Nation, joint au ressentiment qu'une tyrannie de plus de 30. ans lui avoit déjà inspiré contre les Jésuites (4), auroit pu, dit-on, leur devenir

(3) Cette phrase signifie, non qu'ils causèrent la perte de la Bataille, mais qu'ils avoient conseillé au Roi une expédition, dont on suppose avec assez de fondement que l'issue ne pouvoit qu'être funeste. On peut voir les preuves alléguées pour fonder cette accusation dans le *Recueil Chronol. & Anal.* Vol. I. Ch. 5. §. 160--183. Leur but en tout ceci n'étoit que d'éloigner le Roi de sa Cour, & de *suir avec lui la juste indignation de tout le Royaume.*

(4) On les accusoit, dit-on, d'avoir hâté la majorité de Sébastien pour régner sous son nom, d'avoir pris un empire absolu sur son esprit, de s'être brouillé avec la Reine D. Cathérine, sa Grand-Mère, écarté & exclus des affaires l'Infant D. Henri, & sur-tout empêché par des intrigues incroyables le mariage de ce Prince sombre & intraitable, au point de le faire passer pour impuissant. Voy. *Recueil Chronol. Ch. 5. §. 80--15.* Il ne
man-

venir fatal. Ils prévirent le danger, & firent jouer, pour s'y soustraire, tous les

manque aux probabilités accumulées avec beaucoup d'adresse pour appuyer ces assertions, que de développer clairement à quoi les Jésuites pouvoient viser en tenant Sébastien dans le célibat : puisque, s'il mourroit sans enfans, la Couronne devoit échoir soit à l'Infant D. Henri, avec lequel ils avoient des torts considérables suivant le *Recueil Ch.* 3. 4. 5. § 82; soit au Roi d'Espagne Philippe II. qui dans ces temps étoit leur plus grand ennemi, & avec lequel ils ne pouvoient, du moins pas alors, espérer de se réconcilier jamais. V. *ibid.* § 160. & *passim*. Le seul motif que l'Auteur du Recueil leur prête à cet égard, c'est d'avoir craint qu'une Epouse, ne prit de l'ascendant sur l'esprit de ce Roi, dévot & sauvage, au préjudice de leur propre autorité. La nature de notre Extrait ne nous permet pas d'entrer dans l'examen de ces points, d'ailleurs très-curieux & intéressans. Après que la destruction entière de cette dangereuse Société sera une fois effectuée, il est à espérer que d'habiles Critiques reprendront l'examen d'un grand nombre de faits, auxquels ceux qui ont pris à tâche de développer les intrigues des Jésuites dans les différentes Cours

les ressorts du fanatisme & de la politique la plus funeste: jusqu'à répandre que la nouvelle de la mort de Sébastien étoit fautive, & de susciter les faux Sébastiens connus dans l'Histoire. Toutefois, voyant que ces menées ne leur reussissent point, & que la Couronne avoit été déferée au Cardinal Henri, ils changèrent de système, & se tournèrent entièrement du côté du Roi d'Espagne, qu'il étoit de leur intérêt d'appaiser, appuyant de toutes leurs forces, mais toujours en secret, ses prétentions à la succession, & l'invitant à les faire valoir, avec promesse de faciliter ce projet de toutes les manières, & de le délivrer de tous ceux qui pourroient s'y opposer. En même temps ils profitèrent des troubles dans lesquels le Royaume étoit plongé, pour raffermir leur pro-

de l'Europe, ont donné toute une autre face qu'ils n'avoient dans les Histoires écrites avant cette époque; & qu'on parviendra à fixer avec précision & impartialité les vraies limites de leur influence sur les affaires publiques.

propre autorité dans l'Université de Coimbre, en se defaisant d'un grand nombre de Professeurs, & autres personnes distinguées par leur savoir & leurs lumières, & en établissant sur les ruines de l'ancienne constitution de cette Université, un *Système de reglemens*, aussi nuisible aux progrès des sciences, que favorable à leur propre domination. Le prétexte qu'ils firent valoir pour se defaire de leurs ennemis parmi les Professeurs & autres personnes distinguées tant Séculars qu'Ecclesiastiques, étoit pris dans les circonstances du temps mêmes. On les accusa de prévention contre les droits du Roi d'Espagne: & le nombre de ces malheureuses victimes, partie massacrées en secret, partie exécutées publiquement, est ici estimé à deux mille, non compris ceux qui trouvèrent moyen de se dérober par la fuite. Les principaux moteurs de cette horrible persécution sont ici nommés, & leurs vies détaillées tout au long. Ce sont tous des personnes élevées aux premières Charges par le crédit des

des Jésuites, & ou Jésuites eux mêmes, ou entraînés dans le parti de la Société & du Roi d'Espagne, par l'appas de l'ambition (5).

(5) Un d'eux, *Antonio Vaz Cabaco*, Lecteur en Droit à l'Université de Coimbre, fut l'Auteur principal des *Novos Estatutos*, ou Corps de Reglemens Jésuitiques, introduit dans cette Université, vers l'année 1592. selon *Figueiroa*, *Catalogo da Universidade de Coimbre* Chap. XII. § 3.

La suite au Trimestre prochain.



OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 423



ARTICLE ONZIEME.

D. JOH. FRIEDERICH KRUGELSTEINS *Arztes zu Obrdruf*
BEHERZIGUNG DER ZEIT, *Ei-*
ne Wochenschrift im Jahr 1772.
zum besten der Armen geschrieben
und verkauft &c.

C'est-à-dire,

L'INTÉRET AUX MALHEURS
DU TEMPS (1), par le Docteur
J. F. KRUGELSTEIN, Médecin
à Obrdruf, Feuille hebdomadaire
écrite en 1772 en faveur des Pau-
vres, & vendue à leur profit.

Omnia, quæ in nobis geruntur, non ad
nostram

(1) On ne sauroit rendre à la Lettre *Behert-*
zigung der Zeit qui signifie prendre à cœur les
malheurs du temps.

*nostram utilitatem & commodum,
sed ad Patriæ salutem conferre de-
bemus.*

CICERO.

24 Feuilles in 8°. Gotha, chez J. C.
Reyher.

TOut dans cet Ouvrage, & le but & l'exécution, porte le caractère de la charité. Vivement affecté de l'état de ses concitoyens, que deux années consécutives de mauvaise récolte, & l'anéantissement de quelques manufactures, plongoient pour la plupart dans une misère déplorable, Mr. KRUGELSTEIN a pris la plume pour essayer d'en adoucir l'amertume.

Dans cette vue il s'adresse, tantôt aux riches généreux pour amouvoir leur pitié & solliciter leurs secours, tantôt aux malheureux eux mêmes pour leur montrer qu'il est des ressources dans le courage & le travail, & des consolations puissantes dans la Religion & l'espoir d'une meilleure vie. Occupé de tous
les

les moyens propres à diminuer la somme de leurs maux, l'Auteur indépendamment du produit de ces feuilles entièrement consacré à l'entretien des pauvres, a sçu y renfermer encore mille détails utiles. Quelquefois elles offrent au Père d'une famille malheureuse le modèle des prières qu'il doit adresser au Ciel, ou des discours qu'il doit tenir à ses enfans; on y indique aux pauvres la recette de divers mêts très peu coûteux & très salubres; on enseigne à tous les précautions qu'il faut prendre, & certains remèdes qu'on peut employer contre les maladies contagieuses qui ont régné dans la Ville d'Obrdruf. Enfin les talens & les efforts de cet ami de l'humanité, se sont multipliés avec les besoins de ses frères, & il est devenu à la fois le Médecin, le consolateur, & le nourricier des Pauvres du séjour qu'il habite. Dans plusieurs Villes d'Allemagne, son Ouvrage a trouvé des Souscripteurs, dont les noms sont imprimés dans une des feuilles que nous avons sous les yeux. Il faut cependant que ces secours soient in-

insuffisans jusqu'ici , puisque l'Auteur connoissant la charité qui distingue la Nation Hollandoise , s'est adressé à nous pour chercher quelques souscriptions dans ce Pays (2). Cet Ouvrage ne sauroit être indifférent à personne : les ames sensibles en le lisant béniront le Ciel , de ce qu'au milieu des calamités qu'il dispense , il suscite un Etre bienfaisant qui tâche d'en diminuer le poids ; & les personnes aisées & généreuses voudront concourir au succès de cette noble entreprise. Quant à l'homme qui n'est que riche , il ne croit pas le plus souvent à l'extrême misère : l'habitude du bonheur ou le remords d'avoir négligé la bienfaisance , le rendront peut-être incrédule sur les détails qu'on offre ici ; mais le malheureux y retrouvera avec
la

(2) Ceux qui voudront souscrire à la Haye , pourront s'adresser à Mr. Goffe. Le prix de chaque Feuille est d'un gros , c. à. d. moins de deux sols d'Hollande. Seize feuilles composent le Volume , mais l'Auteur y a joint une addition de 8 Feuilles , qui se vend au même prix que les premières.

la peinture de ses souffrances, de puissans motifs de consolations.

Nous allons tirer de la première Feuille quelques traits du touchant tableau que présente l'Auteur de l'état de ses concitoyens. Depuis vingt ans l'incendie, la guerre, la disette & les maladies qu'elle entraîne ont désolé tour-à-tour les habitans d'Obrdruf. En 1771, temps où Mr. KRUGELSTEIN écrivoit, leur misère étoit à son plus haut période. Durant l'été passé, dit-il, souvent le laboureur a commencé les travaux du jour sans avoir un morceau de pain pour récréer ses forces, & tandis que le midi dardoit ses rayons enflammés sur son corps affoibli, qu'il cherchoit une source pour se désaltérer, il voyoit autour de lui les animaux des champs, les habitans des bocages, même les fleurs, nourris des dons de la nature, & lui seul n'étoit point rassasié. Encore l'espoir d'une riche moisson empêchoit alors le malheureux de sentir toute l'étendue de sa misère actuelle; mais aujourd'hui (*en Décembre*) condamné malgré

Tome XXXVIII. Part. II. M lui

lui à l'oisiveté, dépouillé de vêtemens, en proie à la rigueur des frimats, il traîne d'une porte *bienfaisante* à l'autre l'inutile fardeau de ses membres. La joie est entièrement bannie de nos demeures, personne n'en porte plus l'empreinte sur son front, & sur le visage de l'enfant qu'elle nourrit le chagrin de la mère efface l'image du plaisir. Des vieillards chancelans promènent dans nos rues leurs membres débiles, se soutenant à peine sur l'appui qui a vieilli avec eux, prêt à s'échapper de leurs tremblantes mains. Tous les vœux se partagent entre un morceau de pain & le tombeau. Quel temps que celui où un morceau de pain seroit pour tant de gens le Ciel sur la Terre! où la bienheureuse Eternité avec tous ses trésors ne paroît sur-tout desirable au pauvre, qu'à cause de la promesse que *là il n'y aura plus de faim.*





ARTICLE DOUZIEME.

LES PAUVRES DE PARIS AU ROI:

ÉPIQUE sur l'Incendie de l'Hôtel-
Dieu (1).

TU te souviens , GRAND ROI , de ce
jour d'algresse ,
Où tu vis de ton Peuple éclater la tendresse ,
Quand du bord du tombeau par nos vœux
rappelé
Tu rendis l'espérance à l'Etat désolé ,
Et qu'à la douleur sombre où tomboit cet
Empire ,
Succéda de l'amour le plus touchant délire.
Tu t'en souviens , jamais peut-il être oublié
Ce beau jour qu'à Louis , *Titus* eût envié !
Hé bien , dans ces transports où l'ame se
déploie ,

Au

(1) Cette Épique est de Mr. DE MARMONTEL :
nous croyons ne pouvoir mieux placer qu'après
l'Article qu'on vient de lire ce nouveau plaidoyer
en faveur de l'humanité.

Au milieu des éclats de la publique joie ;
 En traversant ces murs étincelans de feux,
 En entendant le Ciel retentir de nos vœux,
 Qui t'attendrit le plus ? ou l'élite brillante
 Des Citoyens heureux d'une Ville opulente,
 Ou ce Peuple accourant à flots amoncelés,
 Au devant des Courriers à ton char attelés ?

Ah ! de ce Peuple obscur qui n'a rien à
 prétendre,

L'amour bien plus naïf est aussi bien plus
 tendre,

Et de cet amour pur les gages solennels
 Firent couler des pleurs de tes yeux pa-
 ternels.

C'est au nom de ces pleurs que ce Peuple
 T'implore,

Son asyle est détruit, la cendre en fume
 encore ;

Mais s'il ose à tes pieds l'avouer en secret
 Il l'a vu consumer, & l'a vu sans regret.

Quoi ! de la Piété ce monument célèbre,
 Ce monument n'étoit qu'une prison funèbre,
 Du pauvre languissant sépulcre anticipé,
 Des voiles de la mort toujours enveloppé.
 Permits que l'indigence à souffrir destinée,
 T'apprenne à quel suplice elle étoit con-
 damnée.

ô Toi

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 431

Ô Toi, qui fus bon, même envers tes En-
nemis,

Regarde tes sujets, tes enfans, & frémis.

Dans un lit de douleur où leurs cris se
répondent,

Où d'un souffle mortel les vapeurs se con-
fondent,

Viens les voir entassés les mourans sur les
morts :

L'un d'un affreux délire éprouvant les tran-
sports,

L'autre qu'un feu plus lent auprès de lui
consume ;

Ceux dont le cœur se glace, ou dont le sang
s'allume,

Tous respirent un air qui chargé de poison ;
Est d'un gouffre empesté l'horrible exha-
laïson.

Sur son lit près de lui, sur ses bras, à tou-
te heure,

Chacun d'eux voit mourir en attendant qu'il
meure,

Cherche en vain dans ses maux un pénible
sommeil,

Ou ne dort qu'en rêvant aux horreurs du
réveil.

Tel est, GRAND ROI, tel est ce refuge ef-
froyable.

De nos calamités c'est la plus incroyable.
 Mais *Paris* qui la voit l'atteste en gé-
 missant,

Tu l'ignorois : jamais ton cœur compatissant
 N'eût souffert ces horreurs dont frémit la
 nature ,

Dont l'Europe s'indigne , & dont le Ciel
 murmure.

Il a permis enfin que ces murs ténébreux
 Fussent pour nous venger dévorés par les
 feux ,

Et le Pauvre échappé de cet affreux repaire,
 Du milieu des débris tend les bras vers son
 Pête.

Accorde à nos douleurs un asyle où du moins
 Ton sujet en mourant puisse bénir tes soins.
 Un Roi juste suffit à l'opulent paisible,
 Mais le Pauvre a besoin d'un Roi tendre,
 & sensible.

Tu l'es , nous le savons , fais nous donc
 respiter ,

Que sans horreur du moins nous passions
 expirer.

Nous bénirons le Règne où le Ciel nous
 fit naître ,

Et nos derniers soupirs seront pour notre
 Maître.

Hélas ! un bruit affreux se répand : on nous
 dit ,

Que

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 433

Que d'un zèle aveuglé (2) l'erreur ou le
crédit,

Nous condamne à rentrer dans ces prisons
infectes,

Que sa voix à la Cour rend nos plaintes sus-
pectes,

Qu'à prolonger nos maux ce faux zèle at-
taché

Craint, s'ils sont moins cruels, qu'on en
soit peu touché :

Et dit qu'en nous voyant dans un plus doux
asyle,

On n'auroit plus pour nous qu'une pitié
stérile.

Charité meurtrière ! à quel prix , Juste
Dieu,

Tu nous vendrois tes dons dans ce funeste
Lieu !

Hé quoi ! pour émouvoir notre douce Patrie,
Faut-il la cruauté des Tyrans d'Etrurie,

Et

(2) Il y a un parti d'hommes zélés, qui fait
entendre que si L'HOTEL-DIEU étoit déplacé,
les charités seroient moins abondantes. Cette
idée est plus effrayante pour eux, que la réalité
d'un mal dont toute l'Europe frémit.

434 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Et sans l'affreux tourment par *Mérence* (3)
inventé,

Le pauvre trop heureux seroit-il rebuté?

Non, François, cette crainte est pour vous
une injure,

Vos cœurs en sont blessés, l'humanité l'ab-
jure,

La piété publique aujourd'hui la dément.

Ne vois tu pas, GRAND ROI, *Paris* dans ce
moment,

A pleines mains sur nous répandre ses lar-
ges?

Mais quand nous périrons au milieu des
richesses,

Qu'aura servi le zèle? Et d'un air infecté,
L'opulent Citoyen sera-t-il respecté?

Et la contagion de nos murs exhalée,

Et dans l'eau salulaire une peste mêlée,

Et d'un impur limon tout un peuple abreuvé,

Et tout ce peuple enfin justement soulevé

Du danger volontaire où sans cesse on l'ex-
pose,

Ne font-ils pas trembler la voix qui t'en
impose?

Cruels!

(3) *Mérence* Roi d'Etrurie, faisoit attacher
un vivant avec un mort:

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 435.

Cruels! de la nature épargnez les bienfaits:
Une eau saine, un air pur, sont des dons
qu'elle a faits

Au Riche, à l'Indigent, à tout ce qui respire!
Rends nous ces biens, GRAND ROI, que
ton aimable Empire,

Par un crime public cesse d'être souillé!
De défense, & d'appui le Pauvre est dé-
pouillé,

Ses larmes, & Ton cœur font sa seule espé-
rance:

Entends nos foibles voix, cède aux vœux
de la FRANCE,

Et proscriis cet abus, pire que les fléaux,
D'entasser les vivans dans de vastes tom-
beaux.



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Réflexions Philosophiques sur le Sy-
stème de la Nature*; par M. Holland; chez
Valade 1773 grand in 12, deux Parties dont
la 1^e est de 246 pp. & la 2^e de 274. Cet
excellent Ouvrage a paru muni de l'Appro-

M 5

ba-

bation que voici: „ Quoique plusieurs plumes savantes se soient déjà appliqué avec succès à montrer la fausseté & l'extravagance du monstrueux *Système de la Nature*, je crois cependant que l'on lira avec plaisir cette nouvelle réfutation, qui me paroît devoir tenir un des premiers rangs parmi ces bons Ouvrages. Le style en est vif & serré, les raisonnemens clairs & frappans, & les réponses aux objections solides & lumineuses. L'Auteur paroît sur-tout fort versé dans les connoissances de la Physique & des Mathématiques. & en cela, comme en bien d'autres points, fort supérieur à son adversaire, qui n'a emprunté le langage de ces Sciences que pour en imposer aux ignorans. J'espère que la lecture de cet Ouvrage achèvera de dissiper entièrement l'illusion qu'a pu occasionner une malheureuse production que notre siècle doit rougir d'avoir enfantée". Après une telle Approbation donnée par le fameux Docteur *Riballier*, Syndic de la Faculté de Théologie, il n'étoit guère à présumer que le Gouvernement supprimeroit l'Ouvrage de M. HOLLAND, & en défendrait le débit. C'est pourtant ce qui vient d'arriver, & quoique dans l'Arrêt du Conseil il soit dit que l'Auteur a réfuté avec *fo-*
li-

*Adité un Ouvrage impie, on ne laisse pas de flétrir cette Réfutation comme contenant des écarts contraires aux véritables principes de la Religion & du Gouvernement. Voilà une aventure assez mortifiante pour le Censeur Royal. Ce pauvre M. RIBALLIER joue de malheur. Le jugement qu'il porta il y a quelques années contre le Bêlisaire de M. de Marmontel, lui attira les sarcasmes des Philosophes, & déplut même aux gens sages & modérés. Et voici que nonobstant toute la ferveur de son zèle, il se trouve avoir approuvé un Livre qu'on représente comme dangereux. Mais peut-être que la justice qu'il a rendue à cet Ouvrage, fera oublier l'amertume de ses déclamations contre le Bêlisaire. Car nous ne dissimulerons pas que les *Reflexions Philosophiques* de M. HOLLAND nous paroissent mériter tous les éloges qu'en fait l'Editeur. „ On trouvera, dit-il, dans ce Livre tout ce qui peut caractériser un bon Ouvrage : la simplicité, la clarté, la précision, les grâces mêmes & souvent la chaleur du style; une multitude de connoissances en tout genre, sans affectation, ni prétention; une force de raisonnement singulière, une métaphysique exquise, les vrais principes de la morale naturel-*

le,

le, le ton de la vraie philosophie, l'enthousiasme de la vertu; & ce qui relève infiniment toutes ces choses, & les fait valoir en les mettant à leur place, une méthode qui pourroit servir de modèle dans les Ouvrages de ce genre. On aura la plus haute idée de son Auteur, de ses talens, de son esprit, de son cœur; on ne pourra le lire sans l'aimer, & cela dans la proportion qu'on aura soi-même plus de lumières, plus d'honnêteté dans l'ame & d'amour pour la vertu". L'Editeur regrette ensuite qu'un *si bon esprit ne connoisse pas la vérité toute entière*: c'est que M. HOLLAND est Protestant (1); aussi y avoit-il dans son Manuscrit quelques endroits que l'Editeur a retranchés. „ Nous avons cru, *dit-il*, devoir ôter ou modifier tout ce qui nous a paru appartenir aux préjugés particuliers de l'Auteur, tant pour ce qui regarde la Religion, qu'en égard aux maximes du Gouvernement". Il faut que ces corrections n'aient point encore paru suffisantes au Conseil du Roi, puis que le Livre a été supprimé. Quoi qu'il en soit il est fâcheux que la France, qui depuis quelque temps est inondée de productions

im-

(1) Il est Précepteur des Princes de Wurtemberg.

impies & dangereuses, soit privée d'un des meilleurs antidotes qu'on pût leur opposer. Pour donner une idée de la façon de penser & d'écrire de M. HOLLAND, nous allons rapporter la conclusion de son Ouvrage.

„ D'où vient que l'Auteur (du *Système de la Nature*) prêche la vertu avec autant de zèle qu'il en emploie pour en détruire les principaux motifs, & pour anéantir jusqu'à l'idée de la morale ? Seroit-ce pour ne pas effaroucher du premier abord les âmes honnêtes, tandis que sous ce masque imposteur on veut enhardir les méchans au crime, sapper les fondemens de tous nos devoirs, montrer les passions comme les seules loix des mortels, roidir les scélérats contre les remords, & mettre la société en combustion ? Je frémis à la seule idée d'un projet aussi noir, & je me sens incapable de l'attribuer à l'Auteur du *Système de la Nature*. Je n'hésite pas de croire (& je le dis sans peine) qu'il aime la vertu, malgré tous les mauvais services qu'il lui a rendus par son *Système*. Pendant que je me suis occupé à méditer son Ouvrage, j'ai toujours cru voir, à travers tout ce cahos de contradictions & de mauvais raisonnemens, un cœur véritablement sensible aux

maux

24. Remerciement des Lecteurs ,

Je me le rappelle : une nuit après des
travaux pénibles à l'Écrit de l'ouvrage
dont l'ouvrage est l'objet de ces réflexions
soulignées de la main paternelle. Et qui
à l'époque de la jeunesse que l'on a et de
quelque part.) une s'est mise à réfléchir
avec étonnement sur les principes de
la vie, à l'égard de l'Éternel qui a sou-
levé une tâche aux Philosophes, qui sou-
levait le monde d'esprit. S'ils en pour-
raient une imagination sans borne, que peu
immense. Mais nous sommes parvenus
que la métaphysique est elle-même incertaine que
la morale ; nous nous sommes convaincus
qu'il ne se peut rien d'allier dans la vie
les principes les plus incompatibles. L'es-
prit de l'homme est naturellement porté pour
les certitudes. L'Auteur a vivement senti la
fausseté des pratiques superstitieuses, les ef-
fets déplorables du fanatisme, les fourbe-
ries, les injustices, et les cruautés qu'on
fait couvrir du manteau de la Religion, les
horreurs du despotisme, la grande corrup-
tion des mœurs, les vices de ceux même
qui sont particulièrement appelés à annon-
cer aux hommes l'Être Suprême, rémuné-
rateur de la vertu, & vengeur du crime. Pour
avoir à-peu-près l'histoire de son Ouvrage,
joi-

joignons à ces sentimens d'une ame alarmée, le malheur d'être mal instruit dans les vérités pures de la Religion, des notions de métaphysique mal digérées, des connoissances fort médiocres de physique, du goût & des talens pour cette déclamation, qui s'emporte & exagère toujours, qui brouille tout & qui étourdit le jugement par un vain bruit de mots, aucune idée de ce qu'on appelle méthode, enfin une suffisance peu commune qui s'est bien promis d'établir les paradoxes à tout prix, & de ne s'en laisser détourner par aucune difficulté".

Dictionnaire du Diagnostic, ou l'Art de connoître les Maladies, & de les distinguer exactement les unes des autres; par Mr. HALLIAN, D. M. Medicus sufficiens ad morbum cognoscendum, sufficiens est ad curandum, HYPOCR. Lib. de Arte; chez Vincent, 1772. grand in 12. de 440 pp., J'ai des moyens presque sûrs pour guérir une infinité de maladies", disoit à Mr. HALLIAN une de ces femmes respectables, qui, vivant par goût à la campagne, se dévouent par humanité au soulagement des malades, „mais je vous avoue que je ne les emploie „qu'en tremblant, parce que je ne suis ja- „mais bien sûre que la maladie dans laquel- „le

maux de l'humanité, une ame éprise des charmes naturels de la vertu, un homme qui lutte continuellement contre les affreuses conséquences de ses faux principes, & qui s'efforce de se persuader qu'elles n'en dé-soulent point. J'aime donc mieux attribuer cette discordance marquée des principes & du cœur, à l'amour du Système, qui a toujours été funeste aux Philosophes, qui manquant de justesse d'esprit, n'ont eu pour guide qu'une imagination aussi ardente, que peu lumineuse. Nous avons remarqué par-tout que la métaphysique est aussi incohérente que la morale; nous nous sommes convaincus qu'il ne lui coûte rien d'allier dans la tête des principes les plus incompatibles. L'esprit de l'homme est naturellement porté pour les extrêmes. L'Auteur a vivement senti la futilité des pratiques superstitieuses, les effets déplorables du fanatisme, les fourberies, les injustices, & les cruautés qu'on fait couvrir du manteau de la Religion, les horreurs du despotisme, la grande corruption des mœurs, les vices de ceux même qui sont particulièrement appelés à annoncer aux hommes l'Etre Suprême, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime. Pour avoir à-peu-près l'histoire de son Ouvrage,

joi-

joignons à ces sentimens d'une ame alarmée, le malheur d'être mal instruit dans les vérités pures de la Religion, des notions de métaphysique mal digérées, des connoissances fort médiocres de physique, du goût & des talens pour cette déclamation, qui s'emporte & exagère toujours, qui brouille tout & qui étourdit le jugement par un vain bruit de mots, aucune idée de ce qu'on appelle méthode, enfin une suffisance peu commune qui s'est bien promis d'établir ses paradoxes à tout prix, & de ne s'en laisser détourner par aucune difficulté".

Dictionnaire du Diagnostique, ou l'Art de connoître les Maladies, & de les distinguer exactement les unes des autres; par Mr. HELIAN, D. M. Medicus sufficiens ad morbum cognoscendum, sufficiens est ad curandum, HYPOCR. Lib. de Arte; chez Vincent, 1772. grand in 12. de 440 pp., J'ai des moyens presque sûrs pour guérir une infinité de maladies", disoit à Mr. HELIAN une de ces femmes respectables, qui, vivant par goût à la campagne, se dévouent par humanité au soulagement des malades, „mais je vous avoue que je ne les emploie „qu'en tremblant, parce que je ne suis ja- „mais bien sûre que la maladie dans laquelle „le

„ le je les donne , soit celle qu'ils guérissent ;
 „ je ne fais pas assez distinguer les maladies
 „ les unes des autres , & je ne vois pas com-
 „ ment je pourrois l'apprendre : vos Livres
 „ de l'Art m'épouvantent par leur taille
 „ volumineuse & leurs termes Grecs que je
 „ n'entends pas ”. C'est pour tirer de cette
 incertitude , non seulement ceux que la cha-
 rité porte à administrer des remèdes , sans
 être Médecins , mais aussi de jeunes Doc-
 teurs , qui n'ont pas encore pu acquérir le
 coup d'œil qu'on vante dans les vieux Pra-
 ticiens , que Mr. HELIAN a rassemblé dans
 un assez petit Volume ce qu'il y a de plus
 sûr dans la Science du Diagnostic. Il étoit
 déjà très avantageusement connu par son
Dictionnaire des Pronostics , & nous préfu-
 mons que ce nouvel Ouvrage , n'aura pas
 moins de succès que le premier

*Traité Analytique des Eaux Minérales en
 général , de leurs propriétés , & de leur usage
 dans les maladies ; fait par ordre du Gouver-
 nement ; par Mr. RAULIN , Docteur en Mé-
 decine , Agrégé honoraire au Collège Royal
 des Médecins de Nancy , Conseiller-Médecin
 ordinaire du Roi , Censeur Royal , de la So-
 ciété Royale de Londres , des Académies des
 Belles-Lettres , Sciences & Arts de Bor-
 deaux ,*

deaux, de Rouen, de Châlons-sur-Marne, & de celle des Arcades de Rome. Expertas aquarum vires pandimus. Chez Vincent 1772. grand in-12. de 356 pp. „ Cet Ouvrage, qui développe d'une manière neuve la nature, les principes & les propriétés des Eaux minérales en général, manquoit à la pratique de la Médecine. Il étoit réservé à la prévoyance & à la sagesse du Ministère de procurer à l'humanité un avantage aussi précieux & aussi nécessaire ". Tel est le jugement que Mr *Miffa* porte de ce Traité dans l'approbation qu'il lui a donnée, & nous ne doutons pas qu'il ne soit confirmé par le Public. Mr. RAULIN a eu l'art de renfermer dans un assez petit Volume, tout ce qu'il importe de savoir sur les Eaux minérales. Dans les deux premiers Chapitres, il traite de l'eau en général & de ses propriétés; & s'il ne l'érige point en panacée, en remède universel, comme l'ont fait quelques Praticiens, il la regarde au moins comme le remède le plus général de la Médecine, comme le moyen le plus propre pour rétablir la santé, & pour la conserver. „ Elle est, dit-il, d'un puissant secours dans le plus grand nombre des maladies chroniques, & dans presque toutes les maladies aiguës.

Elle modère le feu intérieur, calme les irritations fébriles, & les altérations excessives ; elle abrège la durée des insomnies en diminuant la cause qui les produit ; adoucit les inquiétudes, rend les douleurs moins vives & moins insupportables ; elle rétablit l'ordre des digestions, lors qu'il est altéré dans les premières voies par des humeurs pituitieuses, glaireuses, bilieuses ou putrides ; elle facilite la circulation du sang & de la lymphe, prévient les obstructions & les dissipe lors qu'elles sont formées ; elle modère l'âcreté de la bile, rétablit l'élasticité des solides & l'ordre des oscillations de leurs fibres, lorsqu'il est rendu irrégulier par l'irritation & par l'éretisme ; elle sert de véhicule à un grand nombre de remèdes qu'on emploie dans les maladies de presque tous les genres ". Mr. RAULIN fait dans le 3e. Chapitre des recherches sur les Eaux minérales en général, sur leurs différences, leur division ; sur les moyens dont la nature se sert pour minéraliser les eaux simples, & sur leur ancien principe *volatil ébéré minéral*, comme Hoffman l'appelle, & qui dans le fonds ne diffère en rien de ce qu'Aristote nommoit *vapeur minérale*. On sait qu'à ce principe quelques Chymistes modernes, ont

ont voulu substituer un *air surabondant*, qui selon eux. forme des bulles nombreuses, élève des jets pétillans sur la surface de l'eau, & lui donne un goût piquant. Notre habile Auteur avoit lui-même adopté ce nouveau système, mais il se rétracte à présent, & il le réfute avec beaucoup de force. Dans les Chapitres suivans, il fait connoître en détail les vertus des Eaux minérales, les maladies auxquelles elles sont propres, les moyens de s'en servir, les précautions qu'il est nécessaire de prendre pendant, avant, & après l'usage intérieur des Eaux minérales, pour les différens tempéramens, & dans les différentes maladies. Il ne néglige pas de parler des bains tièdes, des tempérés, des chauds, des bains de vapeur, des douches, des boues minérales; & il en fait connoître les propriétés & l'usage.

Elémens d'Histoire Générale, Première Partie : Histoire Ancienne Par Mr. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon & de Nancy; grand in-12, quatre Vol d'environ 420 pp. chacun. Chez Praute 1772. C'est un préjugé bien favorable pour ces Elémens, que d'avoir pour Auteur Mr. MILLOT, dont les talens pour écrire l'Histoire sont déjà si con-

446 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

nus. Nous rendrons compte de ce nouvel Ouvrage.

Histoire Ancienne des Peuples de l'Europe ;
par Mr. le Comte DU BUAT, Ministre Plénipotentiaire du Roi, près l'Eleûteur de Saxe,
Auteur des Origines ou l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie &c. 1772. chez Desaint, grand in-12. douze Volumes, d'environ 500 pp. chacun.
Les Editeurs de ce grand Ouvrage nous apprennent qu'il est „ le fruit d'un travail opiniâtre de plus de six années, auquel s'est courageusement dévoué dans les années de sa jeunesse un Auteur qui, dans un âge bien plus jeune encore, & dans l'espace de moins de deux ans, avoit composé un Ouvrage très connu (1), où l'érudition la plus profonde se trouve réunie au jugement le plus solide & à la plus saine critique ". L'Histoire que nous avons sous les yeux est proprement celle des *Barbares*, comme les Grecs & les Romains les appelloient, *Barbares* qui ont été les fondateurs de toutes les grandes Sociétés qui existent aujourd'hui en Europe, & qui après avoir été long-temps ou-

tra-

(1) Les *Origines*, dont il parle dans le titre de l'Histoire que nous annonçons.

tragés par les Peuples policés qui leur donnoient des noms injurieux, les subjuguèrent, détruisirent leur Empire ou partagèrent ses débris. Mr. le Comte DU BUAT commence l'Histoire ancienne de l'Europe Occidentale, à la révolution opérée par les Testosages vers l'an 132. de la République de Rome. Quant à l'Europe Orientale, il n'en fait remonter l'Histoire que jusqu'à l'expédition de Darius contre les Scythes Nomades. Tout l'Ouvrage peut être divisé en deux Parties. La première embrasse l'Histoire des anciens Peuples de l'Europe, pendant tout le temps de l'accroissement ou de la splendeur des Grecs & des Romains, & finit à la conquête de la Dace, la dernière que les Romains firent sur les Barbares. La seconde Epoque renferme toute l'Histoire de la décadence & de la ruine de l'Empire Romain, & s'étend pour l'Occident jusqu'à la formation de l'Empire de Charlemagne; & pour l'Orient jusqu'à la description de l'état où se trouvoit avant la prise de Constantinople par les Turcs, cette belle partie de l'Empire d'Orient qu'on appelle aujourd'hui la Turquie d'Europe. Ce plan est aussi vaste qu'intéressant: il falloit du courage pour le former, & beaucoup d'habileté pour l'exécuter comme l'a fait M.

448 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

DU BUAT. On voit qu'il a bien étudié les anciens Auteurs Grecs & Latins, & qu'il n'a pas négligé de consulter les François, même les plus modernes. Mais il auroit pu tirer plus de parti qu'il ne l'a fait des Ecrivains Septentrionaux.

Supplément au Voyage de M. de Bougainville; ou Journal d'un Voyage autour du Monde, fait par MM BANKS & SOLANDER, Anglois, en 1768, 1769. 1770. 1771. Traduit de l'Anglois, par M. de Fréville. Ornari res ipsa negot, contenta doceri, HOR. chez Saillant & Nyon 1772 in 8°. pp. 362. MM. BANKS & SOLANDER ont fait à peu près la même route & les mêmes découvertes que M. de Bougainville, dont on a lu avec tant de plaisir les Relations l'année dernière. Ce Journal peut donc en effet être regardé comme un supplément au Voyage de l'illustre François, & ce supplément est très curieux, & bien propre à faire attendre avec impatience le Recueil des Observations nautiques, astronomiques & physiques faites dans le cours du Voyage des Savans Anglois. M. Hawkesworth, qui est chargé de donner les soins à l'édition de ce grand & magnifique Ouvrage, promet de le publier bientôt en 3 Volumes in 4°, & sans doute il ne tardera

dera pas à être traduit en François. On fait que l'on projette de se frayer une route dans la Mer du Sud par la Mer Glaciale. M. de Boynes a promis à l'Académie des Sciences de faire tenter, dans le Printemps prochain, ce passage si ardemment désiré de l'Europe entière depuis plus de deux siècles. C'est au sujet de cette tentative projetée, que M. de Fréville a joint au Journal que nous annonçons, une Lettre dans laquelle on expose le système de M. Engel sur la possibilité de ce passage, les moyens de l'exécuter, & les grands avantages qui en seront les suites. Les considérations de cet habile Géographe ne permettent guère de douter de la communication que l'Europe peut s'ouvrir avec la Mer du Sud par le Nord-Est. Mais d'un autre côté elles ôtent presque toute espérance que cette communication soit praticable par le Nord-Ouest: il nous paroît au moins que M. Engel réfute pleinement ce que disent de plus spécieux les défenseurs de ce passage, si long temps & toujours infructueusement cherché par les Anglois. On trouve dans ce Volume une autre Lettre très intéressante, qui a été communiquée à M. de Fréville par M. de la Lande. Elle est de M. de Commerçon, Médecin

de Châtillon près de Bourg en Bresse, qui depuis près de 24 ans cultive l'Histoire Naturelle avec autant d'ardeur que de succès. Ce savant Naturaliste, après avoir accompagné M. de Bougainville dans son Voyage autour du Monde, étoit resté à l'Isle de France, pour étendre ses recherches sur cette Isle & celle de Madagascar. Il vient d'en partir pour retourner dans la Mer du Sud avec M. Kergolin, & M. l'Abbé Rochon Astronome de la Marine. Sa Lettre annonce un génie actif & infatigable, qui veut reculer de bien loin les bornes trop resserrées de la Botanique. „ Linnaeus, dit-il ne propose guère que 7 à 8000 espèces de plantes. On prétend que le célèbre She-rard en connoissoit près de 16000; & un calculateur moderne a cru entrevoir le *maximum* du règne végétal, en le portant à 20000 espèces. J'ose dire cependant que j'en ai déjà fait à moi seul une collection de 25000, & je ne crains point d'annoncer qu'il en existe au moins quatre à cinq fois autant sur la surface de la Terre: car je ne puis raisonnablement me flatter d'être parvenu à en recueillir la quatrième ou la cinquième partie” M. Commerçon parle des Patagons précisément comme l'a fait M.
de

de Bougainville, & il réduit à six pieds de haut la taille de ces prétendus géans. Ces Titans prodigieux du Détroit de Magellan, n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des poètes & des marins — Ils ne craignent point d'affirmer qu'ils ont vu des hommes de neuf pieds. Mais j'ai vu, comme eux, ces mêmes Patagons, je me suis trouvé au milieu de plus de cent, & je puis certifier qu'ils sont communément de cinq pieds six à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédassent cette taille, mais aucun qui passât six pieds quatre pouces. On recrutera de tels hommes quand on voudra, en Franche-Comté, en Suisse, & en Allemagne, & on assure que le Roi de Prusse en a eu des compagnies entières dans ses armées". Ceux qui aiment le merveilleux & qui pourroient avoir regret aux Patagons, trouveront de quoi se consoler dans la description qu'on fait ici d'une race de pygmées, qui habitent les hautes montagnes de l'intérieur de la grande île de Madagascar, & qui forment un corps de Nation considérable appelée Quimosse, ou Kimosse, en Langue Madecasse. Il est vrai que M. de Commerçon n'a vu qu'un individu de ce petit Peuple, mais il assure que personne ne doute à

Madagascar de l'existence des Quimos , & qu'ils passent pour être de tous les Peuples de l'Isle les plus belliqueux. Leur caractère naturel & distinctif est d'être plus pâles en couleur que tous les noirs connus , d'avoir les bras très allongés , de façon que la main atteint au dessous du genou sans plier le corps ; & pour les femmes , de marquer à peine leur sexe par les mammelles , hors l'état de nourrice ; encore assure-t-on que la plupart sont obligées de recourir au lait de vache pour nourrir leurs nouveaux-nés. La femme Quimosse que notre Naturaliste a vue , étoit haute de trois pieds huit pouces , & avoit environ 30 ans.

Le XXIVe Tome du *Grand Vocabulaire François* vient de sortir des presses de L. Ch. d'Houry. Il commence par le mot *Quartier* , & finit par celui de *Réquisitoire*. Le XXVe Volume paroîtra avec le XXVIe , & les souscripteurs le recevront *gratis*.

On trouve ici chez quelques Libraires :
Nos Après - Dindes à la Campagne :

*Perlege Mæonio cantatas carmine ranas :
Et frontem nugis solvere disce meis*

MAR T. L. XXV. Epig. 183.

Rouen, chez le Boucher fils , 1772 in 12 de
pp.

pp. 242. L'Auteur nous averti; qu'il n'a ni les talens de M *Algarotti*, ni la délicatesse de *Fontenelle*, ni l'adresse de l'Abbé *Pluche*: assurément on peut l'en croire sur sa parole. Son Livre qui traite de Physique est un ouvrage de marquetterie; il a copié de longs passages tirés de différens Auteurs, mais il se garde bien de rien discuter, de rien éclaircir. Dès le premier Entretien on parle à Madame la Marquise des *phosphores de Kunkel*, des *noctiluques adriennes* & *grassiales de Boyle*, & l'on a lieu d'admirer sa patience ou son érudition car elle ne s'avise point de demander ce que ce peut être.

Le Philosophe du Valais, ou Correspondance Philosophique, avec des Observations de l'Editeur; chez le Fay 1772. 2 Vol. in-12 dont le 1^r. est de pp 407. & le 2^d. de 448. Le Baron de *Salvéri*, jeune Seigneur Italien, a pris du goût pour la Philosophie anti Chrétienne, il fait connoissance dans le Valais avec un François nommé *Simpal*; homme dangereux & Philosophe dans tout l'abus du terme. Celui-ci achève d'égarer le Baron par ses Lettres & ses entretiens. Devenu matérialiste & dégagé de tout frein, le jeune homme perd ses mœurs avec ses principes, se livre à tous les plaisirs, en jouit avec excès

excès, & tombe dangereusement malade. Le trouble de sa conscience aux approches de la mort, & la vue de son Père lui défilent les yeux : il déteste ses erreurs, & veut rompre avec *Simpal*. Mais d'importantes raisons le déterminent ensuite à lui cacher son changement. *Simpal* avoit fait tourner d'autres têtes dans le Valais, ses sophismes avoient séduit le Comte & la Comtesse de *Livert*, amis de *Salvéri* : comblé de leurs bienfaits, il aspiroit à devenir leur gendre. *Simpal*, cependant ne s'ouvroit avec une entière confiance qu'au seul Baron, il lui avoit promis *le Code* de la Philosophie, c'est-à-dire la réunion des erreurs les plus monstrueuses extraites d'une foule d'Ecrits modernes depuis les Ouvrages de *Bayle*, jusqu'au *Système de la Nature*. Le Baron se persuade, que l'exposé de ces principes, si funestes dans leurs conséquences, vus dans l'ensemble & dégagé de tous les accessoires dont le génie se sert pour les déguiser, ou les embellir, est le plus sûr moyen d'en inspirer l'horreur. Le projet s'exécute, l'Italien dissimule, & *Simpal* écrit. Mr. de *Monti*, homme éclairé, réfute dans ses Lettres au Baron, celles que celui-ci reçoit de *Simpal*. Enfin la

lectu-

lecture du Code effraye & détrompe les protecteurs de *Simpal*: couvert de confusion, & frémissant de rage, il perd son asyle & l'espoir d'une brillante fortune. Cet Ouvrage, dont l'Auteur paroît Catholique, renferme d'excellentes choses. Non seulement on y réfute les principales objections contre le Christianisme, mais on y suit l'impiété dans sa marche tortueuse; on montre que le succès des Ecrits qui la répandent n'est du qu'aux sarcasmes, aux plaisanteries, aux assertions hasardées, que se permettent leurs Auteurs, & à l'ignorance de ceux qui les lisent. Sans l'uniformité du style, rien n'empêcheroit de croire ces Lettres véritablement historiques. Quoi qu'il en puisse être, on a lieu de regretter que cet Ouvrage ne soit pas mieux écrit; si d'un côté l'on y montre l'erreur dépouillée des charmes dont on a voulu la revêtir, de l'autre, la vérité y est offerte sans aucun ornement. Dans les observations de l'Editeur, qu'on trouve à la suite de plusieurs Lettres, le style est quelquefois un peu moins négligé; nous n'en rapporterons que deux passages. „ Que diroit-on d'un Architecte qui pour embellir un château bâti sur le roc, le décoreroit de riches peintures, & creuseroit en même temps

temps une mine pour le faire sauter ? Telle est l'architecte philosophique. Ils ne parlent qu'humanité, patriotisme, & avec ces termes pompeux ils sapent les fondemens de la patrie, en ôtant la loi éternelle d'équité, en y substituant *l'intérêt*, feu dévorant, gouffre qui engloutit la Société toute entière. „Une des ruses philosophiques est d'attaquer dans l'Ecriture de petits faits isolés, que les circonstances ou l'antiquité des temps rendent obscurs, mais cette méthode est minutieuse & impuissante. Prétendre renverser par-là, la Religion, c'est vouloir abattre un chêne en lui ôtant une feuille”.

A L L E M A G N E.

VIENNE. MR. DE HAEN, continue à fournir avec gloire la carrière, où depuis bien des années, il n'a cessé de se distinguer, en rendant compte au Public de ses travaux, & en examinant ceux des autres Médecins. Nous avons déjà XIV Tomes de sa *Ratio Medendi*. Bientôt le XVe. composé de diverses additions, & corrections relatives aux précédens, ainsi que d'une riche Table des Matières pour le tout, sortira de nos presses. Mais le savant Auteur, n'a nullement re-

renoncé à cet Ouvrage, le Public y perdrait trop. Seulement par complaisance pour son Libraire, qui l'a prié de ne pas multiplier les Volumes sous un même titre, il s'est déterminé à y faire une légère altération, & nous venons de voir paroître le premier Tome de la suite des Observations, & des études annuelles de notre célèbre Professeur, sous ce titre nouveau: **ANTONII DE HAERN S. C. R. A. MAJESTATIS CONSILIARII ET ARCHIATRI, *Medicinae in hac alma & antiquissima Universitate Professoris primarii, plurimum Erudit. Societas. Socii, Tomus Primus Rationis medendi continuatae in Nosocomio Practico &c. Viennae Austriae. Sumptibus Hermannii Josephi Krucksen; grand in 8°. en 2. Parties, l'une de 248. pp. l'autre de 194. sans compter les Tables des Chapitres, une Préface, un Appendix &c. —*** Voici les titres des Chapitres de la première Partie. 1. *Propectus totius bujus primae partis.* 2. *Enumeratio morborum quos malignos vocare solemus.* 3. *De signis malignantatis in genere.* 4. *De averruncanda aut mitiganda malignantate morborum.* 5. *Methodus praecavendi, moderandi, curandique malignantatem in variolis.* 6. *De morbillis.* 7. *De scarlatina febre.* 8. *De miliaribus & pe-*

te.

techiis. 9. De febribus vere malignis 10 De febre pestilentiali. La seconde Partie ne contient que huit Chapitres. Les voici. 1. Computatio multiplicis in vitam revocationis submerforum in Belgio fœderato præcipue, tum & in Republica Venetorum & in Austria &c. 2. Recensio novorum experimentorum ad illustrandum promovendumque submerforum auxilium. 3. Animadversiones in capitis ultimi ac penultimi tentamina quæ partem quidem difficultatis illustrasse deprehenduntur, partem vero minime. 4. Ad quæstionem utrum iis qui laqueo suspensi sunt eadem auxilia præstanda quæ submersis, an vero alia? ut respondeatur examen præmittitur de causa proxima mortis suspensorum. 5. Nova experimenta ad demonstrandam causam mortis proximam tam suspensorum, quam demersorum, quæ dubia plura, prioribus experimentis non sublata, sustollunt, & quorum in ultimo, prima vice turgidus aquæ ventriculus Autori apparuit. 6. De prima nostra anatome demersi hominis hominesque suspensi; de captis novis brutorum experimentis, ad ea hominum examinanda, & illustranda; deque certa experientia deglutitæ aquæ. 7. De errore ex experimentis; nonnulla de vulgi more pedibus suspendendi submersos, & in aperto utrimque dolio circumagendi; nec non quadam

necessaria de Laryngotomia. 8. Responsio ad graves duas objectiones.

Ce n'est pas seulement aux Médecins que Mr. DE HAEN s'adresse dans ce Volume, c'est encore aux Politiques, aux Princes, à leurs Ministres, en un mot à tous ceux que leurs dignités & leurs emplois qualifient pour veiller à la félicité publique, en contribuant à éloigner des sociétés auxquelles ils président, les fléaux, les maladies, & les accidens, dont trop souvent elles se voient affligées ou menacées, & dont en grande partie, leur vigilance peut les délivrer ou les garantir. Dans cet esprit le zélé Médecin revient avec ardeur à de nouveaux détails, sur quelques matières en effet très intéressantes, dont il s'est déjà plus ou moins occupé. Telles sont les précautions à opposer aux dégâts de la Petite-Vérole & les mesures à prendre pour écarter ou adoucir la funeste contagion des épidémies malignes, même de la peste; telles encore les expériences à multiplier, afin de perfectionner la méthode si heureusement trouvée & si habilement pratiquée en Hollande, pour rappeler les noyés à la vie; tels enfin les moyens à employer tant pour s'assurer de la salubrité des eaux potables.

Tome XXXVIII. Part. II. O que

que pour empêcher qu'une frauduleuse avarice, ne vende la mort plutôt que la santé, en falsifiant les eaux minérales dont on fait un si grand commerce, & que de leurs sources on transporte par toute l'Europe.

Sur tous ces articles spécialement on trouvera dans les deux Parties de l'Ouvrage que nous annonçons, quantité de faits curieux, d'expériences piquantes, de vues, & d'inductions dont l'importance se fera sentir à ceux même que l'ignorance, & la prospérité rendent le plus indifférens aux maux dont l'humanité est à tant d'égards comme affligée. On voit aux soins infatigables du savant Auteur, à ses expériences réitérées, à ses efforts généreux pour s'assurer de la vérité, qu'il tâche de ne point perdre de vue l'Épigraphe dont il a orné le frontispice de sa seconde Partie. *De manu hominis, de manu viri, & fratris ejus requiram animam hominis. . . . ad imaginem quippe Dei factus est homo Gen. IX, 5.* On connoît en particulier l'application de M. DE HAEN à recueillir tout ce qui a quelque rapport à la *Petite Vérole*, dont il a constamment désapprouvé l'Inoculation. Ici il renouvelle ses pathétiques exhortations sur les dangers de cette pratique, & mettant sous les yeux
du

du Lecteur , d'un côté les succès incontestables de la méthode de Sydenham, de jour en jour portée à un plus haut degré de perfection dans le traitement de la Petite-Vérole naturelle ; de l'autre le résultat des Régistres mortuaires de la Ville de Londres , sur les funestes effets de la contagion variolense depuis que l'Inoculation s'est si prodigieusement multipliée dans cette grande Capitale , il se croit obligé en conscience d'exhorter tous ceux qui ont encore quelque amour pour le bien public d'y faire de sérieuses réflexions.

L'essentiel dans cette matière est 1^o. de rassembler de bonne foi autant de faits qu'il est possible ; 2^o. de les exposer avec candeur dans leurs circonstances essentielles ; 3^o. d'user en les comparant, d'une balance juste sans se permettre le moindre mouvement pour la faire pencher d'un côté plutôt que d'un autre. On s'attend en conséquence, que M. DE HAËN ne négligera pas de procurer au Public une description fidèle de l'Inoculation de LL. AA. RR Mgr. l'Archiduc FRANÇOIS, Prince Héréditaire de Toscane , & de Madame l'Archiduchesse MARIE ANNE sa Sœur, que Mr. INGENHOUTS son célèbre Confrère a si heureusement exécutée à Flo-

rence le mois de Septembre dernier, & qui à été pour tous les sujets de l'Auguste Maison d'Autriche une nouvelle occasion d'algègre publique. On voudroit de même que notre habile Professeur éclaircit un peu, ce qu'il rapporte pag. 83 de sa première Partie, touchant les défenses d'inoculer faites à Paris, à Leide, & à la Haye, comme si réellement l'Inoculation de la Petite-Vérole y avoit été proscrite, du moins pour un temps; quoique de toutes parts il revient, qu'à Paris l'Inoculation n'a point discontinué; & qu'on assure qu'à Leide & à la Haye (*), les sages & prudens Magistrats n'ont prétendu autre chose, que de prévenir dans ces Villes le concours des étrangers

(*) Il s'est fait dans l'Année courante une vingtaine d'Inoculations à la Haye. Tout récemment, dans ce mois de Décembre, trois jeunes enfans viennent d'y éprouver les heureux effets de cette douce & salutaire opération: D'autres ne tarderont pas à les suivre. Six cent quarante enfans fauchés par la Petite-Vérole naturelle à Rotterdam, dans cette même Année 1772, forment un cri public & terrible, auquel il n'est pas apparent que l'humanité, la tendresse, & la Religion demeurent insensibles.

étrangers qu'y attiroient deux des plus célèbres Inoculateurs, MM. les Professeurs SCHWENKE & VAN DOEVEREN.

DRESD. *Socrate en délire ; ou Dialogues de Diogène de Synope. Traduits de l'Allemand de Mr. WIELAND.* Infani sapiens æquus ferat nomen iniqui Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam ; petit in 8°. de pp. 254. chez G. C. Walther 1772. Nous avons fait connoître l'Original (1), ainsi nous sommes dispensés de rendre compte du fonds de l'Ouvrage. La Traduction qu'on en donne ici nous paroît aussi élégante que fidèle ; c'est à Mr. WIELAND lui même que le modeste Traducteur en attribue le principal mérite. „J'allois, dit-il, faire imprimer mon Manuscrit, quand mon bon Génie m'a inspiré de le soumettre au jugement de M. Wieland. Il l'a revu avec la plus grande attention, & me l'a renvoyé chargé de beaucoup de corrections. Elles décèlent toutes une connoissance approfondie de notre Langue, & de ces nuances délicates, que le goût seul apprend à saisir”. Il seroit

(1) *Bibl. des Sc.* Tom. XXXIV. Part. II. Art. IX.
Tome XXXV. Part. I. Art. IV.

roit à souhaiter que tous les Traducteurs pussent imiter l'exemple de celui-ci. Pour donner une idée de ses talens rapportons un morceau de sa Traduction. *Diogène* dans ses Dialogues s'adresse souvent aux riches : tantôt fier de son indépendance, il rit de les voir assujettis à tant de besoins ; tantôt il censure l'abus qu'ils font de leurs richesses , il plaint les maux qu'ils s'attirent, il les plaint encore d'ignorer les vrais biens. Dans le Chapitre qui précède ce que nous allons transcrire, *Diogène* raconte qu'il vient de délivrer le pauvre *Lamon* ; ici, il se représente jouissant avec transport des charmes d'une belle soirée de printemps. Son imagination croit voir réaliser un des chefs-d'œuvres d'*Apelle*, les graces enchainées par les amours ; c'est *Chérea* qui en possède l'original, dit-il, j'étois présent à l'acquisition, *Chérea* paya ce tableau quatre talens Attiques.

„ Quatre talens Attiques, m'écriai-je, pour trois filles en deshabillé, & trois ou quatre petits drôles tout nus sur un morceau de toile !

„ Mais vois, *Diogène* ; vois qu'elles sont
„ belles ! Quel beau idéal ! Que de graces !
Chz-

„ Chacune a les attraita qui doivent la ca-
 „ ractériser. Chacune est belle de sa propre
 „ beauté, & cependant par la magie des re-
 „ flêts elles s'embellissent réciproquement”.

Il est vrai, *Cbérée*, mais vous autres opu-
 lens, vous avez tort de porter à un prix
 aussi excessif les ouvrages de ces Artistes.
 Dix mines auroient bien suffi. Le peintre
 ne doit il pas compter aussi pour quelque
 chose le plaisir de produire un si bel ouvra-
 ge? *Quatre talens, Cbérée!* pour un plaisir
 des yeux, qui dans quelques semaines se se-
 ra évanoui pour toi. Que d'heureux tu au-
 rois pu faire avec cette somme !

Peu de temps après j'allai dans une terre
 considérable, que ce *Cbérée* possède vers la
 mer de Corinthe. J'y trouvai un de ses fer-
 miers ; c'étoit un honnête vieillard en che-
 veux blancs : il étoit assis devant sa porte &
 avoit un air de tristesse. Il s'essuya les yeux
 dès qu'il m'apperçut. Je le priai de me
 laisser asseoir près de lui & je lui demandai
 la cause de son chagrin. „ Ah ! j'ai perdu
 „ ma fille. Un enfant de quatorze ans, la
 „ meilleure & la plus aimable fille qui fut
 „ jamais. Tous les jeunes gens des envi-
 „ rons la comparoient à une Dryade, quand,
 „ aux jours de fête, elle dansoit en rond

„ avec ses compagnes. Je faisois mon plaisir
 „ sir de la voir danser. Telle fut autrefois
 „ sa mère. C'étoit une si bonne fille ! mé-
 „ nagère, laborieuse élevée par la meilleure
 „ des mères. Ah ! quelle est heureuse de n'a-
 „ voir pas vécu jusqu'à ce jour funeste ! Des
 „ Corsaires ont enlevé ma fille, tandis qu'elle
 „ le ramassoit des coquillages sur le bord de
 „ la mer, pour en orner une petite grotte
 „ de notre jardin, où j'ai coutume de repo-
 „ ser pendant la chaleur du jour. Je re-
 „ connus le père au feu de ce tableau. Mais
 „ sa fille auroit été dix fois moins aimable qu'il
 „ ne la dépeignoit, que je n'en aurois pas été
 „ moins touché de sa douleur... Pauvre père !
 „ m'écriai-je en essuyant mes larmes ; n'y
 „ auroit-il donc aucun moyen de ravoir vo-
 „ tre fille ? n'étoit-il pas possible de la ra-
 „ cheter ?

„ Ah ! repliqua-t-il en gémissant, que n'ai-
 „ je pas tenté ? Ils demandoient deux Ta-
 „ lens. *La fille est jolie*, disoient-ils, *un Sa-*
 „ *trape du grand Roi nous en paiera davan-*
 „ *tage.* Je n'aurois pu leur apporter seule-
 „ ment la moitié de cette somme. Le desir
 „ violent de ravoir mon enfant me fit per-
 „ dre la raison. Dans le trouble où j'étois,
 „ je courus vers mon maître à *Corinthe*. Il
 „ est

„est si riche, me disois-je, tes larmes, tes
 „cheveux blancs l'attendriront. Lui, qui
 „dépense si aisément deux Talens pour des
 „plaisirs passagers, peut-être l'engageras-tu
 „à en faire autant pour le plaisir durable
 „de rendre à un malheureux père son en-
 „fant, l'unique bonheur de sa vieillesse...
 „Je me jettai à ses pieds, mais en vain.
 „Je devois, me dit-il mieux veiller sur ma
 „filles. Il me déchira le cœur par ces pa-
 „roles, & par l'air d'indifférence dont il les
 „prononça. Je ne saurois y penser". Le
 vieillard pleuroit tout en parlant, & quant
 à moi, peu s'en fallut que je ne devinsse
 furieux comme *Ajax Ville*. Je m'emporrai,
 & je maudis le premier qui s'avisa de peindre,
 tous les peintres, les successeurs & tous
 leurs adhérens, jusqu'aux simples broyeurs.
 Quand je fus seul & que mes sens furent plus
 calmes, ma colère contre les riches se con-
 vertit en pitié. Je déplorai leur sort, en
 considérant que les causes mêmes, qui de-
 voient faire leur bonheur, les rendoient in-
 sensibles au plaisir des Dieux mêmes, à ce-
 lui de faire des heureux. Les pauvres gens !
 ils ont tant de besoins ! Leurs sens, leurs fan-
 taisies, leurs passions, leurs caprices, leurs
 misères, leur frivolité ont tant de droits sur

sur eux, qu'il ne leur reste rien à donner aux droits de l'humanité. Je vous passerois bien volontiers vos Palais, vos jardins, vos tableaux, vos statues, votre or, votre argent, votre ivoire, vos repas, vos Concerts, vos Comédies, vos Danseuses, vos singes & vos perroquets, si je pouvois m'empêcher de songer, que tant de malheureux n'ont pas de quoi se garantir des injures du temps & des saisons, parce que vous habitez des palais de marbre; qu'ils n'ont pas de quoi couvrir leur nudité, parce que la magnificence éclate dans les habits de vos esclaves; qu'ils n'ont pas de quoi se rassasier, parce que vous absorbez dans un seul repas, ce qui devoit servir à en faire subsister des milliers pendant une semaine entière. Il m'est odieux de m'arrêter plus long-temps sur cette idée. Je crains de parler à des sourds. Mais que ne tenterois-je pas, si parmi cent d'entre vous, j'avois l'espérance d'inspirer de l'humanité à un seul".

LEIPSICK. *Der Goldne Spiegel oder die Könige von Scheschian, eine wahre Geschichte. Aus dem Scheschianischen übersetzt; c. à d. Le Miroir d'or ou les Rois de Scheschian, Histoire véritable. Traduite du Scheschian*

Rex

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 469

— — — Rex eris — — —
Si recte facies.

chez les héritiers de *Weidmann & Reich*
1772. 4 Vol. in 8°. Mr. WIELAND est
l'Auteur de ce Roman politique & moral,
qui sous une forme ingénieuse & piquante
développe d'importantes vérités, instruit,
égaye & intéresse le Lecteur. Nous nous
en occuperons plus particulièrement dans
la suite.

ΞΕΝΟΦΩΝΤΟΣ ΑΠΟΜΝΗΜΟ-
ΝΕΥΜΑΤΩΝ. ΒΙΒΛΟΙΔ.

XENOPHONTIS MEMORABILIMUM
DICTORUM LIBRI IV. *ad fidem MSS.*
3^a edd. vet. recensuit, emendavit, no-
tas adjecit JO: AUGUSTUS ER-
NESTI; Editio quinta, Lipsiæ sumtu Cas-
pari Fritsch 1772. 8o. pp. 251. sans la Pré-
face & l'Index. Cette cinquième Edition
des Choses Mémorables de Socrate, revue
avec soin par le célèbre M. Ernesti, est
fort supérieure aux précédentes non par les
ornemens typographiques, mais par des
avantages plus solides. MM. Rubnkenius &
Valkenaar l'ont enrichie d'un assez bon nom-
bre

bre de notes & d'observations, qui ne peuvent manquer de la rendre précieuse aux vrais Littérateurs, & très utile à ceux qui se proposent de le devenir.

GOTTLIEB WILHELM RABENERS *Briefe, von ihm selbst gesammelt und nach seinem Tode, nebst einer Nachricht von seinem Leben und Schrifften, herausgegeben von C. F. WEISSE; c. à. d. Lettres de M. RABENER recueillies par lui même, & publiées après sa mort avec des Mémoires sur sa vie & sur ses Ecrits, par M. WEISSE, 1772. Vol. in 80. de 275 pp. sans les Mémoires qui en ont 82. Nous rendrons compte de cet intéressant Ouvrage.*

BERLIN. Le célèbre M. J. F. MECKEL, dont nous avons eu si souvent occasion de parler en rendant compte des Mémoires de l'Académie Roy. de Berlin, a publié depuis peu: JOANNIS FRIDERICI MECKEL, *Nova Experimenta & Observationes de finibus venarum ac vasorum lymphaticorum in ductus visceraque excretoria corporis humani, ejusdemque structura utilitate; chez F. Nicolai, 1772 grand in 80. Cet Ouvrage, qui n'est que de 104 pp. contient dans sa brièveté une multitude de découvertes, d'expériences curieuses, de remarques intéressantes sur la phy-*

physiologie & sur la pathologie. Il est divisé en cinq Sections, dont voici les titres :

1. *Lympha per vasa resorbentia in sanguinem reductus.* 2. *De absorptione per venas ex mammis.* 3. *De seminis ex vesiculis seminalibus resorptione.* 4. *De bilis in hepate præparatione per resorptionem.* 5. *Resorptio ex vesica urinaria.* M. MECKEL a dédié cet excellent Ouvrage à l'illustre Morgagni, qui lui même avoit dédié au Professeur de Berlin le Ve Livre de son Traité du siège & des causes des maladies.

FRANCFORT sur le Main. J. G. Garbe à mis en vente le IIIe. Tome du *Droit Moïsaïque* (*Mosaisches Recht*) de Mr. MICHAELIS. C'est un 8o. de 276. pp. Nous espérons toujours de pouvoir nous occuper de cet important Ouvrage. En attendant nous rapporterons ici la pensée de l'habile Auteur, sur un endroit très difficile de l'Ecriture Sainte, & qui a fort embarrassé les Commentateurs. A l'occasion des dénombrements qui se faisoient quelquefois du Peuple d'Israël, & dont il est parlé *Exod. XXX: 12*, M. MICHAELIS recherche en quoi consistoit le crime que David commit lors qu'il ordonna ce fameux dénombrement, qui fut puni avec tant de sévérité. Deux opinions principales

cipales partagent la plupart des Commentaires: les uns croient que ce Monarque fit dénombrer ses sujets par un principe d'orgueil & d'ostentation, & qu'ainsi son crime fut tout intérieur; d'autres disent qu'il négligea de faire payer le demi sicle que l'on suppose que tous ceux qui étoient dénombrés devoient donner. Mr. M. réfute avec beaucoup de solidité ces deux sentimens; après quoi il propose le sien qui revient à ceci. David, en qu'il les nombreuses victoires qu'il avoit remportées avoient peut-être allumé la soif des conquêtes, voulut par le moyen de ce dénombrement enrôler pour le service militaire tous ceux de ses sujets qui étoient en état de porter les armes. Jusques alors chaque Israélite avoit sans doute été obligé de s'armer pour la défense de la patrie dans des cas de nécessité, selon l'ancienne & juste maxime *quot cives tot milites*. Mais ces cas extrêmes étoient fort rares, & hors de là on n'exigeoit pas que chaque Israélite fût soldat, & se soumit à la discipline militaire en temps de paix, ni même dans les guerres ordinaires. C'étoit là cependant ce que David prétendoit. Il vouloit que l'Etat fut entièrement militaire, à peu près comme celui des Romains.

&

& pour cet effet il ordonna que chacun de ses sujets fût enrôlé, soumis à des Généraux & à des Officiers, & obligé à des services militaires dans certains temps de l'année, pour s'exercer dans le métier des armes. Aussi fit-il dénombrer le Peuple, non par les Prêtres comme c'étoit l'usage, mais par Joab & d'autres Généraux; & il est à remarquer que le terme de l'original *Sasar* (*compter & écrire*) a quelquefois précisément la même signification que le mot d'*enrôler*. Cette entreprise de David étoit injuste & tyrannique, envers une Nation qui ne s'étoit soumise à lui qu'à certaines conditions, & en se réservant divers privilèges. La conjecture de Mr. MICHAELIS est sans doute ingénieuse, mais elle ne laisse pas d'être sujette à quelques difficultés qui se présentent naturellement; & nous croyons qu'il est plus simple de dire, que David se rendit coupable en ce qu'il comprit dans son dénombrement ceux même des Israélites qui n'avoient pas encore 20. ans (1 *Chron.* XXVII: 23, 24), quoique Dieu eût expressément défendu (*Exod.* XXX: 14. *Nombr.* I: 3. &c.) de dénombrer ceux qui n'avoient pas atteint cet âge. On peut voir cette solution présentée avec

474 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

avec plus de détail dans le Tome XVe. de cette *Biblioth.* pag. 372. & suiv.

Luft piele. Arist. Der Alte Freyer. Der Witwer; c. a. d. *Comédies* &c. petit in 8°. de pp. 263 chez J. G. Garbe. *Ariste, le Vieux Epoux, & le Veuf*, sont les trois Pièces qui composent ce Recueil. Il y a en général de la gaieté dans le dialogue, & des ridicules bien saisis. Le caractère d'Ariste est très beau, il faut aimer la vertu pour la peindre si bien; aussi l'on voit que le but de l'Auteur est de rendre le Théâtre utile, & ses talens méritent d'être encouragés par le Public.

WRYMAR. C'est avec plaisir que nous annonçons au Public une nouvelle entreprise de Mr. WIELAND. celle d'un Journal sous le titre de *MERCURE ALLEMAND* où il se propose de réunir l'agréable & utile. A l'exception des Enigmes & des Logogryphes, ce Journal sera calqué, ou peu s'en faut, sur le *Mercure de France*, & voici les principaux Articles dont il doit être composé 1°. Pièces originales soit en vers, soit en prose Contes, Epîtres, Chansons, & en général tout ce qui est compris sous le nom de Pièces fugitives en fait de Poésie; Dialogues, mor-
ceaux

oeaux détachés sur quelque point d'Histoire, de Philosophie, ou de Littérature &c. 2°. Traductions de quelques morceaux choisis dans ces différens genres, qui n'ont point été traduits encore, ou bien qui ont été mal rendus : ces morceaux seront tirés d'Auteurs anciens & nouveaux, quelquefois d'Ouvrages rares & qu'on lit peu. 3°. Courtes Annonces des *nouveautés les plus remarquables* qui paroîtront dans toutes les parties de l'Europe, & principalement en Allemagne. 4°. *Analyses raisonnées* de quelques *Ouvrages nouveaux*. 5°. Examens de certaines décisions, partiales, déraisonnables & fausses qu'on publie quelquefois sur des Ecrits célèbres ; ici il sera principalement question d'Ouvrages Allemands, sur-tout de ceux qui peuvent avoir une influence bonne ou mauvaise sur la façon de penser, le progrès des lumières, le goût, & les mœurs de la Nation. Dans les jugemens qu'on proposera, aussi bien que dans l'examen de ceux des autres, on suivra les règles d'une saine critique, & l'on s'impose la loi inviolable d'être toujours impartial, modeste & modéré. Enfin les nouvelles politiques, les nouveautés théâtrales, le récit des traits qui font honneur à l'humanité, les anecdotes intéressantes,

les usages singuliers trouveront aussi leur place dans ce Journal, ainsi que les découvertes utiles, & d'autres faits intéressans pour le Public. Un plan tel que celui-ci doit attirer son attention, puis qu'il sera exécuté en grande partie par Mr. WIELAND, qui s'est associé des Gens de Lettres du premier mérite. A l'exemple des François, on a choisi dans l'entreprise de ce *Mercur* la voie de l'abonnement. On peut souscrire dans les principales Villes d'Allemagne, particulièrement à Leipzig chez *Weidman*, ou s'adresser directement à Mr. WIELAND (1). Les Souscripteurs payeront pour toute l'année deux écus douze gros, ou un demi Louis d'Or cours de Leipzig, à la réception du premier Volume: il en paraîtra un tous les trois mois, chacun de dix-huit feuilles, & ce *Mercur* commencera avec l'année 1773. La souscription sera toujours ouverte, & ceux qui voudront se procurer cet Ouvrage par un autre voie seront obligés de payer trois écus pour les quatre

(1) Mr. WIELAND, actuellement ici (à *Weymar*), y est Gouverneur du jeune Duc avec le titre de *Conseiller de la Cour de Saxe-Weymar et Eisenach*.

quatre trimestres. Mr. van Goens, Professeur à Utrecht, aussi avantageusement connu par ses travaux littéraires que par son zèle pour toutes les entreprises qui tendent à la gloire des Lettres, se fait un plaisir de concourir au succès de celle-ci, & se charge de recueillir les souscriptions qui pourront se présenter dans nos Provinces : on peut s'adresser aussi à Mr. Pierre Munch à Amsterdam.

Briefe uber das Mönchsweisen, &c. c. a. d. Lettres sur les Moines, écrites par un Curé Catholique à un de ses Amis. Seconde Edition revue & corrigée 1772. 1^{er} Volume, in 8^o. de pp. 367. Les idées neuves & hardies que présente ce Livre, ont fait supprimer sans doute le lieu de l'impression : nous en rendrons compte dans le premier Trimestre.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. *An Enquiry in to the principles of Toleration, &c. c. a. d. Recherches sur les principes de la Tolérance, & sur celle qu'admettent les Loix de l'Angleterre 8^o. 1772, chez Buckland.* Le but de l'état de société est de maintenir les droits essentiels & parfaits de l'humanité. Celui de penser d'après soi même, de suivre notre conviction en matière de

foi & de culte, est un droit de ce genre, il est par là même sacré & inviolable. Il est donc un objet important à ceux qui sont chargés de protéger la société. En renonçant à une partie de sa liberté, en confiant au Magistrat le pouvoir de décider les questions relatives à ses propriétés, l'homme social ne lui soumet point la décision de ce qui est entre Dieu & la conscience. La protection que le Souverain doit aux droits de ses sujets, il la doit à tous, & lorsqu'il punit ou prévient ceux qui portent atteinte à ces droits, ce n'est pas comme vengeur de la Divinité qu'il intervient, mais comme défenseur du bonheur public. Tant que ce bonheur n'est point troublé, les droits sacrés de la conviction & de la conscience subsistent, & ne peuvent recevoir aucun empêchement légitime. Tels sont les principes de cet Ouvrage écrit avec sagesse & plein de solidité. L'application que l'Auteur en fait, & les conséquences qu'il en tire, sont également intéressantes & satisfaisantes pour les lecteurs impartiaux & amis de l'humanité.

La Société établie en Angleterre pour l'encouragement des Arts, des Manufactures & du Commerce, avoit déjà réuni tous les suffrages en sa faveur, par l'utilité
du

du but qu'elle se propoſoit, & par les perſonnes illuſtres ou d'un mérite diſtingué qui en étoient les membres. Elle vient de juſtifier les éloges anticipés qu'elle avoit reçus, en publiant l'hiſtoire de ſes ſuccès & de ſes progrès ſous le Titre ſuivant : *The advancement of the Arts &c. or deſcription of the uſeful Machines &c.* à. d. *Les progrès des Arts, ou deſcription des Machines utiles, & des modèles qui ſe trouvent dans la collection de la Société établie pour encourager les Arts, les Manufactures & le Commerce, ornée de LV Planches en taille douce, avec l'hiſtoire de pluſieurs découvertes*, par W. BAILEY, Secrétaire de la Société, in 4°. chez Dodsley. Les trois premières Parties de cet Ouvrage ont l'Agriculture pour objet. Le 11. & le 22 Livre comprennent les deſſins, les deſcriptions des inſtrumens nouveaux ou perfectionnés de cet Art important. Le 30. le catalogue de ceux qui ont facilité les progrès par des récompenſes nobles, des ſecours généreux; & de ceux qui ont par leur ſagacité ou une heureuſe invention fait des découvertes nouvelles. Le 40. 50. & 60. Livres ſuivent le même ordre par rapport aux manufactures qui en ſont l'objet. Le 70. & le 80. renferment tout ce qui eſt relatif aux mécaniques. Le reſte

traite de la Chymie & des Beaux-Arts. On ne peut qu'être étonné du nombre considérable d'expériences & d'inventions, qu'a produit l'influence & les secours sagement administrés de cette Société si honorable & si avantageuse à sa Patrie, sur-tout quand on considère qu'elle n'a commencé qu'en 1754.

Transactions of the American Philosophical Society held at Philadelphia for promoting useful knowledge; c. à d. Transactions de la Société Philosophique d'Amérique, établie à Philadelphie pour avancer les connoissances utiles; Vol. in 40. chez Dilly. Le principal objet que se propose cette nouvelle Société, est de contribuer à la prospérité des établissemens Anglois dans le nouveau Monde. Les progrès de la Géographie, de toutes les branches de l'Oeconomie, de l'Histoire Naturelle du Pays, de la Médecine, des Mécaniques, de l'Architecture, de la Navigation en feront les heureux effets. Mais elle ne se borne pas à ces objets au point d'exclure ceux qui peuvent servir à la perfection de toutes les Sciences : elle admet tout ce qui peut être utile dans la Physique, dans l'Astronomie, & dans les Mathématiques. Cette première production littéraire d'une Société formée au delà de l'Océan Atlantique, est une preuve de

de la civilisation, & de la prospérité de ces Colonies, un préjugé de leur grandeur future, un sujet de satisfaction pour tous ceux qui s'intéressent aux progrès des Sciences, à la découverte des choses utiles, & au bien de l'humanité. Les Mémoires que renferme la première Section de ce 1^r Volume, sont Géographiques & Astronomiques. Ceux de la 2^e ont rapport à la culture & à l'Oeconomie. Un des plus intéressans est celui qui traite des causes du changement arrivé dans la température de l'air en Pensylvanie depuis un demi siècle. Le Docteur *Williamson* y démontre les heureux effets des défrichemens & de la cultivation, sur l'état & la salubrité de l'air, & il examine les vicissitudes qu'ont éprouvé à cet égard l'Italie & plusieurs autres Pays. La 3^e. Section a la Navigation pour objet. La 4^e. roule sur les eaux minérales du Pays, les effets de quelques remèdes, le traitement de quelques maladies.

Institutes of Botany &c. translated from the Latin of Linnaeus, by C. Milne &c. c. à d. Institutions de Botanique traduites du Latin de Mr. Linnaeus, par Mr. Milne, Parties I. & II. in 40. Chez Griffin. Cette Traduction Angloise d'un Ouvrage si justement estimé, mérite d'être connue par une excel-

lente introduction dont Mr. *Milne* l'a ornée ; & qui fait la partie la plus considérable de ce 1^r. Volume. Il y traite des avantages & de l'étendue de cette Science, & des obstacles qui s'opposent à ses progrès. L'histoire de la Botanique ancienne & moderne, l'examen des diverses Méthodes qu'ont suivies les Naturalistes depuis Aristote jusques à Mr. *Linnaeus*, sujets intéressans par eux-mêmes, le deviennent encore davantage par les réflexions ingénieuses de l'habile Traducteur.

LA Grammaire Géographique & Historique de Salmon étoit avantageusement connue en Angleterre ; onze Editions faites dans un espace de temps assez court, l'ont prouvé, Le Libraire *Cadell* vient d'en procurer une 12eme, à laquelle Mr. *Robertson* qui y a préfidé a fait des additions considérables & de la plus grande utilité. La partie de l'Astronomie dont la Géographie exige la connoissance, y est sur-tout exposée avec une clarté, qui la met à la portée des lecteurs les moins exercés. Les nouvelles découvertes sont fondées sur les témoignages les moins suspects. Des tables commodés servent de recapitulation à chaque partie. L'ordre, la clarté y sont réunies à la concision & à l'a-

bon.

OCTOB., NOVEMB., DECEMB., 1772. 483

bondance des objets qui y sont traités.

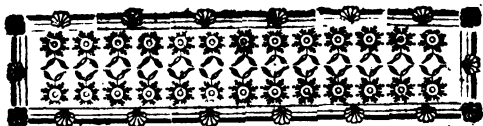
The History of Indostan &c, c. à d. Histoire de l'Indostan depuis la mort de Akbar, jusqu'à l'établissement de cet Empire sous Aureng-Zeb : précédée 1^o. d'une Dissertation sur la nature & l'origine du Despotisme dans l'Inde. 2^o. De recherches sur l'état actuel du Bengale & sur les moyens de rendre à ce Royaume sa prospérité & sa splendeur; par Mr. A. Dow, Lieutenant-Colonel au service de la Compagnie Angloise, 1772 in 4^{to}. chez Becket & de Hondt. C'est ici le 3^e. Volume de la Collection intéressante que Mr. Dow a donné sur l'Histoire politique, & religieuse de l'Inde. On a réimprimé en même temps les deux premiers, on a corrigé les fautes qui s'y trouvoient, on les a augmentés de plusieurs articles, & d'un abrégé très bien-fait de cette Histoire.

Dodley vient de donner au Public une très belle Edition in 4^{to}. des Poésies du Dr. AXENSIDE, dont le mérite étoit connu. Ce Poète, distingué par ses succès dans le genre lyrique, & sur-tout par son Poème sur les plaisirs de l'Imagination, dont on a fait plusieurs Traductions en France, étoit né à Newcastle en 1721. & mourut en 1770. Il étoit Médecin. C'est tout ce que l'Edi-

teur de ses Oeuvres nous a appris d'un génie si digne des regrets & de la curiosité de ses Concitoyens.

Obligés de réserver de l'espace pour la Table des Matières, nous renvoyons les Nouvelles des Provinces-Unies au Trimestre prochain. Mais nous ne croyons pas devoir différer la publication de la LISTE suivante. Elle vient de nous être communiquée, & nous ne doutons pas que le Public ne partage notre reconnaissance.





T A B L E
DES
MATIERES,
Contenues dans le Trente & Huitième Tome
DE CETTE
BIBLIOTHEQUE.

A.

Académie Roy. des Inscript. & B. L. Ind.
Extr. du T. 34e. 174. IIIe. Extr. 251.

Aiman (Théorie mathématique des phénomènes de l'), Extr. de cet Ouvr. de M. van Swinden 365.

Air (Histoire de l'), notice des Tom, 7. 8.
9 & 10 de cet Ouvr. 240. ann. d'un Ouvr.
de M. de Luc sur l'Air 250.

Akenfide (le Dr.), ann. de ses *Poésies*
438.

Al-

T A B L E

- Allemagne*, combien elle est peuplée 154.
Ambassadeur, ses droits 319.
Amérique Septentrionale, voyez *Kalm*. ann.
 du 1r. Vol. de *Transactions de la Société*
Philos. d'Amérique 480.
Angleterre, ann. d'un *Traité des Loix d'An-*
gleterre 209.
Anquetil (M.), ann. de son *Mémoire sur*
le Système Théolog. des Mages 175.
Anthologie des sentences Arabes, Extr. de
 cet Ouvr. 85.
Après-dînées à la Campagne (Nos), jugement
 sur cet Ouvr. 452.
Arbres, s'il est vrai qu'ils s'abâtardissent à
 mesure qu'on les transporte plus vers le
 Nord 275.
Art de la Comédie (De), notice de cet Ouvr.
 de Mr. de *Cailbava* 217.
Art de la Porc. laine, par M. le Comte de
Milly, Extr. 125.
Atlas des Enfans, nouv. Edit. da cet Ouvr.
 249.

B.

- B***anks (M.)*, notice du Journal de son
Voyage autour du Monde. 448.
Barnaart (M.), précis de sa *Differtat. sur*
 quelques loix de la chaleur 227.

Bare-

DES MATIÈRES.

- Baromètre**, voyez *Luc* (de)
- Beattie** (M.), IIIe. Extr. de son *Essai sur la nature & l'immuabilité de la Vérité* 1.
- Bielfeld** (M. le Baron de), sa mort 138. son caractère 139. Extr. du 3e. Tome de ses *Institutions Politiques* 131.
- Boers** (M.), ann. de sa Traduct. Holland. de l'Ouvr. de *West* sur la Résurrect. de J. C. 235. précis de sa réponse à l'Objection que les Incrédules tirent des mœurs des Chrétiens 236.
- Bonheur domestique** (tableau du) 360.
- Botanique**, voyez *Milne*.
- Bougainville** (M. de), Supplément à son *Voyage autour du Monde* 448.
- Brown** (le Dr.), ann. d'un de ses Sermons 232.
- Bust** (M. le Comte du), ann. de son *Histoire ancienne des Peuples de l'Europe* 446 & suiv.
- Bynckersboek** (M. de), examen de ses principes sur les droits des Ambassadeurs 312.

C.

Cailbava (M. de), notice de son *Art. de la Comédie* 217.

Canan,

T A B L E

Canaan, divers Peuples qui habitoient ce Pays 189.

Cervol (M. de) ann. de la Gamologie 215.

Chaleur, (Loix de la), notice d'une Dissert. sur ce sujet 227.

Chandler (le Dr. Samuel), ann. d'une Traduct. Hollandoise de son *Histoire de David* 234.

Chapelle (M. l'Abbé de la), Extr. de son Ouvr. intit. *le Ventriloque* 64. son *Scaphandre* 84.

Charges, abus de leur vénalité 388.

Chevalerie, les temps de la Chevalerie ont été les beaux jours de la France 359.

Cicéron, son éloge 79.

Coimbre, réforme des études dans cette Université 405 & suiv.

Comédie, voyez *Cailbava*.

Commerçon (M. de), Extr. d'une de ses Lettres 449.

D.

David, voyez *Chandler*.

Démoniaques, ann. d'une Dissertat. sur ce sujet 226.

Dénombrement de David, nouvelles conjectures à ce sujet 471.

Dents

DES MATIÈRES.

Dents, pourquoi on les perd si-tôt dans l'Amérique Septentr. 280 remède contre les maux de dents 282.

Diagnostic, voyez *Dictionnaire*.

Dictionnaire du Diagnostic, par M. Hallan, Ouvr. ann. 441.

Diogène de Synope, ann. de la Trad. Franç. de cet Ouvr. de M. Wieland 463.

Discours sur les Mœurs, par M. Servan, Extr. 356.

Divorce, suffit-il pour qu'il puisse avoir lieu, que les conjoints aient achevé l'éducation de leurs enfans 315 & suiv.

Dow (M.) ann. du 3^e Tome de son *Histoire de l'Indostan* 483.

Droit Civil, il n'est point arbitraire 231. notice d'une Dissertat. sur ce sujet 229.

Droit Mosaique (Le), notice de 3^e Tome de cet Ouvr. de M. Michaelis 471.

Durell (le Dr.), ann. de ses *Remarques Critiques sur Job, les Pseaumes &c.* 206.

E.

E*Au*, ses vertus 443.

Eaux Minérales (*Traité Analytique des*); notice de cet Ouvr. 442.

Elémens d'Histoire Générale, ann. de cet Ouvr. de M. l'Abbé Millot 445. Em.

T A B L E

Empire d'Allemagne, ses intérêts relative-
ment à la France 156 & suiv.

Encyclopédie d'Yverdon, Extr. du Tom.
XVI. 332.

Engastrimythe, voyez *Ventriloque*.

Entêtement, ce que c'est 345 & suiv. four-
ces de ce défaut 353. moyens d'en corri-
ger 354.

Equitation, combien elle est utile à la santé
337. & suiv. précautions dont il faut user
dans cet exercice 339 & suiv. siège d'é-
quitation 344.

Ernesti, voyez *Xénophon*.

Espagne, causes de sa décadence 152.

Espagnols, leur caractère 151.

Esprit de la Fronde, Extr. de cet Ouvr.
384.

*Essai sur la nature & l'immutabilité de la Vé-
rité*, par M. Beattie, IIIe Extr. 1.

— *le caractère, les mœurs, & l'esprit des
Femmes*, notice de cet Ouvr. de M. Tho-
mas 219.

F.

F *Arquabar* (M.), ann. de ses *Sermons* 207.
Felice (M. de), Extr. du Tom. XVIe. de
son *Encyclopédie* 332.

DES MATIÈRES.

Femmes (Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des), notice de cet Ouvr. de M. Thomas 219.

Ferd, voyez *Mengen*.

Filles, ann. d'un Ouvr. sur l'Education des Filles 215.

Formey, (M.), Extr. de ses *Sermons* 327.

Foucher (M.), ann. de son Mémoire sur l'*Hellénisme* 175.

Fréville (M. de), ann. de sa Traduct. du Voyage autour du Monde par MM. Banks & Solander 448.

Fronde (l'Esprit de la), Extr. de cet Ouvr. 384 tableau que M. Thomas fait des temps de la Fronde 385.

G.

G *Amologie (La)*, notice de cet Ouvr. 215.

Garve (M.), Extrait de son Essai sur les Ouvrages & le caractère de Gellert 96 & suiv.

Gellert, Traduct. François de ses *Leçons de Morale* Extr. 93. son caractère 94 & suiv.

Génie, ce que c'est 103.

Gille (Mr. Saint), est un Ventriloque de la première classe 71.

Tome XXXVIII. Part. II. Q Gram-

T A B L E

Grammaire géographique & historique de Sémou, 12^e Edition de cet Ouvr. 482.

Guign:s (M. de), ann. de son *Mémoire sur le Tombeau de Sardanapale* 175.

H.

H *Aeu (M. de)*, notice de sa *Ratio mendendi continuata* 456.

Harwood (M.), ann. de ses *Dissertations* 205.

Hégiage, cruauté de ce Capitaine Arabe 91.
 . aventure qui lui arrive 92.

Hélien (M.), ann. de son *Dictionnaire du Diagnostic* 441.

Hennuyer, voyez *Jean*.

Histoire de la Conversion du Comte de Struensée, par le Dr. *Munter* Extr. 38.

Histoire Générale (Elémens d'), par M. *Mil-let*, Ouvr. ann. 445.

Histoire de l'Acad. Roy des Inscript. & B. L. 11d. Extr. du T. 34^e. 174^e Hle Extr. 251.

— *de l'Air*, par M. l'Abbé *Richard*, ann. des Tom. 7, 8, 9, 10 de cet Ouvr. 210.

— *ancienne des Peuples de l'Europe*, par M. le Comte du *Buat*, notice de cet Ouvr. 446.

DES MATIÈRES.

Histoire de l'Indostan, par M. Dow, ann. du
3^e Tome de cet Ouvr. 483.

Holland (M.), notice de ses *Réflexions philo-*
soph. sur le *Système de la Nature* 435.

Hôtel-Dieu, Eptire de M. de Marmontel sur
l'Incendie de cet Édifice 429.

Huitres, moyen de les conserver toute une
année 279.

Hume, (M.), réfuté par M. Beattie 2 &
suiv.

Hurd (M.), Extr. de son *Introduction à l'ét-*
ude des Propphéties &c. 287.

I.

Jean Hennuyer, *Evêque de Lizieux*, Extr.
de ce Drame 161.

Jésuites, réflexions sur leur expulsion du
Portugal 405 & suiv.

Imputation, dans quels cas elle a lieu 296
& suiv.

Incendie, voyez *Hôtel-Dieu*.

Incrédule converti, voyez *Strauchet*.

Intrépidité, recette dont ils se servent pour
composer leurs Ouvrages 15. réponses à
l'objection qu'ils tirent des mœurs des
Chrétiens 236. leur entêtement 353.

Indostan, voyez *Dow*.

T A B L E

Inoculation de la petite Vérole, les progrès
461 & suiv.

Intérêt (L'), aux malheurs du temps, Feuille
périodique, Extr. 423.

Introduction à l'étude des Propphéties, Extr.
de cet Ouvr. de M. Hurd 287.

Institutions du Droit de la Nat & des Gens,
par Wolf avec un Commentaire de M. Lu-
zac 11d Extr. 294.

Institutions Politiques de M. de Bielfeld, Ex-
tr. du 3^e Tome de cet Ouvr 131.

Joly, jugement sur ses Mémoires 402.

Fortin (le Dr.), ann. des Tom. 5, 6, & 7^e
de ses Sermons 208.

Juifs, combien il est injuste de les repré-
senter comme un Peuple vil & méprisa-
ble 330 & suiv.

K.

K *Alm (M.), ann. de son Voyage dans l'A-*
mérique Septentrionale 233. Extr. 264.

Krugelstein (le Dr.), Feuille périodique qu'il
publie en faveur des Pauvres, Extr. 423.

L.

L *Avater (M.), ann. de la Traduct. Franç.*
d'un de ses Sermons 237.

Leçons

DES MATIÈRES.

Leçons de Morale de Gellert, Extr. 93.

Lettres de Change, quand l'acceptant manque de les payer, faut-il d'abord s'en prendre à lui ou au remetteur ? 310 & suiv.

Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire, critique qu'on a faite de ces Lettres, & réponse à cette critique 238.

— *sur les Moines*, Ouvr. ann. 471.

Liste des Morts de différentes maladies à la Haye en 1772. 485.

Longchamps (M. de), ann. de sa Traduct. Franç. des *Élégies de Propertius* 214.

Luc (Mr. J. A. de), ann. de son Ouvr. sur le *Baromètre*, le *Thermomètre*, & l'*Air* en général 250.

Lunettes, un Américain vendit l'Île de Rhodé aux Anglois pour une paire de lunettes 282.

Luxe, en quoi il consiste 363.

Luzac (Mr.), II^d Extr. de son Commentaire sur les *Institut. du Droit de la Nat.* & des *Gens* par *Wolf* 294.

M.

M*Airan (M. de)*, son éloge 81.

T A B L E

- Maknight*, voyez *Ruckersfelder*.
- Mariage*, son objet 317 & suiv.
- Marmontel* (M. de), son Eplure intit. *Les Pauvres de Paris au Roi* 429.
- Marsbal* (M.), ann. de ses *Voyages* 209.
- Mémoires de Mlle de Sternheim*, Extr. 192.
- Meckel* (M.), ann. d'un de ses Ouvr. 470.
- Mengen* (Mr. Ferd Baron de), est un Ventri-
loque de la première classe 75.
- Méprises plaisantes* 146.
- Mercure Allemand*, Ouvr. ann. 474.
- Métaphysique*, origine de ce mot 12.
- Météores emphatiques*, ce que c'est 210.
- Michaëlis* (M.), notice du 3^e Tome de son
Droit Mosaique 471.
- Mignot* (Mr. l'Abbé), Extr. de ses *Mémoi-
res sur les Phéniciens* 175.
- Millot* (M. l'Abbé), ann. de ses *Elémens
d'Histoire Générale* 445.
- Milly* (M. le Comte de), Extr. de son *Art
de la Porcelaine* 125.
- Milne* (M.), ann. de sa Traduct. Angloise
des *Institutions de Botanique de Linnaeus*
481.
- Miroir d'Or* (Le), anti. de cet Ouvr. de M.
Wieland 468.
- Mœurs (Disseurs sur les)*, par M. *Servan*,
Extr.

DES MATIÈRES :

Extr. 356.

Mémoires (*Lettres sur les*), Ouvr. ann. 477.

Morale (*Leçons de*), par M. Gellert, Extr.

93.

Morts, voyez *Liste*.

Munster (le Dr.), Extr. de l'Histoire qu'il
a publiée de la Conversion du Comte de
Struensée 38.

N.

N *Auze* (Mr. de la), voyez *Phéniciens*.

Négocians (*Tablettes pour les*), ann.
de cet Ouvr. 240.

Nègres, voyez *Poison*.

O.

O *Œuvres de M. Rollin*, Extr. 22.

Oiseaux, pourquoi ils diminuent si fort
dans l'Amérique Septentr. 277.

Opinidreté, ce que c'est 345.

Oracles du Paganisme, doivent vraisemblablement s'expliquer par l'art des Ventriloques 70.

P.

P *Ajon* (M.), sa Traduct. Franç. des *Leçons de Morale* de Gellert, Extr. 93.

Parlement de Paris, n'est qu'une Cour de

T A B L E

Justice 387.

Patagons, ils ne sont pas des géans 450.

Pauvres (Les) de Paris au Roi, Epître 429.

Pensylvanie, les habitans de ce Pays sont plus précoces & vieillissent plutôt que les Européens 270. sa grande population 278.

Phéniciens, Extr. des Mémoires de M. Mignot sur les Phéniciens 175. leur origine & leur histoire sont peu connues 176. recherches à ce sujet 177. ils ne faisoient qu'un même Peuple avec les Cananéens 183. origine de leur nom 185. réfutat. de M. de la Nauze qui croit qu'ils avoient une origine Erythréenne 252. & suiv. leur Religion 263.

Philistins, origine de ce Peuple 186.

Philosophe du Valais (Le), notice de cet Ouvr. 453.

Plantes s'il est vrai qu'elles s'abâtardissent à mesure qu'on les transporte plus vers le Nord 275. & suiv. le nombre des Plantes est beaucoup plus considérable qu'on ne le croyoit 450.

Poison, les Nègres en connoissent un qui agit lentement & qui ne tue qu'au bout de quelques années 283. & suiv.

Poli.

DES MATIÈRES :

Politique, voyez *Institutions*.

Pologne, anecdote au sujet des abus qui s'y commettent 146.

Porcelaine (*l'Art de la*), Extr. de cet Ouvr.

125. différentes espèces de Porcelaine
126.

Porte Ottomane, sa foiblesse 143.

Portugais, leur caractère 148.

Portugal, Relation de la Réforme des Etu-
des dans ce Royaume 405.

Présence d'esprit d'un Arabe 92.

Properce, Traduction Franç. de ses *Élégies*
214.

Prophéties, notice de quelques Sermons sur
le but, l'utilité, le sens &c. des Prophé-
ties 288. pourquoi elles ne sont pas plus
claires 289.

Pygmées de l'Isle de Madagascar 451.

Pysonisse d'Endor, étoit vraisemblablement
une Ventriloque 70.

Q.

Q *Ulmus*, espèce de pygmées de l'Isle
de Madagascar, 451.

R.

R *Abenier* (M.), ann. de ses *Lettres & des*
Mémoires de sa vie 470.

T A B L E

- Raulin* (M.), notice de son Traité des Eaux minérales 442.
- Réflexions Philosoph. sur le Système de la Nature*, notice de cet Ouvr. de M. Holland 435.
- Relation de la Réforme des Etudes en Portugal* 405.
- Retz* (le Cardinal de) son portrait 396. éloge de ses Mémoires 392.
- Rham* (M.), précis de sa Dissertat. sur les moyens de réduire le Droit Civil en Art 229.
- Richard* (M. l'Abbé), notice des Tomes 7, 8, 9, & 10. de son *Histoire de l'Air* 210.
- Robertson* (M.), nouv. Edition qu'il procure de la *Grammaire Géograph. & Historique* de Salmon 482.
- Roche* (Mme de la), Extr. de ses *Mémoires de Mlle. de Sternheim* 192.
- Rollin* (M.), son caractère & quelques particul. de sa vie 24. & suiv. sa Lettre au Poète *Rousseau* 31. Extr. de ses *Ouvrages* 22.
- Rousseau* (J. B.), ses liaisons avec M. Rollin 31. & suiv.
- Ruckersfelder* (M.), notice de sa Traduct. Latine de l'*Harmonie des 4. Evangiles* par le Dr. Maknight 225.

DES MATIÈRES.

S.

S Almon, ann. de la 12^e Edition de sa Grammaire géographique & historique 482.

Sandisfort (M.), ann. de sa Harangue Inaugurale 248.

Sauvages, diverses particularités sur les Sauvages de l'Amérique Septentrionale 168. & suiv.

Scaphandre, corselet au moyen duquel on peut traverser les plus grands fleuves sans savoir nager 84.

Schultens (Mr. H. A.), sa Traduction Latine de l'Anthologie des Sentences, Arabes, Extr. 85.

Sentences Arabes, voyez Schultens.

Sermon du Dr. Brown sur Ps. 72: 6-9. ann. 231.

— de M. Lavater sur 1 Jean 4: 19. ann. 232.

Sermons de M. Farquhar, ann 207.

— du Dr. Fortin, Tom. 5, 6, 7. ann. 208.

— de M. Formey, ann. 249. Extr. 327.

— sur les Prophéties, par M. Hurd, Extr. 287.

T A B L E

- Servan (M.)**, Extr. de son *Discours sur les Mœurs* 356.
- Société Angloise pour l'encouragement des Arts, des Manufactures, & du Commerce**, I Tom. de ses *Mémoires* 478.
- Socrate en délire**, ann. de la Traduct. Franç. de cet Ouvr. de M. *Wieland* 463. & suiv.
- Solander (M.)**, notice du Journal de son *Voyage autour du Monde*, 448.
- Solécisme littéraire** 147.
- Sternbeim**, voyez *Mémoires*.
- Struensée (le Comte de)**, Histoire de sa Conversion par le Dr. *Manter* Extr. 38. sa mort 62.
- Sullivan (M. Stoughton)**, ann. de son *Traité des Loix &c. d'Angleterre* 209.
- Swinden (Mr. J. H. van)**, ann. de son Ouvr. sur l'Aimant 249. Extr. 365.
- Système de la Nature**, réfutation de cet Ouvr. par M. *Holland* 435.

T.

- T**ablettes pour les *Négocians*, ann. de cet Ouvr. 240.
- Tentation de J. C.** ann. d'une Dissert. sur ce sujet 226.
- Tbé**, cette boisson est fort nuisible aux dents 281. *Tbéo-*

DES MATIÈRES.

Théorie mathématique des phénomènes de l'Ai-
mant, Extr. de cet Ouvr. 365.

Thermomètre, voyez *Luc* (de)

Thomas (M.), notice de son *Essai sur les*
Femmes 219. & suiv. tableau qu'il fait des
temps de la Fronde 384.

Tolérance (*Lettres sur les principes de la*)
Ouvr. ann. 477.

Tonnerre, réflexions sur la crainte du ton-
nerre 211. & suiv.

Transactions de la Société Philosophique d'A-
mérique, notice du 1^r. Vol. de cet Ouvr.
480.

V.]

V *Enalité des Charges*, combien pernicieu-
se 388.

Ventriloque (*Le*), Extr. de cet Ouvr. de M.
de la Chapelle 64 ceux que l'on croit Ven-
triloques ne parlent point du ventre 67.
en quoi consiste leur art 68 particular.
sur deux Ventriloques 71. & suiv.

Vérité, voyez *Beattie*.

Vérité toute nue, excellent Ouvr. fait du temps
de la Fronde 389.

Vernet (M.), ann. de la Trad. Holland. de
son *Instruction Chrétienne* 244. éloge de
cet

T A B L E

cet Ouvr. 244. & *suiv.*

Vérole (Petite) pourquoi elle fait tant de ravages dans l'Amérique Septentrionale 272.

Vertu, en quoi elle consiste 120. & *suiv.*

Vocabulaire François, ou Abrégé du Dictionn. de l'Acad. Franç. ann. de cet Ouvr. 213.

Volonté, la volonté de faire le mal doit-elle être punie quand elle n'a pas été suivie de l'effet 306. & *suiv.*

Voyages de M. Marshall, Ouvr. ann. 209.

— de l'Amérique Septentr. par M. Kalm, II. Extr. 264.

W.

W*est* (M.), ann. de la Traduct. Holland. de son Ouvr. sur la Résurrection de J. C. 235.

Wieland (M.), il est l'Editeur des *Mémoires de Mlle. de Sternheim* 192. Extr. d'une de ses Lettres 193. ann. de la Traduct. Française de son *Socrate en délire* 463. ann. de son *Miroir d'or* 468. de son *Mercur Allemand* 474.

Wolf, II. Extr. de ses *Institut. du Droit de la Nature* & des Gens 294.

Xeno-

TABLE DES MATIERES.

X.

X *Enophon*, nouv. Edition que M. Ernesti
donne des choses Mémorables de Socrate
469.

Z.

Z *Amachisjar*, son *Anthologie de Sentences*
Arabes, Extr. 85.

Zeydeisar, (M.), notice de son *Supplément*
à son *Traité de l'Orthographe de la Langue*
Holland. 242. & suiv.

F I N.



ARTI

L I V R E S N O U V E A U X

Qui se trouvent

A L A H A Y E,

Chez P. GOSSE Junior & D. PINET,
Libraires de S. A. S. Monseigneur
LE PRINCE STADHOUDER
&c. &c. &c.

A Delaide, ou le Triomphe de l'Amour & de la Vertu 8. Londres (Paris) 1772.

Almanac Encyclopédique de l'Histoire de France 12. pour l'année 1773. à Paris, en veau. 1

Année Spirituelle contenant une Conduite & des Exercices pour chaque jour de l'année, propres à nourrir la piété d'une Ame Chrétienne 8. 6 vol. Vienne 1771.

Anecdotes Arabes & Muzulmanes 8. Paris 1772.

~~-----~~ Le meme Livre en veau.

Art (l') de la Teinture des Laines & des Etoffes de Laine en grand & petit Teint par Mr. Hellot 12, Paris 1772.

Avis aux Gens de la Campagne ou Traité des Maladies les plus communes par Didelot 12. Nancy 1772.

Begueule (la) Conte Moral par Mr. de Voltaire, auquel on a joint des Stances sur le jour

- jour de la St. Barthelemy, du meme Auteur 8. Geneve 1773.
- Bonheur (le) Poëme en Six Chants avec des Fragmens de quelques Epitres, Ouvrages Posthumes de Mr Helvetius précédé d'un Essai sur la Vie & les Ouvrages de l'Auteur par M*** 12 *Nouvelle Edition Londres 1773.*
- Cabales (les) œuvre pacifique par Mr. de Voltaire & mon Reveil 8. *Londres 1772.*
- Depositaire (le) Comédie par Voltaire 8. *Londres 1773.*
- Dictionnaire Francois-Italien & Italien-Francois par l'Abbé Alberti 4. 2 vol. *Paris 1771.*
- Epitre a Horace par Voltaire 8. 1773.
- Epreuves (les) du Sentiment par d'Arnaud 12 2 vol. *Paris 1772.*
- Essai Général de Tactique précédé d'un Discours sur l'Etat actuel de la Politique & de la Science Militaire en Europe avec le Plan d'un ouvrage intitulé la France Politique & Militaire 8. 2 vol. fig. *Londres 1772.*
- Histoire Naturelle de Pline traduit en Francois avec le texte Latin 4. *Tome 5 Paris 1772.*
- Lettres Illinoises par J. A. P. auteur de Clarisse 8. *Londres (Paris) 1772.*
- Lettres Edifiantes & Curieuses Ecrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la C. de J. 12. *Paris 1773.*
- Loix (les) de Minos, Tragedie par Mr. de Voltaire 8. ou Alterie, *Amst 1773.*
- Mémoire sur la Meilleure maniere de faire & de Gouverner les Vins soit pour l'Usage soit pour leur faire passer les Mers par l'Abbé Rosier 8 *Paris 1772*
- Mémoires de M^{lle} de Sternheim publiés par
R. Mr.

Livres Nouveaux.

- Mr. Wieland & traduits de l'Allemand par
Madame D*** 12. Haie 1773.
- Nouvelles Espagnoles traduites de Différens
Auteurs par Mr. d'Ulleux 12. 2 vol. Ma-
drid (Paris) 1772
- Observateur François a Londres 12. 4^e An-
née No 17. 18 & 19.
- Recueil de Divers Oiseaux Etrangers & peu
Communs qui se trouvent dans les Ouvra-
ges de Messieurs Edwards & Catesby repré-
sentés en taille douce & Exactement Colo-
rés fol. tome 5. Nuremberg 1772.
- Réponse d'Horace a Mr. de Voltaire par Mr.
de la Harpe 8 1773.
- Tactique discutée & reduite a ses Véritables
Loix par Mr. Joly de Maizeroy 8. fig. Pa-
ris 1773.
- Temple de la Critique par M***** 12.
Amst. (Paris) 1772.
- Theorie Nouvelle sur les Maladies Cancereu-
ses Nerveuses & autres affections du même
Genre avec des Observations Pratiques sur
les effets de leur remede approprié par Mr.
Gamet. 8 2 vol. Paris 1772.
- Voyage d'Espagne fait en l'Année 1755 traduit
de l'Italien par Mr. de Livoy barnabite 12.
2 parties Paris 1772.
- Voyageur François par de la Porte 12. tome
15. 16. Paris 1772 en veau.



LI Maladies à la Haye

	pt.	Oâto.	Nov.	Dec.	TOTAL
Age ou V	4	2	3	1	35
Aigreurs	1			2	9
Apoplexies	1	3	5	5	17
Maladie pu	6	8	9	12	120
Maux Chi	1	2		1	8
Maux de N		2			5
Morts par	1	1	1	1	9
Mort subite		2		1	14
Obstruction		1	1	2	10
Péripneum			1	2	9
Petite Véro	2	1	2	3	21
Pierre			1		2
Pleuresie			1	2	9
Rétention	1				4
Rougeole			2	2	4
Le Sphacèle	1			1	7
	98	102	92	114	136